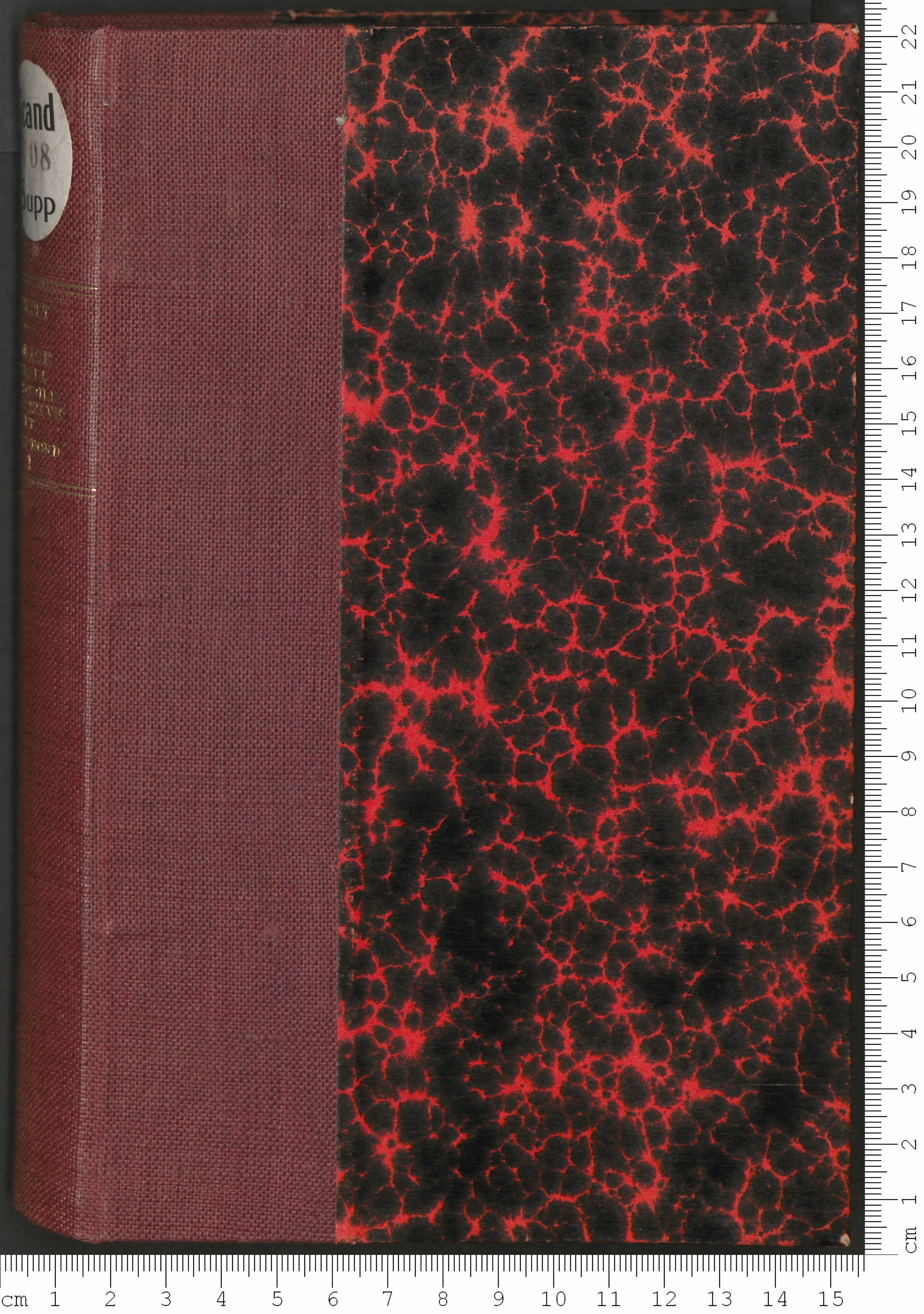
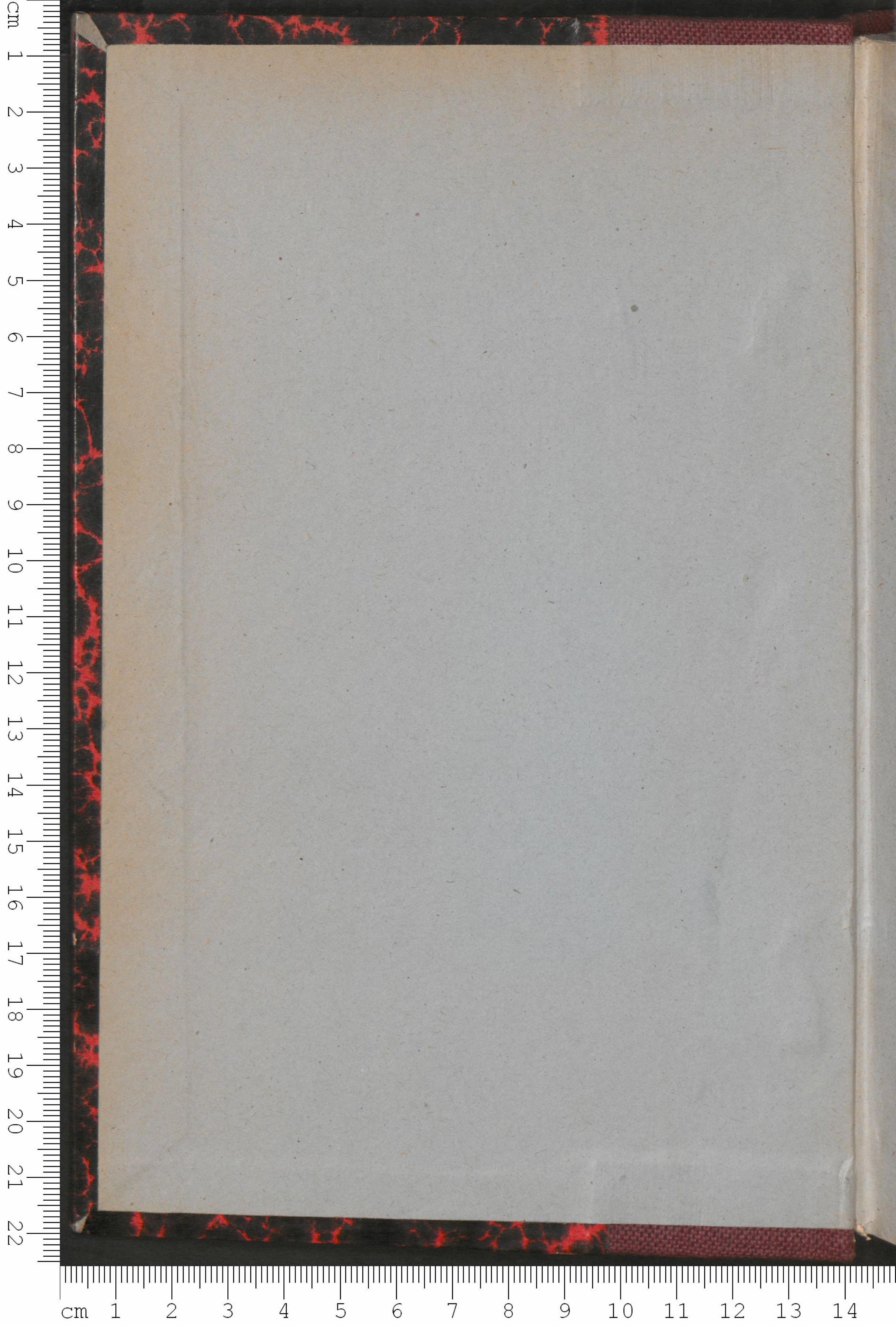
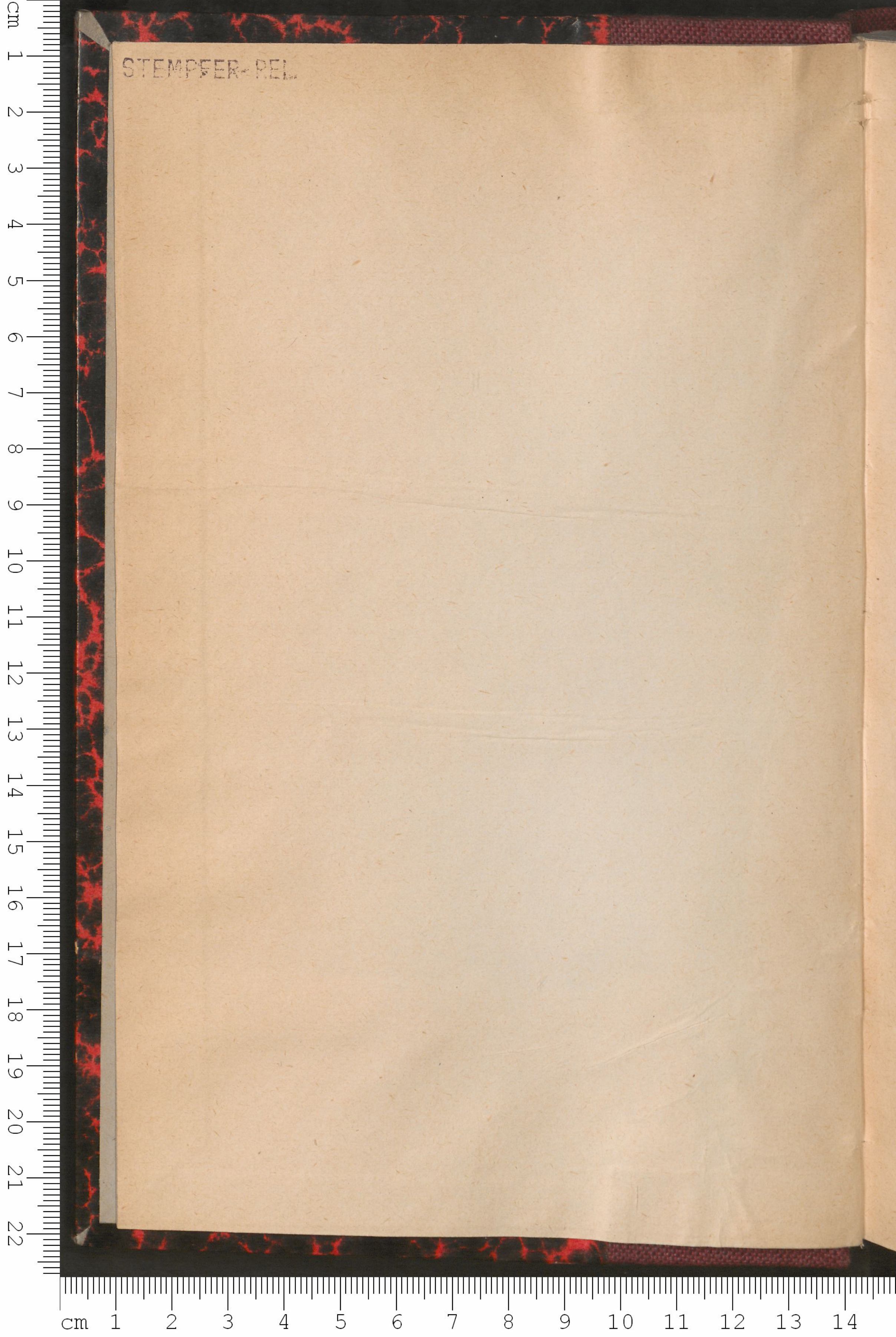
SIBUET

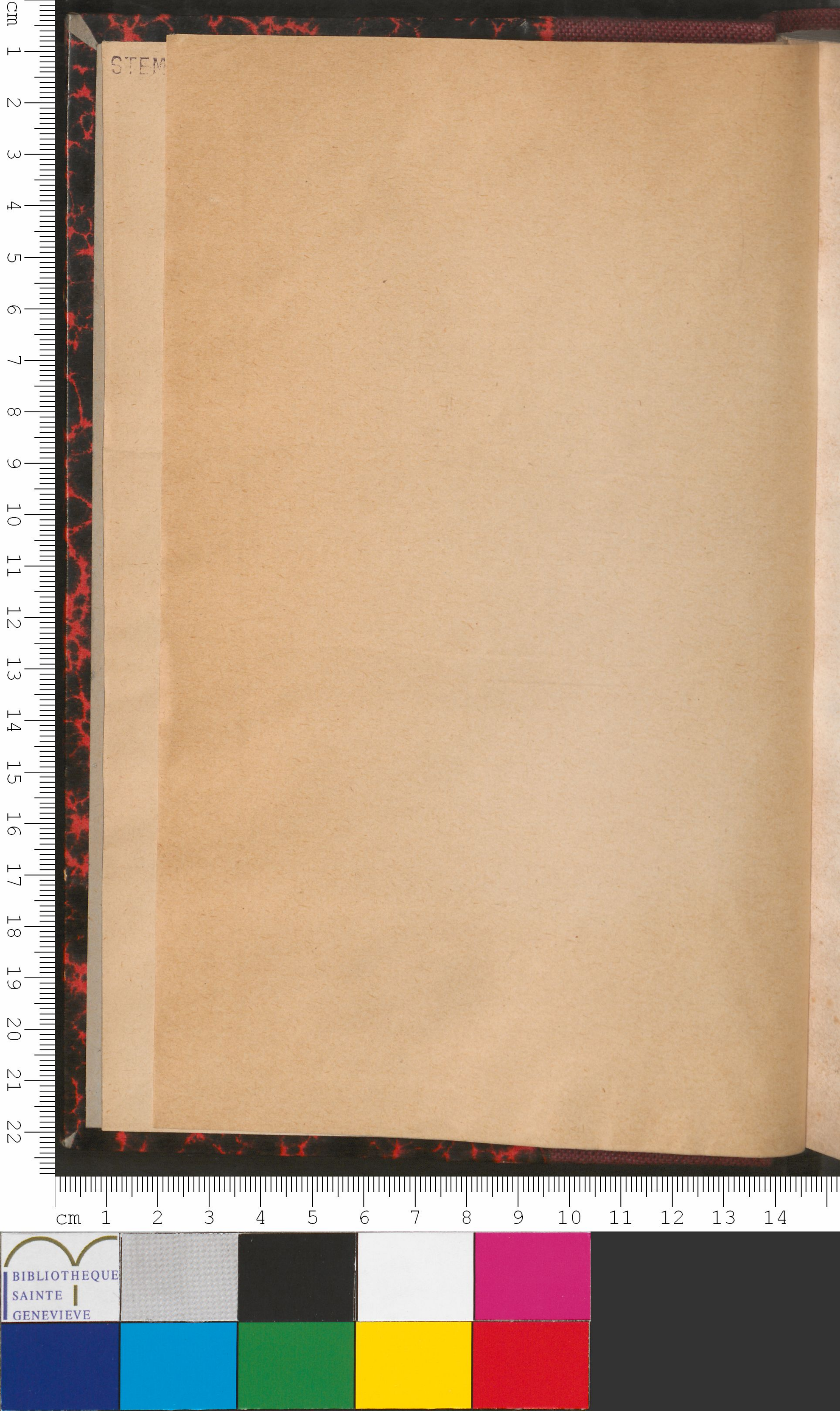
VOYAGE
DANS LA
PRESQU'ILE
SCANDINAVE
ET
AU CAP NORD
1

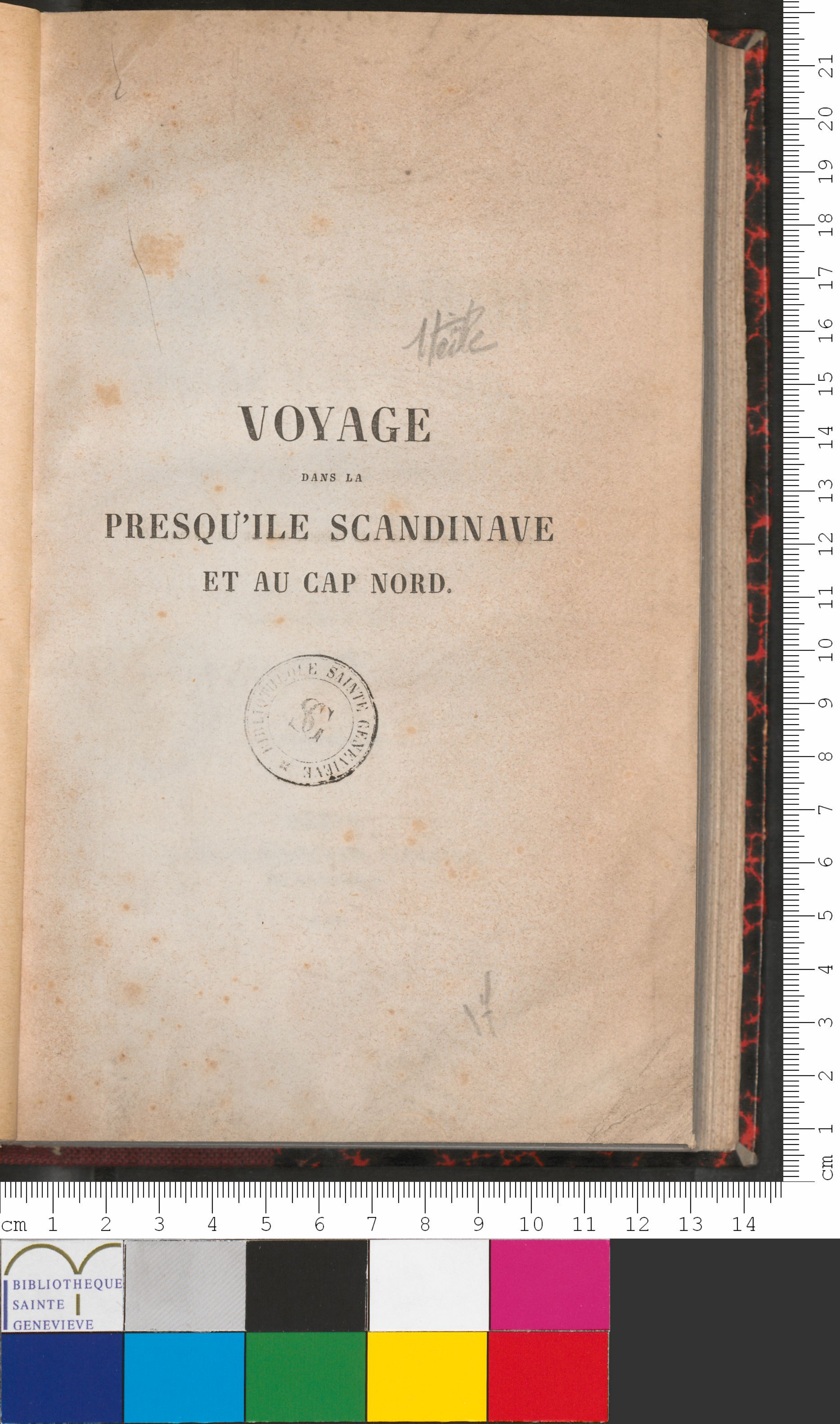



cand
08
Supp




STEMPFER-REL.


BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

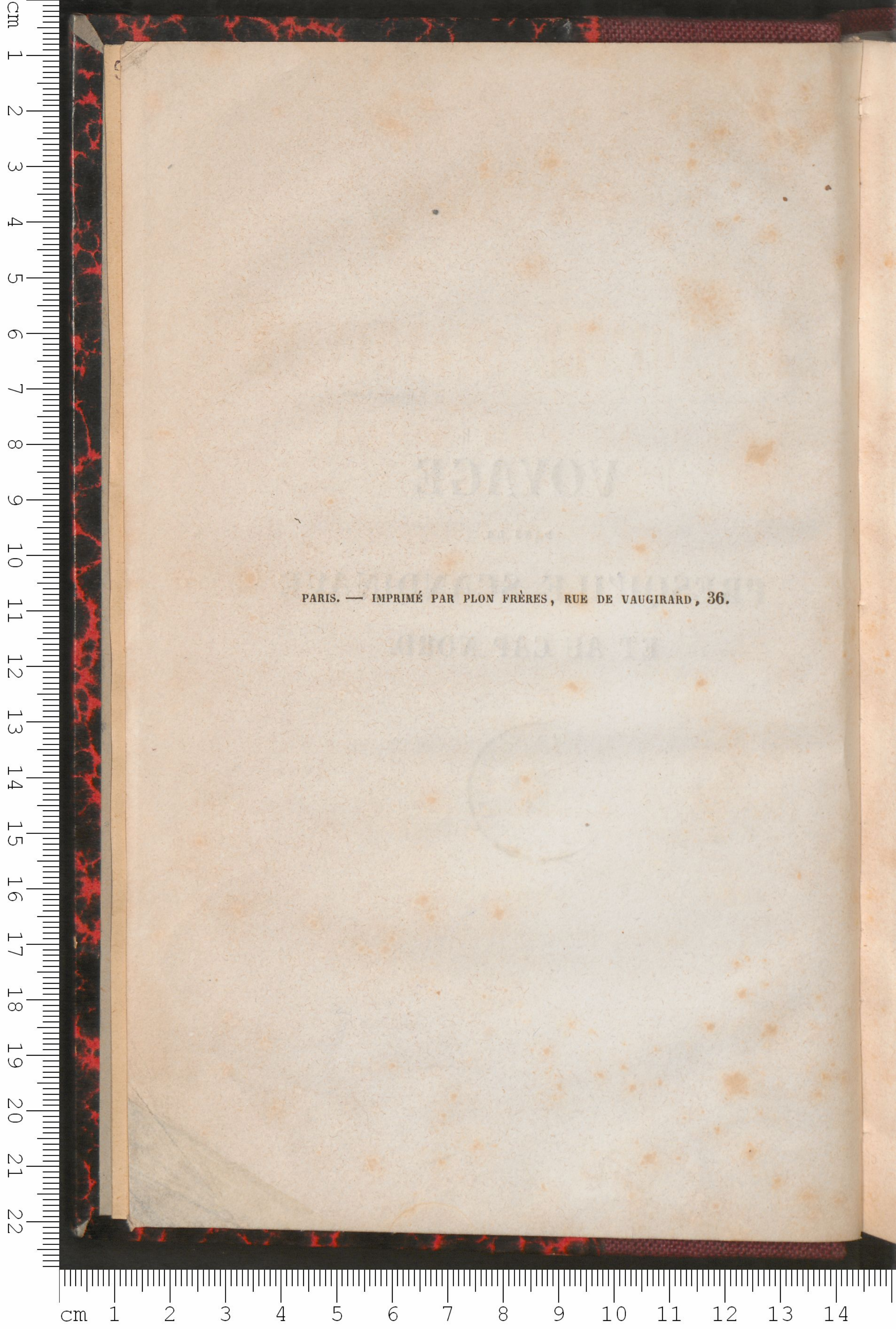


VOYAGE

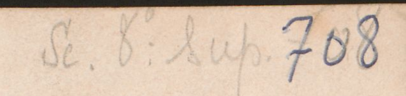
DANS LA

PRESQU'ILE SCANDINAVE

ET AU CAP NORD.



PARIS. — IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, RUE DE VAUGIRARD, 36.



VOYAGE

DANS LA

PRESQU'ÎLE SCANDINAVE

ET AU CAP NORD,

PAR

LE Bon PROSPER SIBUET,

AUDITEUR AU CONSEIL D'ÉTAT,

Avocat à la Cour royale de Paris, membre de la Société géologique de France
et autres Sociétés savantes.

Tome I

PREMIÈRE PARTIE.

SUÈDE.



PARIS.

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,

RUE HAUTEFEUILLE.

1848

PRÉFACE.

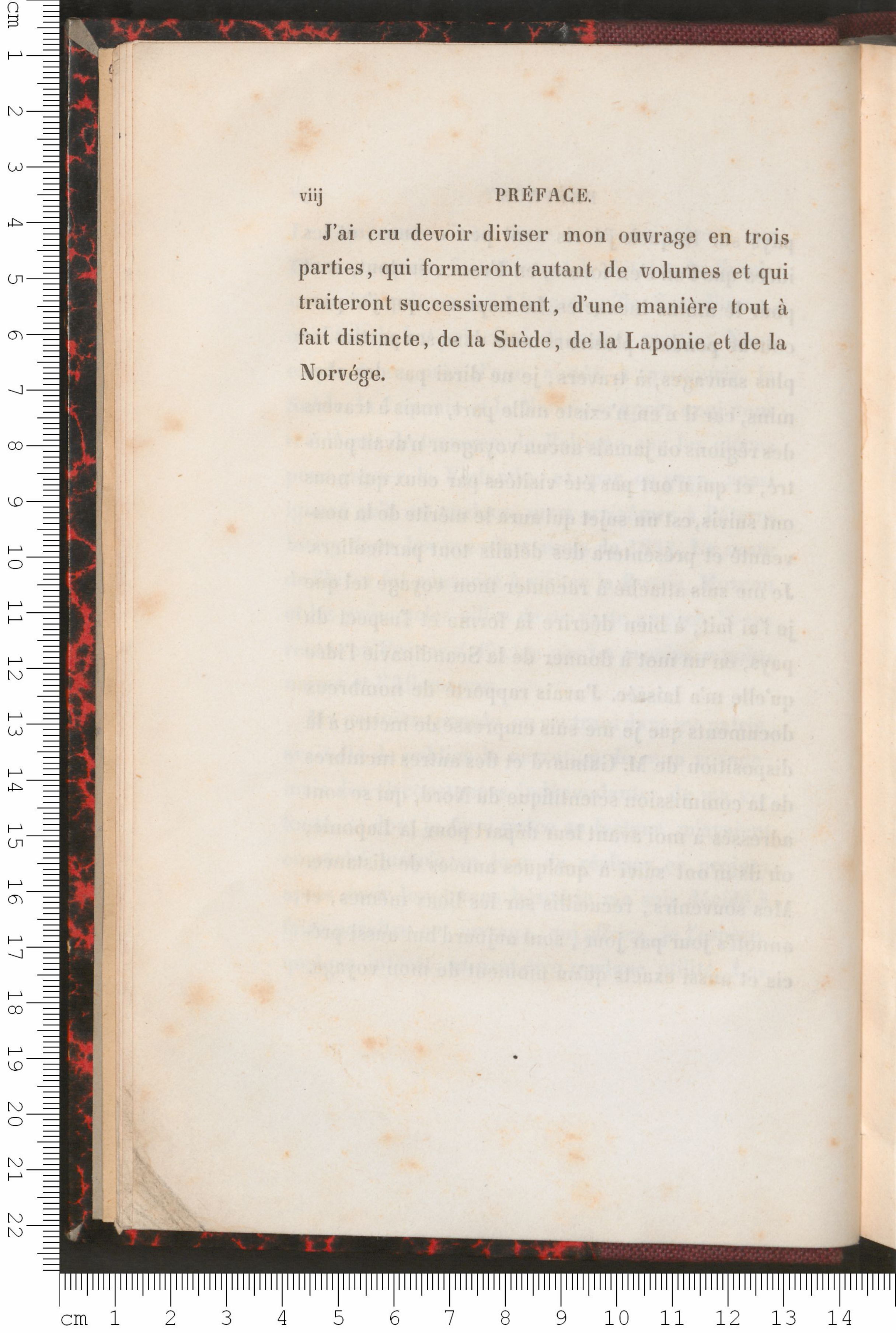
Depuis bien des années j'avais le désir de visiter la presqu'île Scandinave et de pénétrer jusqu'en Laponie, lorsqu'au retour d'un voyage dans le midi de l'Europe, je songeai sérieusement à réaliser ce projet. Je quittai donc Paris à la fin du mois de janvier de l'année 1836, avec mes deux amis, le baron Camille de Chateaubourg et le vicomte Adalbert de Beaumont.

Après avoir traversé rapidement la Belgique et la Hollande, pays que nous avions déjà parcourus dans des voyages précédents, nous nous embarquâmes à Amsterdam pour Hambourg d'où nous gagnâmes Lubeck par terre. Dans cette ville nous reprîmes la voie de mer jusqu'à Copenhague.

Le Danemark visité, nous nous dirigeâmes sur Elseneur; puis, franchissant le détroit du Sund, nous atteignîmes enfin la presqu'île Scandinave, qui était le but principal de notre voyage. Nous employâmes près d'une année à parcourir la Suède, la Laponie et la Norvége; après quoi nous résolûmes de traverser la Baltique sur les glaces pour gagner la Finlande, et, par ce pays, aussi ignoré qu'il est curieux, nous arrivâmes à Pétersbourg dans les premiers mois de 1837. Le reste de l'hiver fut consacré à visiter la Russie, Moscou et les principales villes de ce vaste empire. Notre retour en France s'effectua par les provinces polonaises et l'Allemagne.

Ma première pensée, en rentrant dans ma patrie, avait été de publier la narration de mon voyage; mais des circonstances indépendantes de ma volonté, et dont je ferai grâce au lecteur, m'avaient empêché jusqu'à ce jour de réaliser ce projet : après avoir longtemps hésité je me suis décidé à faire paraître cet ouvrage, qui offrira, je l'espère, quelque intérêt, et peut-être quelque utilité. Les

pays sur lesquels j'écris sont peu connus, et les idées que l'on s'en forme, en France surtout, sont pour le moins inexactes. La Laponie, que j'ai parcourue pendant plusieurs mois dans ses parties les plus sauvages, à travers, je ne dirai pas des chemins, car il n'en n'existe nulle part, mais à travers des régions où jamais aucun voyageur n'avait pénétré, et qui n'ont pas été visitées par ceux qui nous ont suivis, est un sujet qui aura le mérite de la nouveauté et présentera des détails tout particuliers. Je me suis attaché à raconter mon voyage tel que je l'ai fait, à bien décrire la forme et l'aspect du pays, en un mot à donner de la Scandinavie l'idée qu'elle m'a laissée. J'avais rapporté de nombreux documents que je me suis empressé de mettre à la disposition de M. Gaimard et des autres membres de la commission scientifique du Nord, qui se sont adressés à moi avant leur départ pour la Laponie, où ils m'ont suivi à quelques années de distance. Mes souvenirs, recueillis sur les lieux mêmes, et annotés jour par jour, sont aujourd'hui aussi précis et aussi exacts qu'au moment de mon voyage.



J'ai cru devoir diviser mon ouvrage en trois parties, qui formeront autant de volumes et qui traiteront successivement, d'une manière tout à fait distincte, de la Suède, de la Laponie et de la Norvége.

VOYAGE

DANS

LA PRESQU'ILE SCANDINAVE

ET AU CAP NORD.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Copenhague. — Sans-Souci. — Aspect des campagnes de la Selande. — Frederiksborg. — Chapelle de ce château. — Ordre de l'Éléphant. — Christian VI. — Röeskilde. — Château de Fredensborg. — Le Sund. — Elseneur. — Droits du Sund. — Leur origine. — Négociations récentes à propos des droits du Sund. — Difficultés de la navigation dans ce détroit. — Kronborg. — Ile de Hveen. — Tycho-Brahé. — Helsingborg. — Routes pour gagner Stockholm.

Dans les derniers jours du mois d'avril 1836, je suivais la route de Copenhague à Elseneur. Le ciel était chargé de brumes épaisses, un vent glacial s'était élevé dès le matin, et, comme le maître de poste de l'*Hôtel-Royal* n'avait pu me procurer qu'un mauvais char-à-banc découvert, je sentais le froid pénétrer sous mon triple vêtement de laine, de velours et de fourrure.

Je venais de quitter à peine les faubourgs de Copenhague que j'arrivai à Sans-Souci, l'un des

sites les plus agréables des environs de cette capitale. Le roi de Danemark actuel, alors héritier présomptif de la couronne, y possédait une habitation charmante et toute bourgeoise, entourée d'un beau parc et d'élégants parterres que la princesse, sa femme, se plaisait à cultiver de ses propres mains. J'appris avec plaisir que l'auguste propriétaire du château en permettait facilement l'accès : du moins, tout le monde peut entrer librement dans le parc, se promener sous ses frais ombrages ou parcourir les allées du jardin.

L'aspect riant de Sans-Souci avait un instant fait diversion aux sombres dispositions que venaient d'éveiller en moi une atmosphère chargée de vapeurs et l'état peu confortable de mon véhicule; mais cette gracieuse résidence disparut, et l'uniformité de la route me rendit bientôt à mes premières impressions.

Cependant l'espace qui sépare Copenhague d'Elseneur n'est pas toujours dépourvu d'agrément : il présente même des beautés particulières qui, vues dans une autre situation d'esprit et par un temps plus favorable, n'auraient pas manqué de captiver mon attention. La route quitte bientôt les bords de la Baltique et pénètre au cœur du pays, se frayant de temps en temps passage à travers de petits bois de chênes et de hêtres. En général,

le pays est ouvert et bien cultivé. Indépendamment des produits de l'agriculture, les paysans danois trouvent de grandes ressources dans la pêche ou dans l'exploitation des forêts et des nombreuses tourbières répandues dans ces contrées. Parfois aussi des lacs ombragés de sombres forêts étalent gracieusement leurs eaux limpides entre les collines qui bordent la route et offrent tout à coup le plus charmant coup d'œil. Mais le ciel était noir, et, à voir ces nuages lourds et épais chassés par le vent, on eût dit les lambeaux déchirés d'un immense linceul qui semblait s'abaisser lentement sur ce paysage assombri.

Considérées à travers ce deuil de la nature, les plaines de la Selande remplissaient mon âme d'une profonde mélancolie. Sans doute aussi mon esprit subissait l'influence du passé : attristé du présent, il se réfugiait dans ses souvenirs, et, se reportant aux douces émotions des années écoulées, il évoquait l'image de la riante Sicile, heureux pays du soleil et des riches moissons. Quel contraste s'offrait alors à ma pensée! ici une terre d'un aspect monotone sous un ciel de plomb; là, sous un ciel de pourpre et d'azur, une végétation étalant, aux rayons d'un soleil brûlant, la profusion et la magnificence de l'âge d'or. Telles étaient les tristes couleurs sous lesquelles m'apparaissaient les pays du

Nord. Qu'allais-je chercher dans ces contrées de glaces et de ténèbres? Ce n'était ni l'ambition ni la nécessité qui m'y entraînaient. Le désir de m'instruire, d'étudier des mœurs nouvelles pour moi, de voir des contrées que tout le monde ne visite pas, en un mot la curiosité, ce grand mobile de toutes les connaissances humaines, m'avait seule déterminé à entreprendre ce voyage; mais la saison n'était pas encore assez avancée : dans mon empressement d'arriver au cercle polaire pour le solstice d'été, j'étais peut-être parti un peu trop tôt, et à peine avais-je fait un pas vers les régions du Nord, que, dominé par un découragement subit, je me demandai un instant s'il ne fallait pas revenir. Mais pendant que j'étais livré à ces préoccupations, le soleil, déchirant tout d'un coup le rideau de brouillards qui arrêtait ses rayons, se mit à répandre sur la campagne la lumière et la vie; le même changement s'opéra dans mon esprit, mon âme s'ouvrit à de plus douces pensées, je me rappelai que la nature, dans son inépuisable richesse, a doté chaque contrée de beautés particulières qu'il faut savoir envisager sous leur aspect le plus favorable; et cette idée, ranimant mon courage, me détermina plus que jamais à pousser mon voyage aussi loin que possible.

La route venait de descendre dans une étroite vallée fermée à l'horizon par une immense forêt,

lorsque je découvris à travers les arbres le palais de Frederiksborg. Je n'avais pas craint d'allonger ma route de quelques milles afin de visiter cette résidence d'été des rois de Danemark. Les bâtiments, recouverts de toits de cuivre, forment un vaste parallélogramme flanqué de tours : des campanilles aux formes bizarres et variées, une façade percée de fenêtres sans nombre donnent à cette construction un aspect tout particulier. La vue que présente le château au premier coup d'œil est ravissante, et ses murailles de brique d'un rouge vif, se détachant sur les arbres de la forêt, semblent de loin un énorme rubis entouré d'émeraudes. Plus on approche et plus on est frappé des beautés de Frederiksborg. Mille détails, délicieux d'exécution et de grâce, arrêtent et charment la vue ; malheureusement ils sont peu en rapport avec le caractère général de l'édifice. Les cours intérieures du palais offrent un mélange de toutes les architectures et de tous les styles. Les galeries circulaires qui les bordent, soutenues par des colonnes et des caryatides de formes étranges, rappellent les palais de Messine et de Palerme. Les panneaux des portes sont sculptés avec goût, et la perfection de leur travail fait regretter que des artistes modernes y aient porté, en voulant les restaurer, une main sacrilége.

Le concierge, seul habitant de ce palais, me fit parcourir une longue file d'appartements décorés dans le style prétentieux et contourné du temps de Louis XV. Tout l'ameublement consiste en quelques portraits historiques qui ne font pas grand honneur aux artistes danois, et que d'ailleurs le temps n'a guère épargnés. J'aurais passé huit jours à Frederiksborg si j'avais voulu écouter l'histoire de toutes ces grotesques têtes danoises racontée par mon cicerone en mauvais allemand.

En somme, l'intérieur des appartements ne répond pas au reste du château; il faut en excepter cependant la chapelle, digne en tous points de l'admiration des voyageurs. Pour mon compte, je fus ébloui de la splendeur de ses dorures, de la richesse et de la variété de ses marbres, de la perfection, du goût exquis des nombreux ouvrages de marqueterie qui la décorent. Le plafond de la sacristie surtout est magnifique : sur un fond d'ébène se détachent en relief des figures d'animaux, de fleurs, de fruits, ciselés en ivoire, et qui, s'accrochant, se mêlant aux capricieux contours de mille arabesques, semblent une délicieuse et fantastique broderie sur un velours noir.

Les murs de la chapelle sont couverts des blasons des chevaliers de l'ordre de l'Éléphant, parmi lesquels je reconnus celui de la famille Bonaparte.

L'ordre militaire de l'Éléphant est l'un des plus distingués de l'Europe; cependant on n'en connaît pas bien l'origine. Quelques historiens le font remonter au quinzième siècle, ce qui serait déjà le placer au rang des ordres les plus anciens; mais d'autres (et cette opinion, quoique peu vraisemblable, n'en est pas moins généralement accréditée en Danemark) reportent cette origine au temps des croisades en l'appuyant d'une légende qui n'est pas sans intérêt. Dans un combat contre les infidèles, un énorme éléphant armé en guerre portait le ravage dans les rangs des croisés. Trente chevaliers danois, réunissant leurs efforts, parvinrent à débarrasser les chrétiens de ce formidable ennemi. Ce fut, dit-on, pour perpétuer le souvenir de ce beau fait d'armes que le roi Canut VI, qui régnait alors, fonda en 1182, sous le nom et sous l'invocation de sainte Marie, un ordre militaire dont les premiers membres furent les chevaliers vainqueurs de l'éléphant. Le roi Christian Ier, lors de son avénement au trône en 1448, voulant rappeler d'une manière plus précise le fait particulier auquel, suivant la tradition, cet ordre devait son origine, substitua au nom de Sainte-Marie celui de l'ordre de l'Éléphant, qu'on lui a conservé depuis.

Le nombre des chevaliers est resté fixé à trente, indépendamment du roi de Danemark et des

princes de la famille royale. Les insignes consistent en un ruban bleu auquel pend un éléphant d'or, chargé d'une tour d'argent, maçonnée de sable, sur une terrasse de sinople.

De même que les ordres de la Jarretière en Angleterre, de Marie-Thérèse en Autriche, de Saint-George en Russie, de l'Annonciade en Piémont, l'ordre de l'Éléphant ne s'est jamais accordé qu'avec une extrême réserve et pour récompenser d'éclatants services. En 1810, le roi de Danemark, voulant faire une chose agréable pour Napoléon, mit à sa disposition deux croix de cet ordre. L'Empereur, qui ne connaissait pas sans doute toute l'importance que l'on attachait à cette décoration, en disposa en faveur de deux personnes d'une haute distinction, mais qui cependant ne marchaient pas au premier rang, et ce choix produisit, dit-on, en Danemark une impression pénible.

Outre les portraits historiques dont j'ai déjà parlé, on voit à Frederiksborg une galerie des rois de Danemark, parmi lesquels on me fit remarquer le portrait de Christian VI, fondateur de ce palais. Ce monarque fastueux épuisa le trésor par ses prodigalités. Jaloux de laisser après lui des traces de son règne, il fit jeter sur toute l'étendue du royaume les fondements de nombreux châteaux et de résidences royales, entrepris sur des proportions tel-

lement gigantesques que la plupart, aujourd'hui inachevés, tombent en ruine. Le voyageur qui, en parcourant le Danemark, aperçoit un château de construction moderne, peut être assuré d'avance qu'il a été élevé d'après les ordres de Christian VI.

Ce prince, si prodigue de l'argent de ses sujets, faisait tout aussi peu de cas de leur vie. L'on me raconta l'histoire d'un courrier auquel il brûla la cervelle de sa propre main, et qui n'avait commis d'autre faute que d'être mal monté et de s'être laissé atteindre par la voiture du roi qu'il devait précéder.

Cet acte de froide cruauté, s'il était authentique, suffirait pour déshonorer la mémoire de Christian VI; et cependant on doit reconnaître que ce prince a fait en Danemark d'utiles réformes et doté ce pays d'institutions remarquables.

Frederiksborg fut longtemps la résidence favorite des rois de Danemark, mais, depuis les événements tragiques du règne de Christian VII, il n'est plus que rarement habité, bien que de ses tours on n'aperçoive pas les clochers de Röeskilde, le Saint-Denis du Danemark.

La petite ville de Röeskilde, située à près de huit lieues S.-O. de Copenhague, fut, du dixième au quinzième siècle, la résidence des rois de Danemark, et longtemps la ville la plus considérable de ce

royaume. Ses habitants, qui aujourd'hui sont au nombre d'environ trois mille, font remonter son origine jusqu'au cinquième siècle; ils prétendent qu'un roi nommé Röe fonda leur ville près d'une source (source en danois *skilde*) qui porte encore aujourd'hui le nom de source de Röe, et que telle est l'étymologie du nom de Röeskilde.

L'édifice le plus remarquable de cette ville est la cathédrale, qui a été bâtie en 1084 par Canut-le-Saint, et qui renferme les tombeaux des anciens rois de Danemark. Plusieurs de ces monuments se distinguent par leur travail non moins que par leur antiquité.

Röeskilde rappelle plus d'un souvenir historique, entre autres le traité connu sous le nom de paix de Röeskilde, conclu à la suite de la campagne de 1658 entre Frédéric III, roi de Danemark, et Charles X, roi de Suède, traité qui marque une des époques les plus malheureuses de la monarchie danoise, et qui signale en même temps l'un des traits les plus brillants et les plus hardis de la vie militaire de Charles X.

J'avais à peine couru quelques milles, lorsque mon postillon, m'indiquant du doigt un château jeté sur le penchant d'une colline, au milieu d'élégants parterres, me désigna Fredensborg. La position de cette autre résidence royale est char-

mante, et les environs bien cultivés attestent un sol riche et fertile.

Je passai rapidement devant le coteau de Fredensborg, et bientôt la route traversa de nouveau ces plaines dont la monotonie m'avait tant attristé au début de mon voyage. Plus loin le pays redevint boisé, coupé tantôt par les lacs que l'on rencontre si fréquemment dans cette contrée, tantôt par des flaques d'eau qui se forment dans les nombreuses tourbières que les paysans exploitent pour leur usage.

Mes chevaux venaient de ralentir leur course pour gravir une petite colline dont la route suit le contour, lorsque tout à coup je découvris le Sund. Les montagnes que je voyais depuis longtemps à l'horizon étaient les côtes de la Suède, ce que je n'avais pas soupçonné jusqu'alors, car ces montagnes me semblaient si rapprochées que je ne pensais pas en être séparé par le célèbre détroit.

Le Sund m'apparaissait avec toute la grâce de ses contours et la beauté des paysages qui l'environnent : au même moment, comme pour donner un nouveau charme à ce tableau, un rayon de soleil, échappé des nuages, vint se briser en lames d'or sur ses eaux calmes où se croisaient des centaines de navires.

La vue du Sund rappela à ma pensée le détroit de Messine, et je ne pus m'empêcher d'établir une comparaison entre le spectacle que j'avais devant les yeux et celui que j'avais admiré sous le ciel d'Italie. Ici c'est le commerce avec son mouvement, toute sa prodigieuse activité. Sur un espace de moins d'une lieue (3,981 mètres, car c'est exactement la distance qui sépare la ville danoise d'Elseneur de la ville suédoise d'Helsingborg) vous voyez flotter les pavillons, vous pouvez entendre parler toutes les langues de l'univers. L'esprit du voyageur est alors bien moins porté à s'attacher aux beautés de la nature qu'à réfléchir sur la puissance de l'homme, dont le génie semble quelquefois pouvoir enfanter des merveilles.

Le détroit de Messine, au contraire, ouvre aux flots un large passage ; c'est à peine si de Reggio ou de Bagnara, l'œil peut découvrir la ligne blanche qui se détache faiblement sur la rive opposée et indique la position de Messine. Là, les beautés naturelles ont conservé tout leur grandiose ; c'est l'Etna fumant sous sa tête neigeuse, la terre de Sicile et ses riches campagnes ; sur le bord opposé, les âpres rochers de la Calabre, dont les crêtes sauvages se découpent sur l'horizon. Quelques voiles blanches sillonnent les flots bleus de la Méditerranée et animent le détroit, mais sans confu-

sion, comme si un peintre habile les y eût placées pour compléter le tableau.

Elseneur est appuyé au revers d'une colline couronnée de bouquets de bois, semée de jolies habitations et de nombreux moulins à vent. Les maisons s'étendent au loin sur le bord du détroit dominé par le château de Kronborg. Situé à six milles danois[1] au nord de Copenhague, Elseneur possède une population d'environ 8,000 âmes. Cette ville n'a d'autre importance que sa position maritime. Son commerce, peu étendu, consiste presque entièrement dans le ravitaillement des navires en relâche sur la rade, et dont le nombre varie, pendant les cinq ou six mois de navigation, entre 13 et 17,000. Chacun de ces navires paye au Danemark, tant à l'aller qu'au retour, un droit de passage fixe, et des droits variables réglés d'après la nature et la quantité du chargement.

Des traités, qui remontent à une époque ancienne, et qui ont été successivement renouvelés avec les nations maritimes de l'Europe et de l'Amérique, reconnaissent les droits du Sund, et en assurent la perception au Danemark, qui trouve dans cet impôt, lequel s'élève chaque année de 6 à

[1] Le mille danois est de 7,532 mètres.

8 millions, une des principales branches de son revenu.

Les droits du Sund figurent pour la première fois dans l'histoire en 1348, époque à laquelle ils furent cause d'une guerre sanglante entre le Danemark et les villes Hanséatiques. Ces droits eurent pour origine l'obligation que s'étaient imposée les rois de Danemark de protéger les navires qui passaient le détroit. Au quatorzième siècle, en effet, les abords du Sund étaient infestés de nombreux pirates, dont les plus célèbres sont connus sous le nom de Vitaliens.

En 1389, après la bataille de Falköping, dans laquelle Albert de Mecklenbourg, roi de Suède, fut vaincu par Marguerite, fille de Valdemar III, roi de Danemark, les villes de la Hanse, favorables au parti de ce malheureux prince, déclarèrent qu'elles accorderaient aide et protection à tous les navires qui porteraient des vivres à ses troupes enfermées dans Stockholm. De nombreux forbans apparurent alors et armèrent à cet effet; ils furent appelés frères vitaliens, ou frères des vivres. Après les conférences de Laholm qui terminèrent cette guerre, les Vitaliens continuèrent à se montrer dans la Baltique, et leur nombre ne fit que s'accroître. Ils se rendirent maîtres de l'île de Gottland, et de là donnèrent la

chasse aux navires qui arrivaient de la mer du Nord. Les villes de la Hanse, inquiétées dans leur pêche et leur commerce, formèrent une espèce de croisade contre ces mêmes Vitaliens qu'elles avaient pour ainsi dire créés, et dont elles avaient souvent emprunté le secours; mais elles ne parvinrent à les détruire que vers la fin du quinzième siècle, et avec l'aide des chevaliers de l'ordre Teutonique.

Depuis quelques années les puissances du Nord ont recherché les moyens d'affranchir leurs navires des *droits du Sund*, droits qui semblent une anomalie aujourd'hui que toutes les nations reconnaissent et proclament le grand principe de la liberté des mers, et qui cependant ont été assurés au Danemark. Lors de mon voyage, des négociations avaient été entamées dans ce but, et il y eut un moment accord entre les représentants *des diverses puissances. Mais la Russie*, qui avait pris l'initiative dans cette affaire, se mit à l'écart, et l'on put bientôt remarquer la tiédeur de l'Angleterre, qui ne tarda pas à se retirer de la conférence. Comme cette dernière puissance n'abandonne pas facilement ses intérêts, il est à croire qu'elle a obtenu du Danemark d'importantes compensations; quoi qu'il en soit, la Suède, la Norvège, la Hollande et la Prusse ont persisté dans

leurs réclamations. Tout récemment la Prusse, pour son propre compte et comme chef de l'association douanière allemande, les a renouvelées avec une grande énergie. En effet, pour apprécier l'intérêt qu'a cette puissance à la suppression d'un tribut qui semble un reste de coutumes féodales, et qui paraît d'autant plus extraordinaire que le Danemark ne possède plus aujourd'hui les deux rives du détroit, il suffit de consulter le tableau des navires qui passent le Sund. Sur 17,332 bâtiments qui ont franchi ce détroit en 1844, l'Angleterre figure, il est vrai, à la tête du tableau, pour plus de 4,400; mais c'est la Prusse qui vient en seconde ligne, pour près de 3,000. Le nombre total des navires portant des pavillons allemands s'élève à environ 5,400. On remarquera, en outre, que le Zollverein ne possède actuellement de ports que sur la Baltique.

Pour soutenir ses réclamations, la Prusse, en son nom et au nom du Zollverein, a longtemps entretenu à Copenhague un négociateur spécial, M. de Bulow, homme habile et connaissant parfaitement le commerce européen. Mais ces négociations ont échoué. M. de Bulow a quitté, depuis peu, la capitale du Danemark sans avoir rien obtenu. Aujourd'hui la Prusse a dû se contenter du renouvellement de la convention qui

existait, et qui stipulait en sa faveur le traitement de la nation la plus favorisée.

L'insuccès de ces négociations a excité, comme cela est facile à comprendre, une vive irritation en Allemagne. Cette irritation s'est portée sur la question de la succession des duchés de Sleswig, Holstein et Lauenbourg. Il s'agit de savoir si, à l'extinction de la dynastie régnante, une partie du Sleswig et tout le Holstein appartiendront encore au Danemark. Nous n'entrerons pas ici dans la discussion des anciens titres de succession féodale, qu'on fait valoir de part et d'autre. Mais les idées et les principes de nationalité qui se mêlent à cette lutte lui donnent un caractère menaçant pour la monarchie danoise. Deux populations différentes sont en présence : l'une scandinave au nord, l'autre germanique au midi, et il est évident qu'une fusion entre elles est aujourd'hui moins possible que jamais.

Peut-être aussi la neutralité observée par le Danemark en 1813, lors de la coalition européenne, n'est-elle pas étrangère aux difficultés de toute sorte qu'on lui a suscitées depuis ; à cet égard on ne peut former que des conjectures sur lesquelles nous ne voulons pas insister, mais au moins qu'il nous soit permis de faire des vœux pour que ces diverses questions soient

résolues d'une manière favorable au Danemark, qui mérite si bien toutes les sympathies de la France.

Quant aux droits du Sund, on pourrait penser au premier abord qu'aujourd'hui la Suède a moins d'intérêt qu'autrefois à en demander la suppression. En effet, depuis 1832, une communication est ouverte entre la mer du Nord et la Baltique, au moyen d'un système de canaux qui, s'ouvrant à Gotheborg dans la mer du Nord pour déboucher à Norkoping dans la Baltique, unit les deux mers par les lacs Wenern, Wettern et Roxen.

Mais il faut remarquer que cette voie n'est praticable que pour les navires qui ne dépassent pas un certain tonnage, que les frais de transbordement et de navigation la rendent à la fois plus longue et presqu'aussi dispendieuse que le passage du Sund, et qu'enfin, pendant les deux tiers de l'année, elle est fermée par les glaces.

En 1844, d'après les relevés officiels, 3,788 vaisseaux suédois et norvégiens ont passé le détroit. Il résulte de là que le commerce suédois est encore tributaire du Danemark pour des sommes considérables, et que la Suède a un grand intérêt aux rachats des droits du Sund. En cas de guerre cependant cette puissance trouverait d'immenses avantages dans cette nouvelle ligne de canaux qui

complète son système de navigation intérieure. Au reste, c'est la petite ville d'Elseneur qui est la plus intéressée dans cette question; si jamais les droits du Sund étaient rachetés ou supprimés, elle perdrait toute son importance commerciale; car les navires qui franchissent le détroit et relâchent aujourd'hui dans la rade, suivraient directement leur route ou préféreraient s'arrêter dans le port de Copenhague.

Après les fatigues d'une journée de voyage dans un mauvais chariot et par un froid aussi vif, rien n'est plus à rechercher qu'un bon logis : aussi m'étais-je confortablement établi dans une chambre du meilleur hôtel de la ville. Étendu dans un fauteuil, devant un feu qui pétillait joyeusement dans l'âtre, je m'abandonnai à la plus douce rêverie, donnant un libre cours à toutes mes pensées, à tous mes souvenirs.

Depuis une heure j'étais fort loin d'Elseneur et du Danemark, lorsque je fus rappelé à la vie positive par la voix de mon hôte, qui venait m'annoncer que le dîner était servi. Je reçus cette nouvelle avec plaisir, car, si le feu m'avait réchauffé et délassé, mon estomac, plus exigeant, ne pouvait se contenter de calorique, et depuis longtemps l'air si vif de la Selande l'avait excité outre mesure.

Après le repas, je me mis à parcourir la ville,

je n'y vis rien de remarquable, si ce n'est une population de matelots à laquelle chaque contrée de l'Europe a fourni son contingent, et qui présente, par la diversité du langage et la variété des costumes, un spectacle dont l'effet pittoresque occupe à la fois les yeux et l'esprit. J'arrivai bientôt sur la jetée. Une multitude de bâtiments de toute espèce, de toute grandeur, couvraient la rade, et l'activité, le mouvement qui régnaient partout attestaient une grande prospérité commerciale. Les navires affluent de tous les points du globe à Elseneur, et les droits que perçoit le gouvernement s'accroissent, dit-on, chaque année. Cependant le Danemark se ressent même aujourd'hui des désastres qui l'ont frappé au commencement de ce siècle. J'avais remarqué à Copenhague des traces profondes de la catastrophe du 2 septembre 1807, et je me convainquis à Elseneur que trente ans de paix n'ont pas encore suffi pour réparer les pertes éprouvées par la marine danoise à cette triste époque. Mais aussi cette expédition, ou plutôt cet acte de brigandage, entrepris et consommé en pleine paix par l'Angleterre, a laissé contre les Anglais un profond ressentiment, non-seulement en Danemark, mais dans toutes les villes maritimes de l'Allemagne. Lors de mon passage à Hambourg j'étais allé visiter la Bourse, et ce fut avec

une sorte de joie qu'en me montrant la table de pierre des faillites, exposée dans la principale salle de l'édifice, on me fit remarquer les noms d'un grand nombre de négociants anglais qui étaient venus, en 1815, encombrer la place de leurs marchandises, et qui s'y étaient ruinés par leur propre concurrence.

Jusqu'en 1425, Elseneur ne fut qu'un village de peu d'importance. Le roi Éric de Poméranie, successeur de la célèbre Marguerite, frappé de la position avantageuse de ce port, en fit une ville, et, pour en faciliter l'accroissement rapide, il accorda une exemption d'impôts pour dix ans à tous ceux qui y bâtiraient des maisons de bois, et pour vingt ans à ceux qui élèveraient des maisons de pierre.

C'est au petit château royal de Marienlyst, situé à moins d'une demi-lieue de la ville d'Elseneur, que Shakspeare place la scène de l'un de ses chefs-d'œuvre, de sa tragédie d'*Hamlet*. On montre dans les jardins de ce château quelques pierres que l'on prétend être le tombeau d'Hamlet. Quoique la réalité de ce personnage soit fort problématique, les Anglais qui viennent à Elseneur ne manquent jamais de se rendre à Marienlyst, et ils font de cette excursion une espèce de pèlerinage.

Rien ne me retenant plus à Elseneur, j'avais demandé un bateau pour traverser le détroit; mais

il me fallait avant tout satisfaire aux exigences de la douane et de la police. J'avais dû me procurer à Copenhague un passeport danois, bien que je fusse porteur d'un passeport français régularisé par de nombreux visa. Cette formalité est du reste en vigueur dans presque tous les états du Nord, et, qu'elle ait sa cause dans une mesure de sûreté ou dans un intérêt fiscal, elle n'en est pas moins désagréable et souvent vexatoire pour les étrangers.

Les bateliers s'impatientaient, car ils voulaient être de retour à Elseneur le soir même, et la journée était déjà avancée. Aussi à peine avais-je mis le pied dans la barque que, détachant l'amarre, ils poussèrent au large, aidés par un vent favorable.

Le Sund, situé entre la côte orientale de l'île de Selande et la côte occidentale de la Scanie, ouvre entre le Cattegat et la mer Baltique un passage au sud-est. Ce détroit ne présente, dans sa partie la plus resserrée, c'est-à-dire entre Elseneur et Helsingborg, qu'une largeur de 3,981 mètres; ce qui rend sa navigation souvent difficile, car les flots refoulés entre les deux côtes y sont agités au moindre mouvement qui se fait sentir dans l'une ou l'autre des mers auxquelles le détroit sert de communication. Il existe, en outre, à une profondeur de quatre ou cinq brasses, un courant sous-

marin dont la force augmente en approchant du fond.

Le Sund, malgré sa latitude élevée, ne gèle que rarement; le mouvement continuel des eaux oppose un obstacle à leur congélation. Les historiens rapportent cependant plusieurs faits qui constatent que ce détroit a été entièrement fermé par les glaces. En 1466, Charles Canutson, élu roi de Suède sous le nom de Charles VIII, et Kétil, archevêque d'Upsal, s'y livrèrent sur la glace un combat acharné dans lequel l'archevêque fut vainqueur. En 1658, Charles X le traversa avec une armée et toute son artillerie pour aller porter la guerre jusqu'au cœur du Danemark. Pendant l'hiver de 1829-1830, si rigoureux dans toute l'Europe, on put se rendre, durant plus d'un mois, avec des chariots pesamment chargés, d'Elseneur à Helsingborg, et le même fait se renouvela l'année de mon voyage pendant l'hiver de 1836.

Cependant j'avais gagné le milieu du détroit, d'où je pouvais découvrir dans son ensemble la position d'Elseneur. Les maisons de la ville se développent en amphithéâtre sur une langue de terre qui s'avance vers la rade, et à l'extrémité de laquelle est située la forteresse de Kronborg.

Kronborg est à la fois château royal et forteresse. Lorsque le Danemark possédait la Scanie et

le Halland, ce fort commandait l'entrée de la Baltique. Helsingborg avait alors, comme Elseneur, sa forteresse, et les navires ne pouvaient passer que sous le feu croisé des deux forts. En 1801, la flotte anglaise, commandée par Nelson, fut obligée, en forçant le Sund, de passer sous le canon des batteries de Kronborg; mais, hélas! elles furent impuissantes pour arrêter ces vaisseaux qui devaient bientôt ravager la capitale du Danemark.

Le voyageur ne peut se rappeler sans émotion que dans le château de Kronborg fut enfermée la reine Caroline-Mathilde, femme de Christian VII, tandis que le médecin Struensée, devenu ministre de ce faible monarque, payait de sa tête un sourire de cette malheureuse princesse.

Kronborg, depuis plusieurs années, renferme les condamnés aux travaux forcés. Ce château, élevé sur pilotis, fut construit vers la fin du seizième siècle par les ordres de Frédéric II.

Déjà les côtes de Suède et les maisons d'Helsingborg commençaient à se dessiner nettement au milieu du brouillard à travers lequel mon regard avait longtemps cherché leurs formes, tandis qu'à l'orient, la petite île de Hveen montrait au-dessus des flots ses falaises de craie blanche, semblables aux murs d'enceinte d'une forteresse.

Cette île fut donnée en 1574 par le roi Frédé-

ric II à l'astronome Tycho-Brahé, et ce fut là que ce savant fit construire son célèbre observatoire d'Uranienborg, dont les contemporains parlent comme d'une merveille, et qui n'offre plus maintenant que des ruines. L'île de Hveen a gardé le souvenir de nombreux épisodes de la vie de Tycho-Brahé. J'en rappellerai un entre autres qui m'a paru assez singulier, mais dont je suis loin de garantir l'authenticité.

L'illustre astronome n'était pas, dit-on, à l'abri de toute faiblesse humaine, et son goût prononcé pour l'eau-de-vie a dû plus d'une fois compromettre la justesse de ses calculs astronomiques.

Un jour qu'il discutait avec un de ses amis sur l'excellence de son système, la conversation, d'abord grave et sérieuse, comme il convenait à deux savants, perdit bientôt quelque chose de ce caractère, et elle ne tarda pas à s'échauffer, grâce aux fréquentes libations que faisaient les deux interlocuteurs. L'ami de notre astronome, sectateur de Copernic, soutenait son opinion en homme convaincu : Tycho-Brahé, encore plus entêté, en sa qualité d'inventeur, ne voulait céder d'un seul point. Bref, d'aigre qu'elle était, la discussion dégénéra en violente dispute, et la dispute, allant toujours crescendo, on en vint aux coups. La lutte se prolongeait, le maître d'Uranienborg, plus robuste

que son adversaire, venait de le terrasser, et, l'eau-de-vie aidant, il usait largement de sa victoire, lorsque tout à coup un énorme chien, appartenant au vaincu, et qui était resté jusqu'alors dans les bornes d'une stricte neutralité, s'élance sur Tycho, le terrasse à son tour, et, le mordant au visage, lui dévore le nez. La guérison s'opéra facilement, mais le nez avait disparu pour toujours; l'astronome y suppléa en se faisant ajuster un nez de métal qui lui valut le surnom de Brahé au nez d'or.

D'autres ont prétendu que ce fut dans un duel en Allemagne que Tycho-Brahé reçut la blessure dont il dissimula les traces d'une manière ingénieuse. Comme le nom de Brahé est celui d'une des plus illustres familles du Danemark, et que Tycho lui-même est justement compté au nombre des grands hommes de ce pays, je préfère admettre cette version plus honorable pour sa mémoire et qui d'ailleurs est plus vraisemblable. Toutefois on ne peut nier que cet illustre astronome était d'un caractère irascible et violent : il avait en outre un goût prononcé pour les liqueurs fortes, et ce fut en buvant outre mesure, dans un repas donné par un seigneur de ses amis, qu'il contracta la maladie dont il mourut jeune encore.

J'abordai bientôt à Helsingborg, dont le port est formé par un môle de vingt pieds de largeur. Cette

petite ville me semblait déserte comparativement à Elseneur, dont la vie et le mouvement m'avaient tant frappé. Quelques navires semblaient se chercher le long des quais, et de rares habitants traversaient les rues, sur lesquelles s'ouvraient des boutiques de chétive apparence.

Helsingborg est adossé à une montagne au pied de laquelle jaillit une source d'eau minérale, située à un quart de mille suédois de la ville, près du village de Ramlosa. Ces eaux jouissent en Suède de quelque célébrité.

Ici, comme de l'autre côté du détroit, la douane me fit essuyer une visite minutieuse. J'étais porteur de dépêches scellées des armes de Suède, et adressées au cabinet du roi par M. le comte de Lowenhielm, son ambassadeur à Paris, qui avait bien voulu m'honorer de cette mission. Cela ne m'épargna aucun des désagréments ordinaires, et force me fut d'ouvrir toutes mes malles à la douane et de soumettre mes passeports à la police. Je me fis ensuite conduire à l'hôtel, où je dus songer d'abord à remettre quelque ordre dans mon bagage, que deux visites successives avaient bouleversé de fond en comble.

J'avais l'intention de prendre dès le lendemain le chemin de Stockholm : aussi je m'occupai immédiatement de me procurer des renseignements

à cet égard. Trois routes s'ouvraient devant moi : la première suivait les bords du Cattegat, gagnait Gotheborg, le lac Wenern, et, par OErebro, arrivait à la capitale; la seconde, dans toute son étendue, longeait la Baltique et traversait les villes de Christianstad, Carlscrona, Kalmar et Nyköping; enfin la dernière parcourait la Scanie, suivait les bords du lac Wettern, gagnait les villes de Jonköping, Norköping, et arrivait au lac Mœlar. Je me déterminai pour cette dernière, qui, passant au cœur du pays, me promettait d'être plus intéressante.

On m'avait bien indiqué trois routes pour gagner Stockholm, mais il n'avait pas été question des moyens de transport. J'appris avec surprise que ces routes étaient complétement dépourvues de voitures publiques, à moins qu'on ne veuille gratifier de ce nom une espèce de charrette qui, deux fois par semaine, fait le voyage de Gotheborg. Restait donc la poste, dont les chevaux sont à la disposition de tous les voyageurs, mais en Suède, comme partout, il faut une voiture pour courir la poste, et dans cette bonne ville d'Helsingborg il était tout à fait inutile de songer à s'en procurer une. On m'offrit cependant, au poids de l'or, une sorte de carriole dont l'origine devait remonter aux premiers temps de la monarchie da-

noise. Son apparence était si misérable, qu'elle ne promettait pas d'aller au delà du premier relais. Il me fallut donc prendre comme dernière ressource les voitures de poste de la contrée, c'est-à-dire des charrettes de paysans.

Après avoir tout préparé pour mon départ, qui devait avoir lieu le lendemain matin, je descendis au salon où je passai le reste de la soirée avec le maître d'hôtel. C'était un homme bien élevé, qui avait servi sous Napoléon dans les armées impériales, et qui parlait fort bien français. Tout en fumant et en prenant le thé, nous causâmes de mon voyage, et je reçus de lui tous les renseignements nécessaires à ma route. Mon hôte se mit ensuite à me raconter les campagnes auxquelles il avait pris part, et surtout les désastreuses affaires de 1813. Par un singulier hasard, qui me procura de douces et pénibles émotions, il se trouva qu'il avait précisément fait partie du corps d'armée que mon grand-père, le général de Morand, ramenait de la Poméranie suédoise lorsqu'il fut bloqué dans Lunebourg. Le 2 avril 1813, cet officier général, qui avait pris la résolution de se faire jour à travers l'armée ennemie quatre fois supérieure en nombre, fut emporté par un boulet à la tête de ses troupes, et mon hôte avait été témoin de cette mort glorieuse. Ainsi tombait le second de trois

généraux qui, en donnant, dans l'espace de moins d'une année, leur vie pour la France, me firent porter au berceau un triple deuil. Car la mort du général de Morand avait été précédée par celle du général de Montbrun, mon oncle, tué à la Moskowa, et elle fut suivie, quelques mois après, par celle de mon père, tué au passage du Bober le 29 août 1813. — Malgré l'intérêt qu'avaient pour moi tous ces souvenirs, il fallut enfin songer au repos. Je me couchai fort avant dans la nuit, et je m'endormis paisiblement, heureux de la pensée que j'étais enfin en Suède, ce pays que j'avais rêvé dès mon enfance en lisant les faits héroïques des Gustave, les entreprises hardies de Charles X et les exploits aventureux de Charles XII, son petit-fils.

CHAPITRE II.

Voitures de poste. — Helsingborg. — Aspect du pays. — Souvenirs historiques. — La Scanie. — Fertilité de cette province. — Malmo. — Christianstad. — Costumes des femmes de cette préfecture. — Lund. — Légende de Finn et de saint Laurent. — Université de Lund. — Chevaux de la Scanie. — Beauté des routes. — *Forbud* ou courrier du pays. — Organisation des postes. — Intérieur des habitations. — Torrent de Laga. — Pain de Suède.

Je jouissais depuis quelques heures de ce sommeil réparateur que l'on apprécie si bien en voyage, lorsque je fus subitement réveillé par un grand bruit qui se faisait à la porte de ma chambre. Je réclamai vainement le silence; mais comme, malgré mes plaintes, le bruit continuait, et que d'ailleurs le jour commençait à paraître, je pris le parti de me lever et j'ouvris. Deux *hallkarl* (valets d'écurie) entrèrent aussitôt, chargés de plusieurs bottes de paille qu'ils déposèrent gravement sur le plancher. Je ne savais que penser de cette étrange visite : heureusement le maître d'hôtel survint et m'en donna l'explication. Ces hommes venaient entourer mes malles d'une couche de paille, afin de les

garantir contre les cahots de la voiture. Une telle marque de sollicitude pour mes bagages me parut fort peu rassurante. Il y avait danger pour des malles cerclées de fer; qu'allais-je devenir moi-même! Tout en faisant ces réflexions, j'ouvris une fenêtre à coulisses, et je vis devant la porte de l'hôtel mon rustique équipage. Qu'on se figure la caisse d'un tombereau ajustée sur le train d'un chariot, et sur cette caisse étroite et basse deux planches attachées tant bien que mal, et l'on aura une idée à peu près exacte du genre de voiture qui allait me servir pour faire un voyage de plus de cent lieues.

Il n'est aucun pays où l'on puisse voyager à moins de frais, et aussi promptement qu'en Suède, mais, si à la rapidité on veut joindre le confortable, il faut prendre, avant de se mettre en route, quelques précautions indispensables. Les chemins sont en général comme de larges allées de jardin bien sablées; les chevaux, quoique de petite taille, sont vigoureux, pleins d'ardeur et d'agilité. Le voyageur a d'ailleurs le droit de les conduire lui-même ou de donner ce soin à son domestique. Seulement, pour courir la poste (bien qu'à vrai dire il n'y ait pas de poste en Suède, puisque les paysans fournissent à tour de rôle, comme en Russie, des chevaux aux voyageurs), il faut avoir sa voiture; sans cela on est presque toujours ré-

duit à de misérables charrettes de paysans, extrêmement incommodes. Du reste, cette nécessité se fait sentir en tout pays, et, en France même, les personnes qui n'ayant pas d'équipage à elles sont obligées d'avoir recours, à chaque relais, aux voitures fournies par les maîtres de poste, sont fort souvent exposées, non seulement à être rudement cahotées, mais même à ne pas arriver sans encombre jusqu'à destination.

Le *gosse* (garçon), c'est ainsi qu'on nomme le paysan chargé de conduire les chevaux, avait peine à les contenir, tant ils semblaient vifs et ardents. Je demandai à mon hôte, qui s'était montré si plein d'attentions pour mes malles, s'il n'y aurait pas moyen d'adoucir aussi pour moi les secousses de la voiture. Quelques minutes après, je fus en possession d'un sac de grosse toile bien bourré de foin. Tout était prêt pour mon départ, je donnai la main à mon cher hôte, et, sans oublier mon précieux coussin, je montai dans mon chariot. Mais là se présentait une nouvelle difficulté : mes deux compagnons de voyage devaient, avec le gosse et moi, prendre place dans la voiture, déjà passablement encombrée par nos bagages. Nous nous efforcions donc de mettre à profit le mieux possible l'espace qui nous était réservé, lorsque les chevaux, peu soucieux de notre em-

barras, ne trouvèrent rien de mieux pour tout mettre en ordre que de partir au galop.

La route traverse la partie la plus habitée d'Helsingborg, et, malgré l'heure matinale, les bons bourgeois se pressaient aux portes et aux fenêtres pour nous voir passer; car, dès la veille, le bruit de notre arrivée s'était répandu en quelques instants, et avait éveillé cette curiosité que le moindre incident ne manque jamais d'exciter dans la population des petites villes de tous les pays.

Helsingborg compte près de 4,000 âmes. Malgré les avantages de sa position sur le Sund, le commerce y est peu actif; ce qu'il faut attribuer sans doute au mauvais état de son port, qui n'est ouvert aux navires d'un tonnage un peu considérable que depuis 1833 : il est aujourd'hui fortement question de l'améliorer d'une manière notable. Au sortir d'Elseneur, cette petite ville si pleine de mouvement et d'activité, Helsingborg paraît triste et pour ainsi dire désert. La contrebande avec le Danemark y répand seule un peu d'aisance. Toute l'industrie consiste dans quelques fabriques d'armes, de poteries et de chapeaux grossiers. On s'y occupe aussi à préparer les peaux d'agneaux destinées à la confection de ces gants de Suède recherchés dans toute l'Europe. Les navires semblent fuir la côte suédoise, qui est inculte, d'un

aspect sauvage et parfois bordée de hautes falaises : ils se laissent aller au courant des eaux du Sund, qui les portent naturellement vers Elseneur. Aussi, sous le double rapport de l'activité du commerce et de la beauté des sites, la côte danoise l'emporte de beaucoup sur la côte suédoise, et on ne peut établir aucune comparaison entre Helsingborg et Elseneur.

Après une montée rapide, on sort brusquement de la ville. Des hauteurs qui la dominent, je donnai un dernier regard au célèbre détroit qui allait disparaître à mes yeux. Les maisons d'Helsingborg, abritées par les rochers de la côte, resserrées sur la plage étroite que leur disputent les flots, semblaient de loin une troupe d'oiseaux de mer qui seraient venus s'abattre sur le rivage et y chercher un abri pendant un gros temps.

Une tour, seul vestige du château qui défendait autrefois la ville et le détroit, domine la côte, mais le lierre, qui déjà l'entoure dans presque toute sa hauteur, indique, tout en lui donnant un aspect plus pittoresque, que, si l'on ne s'occupe prochainement de la réparer, elle ira bientôt rejoindre le reste de l'édifice.

Aux environs d'Helsingborg, le sol, recouvert d'une forte couche de terre végétale, est bien cultivé, et il n'est pas douteux que, sous un autre

climat, il ferait la richesse de ses habitants; mais, malheureusement, dans ces campagnes, l'air, sans être insalubre, est épais et humide; et de plus, sous cette haute latitude, un coup de vent du nord, une gelée ou un vent de mer, arrachent en une nuit, souvent en une heure, aux pauvres laboureurs le fruit d'une année de travail.

En 1709, à la nouvelle de la défaite de Charles XII à Pultava, tout ce pays fut envahi par les Danois, qui espéraient, à l'aide des circonstances critiques où se trouvait la Suède, ressaisir la Scanie, le Halland et le Blekinge, ces riches fleurons arrachés à la couronne de Danemark par la puissante épée de Charles X, et dont la possession avait été assurée à la Suède, en 1660, par le traité de Copenhague. Mais la Suède, puisant dans ses revers une nouvelle énergie, leva en quelques jours une armée; le général Steenbock joignit les Danois près d'Helsingborg, et les culbuta dans le Sund.

Pendant plusieurs lieues, le pays, animé par quelques villages et des habitations bourgeoises entourées de jardins, accuse constamment une grande fécondité; mais tout à coup la scène change et l'aspect de la contrée devient triste et désolé. Nous avions devant nous une vaste plaine aride, solitaire, entrecoupée de marais et couverte

de nombreuses tourbières, dont l'exploitation est la seule ressource des habitants de cette malheureuse contrée. La route traverse ensuite des plaines sablonneuses qui, sans être plus fertiles, sont d'un aspect moins sombre. Des bouquets d'arbres, aux rameaux rabougris, au feuillage pâle, à la végétation pauvre et chétive, se détachent sur les sables qui longtemps encore recouvrent le sol. Plus loin, des arbustes s'élèvent à peine à la hauteur du genou; ce sont des bruyères et des aubépines. L'on se croirait dans les régions les plus misérables de la Sologne ou du Berry si de toutes parts un épais rideau de sapins ne se dessinait sur l'horizon et n'encadrait le paysage. Quelques maigres troupeaux de moutons, de la plus chétive espèce, erraient çà et là, cherchant sur cette terre dépouillée une nourriture insuffisante, tandis que le milan royal planait dans les airs, étalant au soleil son plumage marqueté de feu et les longues pennes de sa queue fourchue.

La vue de cette nature désolée m'avait attristé malgré moi, et ce fut avec un vif plaisir que je vis la campagne, dépouillant son manteau de deuil, se parer graduellement de ses plus riantes couleurs; nous venions d'atteindre la préfecture de Malmöhus, la partie la plus fertile de la Scanie. Cette ancienne province, composée aujourd'hui des pré-

fectures de Malmöhus et de Christianstad, occupe l'extrémité méridionale de la presqu'île Scandinave. Elle est la plus riche de la Suède par la fécondité du sol et la douceur relative du climat. La Scanie produit en céréales au delà de la consommation de ses habitants, et trouve dans l'exportation de cet excédant une ressource dont ne jouit aucune autre partie de la Suède. Les légumes et les plantes potagères y sont abondants et d'une excellente qualité; parmi les arbres fruitiers, qui sont très-nombreux, le cerisier est surtout fort commun; le noyer, bien que plus rare, s'y montre aussi fréquemment. On m'a même assuré que la vigne, en espalier et bien exposée, porte des raisins qui arrivent parfois à maturité. Le houblon réussit presque partout. A ces sources de richesse, il faut joindre l'éducation des bestiaux, dont on s'occupe avec beaucoup d'activité et de succès, et qui constitue le principal produit de ce pays.

Ces faveurs, accordées par la nature à la Scanie, devaient exciter la convoitise de ses voisins : aussi ne peut-on s'étonner des longues et sanglantes guerres que la possession de cette province a allumées entre la Suède et le Danemark, surtout si l'on considère, qu'outre les précieuses ressources offertes par le sol, elle présentait encore celles de la pêche. Les petites villes de Skanör et de Fal-

sterbö étaient les deux principales stations de la pêche au hareng, si abondante sur toute cette côte, qu'elle n'était, à vrai dire, qu'une vaste pêcherie.

La Scanie avait été le siége primitif de la monarchie danoise, qui ne s'était établie que plus tard dans les îles dont elle avait fait la conquête; aussi la perte de cette riche contrée, de cette antique possession, porta un coup terrible au Danemark et lui laissa des regrets que près de deux siècles n'ont pas complétement effacés.

Malmö et Christianstad, qui ont donné leurs noms aux deux préfectures que forme l'ancienne province de Scanie, sont, avec Lund, les principales villes que l'on y remarque. Malmö, qui était autrefois fortifié, possède aujourd'hui un bon port et compte plus de 10,000 habitants. Ses maisons, la plupart en bois, sont basses, bien alignées, et abritées par les rochers de la côte, comme toutes celles des villes du littoral de la Suède, qui ont si fréquemment à souffrir de la violence du vent. Les habitants de Malmö et en général tous ceux de la côte forment une race d'hommes qui se distingue par des traits saillants et anguleux et une constitution forte et vigoureuse. Les fréquentes invasions auxquelles la Scanie a été exposée ont laissé des traces profondes dans la population de ce pays. Des oppositions extrêmement tranchées dans les

mœurs, dans les usages et même dans la conformation physique, se montrent à chaque pas et accusent d'une manière évidente la diversité des origines. Ici, vous rencontrez des physionomies vives et animées sur lesquelles se peignent l'intelligence et la résolution; un peu plus loin, des visages épais et sans expression; et vous y cherchez en vain l'image de la pensée.

Christianstad est une ville de 4,500 âmes; elle n'a d'autre importance que celle que lui donnent ses fortifications. Les campagnes qui l'environnent, couvertes de vergers et cultivées avec soin, sont généralement d'une grande fertilité. On y voit des pommiers nains, des abricotiers, des pêchers, des cognassiers et même des amandiers. Tous ces arbres passent les hivers ordinaires sans qu'il soit nécessaire de les garantir du froid. Mais il faut de grandes précautions pour leur faire traverser sains et saufs les hivers rigoureux. Linné rapporte que, lors du voyage qu'il fit en Scanie pendant l'hiver de 1749, presque tous les arbres fruitiers de cette province furent détruits par le froid.

Le costume des femmes de la Scanie est fort élégant. La coiffure, nommée *kluten*, s'arrange avec un mouchoir blanc de toile ou de mousseline, souvent bordé de dentelles et toujours disposé et plissé avec art. Le corsage, ordinairement en étoffe

de soie, est lacé avec des ganses d'argent qui se croisent sur une camisole de laine tricotée de diverses couleurs; les poignets des manches sont ornés de grelots. Mais la partie la plus curieuse du costume consiste dans le jupon, ou, pour mieux dire, dans les jupons, car les Scaniennes en portent plusieurs à la fois, étagés les uns au-dessus des autres, et se distinguant chacun par une nuance différente. Ces jupons sont assez courts pour laisser voir la moitié de la jambe recouverte d'un bas bleu : des souliers plats et découverts complètent cet ajustement, qui ne manque pas de grâce et d'originalité. Le deuil se porte en bleu de ciel pour les hommes, et en noir, bordé de rubans bleus, pour les femmes.

Ce fut à Christianstad qu'éclata le premier mouvement qui amena la révolution de 1772. Le 12 août de cette année, le capitaine Hellichius, commandant de cette place, publia un manifeste par lequel, après avoir exposé les maux de la patrie, qu'il attribuait à l'influence des puissances étrangères et à la corruption de la diète, il déclarait ne plus reconnaître l'autorité des États du royaume alors assemblés. Hellichius n'était du reste, en cette circonstance, que l'agent de Gustave III, qui accomplit à Stockholm, dans les journées des 19 et 21 du même mois, la révolution à la suite de



laquelle fut établie la constitution dont les bases régissent encore aujourd'hui la Suède.

De toutes les villes de la Scanie, Lund est celle qui présente le plus d'intérêt. Elle est bâtie dans une plaine fertile à un mille suédois[1] de Malmö et à peu de distance de la côte. Si cette ville a beaucoup perdu de son ancienne importance, si ses évêques n'ont plus la dignité de primats de l'église suédoise, si leur influence ne pèse plus du même poids dans les destinées politiques de la Suède, elle n'en mérite pas moins de fixer encore l'attention du voyageur par l'éclat de son université, l'antiquité de son église et les curieuses traditions qui s'y rattachent.

La cathédrale de Lund a été construite vers le commencement du XI[e] siècle, à cette époque de transition où le style byzantin commençait à faire place au style gothique, qui ne se distinguait pas encore par le luxe d'ornementation qu'il déploya plus tard. Aussi l'ensemble de la cathédrale est-il un peu lourd; on y découvre à peine quelques élans de hardiesse; et cependant les vastes proportions sur lesquelles avaient été conçues les diverses parties de ce monument semblaient promettre des résultats plus heureux. Cette église a été bâtie sous l'invocation de saint Laurent, dont on n'oublie jamais de montrer la statue au voyageur. On le conduit

[1] Le mille suédois est de 10,625 mètres environ.

ensuite dans la chapelle souterraine, où sa curiosité est excitée par la vue d'un homme de stature colossale, sculpté dans le pilier principal, et qui, l'étreignant de ses bras nerveux, semble vouloir le renverser. Un peu plus loin, sur un pilier qui fait face, est appuyée la statue d'une femme qui tient un enfant sur ses genoux. Malgré la rudesse et la forme un peu grotesque du travail, la pose de ces statues est facile et naturelle; leur expression, bien sentie, est vivement indiquée. La statue d'homme est celle de Finn, l'un des *géants les plus* redoutés de la *mythologie scandinave; l'autre groupe représente sa femme et son enfant*. Le cicerone qui me guidait dans la visite de cette chapelle s'empressa de me donner l'explication de ces singulières sculptures, et je pense que le lecteur me saura gré de lui faire connaître, dans toute sa naïveté, la légende à laquelle elles se rapportent. Il y trouvera d'ailleurs une nouvelle preuve de ce fait constant: le mélange, dans les premiers temps du christianisme, des fictions mythologiques avec les traditions religieuses. Ces légendes sont en effet l'expression de la dernière lutte du paganisme contre la religion chrétienne, et un souvenir des croyances qui avaient dominé si longtemps.

Finn[1], passant un jour par Lund, vit saint Laurent occupé à tracer sur le sol le plan d'une église.

[1] Voir Marmier, *Lettres sur la Suède*, t. I, p. 238.

Il s'approcha, et, après l'avoir regardé d'un air de mépris, voulant lui montrer combien la puissance d'un géant surpasse celle d'un saint, il lui parla en ces termes : « Te voilà, ce me semble, fort en peine, mon saint père; eh bien, si tu le veux, je vais te bâtir une église superbe, et en moins de temps que mille ouvriers ne pourraient le faire. Je n'y mets qu'une condition : tu découvriras mon nom avant l'achèvement de l'édifice, ou tu me donneras tes deux yeux, ou bien encore le soleil ou la lune à ton choix. » Saint Laurent n'hésita pas à accepter le marché, comptant bien par ses prières obtenir du ciel la révélation du nom de cet architecte sans pareil; peut-être même, tant sa foi était grande, espérait-il que, dans le cas où cet homme n'aurait pas de nom, Dieu voudrait bien mettre à sa disposition le soleil ou la lune pour l'accomplissement de sa promesse. Chacun se mit donc à l'œuvre, l'un pour construire, l'autre pour prier. La bâtisse ne rencontrait pas d'obstacle et marchait rapidement ; le résultat des invocations était moins satisfaisant; elles étaient jusqu'alors restées inefficaces, et le nom du géant n'arrivait pas. Cependant, déjà les tours s'élevaient; encore quelques jours, et tout était terminé. Saint Laurent, songeant sans doute au fameux proverbe : Aide-toi, le ciel t'aidera, s'était mis en quête et avait par-

couru tout le pays : mais personne ne connaissait le nom tant désiré, et il commençait à concevoir de vives inquiétudes pour ses deux yeux, prix fatal du marché. On était arrivé à la veille du jour où les conditions de l'engagement devaient être remplies. Le saint se promenait soucieux aux environs de Lund, lorsque son attention fut attirée par les cris d'un enfant que sa mère, assise sur le seuil de sa porte, cherchait à apaiser. « Dors et tais-toi, lui disait-elle, car c'est demain que ton père Finn doit t'apporter les deux yeux de saint Laurent. » A ces mots, grande fut la joie du saint qui se dirigea en toute hâte vers l'église, ne cessant de répéter en lui-même le précieux nom. Le géant s'apprêtait à poser la dernière pierre, lorsqu'il arriva près de lui. « Mon cher Finn, lui dit-il, tu ne t'es pas assez pressé d'achever ton travail, car tu vois bien que je suis prêt avant toi. » En entendant prononcer son nom, l'infortuné géant fut frappé de stupeur; puis, passant tout à coup à une violente colère, il se précipita sous les voûtes de l'église, et, saisissant le pilier principal, il allait l'ébranler sous ses puissants efforts et faire crouler tout l'édifice, lorsque saint Laurent, pour mettre fin à la discussion, jugea à propos de le transformer en pierre. Le lendemain la femme de Finn vint avec son enfant réclamer son mari. Le petit

Finn, qui depuis la veille ne cessait de pleurer, redoubla ses cris, et saint Laurent, dit la légende, fatigué de tant de larmes, pétrifia la mère et l'enfant pour servir de pendant au géant. Tout le monde accourut alors en foule dans la nouvelle église pour contempler le miracle, et depuis, cette cathédrale, objet de vénération, a toujours attiré un grand concours de fidèles.

L'université de Lund n'a pas moins de droits que son église à l'attention du voyageur. Elle a été créée et dotée par Charles XI, qui lui accorda une partie des manuscrits recueillis dans toute l'Allemagne pendant les guerres de Gustave-Adolphe. Cette université se distingue par la force de ses études et par une pureté de mœurs bien rare aujourd'hui, mais qu'on rencontre encore dans les pays du Nord. Moins considérable que celle d'Upsal, elle a cependant vu sortir de son sein plusieurs hommes illustres, parmi lesquels on doit citer l'évêque de Vexiö, Tegner, particulièrement célèbre par un poème intitulé *Frithiofs-Saga*. Cet ouvrage, dont le sujet est tiré d'une ancienne chronique islandaise, révèle toutes les beautés de la littérature suédoise, si peu connue en France.

Grâce à la vitesse des chevaux et à la légèreté de mon équipage, les plaines de la Scanie fuyaient devant moi avec une extrême rapidité. Charmé

par la brillante variété du panorama qui m'était offert, je contemplais avidement les divers tableaux qui se succédaient à mes yeux, cherchant à les graver dans ma mémoire et m'efforçant de me former une idée nette et exacte de cette contrée si pleine d'intérêt. Tout à coup le plaisir que je prenais à ce spectacle si varié fut brusquement interrompu d'une manière assez peu agréable : une secousse de la voiture venait de détacher la planche sur laquelle j'étais assis, et m'avait rejeté au fond de la carriole. Je parvins cependant à me tirer de cette situation critique, et, tandis que le gosse se mit en devoir de réparer le dommage, je me chargeai de retenir les chevaux. J'eus ainsi l'occasion d'examiner ces animaux avec plus d'attention que je ne l'avais encore fait. Les chevaux de Scanie sont petits, mais très-bien faits; leurs jambes sèches et fines ne fléchissent jamais; leur tête ne manque pas de grâce, et je ne saurais mieux les comparer, pour la taille, l'ardeur et la sobriété, qu'aux chevaux de l'île de Sardaigne. Ce sont du reste les meilleurs de toute la Suède. Un collier de bois, peint de couleurs vives, une bride légère, qui le plus souvent n'est qu'une simple ficelle, et une petite palette de bois placée sur les reins forment tout le harnais en usage dans ce pays. Ces chevaux sont d'une docilité si

éprouvée, qu'il m'est arrivé souvent, pendant mon voyage en Suède ou en Norvège, d'avoir pour gosse un enfant de 10 à 12 ans ou même une jeune fille, et jamais je n'ai éprouvé le moindre accident lorsque je lui abandonnai la conduite de la voiture. Au moindre son de sa voix, les chevaux partent au galop, sans être jamais arrêtés dans leur course, ni par une descente rapide, ni par une rude montée. La beauté des routes concourt aussi à favoriser la célérité des voyages. Sur ces routes, unies et sablées, on ne rencontre jamais ces énormes chariots qui détruisent les voies de communication dans presque tous les autres pays de l'Europe. La neige qui couvre la terre pendant l'hiver empêche les dégradations que les pluies causent dans nos contrées; et, lorsque vient la fonte du printemps, les eaux sont absorbées par le feuillage sec et fin des sapins dont se composent les couches premières. On ne connaît pas de roulage en Suède : les transports se font par eau pendant l'été, mais le plus souvent ils s'effectuent en hiver au moyen des traîneaux. C'est en cette saison et par cette voie que les nombreuses forges, situées dans les provinces peu fertiles, reçoivent les grains et les autres denrées nécessaires à la consommation annuelle des ouvriers qu'elles emploient. Les fers sont transportés de la même

manière aux ports de mer ou aux lieux de dépôt. Quand le traînage est bon, ce qui est le plus ordinaire, les transports s'opèrent avec une grande facilité. Les distances sont aussi considérablement abrégées en cette saison, car les lacs et les marais, consolidés par la glace, permettent de suivre la ligne la plus directe d'un point à un autre.

Deux heures après mon départ d'Helsingborg, ma voiture s'arrêta devant une maison de bois peinte en rouge et placée à l'entrée d'une forêt qui, depuis le matin, fermait devant moi l'horizon et semblait sans cesse s'éloigner. Cette maison était la poste d'Astorp. Je fus agréablement surpris d'y trouver des chevaux qui attendaient mon arrivée. Je me rappelai alors que la veille le maître d'hôtel d'Helsingborg avait expédié un *forbud*, espèce de courrier chargé de faire préparer les chevaux et de porter avec lui les bagages. En Suède, le plus simple voyageur a son forbud, et si l'on négligeait cette précaution, on courrait le risque d'éprouver de fréquents et longs retards. A chaque relais, le forbud remet au maître de poste un des billets que le voyageur doit préparer en nombre égal à celui des relais qu'il veut parcourir dans la journée. Chaque billet porte l'indication d'un relais, les noms et qualités du voyageur, l'heure de son passage et le nombre de chevaux

qui lui sont nécessaires. A la vue du billet, le maître de poste commande les chevaux et dispose tout pour l'arrivée du voyageur; puis il fait partir un nouveau forbud, et ainsi de suite à chaque relais. Le billet du relais auquel doit s'arrêter le voyageur indique en outre s'il faut préparer le souper et le coucher.

L'organisation de la poste en Suède a des formes toutes particulières à ce pays. Les chevaux sont fournis par les cultivateurs, qui en conduisent, à tour de rôle, un certain nombre à chaque relais, où on les garde pendant vingt-quatre heures pour faire le service. Lorsque ces chevaux sont insuffisants, le hallkarl court prévenir le paysan qu'indique le registre d'ordre; celui-ci doit tout quitter pour se rendre à cet avertissement et arriver dans un délai de deux heures. Le paysan propriétaire des chevaux reçoit et garde pour lui le prix fixé par la taxe. De son côté, le maître de poste entretient aussi un nombre de chevaux déterminé d'après l'importance du relais; mais ces chevaux ne marchent qu'à leur tour, ou lorsque tous ceux qui dépendent du relais sont employés.

Toutes ces dispositions, qui malheureusement ne sont pas toujours suivies avec une exactitude assez rigoureuse, sont en vigueur dans toutes les provinces qui dépendent de la couronne de

Suède, et j'ai pu les invoquer pour mes voyages à cheval dans des lieux même où il n'existait pas de route. Seulement, dans les provinces éloignées de toute communication, les paysans ne sont tenus de conduire leurs chevaux au relais que lorsqu'ils sont avertis par le forbud ou par le voyageur lui-même.

Tandis qu'on déchargeait mon bagage et qu'on changeait, comme on est obligé de le faire à chaque relais, de chevaux, de gosse et de voiture, le maître de poste me présenta un livre sur lequel chaque voyageur doit inscrire son nom, sa qualité, et consigner ses observations; tous les mois, les livres de poste sont renouvelés et envoyés au gouverneur de la province, qui fait droit aux réclamations, s'il y a lieu. Le maître d'hôtel d'Helsingborg, qui s'était chargé des préparatifs de mon voyage, avait disposé le payement des postes à parcourir en petits paquets dont chacun portait en suscription le numéro et le nom du relais auquel il était destiné. Je livrai donc le paquet d'Astorp à mon conducteur, qui me prit la main et la baisa respectueusement à la manière suédoise. Je jugeai à cette marque de déférence que mon ordonnateur avait largement fait les choses, et que je voyageais en grand seigneur, malgré l'extrême simplicité du moyen de transport que j'avais choisi.

Mon nouveau gosse m'entraîna rapidement dans sa légère voiture à travers la forêt de sapins, et la jolie maison d'Astorp disparut. Les points de vue les plus gracieux ou les plus imposants s'offrirent alors successivement à nous. Ici, c'était un pont pittoresque, formé de quelques troncs de sapins, jetés sur un torrent dont les eaux roulaient en cascades et faisaient mouvoir des scieries à bois. Plus loin, un lac cachait, à l'abri du vent, sous le feuillage de la forêt, ses eaux calmes et limpides. A notre approche, effrayés par le bruit de la voiture, de nombreux oiseaux aquatiques s'élevaient dans les airs, tandis que d'autres, plongeurs habiles, se cachaient sous les eaux, et venaient sortir leur tête entre les roseaux de la rive; parmi ces plongeurs je reconnus le grèbe cornu, dont la poitrine argentée fournit une fourrure aussi brillante que légère, mais qui ne s'emploie guère maintenant. A mesure que nous pénétrions dans la forêt, l'ombrage devenait plus épais; tous les arbres semblaient centenaires, et l'on eût pu se croire au milieu d'une forêt vierge, si la route, régulièrement tracée, n'eût rappelé la présence de l'homme. Aucun bruit n'interrompait le silence des bois; parfois seulement on entendait un léger sifflement, produit par le vent qui se jouait dans la haute cime des sapins, dont les sombres ra-

meaux interceptaient les rayons du soleil et donnaient à ces lieux, pendant les plus fortes chaleurs, la tiède humidité des forêts des Hautes-Alpes.

Je me croyais encore au centre de la forêt, lorsque tout à coup de vastes plaines, richement cultivées, se déroulèrent devant moi. Par un brusque contraste, à la nature dans toute l'exubérance de sa force, de sa virginité sauvage, succédait la nature soumise à l'homme, domptée, dirigée par lui. Plus je voyais la Scanie, plus je sentais le prix des victoires de Charles X et du traité qui avait mis cette province sous son pouvoir. La conquête de la Scanie avait d'ailleurs, pour la Suède, le précieux avantage de former, avec le Blekinge et le Halland, les limites naturelles de ce royaume.

J'arrivai bientôt au relais d'Östra-Ljungby, où je trouvai un nouveau chariot plus étroit et plus incommode que celui que je quittais, mais heureusement je n'avais qu'une petite distance à parcourir pour gagner Örkeljunga, et à midi je vis la maison du relais, située au milieu d'un pays plat et bien cultivé. Comme les chevaux n'étaient pas préparés, je profitai de ce retard pour faire un déjeuner qui, malgré sa frugale simplicité, et, grâce à mon appétit, me parut excellent. On me servit des pommes de terre cuites à l'eau, des œufs frais, du laitage, des viandes et du poisson fumés, de

bon pain de seigle et un flacon d'eau-de-vie de grain, liqueur qui, mêlée à l'eau, forme, avec la bière, la boisson ordinaire du peuple.

Il était deux heures, lorsque je repris ma route à travers un pays coupé de montées et de descentes continuelles. Il existe sur les routes de Suède, d'ailleurs si belles, un inconvénient que je dois signaler et qui n'est pas toujours sans danger : je veux parler des nombreuses barrières qui arrêtent le voyageur et le forcent à descendre de voiture pour ouvrir le passage. Ces barrières sont établies pour empêcher les bestiaux, parqués dans les propriétés de chaque paysan, de se confondre et de se perdre. En Suède, le plus petit champ est entouré de palissades, formées de simples morceaux de sapin qui, fichés en terre, se croisent et se soutiennent sans aucun autre appui. On ne peut ainsi quitter la route sans avoir à franchir ces treillages grossiers qui donnent au paysage un aspect étrange. Souvent, lorsque les chevaux sont lancés au galop, on aperçoit une barrière au milieu d'une descente, et, malgré la facilité avec laquelle un certain frémissement des lèvres arrête ces animaux dociles, il est quelquefois impossible de les retenir à temps; alors le timon de la voiture frappe et fait céder la barrière, qui s'ouvre pour livrer passage; mais ce jeu peut fort bien amener des

accidents, comme j'ai eu, dans la suite, l'occasion de m'en convaincre.

Depuis Örkeljunga, le service des chevaux se faisait avec une lenteur toujours croissante, et mon forbud éprouvant à chaque relais un nouveau retard, la distance qui nous séparait diminua de plus en plus, si bien que je ne tardai pas à le rejoindre et même à le dépasser, devenant ainsi le courrier de mon propre courrier, qui n'en continua pas moins sa route en raison des bagages qu'il transportait. Je mis à profit ce ralentissement de notre marche, pour examiner l'intérieur des maisons et particulièrement des gästgifväregarde (hôtels, maisons de poste). J'appris que les maîtres de poste sont nommés par le gouvernement auquel appartiennent les maisons de poste, qui la plupart servent d'auberges. A chaque relais se trouve une chambre destinée aux voyageurs; elle est garnie de lits, qui se recommandent par la propreté plutôt que par la mollesse du coucher. En Suède, la moindre maison de paysan est peinte extérieurement et tapissée de feuillage; quelquefois, mais en Scanie seulement, des vignes grimpantes s'élèvent le long des murs et garnissent la façade. L'intérieur des maisons est ordinairement divisé en deux parties : la première est la chambre commune; elle sert à tous et à tout, à l'un des coins

se trouve une petite cheminée, ou plutôt un fourneau, qui s'élève au-dessus du sol sur un foyer de pierre, et que l'on n'emploie que pour la cuisine et les autres usages domestiques; de gros poêles placés soit dans la première, soit dans la seconde pièce, suivant les localités, entretiennent une forte chaleur dans toute la maison; des lits de planches sont fixés tout autour de cette chambre, et ressemblent assez aux mangeoires d'une écurie, si ce n'est qu'ils sont un peu plus larges; ils sont garnis de paille ou de foin, de couvertures de laine grossière, mais le plus communément de peaux de mouton. La seconde pièce renferme des métiers à toile et quelquefois de véritables lits, qu'on ne trouve cependant que chez les habitants aisés. Dans ces contrées, le paysan travaille à la fabrication de la toile pendant la mauvaise saison et même durant une partie des beaux jours. Le sol, couvert de forêts, ne donne aux habitants d'autre occupation que l'exploitation des bois. La population est peu considérable; on ne rencontre d'habitations que de loin en loin, et si un jour le sol est débarrassé des forêts qui le couvrent, il est à craindre que les bras ne manquent à l'agriculture.

A huit heures et demie du soir, le soleil était encore sur l'horizon, et il faisait grand jour. J'attendais les chevaux au relais de Traheryd;

ne les voyant pas arriver, je pris les devants.

Mon fusil sur l'épaule, je m'enfonçai dans la forêt au milieu de laquelle est situé ce relais. A peine avais-je fait quelques pas, que j'entendis le cri rauque de l'engoulevent (*caprimulgus europæus*), désigné communément sous le nom de crapaud-volant. Il passa et repassa plusieurs fois au-dessus de moi, étalant ses ailes et sa queue aux larges taches blanches, puis il vint tomber à mes pieds frappé d'un coup de fusil. La nuit, dont les ombres avaient déjà envahi la forêt, en augmentait l'imposant mystère. Un torrent roulait à la gauche de la route, et le fracas de ses eaux se mêlait aux cris plaintifs des oiseaux de nuit qui parfois passaient si près de moi que j'entendais le frôlement de leurs ailes. Ce torrent, ou plutôt ce fleuve, est le Laga; formé par l'écoulement des nombreux lacs de la préfecture de Kronoberg, il va se perdre dans le golfe de Laholm, au sud de Halmstad.

Après deux heures de marche, je fus rejoint par ma voiture, que je retrouvai dans ce moment avec tout autant de plaisir que si c'eût été le meilleur équipage. A onze heures j'étais au dernier relais, et, pour hâter notre course, je pris les guides et conduisis moi-même, poussant les chevaux à fond de train; montées et descentes, tout disparaissait devant nous avec une égale rapidité. La route suit

longtemps les bords du Laga, dont les eaux tantôt calmes coulent lentement sous le feuillage des rives, tantôt impétueuses s'élancent avec fracas au milieu des rochers, renversant tout ce qui s'oppose à leur passage. En présence de cette nature, empreinte d'une majesté sauvage et pleine de ces grandes images qui rappellent à l'homme et sa faiblesse et la puissance de Dieu, je regrettai le jour qui m'eût permis de jouir des détails de cet imposant spectacle, et cependant la clarté pâle et incertaine de la lune prêtait à ces lieux plus de charme peut-être, et ouvrait à l'imagination une carrière sans bornes.

Il était une heure du matin lorsque notre voiture s'arrêta devant la maison de poste; j'étais en route depuis dix-neuf heures, sur lesquelles il fallait en compter au moins cinq de retard. On nous servit à souper, et je mangeai pour la première fois du pain de Suède, espèce de galette sèche embaumée par une graine anisée et très-recherchée des Suédois. J'ai retrouvé ce pain sur la table d'un premier ministre, servi, il est vrai, avec d'autre pain. Pour moi, j'eus de la peine, je l'avoue, à m'y habituer. Il n'y avait qu'un lit à Ljungby et nous étions trois. Force nous fut donc de le partager : exténué de fatigue, je me jetai avec empressement sur le matelas qui m'était échu.

CHAPITRE III.

Maisons de la Suède. — Ljungby. — Chambre commune. — Mœurs. — Aspect du pays. — Oiseaux. — Préfecture de Kronoberg. — Costumes. — Forêts de la Suède. — Camp militaire. — Organisation de l'armée suédoise. — Vaerfvade armeen. — Réduction de 1680. — Indelta Armeen. — *Bevaering.* — *Régiment de Kronoberg.* — *Clochers des églises.* — *Plaisirs du dimanche.* — *Abus de l'eau-de-vie.* — *Jonköping.* — *Le lac Wettern et ses bords.* — *Winsingö.* — *Souvenirs historiques que rappelle cette île.* — Assassinat du roi Charles VII.

Le climat de la Suède exige de la part de ses habitants un mode de construction tout particulier. Les maisons sont formées de troncs de sapins assemblés par leurs extrémités et dont les intervalles sont soigneusement bourrés de mousse. Partout il y a doubles portes, doubles fenêtres, et des poêles de fonte répandent et entretiennent dans chaque pièce une douce et égale chaleur, qui n'est pas toutefois sans inconvénient pour la santé. En effet, l'air intérieur, trop rarement en contact avec l'air extérieur, devient difficile à respirer, et il en résulte de violents maux de tête et un malaise presque continuel pour les étrangers dont les pou-

mons sont habitués à une atmosphère vive et renouvelée fréquemment. La maison de poste de Ljungby, dans laquelle mon malheureux sort me condamnait à passer la nuit, n'offrait pas même les avantages ordinaires des habitations suédoises. Construite en planches de sapin très-minces sur une éminence exposée à tous les vents, elle ouvrait de tous côtés passage à mille courants d'air qui pénétraient à travers les interstices dégarnis de mousse et se jouaient bruyamment sur ma tête; au dehors une bise glaciale soufflait avec violence, la pluie clapotait contre les vitres, et, malgré ma fatigue, j'eus toutes les peines du monde à m'endormir.

J'y parvins cependant, et j'étais encore sous le charme du premier sommeil lorsque je me sentis tirer par le bras. J'ouvris les yeux et j'aperçus, à mon grand étonnement, le maître de poste penché sur mon unique matelas et gesticulant de toutes ses forces afin de me faire comprendre que ma voiture était prête. Je regardai ma montre; il n'était que quatre heures, et ma feuille de route arrêtée à Helsingborg fixait mon départ à six heures. Je tournai le dos au malencontreux *gästgifvare* (hôtelier, maître de poste), résolu à profiter du temps qui me restait. Hélas! j'avais compté sans mon hôte : un moment après, celui-ci recom-

mença son manége. Cette fois il fallut bien céder à cette nouvelle attaque, et, désespérant de pouvoir lutter contre une pareille persistance, je me décidai, bien à regret, à quitter mon lit.

Tout en m'habillant, je cherchais à me rendre compte de la singulière ténacité de mon persécuteur, lorsque je me souvins que la veille il était venu me faire un long discours en me montrant fréquemment sur son livre le mot courrier. Ne comprenant rien à cette scène et ne pouvant me débarrasser de lui, j'avais répondu à son discours et à sa pantomime par les *ia* les plus tudesques que je pus prononcer. Ce qu'entendant, mon digne hôte m'avait pris pour un courrier, et dans cette persuasion il n'avait cru pouvoir mieux faire pour m'être agréable que d'avancer l'heure de mon départ.

Au moment de monter en voiture, j'entr'ouvris par hasard la porte d'une chambre commune à tous les habitants de la maison. Un spectacle étrange s'offrit à ma vue. Sur de mauvaises paillasses, sur des fagots de menu bois recouverts de feuillage sec, étaient couchés, enveloppés de peaux de mouton, des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards. Tous ces individus, d'âge et de sexe différents, étaient entassés pêle-mêle dans un désordre plus original qu'attrayant. Le jour qui com-

mençait à paraître jetait çà et là sur cette scène des effets de lumière et d'ombre bizarres, qu'on aurait pu croire empruntés à un tableau de Rembrandt.

Lorsque j'avais ouvert cette porte, une jeune fille à demi vêtue s'était enfuie à l'extrémité opposée de la pièce, tandis que ses compagnes immobiles me regardaient en souriant d'un air calme et niais, sans s'inquiéter le moins du monde de l'état de nudité dans lequel elles se trouvaient. L'insouciance de ces dernières me surprit, et je ne savais trop qu'en penser. Devais-je attribuer ce manque apparent de toute retenue à la dégradante influence du vice, ou bien à cette quiétude naturelle, conséquence de l'ignorance absolue du mal? Je connaissais la Suède depuis trop peu de temps pour pouvoir me décider entre ces deux hypothèses. Plus tard j'ai pu me convaincre que la chasteté est une vertu commune en ce pays. Toutefois le mal naît souvent de l'ignorance même du mal, l'étranger exploitant au profit de ses passions et de ses vices[1]. Sur le littoral les mœurs sont moins pures que

[1] On doit remarquer cependant qu'en Suède, comme dans tout le reste de l'Europe, le nombre des enfants naturels s'accroît chaque année. Néanmoins, il est encore loin d'avoir atteint le chiffre exorbitant du centre et du midi de l'Europe. On compte, en Suède, 3,000 enfants illégitimes sur une population de 3,138,887 habitants.

dans l'intérieur. Le commerce, en apportant avec lui la civilisation, a introduit et développé dans ces contrées les germes de la corruption qui l'accompagnent trop souvent.

La route que je pris en quittant Ljungby traverse une campagne triste et déserte. De toutes parts des rochers de formes bizarres surgissent et se dressent sur le sol, étrangers à sa formation première. A voir ces blocs erratiques, nés de quelque terrible convulsion du globe, on se croirait sur le théâtre de la lutte des géants et des dieux[1]. Partout la mer a laissé d'ineffaçables traces de sa présence. A côté de ces rocs, des monticules de sable supportaient quelques chétifs bouleaux; plus loin on voyait d'énormes bancs de galets épars çà et là sur un terrain constamment pierreux.

Des corneilles mantelées, appelées vulgairement corbeaux gris, perchées solitairement aux abords de la route, s'envolaient sur mon passage et me jetaient en fuyant leurs croassements plaintifs, tandis que la pie, tout aussi hardie que sur nos routes, venait sautiller effrontément jusque sous les pieds de nos chevaux. Les choucas, espèce de petite corneille, qui, en France, affectionne les

[1] J'aurai occasion plus tard de revenir sur ces roches erratiques, si communes sur tout le littoral de la Baltique, et de dire quelques mots sur les phénomènes qui s'y rattachent.

clochers, couvraient de leurs troupes nombreuses les prairies voisines, où ils se mêlaient au bétail à la manière des étourneaux. Rarement inquiétés par l'homme, ces oiseaux se montraient si peu farouches, que, loin de fuir à notre approche, c'était à peine si quelques-uns d'entre eux, au bruit de mes coups de fusil, s'élevaient en tournoyant dans les airs.

Cependant la nature, fatiguée par l'orage de la nuit, semblait se réveiller aux rayons vivifiants du soleil. Le vent chassait les nuages qui s'amoncelaient à l'occident. Tout semblait, autour de nous, recouvrer la vie et le mouvement. Peu à peu le paysage avait perdu de sa monotonie : des torrents et des lacs si rapprochés les uns des autres qu'ils paraissaient n'en former qu'un seul, l'accidentaient d'une manière pittoresque, et le soleil se reflétait en mille teintes diaprées sur le feuillage encore chargé de pluie.

La route court longtemps le long de ces lacs, dont le plus considérable est celui de Bolmen. Au bruit de notre voiture, de nombreuses bandes de canards fuyaient à travers les roseaux et semblaient abandonner à regret ces eaux calmes et limpides.

La préfecture de Kronoberg, que j'allais quitter, tire son nom d'un château bâti dans l'île de Holga.

Cette contrée, moins favorisée que la Scanie, est généralement montueuse et couverte de forêts. Cependant elle offre sur plusieurs points un sol riche et fertile, et ses moissons, ses fruits et ses troupeaux la classent parmi les meilleures provinces de la Suède.

Le costume des habitants est assez remarquable. L'été, les hommes portent des culottes de peau et des vestes rondes presque toujours en drap grossier, gris ou bleu-clair; quelques-uns ont pour chaussure de grandes bottes montant jusqu'au genou, qui servent, m'a-t-on assuré, à les garantir des reptiles qui, durant les chaleurs du solstice d'été, se rencontrent à chaque pas dans les bruyères et les terrains sablonneux de cette préfecture. Mais le plus grand nombre de ces campagnards portent des souliers à boucles et des bas de même couleur que la veste, qui toujours est ornée de gros boutons d'argent. Les jours de fête, pour compléter l'élégance de leur tenue, ils ne manquent pas d'y ajouter une canne, ordinairement travaillée avec assez de goût. L'habit d'hiver consiste en un long vêtement de peau de mouton assez semblable à nos redingotes; la fourrure est à l'intérieur.

Les femmes nouent sur leur tête un mouchoir rouge ou blanc qui recouvre un délicieux petit

bonnet; le reste de leur costume n'a rien de particulier.

A un demi-mille de distance, la route s'enfonce au milieu d'une forêt tellement profonde qu'elle semble ne devoir jamais finir. Nos bois de chênes et de châtaigniers à coupes réglées ne peuvent en aucune manière donner une idée de ces immenses forêts de la Suède. Les arbres toujours verts de celles-ci, la profusion des bouleaux à l'écorce argentée, au feuillage tremblant, à la tige droite et élancée, prêtent un aspect sauvage et grandiose à cette nature que la main de l'homme n'a jamais tenté de soumettre. Ici, un bouquet de pins majestueux s'appuie sur une masse de rochers, l'étreignant dans ses racines qui s'entrelacent, se croisent et vont chercher à sa base une terre plus fertile. Plus loin, des sapins à demi terrassés par la vieillesse et les orages reposent soutenus par des arbres voisins. De toutes parts une végétation vivace et sauvage s'égare à son aise, s'accroche d'arbre en arbre et forme ainsi des ponts de feuillage, des arcades de verdure, retraites chéries des écureuils, qui y habitent en grand nombre.

Si la chute de quelques arbres a produit une éclaircie, celle-ci devient un centre de lumière où se réunissent cent espèces de bruyères aux touffes

blanches et pourprées, cent plantes bigarrées, cent mousses de toutes les nuances : lichens délicats, dont le système capillaire et spongieux se gonfle sous la rosée ou se réduit en poudre aux rayons du soleil. Dans ces clairières bruissent et fourmillent, rampent ou volent d'innombrables insectes : l'urocère agile, au corps de velours noir; les nombreuses pamphilies aux riches couleurs; le charançon caché dans la corolle d'une fleur épanouie et dont le corps immobile semble une turquoise entourée de rubis; à côté, sur cette pierre fendue, pose le lourd et sombre bouclier, tandis que des papillons, des mouches de pourpre et d'azur volent enfermés dans un rayon de soleil.

Asseyez-vous un instant sur ces tapis de mousse, puis écoutez. Entendez-vous dans le lointain ces coups de marteau qui se répètent de tous côtés, comme si des ouvriers bâtissaient quelque maison voisine? ces ouvriers appartiennent tous à la même famille; c'est la famille brillante et nombreuse des pics, des pics verts à tête rouge, des pics noirs à tête jaune, pourpre ou cendrée [1]. Tout

[1] Le pic noir (*Picus Martius*) est le plus grand et l'un des plus beaux; son plumage est d'un noir mat; il porte à l'occiput une large tache d'une couleur de sang; son œil blanc lui permet de voir à une très-grande distance. Le pic noir est commun dans toute la Scandinavie, mais il ne se montre pas au delà du cercle polaire.

ici semble désert; cependant tout respire, tout vit, tout est habité, la cime la plus haute des pins élancés, comme la feuille la plus humble des mousses rampantes.

Le soleil, qui, à l'époque du solstice d'été, reste pendant deux mois presque constamment sur l'horizon, développe dans ces contrées du Nord une telle exubérance de chaleur et de vie, que durant cette période on peut se croire transporté au milieu des régions intertropicales.

Depuis quelques heures ma voiture roulait avec la douce rapidité du traîneau. A chacun des contours de la route se développaient des sites toujours pittoresques, toujours nouveaux. Là, c'était un chalet élevé au-dessus du sol sur des charpentes ou sur de gros quartiers de rocher, et dont le toit léger supportait quelques pierres destinées à le protéger contre les déchaînements de la tempête. Plus loin, c'était une scierie jetée dans un coin du paysage comme pour en animer la profonde solitude. Ses murailles de bois, le plus souvent peintes en rouge, à demi cachées sous le feuillage, se reflétaient dans les eaux d'un torrent dont le bruit se mêlait au grincement des scies qu'il faisait mouvoir. La scène changeait encore; les chalets, les usines avaient disparu : l'aspect de la forêt devenait si sauvage et le calme si solennel, qu'un indicible

sentiment de frayeur religieuse saisissait l'âme.

J'avançais toujours rapidement au milieu de merveilles qui avaient pour moi tout l'attrait de la nouveauté, lorsque tout à coup les mille échos de la forêt semblèrent s'éveiller comme par enchantement : le bruit du tambour, le son éclatant de la trompette vinrent frapper mes oreilles, et, à un détour de la route, s'ouvrit brusquement devant moi un vaste espace couvert de tentes, d'armes et de soldats.

J'arrêtai ma voiture au milieu du camp. Je fus aussitôt entouré d'une foule de soldats et d'officiers. L'un de ces derniers qui parlait français, (et c'était pour moi une bonne fortune inappréciable) m'adressa obligeamment ses offres de service, que je m'empressai d'accepter. Sous sa conduite, je visitai toutes choses en détail et reçus tous les renseignements que je pouvais désirer.

Les troupes réunies sur ce terrain, au nombre de 1,320 hommes, formaient le régiment de Kronoberg, l'un des plus beaux de l'armée indelta. Profitant de l'heureux privilége qu'ont tous les voyageurs, j'accablai de questions mon bienveillant cicerone, qui fut assez obligeant pour me donner sur l'organisation et les forces militaires de la Suède des détails qu'on lira sans doute avec quelque intérêt.

Par sa position géographique, la Suède est obligée d'entretenir une armée plus considérable que ne semble le permettre sa population, population peu en rapport avec l'étendue du pays. Menacée par la Russie d'une part, qu'elle a face à face depuis que l'aigle impérial a pris son vol pour venir s'abattre en 1809 sur la Finlande, et de l'autre par le Danemark, que la Russie cherche sans cesse à entraîner dans une alliance, la Suède doit surveiller et épier avec vigilance les mouvements de ces dangereux voisins et se tenir prête à parer à tous événements.

L'organisation de l'armée suédoise est unique en Europe et n'a réellement, quoi qu'on ait pu dire, aucun rapport avec les colonies militaires de la Russie.

Pour bien saisir le système militaire de ce pays, il est nécessaire de rappeler quelques faits historiques. Au moyen âge, la Suède, comme tous les États de l'Europe, était divisée en petites provinces gouvernées par des seigneurs. Chacun d'eux devait, à l'appel du souverain, fournir pour la défense du pays un certain nombre de soldats, proportionné à la richesse et à l'étendue de ses possessions; tel était, dans le principe, la seule force militaire de la Suède. Plus tard, les longues guerres de Gustave-Adolphe et de Charles X l'ayant

rendue insuffisante, la Suède dut avoir recours au système adopté par toutes les autres nations, et créer des régiments soldés et entretenus aux frais de l'État. Ces troupes furent désignées et le sont encore aujourd'hui sous le nom de *vaerfvade armeen* (armée recrutée). Lorsque Charles XI, parvenu à sa majorité, reçut du conseil de régence les rênes de l'État, les finances de la Suède étaient ruinées, le domaine de la couronne appauvri et dilapidé. Telles étaient les suites des riches récompenses accordées par Gustave-Adolphe à ses généraux et des largesses prodiguées par Christine à ses favoris. La couronne étant trop pauvre pour tenir sur pied une armée de soldats recrutés suffisante pour ces temps de guerre, Charles XI conçut un plan hardi qui demandait toute l'énergie, toute la fermeté dont ce prince a donné tant de preuves. Il institua la fameuse commission de 1680, chargée de réviser les titres de propriété et fit procéder à ce travail avec une telle rigueur, que le domaine de la couronne recouvra tous les biens qui en avaient été illégalement détachés. Cette opération est appelée dans l'histoire : *Réduction* de 1680; en France, et dans quelques autres pays, on l'a désignée improprement sous la dénomination de Révolution de 1680. Grâce à cette mesure, le domaine devint assez riche pour que Charles XI

pût mettre à exécution les profonds desseins qu'il méditait.

Après avoir doté le clergé, les universités, les écoles et la magistrature, Charles affecta tout le reste des biens de la couronne à l'armée de terre et de mer. Il désigna, parmi les domaines dont l'État venait de reprendre possession, diverses terres qui devaient être livrées aux officiers de tous grades et aux sous-officiers pour leur constituer des traitements fixes. Ces terres furent appelées *bostelle,* ce qui signifie lieu de demeure. Un bostelle est donc un domaine plus ou moins considérable, selon le grade du titulaire auquel l'État en accorde la jouissance à titre de traitement. Autrefois on ne pouvait affermer un bostelle et le titulaire devait l'exploiter par lui-même; depuis quelques années, cette disposition, contre laquelle s'étaient élevées de vives réclamations, a été abrogée. Quant aux simples soldats, ils continuèrent à être fournis par le pays; mais les divisions seigneuriales ayant disparu, les provinces du royaume furent partagées en petites circonscriptions nommées *rote,* qui devaient livrer et répondre de leur contingent, comme en répondaient autrefois les seigneurs. Dans chaque rote on créa un certain nombre de petits domaines suffisants pour fournir à la subsistance d'un soldat

et de sa famille. Le domaine fourni par le rote est appelé *torp;* le torp est un véritable bostelle, avec cette différence qu'au lieu d'être livré par l'État, il est livré par une réunion de propriétaires à de simples soldats, tandis que les bostelle ont été créés, comme nous l'avons dit, pour les officiers et les sous-officiers. Les bostelle et les torp répandus dans une même province forment l'arrondissement d'un régiment qui prend le nom de la province, et dont les officiers et les soldats sont ainsi groupés dans une certaine circonscription.

Il n'y a pas de circonscriptions territoriales pour la formation des régiments de cavalerie. Le cavalier, son cheval et son équipement sont à la charge de certains domaines désignés sous le nom de *rustholl.*

Cette organisation, due au génie de Charles XI, fut sanctionnée par plusieurs ordonnances dont l'ensemble porte le nom d'*Indelningsverket* (ordre de répartition), d'où cette portion de l'armée a été appelée *indelta armeen,* c'est-à-dire armée répartie, distribuée sur le sol.

Les avantages de ce système militaire sont faciles à apprécier : d'un côté, l'État y trouve une importante économie ; de l'autre, l'armée est essentiellement nationale et à l'abri de la paresse et des vices qu'entraîne la vie de garnison, car les

bras chargés de défendre le pays pendant la guerre le cultivent pendant la paix.

L'armée indelta s'élève à 36,000 hommes, dont l'État peut disposer pendant la paix, moyennant un faible salaire, pour l'exécution des grands travaux qu'il entreprend. C'est à l'aide de ce secours qu'a été creusé le canal de Götha.

Outre l'armée indelta et l'armée vaerfvade, qui se compose de corps spéciaux, de la garde, de l'artillerie de terre et de mer et de quelques régiments d'infanterie, il existe en Suède une troisième force militaire, le *bevaering* (la défense). Ce corps est formé de tous les hommes âgés de 21 à 25 ans ; il est armé et habillé aux frais de l'État, mais en campagne il ne reçoit pas de solde. Le bevaering a été créé à la diète de 1812 par le roi Charles-Jean XIV.

L'armée suédoise, en comprenant les trois corps dont je viens de parler, s'élève à environ 175,000 hommes. Chaque année les troupes de l'armée indelta se réunissent avant la récolte pour exécuter de grandes manœuvres : leur séjour au camp dure alors vingt et un jours. Le bevaering se réunit aussi annuellement, mais un peu plus tard. Chaque jeune soldat se rend au camp avec ses vêtements ordinaires, et là seulement reçoit l'uniforme et les armes qu'il doit quitter après le temps des manœu-

vres. Au moment du départ, les équipements sont numérotés et déposés dans de vastes magasins construits pour cet usage.

Le système militaire de la Suède mérite à tous égards d'être étudié avec soin, aujourd'hui surtout que les gouvernements d'Europe cherchent les moyens d'alléger l'écrasant fardeau des armées permanentes, dont la solde dévore la meilleure partie de leurs finances. Avec cette organisation, l'argent et les soldats pourraient facilement être employés aux *grands travaux que réclament partout le commerce et l'industrie, et les capitaux, au lieu de s'engloutir dans un gouffre qui s'élargit* sans cesse, deviendraient pour les nations une nouvelle source de richesses.

Outre ces précieux avantages, ce système permettrait encore de détruire un abus funeste introduit dans beaucoup d'armées européennes et qui *a pris surtout en France un développement considérable : je veux parler du remplacement militaire.* N'est-il pas à craindre que nos régiments, composés dans une proportion toujours croissante de soldats mercenaires, ne perdent peu à peu les sentiments de patriotisme et de nationalité, et peut-on regarder comme sage une mesure qui menace de confier un jour la défense du sol aux bras d'hommes étrangers aux intérêts du pays? Je dois

dire cependant que le système militaire de la Suède ne saurait être appliqué, tel qu'il existe, dans les pays de grande population, et en France, par exemple, où la présence de l'armée dans nos garnisons est une nécessité; mais ne pourrait-il fournir, s'il était étudié avec soin, les bases des réformes qui chaque jour se font plus vivement sentir en Europe?

Après avoir examiné avec une scrupuleuse attention les armes, les tentes, et passé pour ainsi dire en revue le régiment de Kronoberg, dont la tenue est parfaite, je pris enfin congé du brave officier dont je venais de mettre la complaisance à une si rude épreuve. Je remontai dans ma voiture et m'éloignai de cette scène bruyante et animée pour rentrer de nouveau au milieu des sombres solitudes de la forêt.

Vers cinq heures du soir, j'arrivai au village de Barnarp, dominé par un de ces bizarres clochers que l'on rencontre dans les campagnes de la Suède. Ces clochers, pour leur étrangeté, méritent une description particulière. Entièrement séparée de l'église, leur base, à peu d'exceptions près, est construite en maçonnerie; sur cette base se dresse un échafaudage pyramidal formé de poutres et d'échelles, et à l'extrémité duquel les cloches sont suspendues. Les côtés de ces petits édifices sont

recouverts de losanges en bois peintes le plus souvent en rouge vif. Le tout est revêtu de sculptures et d'ornements en bois répandus avec plus ou moins de profusion, selon le goût de l'artiste et l'importance du lieu. Quelquefois aussi la façade des églises est revêtue de losanges semblables à celles des clochers : cet usage les garantit de l'humidité et des neiges. Mon itinéraire indiquait Barnarp comme le terme de la course de la journée; c'était un dimanche et un jour de fête à la fois. Les habitants, couverts de leurs plus beaux vêtements, se livraient à leurs divertissements favoris. La jeunesse, réunie dans une vaste salle, sautait avec une ardeur vraiment méridionale au son d'une clarinette et d'un violon. L'animation était extrême, la gaieté la plus franche se peignait sur tous les visages; la verve et l'entrain des danseurs témoignaient assez que leurs oreilles ne s'effarouchaient nullement de la douteuse harmonie de l'orchestre. Pendant ces joyeux ébats, les hommes plus avancés en âge savouraient, en fumant, l'eau-de-vie de grain et la bière du pays. A Barnarp, comme dans les autres lieux que j'avais déjà visités, je pus me convaincre que malheureusement l'eau-de-vie obtenait une préférence marquée sur la bière; jeunes et vieux en avalaient de fréquentes rasades, et il était facile de s'en aper-

cevoir au bruyant tapage, aux cris confus qui s'élevaient dans l'assemblée.

Gustave III, pour accroître les ressources du Trésor, s'attribua le monopole de la distillation de l'eau-de-vie. Il en fit fabriquer une immense quantité, et dès lors la consommation augmenta d'une manière effrayante. On ne tarda pas à reconnaître les funestes effets de cette mesure : le monopole fut supprimé, mais il était trop tard; l'usage de cette boisson était désormais enraciné dans toute la Suède. Il y a cinquante ans, la consommation de l'eau-de-vie n'était que de 5,500 kannor; aujourd'hui elle s'élève au chiffre prodigieux de 32,000,000 de kannor (le kannor contient environ deux litres). Cet usage immodéré de l'eau-de-vie deviendra nécessairement la source de la démoralisation des classes inférieures, et le paysan suédois perdra peut-être avec le temps l'amour du travail, si indispensable dans un pays où le sol est pauvre et le climat peu favorable à l'agriculture.

Le lendemain je quittai de grand matin l'auberge de Barnarp; le soleil inondait de ses rayons le ciel le plus pur. Le calme profond répandu sur toute la nature ouvrait le cœur à de douces émotions, et la fraîcheur embaumée de la forêt à travers laquelle j'étais emporté retrempait, pour

ainsi dire, tout mon être, et me pénétrait d'une sensation de bonheur indéfinissable.

La route, longtemps douce et unie, se jette brusquement dans un ravin profond et disparaît entre des collines de sable. Tout à coup la forêt s'ouvre des deux côtés et laisse voir le lac Wettern, étalant la nappe azurée de ses eaux encadrées dans un lointain horizon par une verte bordure de sapins que domine une chaîne de montagnes. La ville de Jonköping se dessine d'une façon romantique sur les bords du lac et reflète ses maisons aux brillantes couleurs dans le miroir limpide qui s'étend à ses pieds. La magie du spectacle qui se déroulait ainsi subitement à mes regards me causa un ravissement profond qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Jonköping, chef-lieu de la préfecture de ce nom, située à 89 lieues sud-ouest de Stockholm, s'élève sur une langue de terre qui s'avance dans le lac Wettern. Cette ville, siége des autorités et d'une cour supérieure de justice, fut détruite en 1790 par un incendie; aujourd'hui, à l'exception de l'Hôtel-de-Ville et des autres édifices publics, toutes ses maisons sont construites et couvertes en bois; elles sont peintes de diverses couleurs et ornées de colonnes et d'encadrements sculptés de telle sorte que leur aspect est à la fois agréable et

original; plusieurs portent sur leurs façades des blasons armoriés; les rues sont mal pavées avec des galets tirés du lac. Jonköping, autrefois ville forte, a une garnison d'artillerie; mais ses remparts tombent en ruine, et l'on retrouve à peine quelques traces de son château. Plusieurs fabriques d'étoffes de laine, une imprimerie, des tanneries, forment la richesse industrielle de sa population, qui s'élève à plus de 4,000 âmes.

Cette ville, dont une partie est construite sur pilotis, possède sur le Wettern un port d'assez belle apparence; cependant son commerce est peu considérable, il a pour principal objet la consommation et les besoins de ses habitants. Ses routes sont peu fréquentées, les voyageurs qui vont de Copenhague à Stockholm préférant en général prendre les bateaux à vapeur qui les portent en quelques heures à Götheborg, d'où ils suivent la route d'Orebro pour gagner la capitale. Cependant le voyage de Copenhague à Stockholm est, à tous égards, bien plus intéressant par Jonköping et le lac Mœlar.

Après avoir changé de chevaux et traversé la ville, nous franchîmes un pont jeté sur un angle que forme le Wettern à son extrémité. La route suit longtemps la rive orientale de ce lac, montant ou descendant à travers les forêts qui s'avancent

et se baignent dans ses eaux; de temps en temps quelque clairière, démasquant le paysage, me permettait de revoir le site pittoresque de Jonköping.

Le Wettern, resserré à l'ouest entre une chaîne de montagnes dont les hautes falaises sont couronnées par des forêts d'arbres résineux, est d'une navigation difficile et souvent même périlleuse. Les vents qui soufflent des montagnes soulèvent fréquemment ses eaux et produisent des courants rapides et de violentes tempêtes. Ce lac est élevé de 100 mètres au-dessus du niveau de la mer; il a environ 12 milles suédois de long sur 3 à 4 de large. Le Wettern communique par le canal de Götha au lac Wenern, dont il est éloigné d'environ trois milles, et à la Baltique par la Motala, fleuve formé par l'écoulement de ses eaux.

Après une montée rapide, la route fuit sous l'ombrage des saules, des bouleaux, des sorbiers et des tilleuls, bordée par des haies de charme et d'aubépine alors en fleur. Le feuillage tendre et frais de ces arbres reposait agréablement ma vue de l'aspect des sombres forêts que j'avais parcourues la veille. Les bords du Wettern sont de ce côté, c'est-à-dire à l'est, généralement unis: aussi les chevaux que j'avais pris au relais de Räby eurent-

ils bientôt franchi l'espace qui me séparait de Grenna, petite ville située en face de Wisingö, la plus importante des îles du lac Wettern.

Cette île renferme les ruines d'un château qui, autrefois résidence des rois de Suède et de Gothie, rappelle à ce titre, entre autres souvenirs, une singulière disposition de l'ancienne constitution suédoise. Après la mort de Swerker I[er], assassiné au moment où il se rendait à l'office divin, dans la nuit de Noël de l'an 1155, les Suédois et les Goths, unis sous un même sceptre, s'assemblèrent pour nommer un roi : la couronne était alors élective. Deux princes étaient sur les rangs : Charles, fils de Swerker, soutenu par les Ostrogoths, et Éric, fils d'Iedvard, présenté par les Suédois. Les forces des deux partis étant à peu près égales, une scission entre deux peuples, qui avaient tant d'intérêt à rester unis, devenait imminente. On proposa, pour l'éviter, une transaction qui fut acceptée. Éric devait régner seul sur les deux nations, Charles lui succéder, et les descendants de ces deux rois porter ensuite alternativement la couronne. Si, en France, le partage du royaume entre les fils d'un même roi a suffi pour remplir toute notre histoire, sous la première et la seconde race, de meurtres et de guerres, on se figure facilement ce qui dut résulter de la mesure

adoptée par les Suédois. Charles, impatient de jouir du pouvoir suprême, suscita contre Éric une guerre dans laquelle ce prince, fait prisonnier, fut décapité par les Danois. Conformément à la convention qui avait été établie, Charles monta sur le trône. Ce monarque se retira bientôt dans le château de Wisingö qu'il affectionnait beaucoup et dont il ne sortait que pour s'occuper des affaires de l'État. A Wisingö, Charles était éloigné des grandes populations et au centre d'un pays qui lui était dévoué : aussi se croyait-il dans cette résidence à l'abri de tous les complots; mais Canut, fils d'Éric, trompa la vigilance des gardes dont il s'entourait et parvint à l'assassiner. Les chroniques suédoises racontent cet événement tragique, dont je ne puis m'empêcher de dire quelques mots. Charles, connu sous le nom de Charles VII, fut cependant le premier roi suédois de ce nom. En effet, les six premiers n'ont jamais existé que dans l'imagination de Jean Magnus, dernier archevêque catholique d'Upsal, qui a cru devoir leur assigner une place dans sa nomenclature des rois de Suède.

Pendant la nuit du 24 décembre 1167, une troupe de cavaliers armés suivait le chemin de Linköping à Wexiö, villes de l'Ostrogothie, séparées l'une de l'autre par une forte journée de marche. Parvenus à la hauteur du bourg de Grenna,

sur les bords du Wettern, ces cavaliers, changeant de direction, prirent à droite et gagnèrent une vaste et sombre forêt.

Arrivés à cet endroit de la route, ils se trouvèrent plus d'une fois retardés dans leur marche par l'épaisseur des bois et par les marécages coupés d'eaux vives que le froid n'avait pu congeler, et dans lesquels leurs chevaux enfonçaient à chaque pas. La troupe, sans se laisser décourager par ces obstacles, continuait à marcher en avant et tournait Grenna pour reprendre bientôt les bords du lac Wettern. Le ciel était couvert, la lune projetait par instants, à travers les nuages, une tremblante et blafarde clarté; aucune étoile ne brillait à la voûte du ciel; les eaux du Wettern dormaient sous leur croûte de glace; un calme profond régnait sur toute la nature et prêtait au paysage quelque chose de lugubre et de solennel. On n'entendait d'autre bruit que celui de la neige criant sous les pas des chevaux. A l'horizon apparaissait, comme un gigantesque fantôme, l'île de Wisingö, dominée par la sombre silhouette de son vieux château, d'où s'échappaient de rouges et sinistres clartés.

Cependant les cavaliers semblaient se diriger vers cette antique demeure des rois de Suède. Arrivés vis-à-vis de Wisingö, ils s'arrêtèrent un moment indécis; mais l'un d'eux lança hardiment

son cheval à travers la berge, franchit la rive escarpée et vint tomber sur la surface glacée du lac. Aussitôt toute la troupe, imitant cet exemple, s'élança à la suite de celui qui paraissait la commander, et les cavaliers, au nombre de trente, continuèrent à se diriger vers l'île de Wisingö.

Le guerrier, qui marchait en avant, montait une cavale noire de Norvège à la crinière ondoyante : il se distinguait par sa haute taille, sa fière contenance, et surtout par deux couronnes d'or qui brillaient en relief sur sa cotte de mailles. Ses compagnons étaient enveloppés de pelisses de fourrure qui recouvraient leurs armes, et l'on pouvait à peine distinguer quelque chose de leurs visages. Plus ils appprochaient de Wisingö, plus ils redoublaient d'attention pour éviter tout bruit qui pût trahir leur marche.

A la même heure, le roi Charles était seul dans la grande salle de son palais : revêtu d'une pelisse de renard bleu, il était assis sur un fauteuil de bois sculpté, recouvert d'un cuir d'élan. A le voir immobile et le front baissé, il était difficile de dire si le monarque était livré au sommeil ou à la méditation. Au petillement des bois résineux qui brûlaient dans l'âtre, Charles fit un mouvement, souleva la tête, et, tournant vers une table de porphyre garnie d'acier un visage où les veilles et

les soucis, bien plus que les années, avaient creusé des rides profondes, il y prit un bâton runique. Jetant les yeux sur ce calendrier du Nord, le roi vit que l'an 1167 allait finir et que l'on était ainsi à la veille de Noël: Noël, premier jour de l'année suédoise, jour de fête et de réjouissance pour tous, mais jour de deuil pour lui, qui, à pareille époque, treize ans auparavant, avait vu tomber son père sous le fer des assassins.

Ces souvenirs avaient rappelé le monarque à ses tristes pensées; pour les dissiper, il sortit de son étui d'argent une Bible et se mit à rechercher les précieuses images qui ornaient ce livre saint. Tout à coup un grand bruit se fit entendre à la porte de la salle, et la tapisserie se souleva brusquement. Alors apparut le chevalier aux deux couronnes d'or qui se dressa comme une apparition devant le roi.

Charles se crut d'abord le jouet d'un rêve, mais le guerrier traversait la salle et s'approchait de lui.

— Canut! Canut! s'écria Charles épouvanté.

— Oui, répondit le chevalier d'une voix sombre, c'est Canut qui vient te demander compte du sang du roi Éric son père.

— Trahison! s'écria le roi en s'élançant de son siége; trahison! A moi, mes braves Goths!

Le fils d'Éric, tirant du fourreau une large et

pesante épée, fit quelques pas en avant : — Allons, roi lâche et traître, recommande ton âme à celui que tu appelles le vrai Dieu, et qu'il te sauve, ton Dieu, mais qu'il se hâte, car tu vas mourir !

En disant ces mots, il levait le bras pour frapper le roi, lorsque celui-ci, se précipitant vers la muraille, saisit une épée et revint sur Canut. Alors s'engagea un combat dont il était facile de prévoir l'issue, le combat d'un homme couvert d'acier contre un homme vêtu de fourrures. Charles, brave et habile au maniement des armes, comme tous les princes de son temps, parvint à blesser son adversaire ; mais il succomba bientôt sous le coup d'une de ces pesantes épées à deux mains, dont la lame lui fendit la tête jusqu'aux épaules. Canut s'empressa de rejoindre ses cavaliers, qui s'étaient emparés de toutes les issues.

Le lendemain on annonçait dans les deux royaumes la mort tragique de Charles, sans nommer ses meurtriers, et, quelques jours après, Canut, proclamé roi de Suède et de Gothie, faisait son entrée dans la ville d'Upsal, aux acclamations du peuple. Mais au moment où, suivant l'antique usage, le grand justicier du royaume allait placer la couronne sur la tête du nouveau roi, et comme ce prince s'inclinait pour la recevoir, saisi tout à coup d'une violente douleur, il laissa échapper un cri

aigu qui glaça d'effroi tous les assistants : la blessure qu'il avait reçue dans la nuit de Wisingö venait de se rouvrir.

Le règne du fils d'Éric fut long et paisible, et ce monarque fit oublier par sa sagesse, sa prudence et même par son zèle pour le christianisme, qu'il ne tarda pas à embrasser, les débuts sanglants de son avénement au trône.

CHAPITRE IV.

Un supplicié. — Caractère des lois pénales de la Suède. — Clous des suppliciés. — Biornram le Finois. — Vertu attribuée au sang humain. — Lits suédois. — Linköping. — Aspect du pays. — Visite à un soldat de l'armée indelta. — Usage des toasts. — Probité du peuple. — Système monétaire. — Banque nationale. — Norköping. — La Motala. — Ancien royaume de Gothie. — Les Goths. — Voyage en bateau à vapeur. — Abondance du saumon. — Le Braviken. — La Baltique. — Ile de Gottland. — Wisby. — OEland. — Calmar. — Souvenirs que rappelle cette ville. — Gustave Wasa et Louis XVIII. — Anecdote sur ce roi. — Blenda. — Sa victoire sur les Danois. — Carlscrona. — Le Bleckinge. — Mœurs de ses habitants. — Ilots et écueils de la Baltique. — Aspect des côtes. — Nyköping. — Trosa. — Ile et phare de Landsort. — Canal et ville de Sodertelje. — Lac Mœlar. — Arrivée à Stockholm.

J'avais couru quelques milles sur les plateaux élevés qui, au sortir de Grenna, dominent le lac Wettern, lorsque je crus remarquer à l'agitation de mon gosse, à la vivacité de sa parole et de ses gestes, qu'il cherchait à m'expliquer quelque chose; malheureusement il m'était impossible de deviner ce dont il s'agissait. Le suédois m'était complétement inconnu; peut-être cependant, si le gosse eût parlé purement cette langue, qui a de l'analogie

avec l'allemand [1], aurais-je pu saisir le sens de quelques mots; mais il parlait le patois accentué de la Scanie, et pas un son connu n'arrivait à mon oreille.

Nous venions de gravir une rude montée, lorsque le gosse arrêta ses chevaux. Comme ils étaient essoufflés et couverts d'écume, je crus que cette halte avait pour but de leur laisser reprendre haleine, mais à de nouveaux signes de mon guide, cette fois plus expressifs, je compris que je devais descendre et le suivre. Il me conduisit vers un bois de bouleaux et de chênes qui, sur la droite de la route, couronnait la hauteur. Une singulière expression de trouble et d'anxiété se peignait sur la figure jusqu'alors si calme de cet homme. Après quelques pas à travers un taillis assez touffu pour embarrasser notre marche, nous débouchâmes sur un large espace dégagé d'arbres et couvert de mousse et de gazon. Un hideux spectacle s'offrit alors à mes yeux : deux poteaux s'élevaient à quelques pieds de distance. L'un était surmonté d'une tête humaine plantée dans une broche de fer; cette figure, dont la peau desséchée et noircie avait été

[1] Les langues danoise et suédoise sont le résultat du mélange de l'allemand et de l'islandais. Cette dernière langue, appelée autrefois *Norræn tunga* (langue du nord), était la langue primitive de la Scandinavie; aujourd'hui elle ne s'est conservée pure que dans l'Islande.

déchirée par les oiseaux de proie, grimaçait horriblement, et l'on y voyait encore empreintes les contractions de la mort. Un corps décapité était attaché sur la seconde pièce de bois, mais d'une manière particulière : placé à la renverse, ce corps était appuyé sur le dos au sommet du poteau, auquel il était fixé par une forte pointe de fer; les mains et les pieds, cloués l'un sur l'autre par un fort crampon, s'allongeaient de chaque côté de la potence. A mon approche, quelques corbeaux, occupés à tirer les chairs pendantes qui restaient encore sur ces os noircis, prirent leur vol; mais je les vis tournoyer dans les airs et planer au-dessus de ces tristes débris, attendant sans doute mon départ pour continuer leur horrible festin.

De tels supplices, de tels exemples sont-ils donc nécessaires en ce pays, et pourquoi faut-il que, sans sortir de l'Europe, les yeux du voyageur soient attristés d'un pareil spectacle! La loi pénale de la Suède, adoptée en 1734, et mise en vigueur dès l'année 1736, pouvait être très-bonne pour l'époque à laquelle elle a été faite; mais aujourd'hui elle paraît aux étrangers d'une sévérité révoltante. Pour s'en faire une idée il suffit de savoir que, d'après cette loi, l'adultère, lorsque les deux coupables sont l'un et l'autre engagés dans les liens du mariage, le duel suivi de mort, et le vol suivant les circonstances,

sont punis de la peine capitale. Cette rigueur, d'un code vraiment draconien, explique jusqu'à un certain point comment la Suède est, après l'Espagne, celui de tous les pays de l'Europe où la peine de mort est le plus fréquemment appliquée. Les statistiques donnent en France une exécution par an sur 447,000 individus, on en compte une sur 172,000 en Suède. Et cette moyenne n'est pas encore exacte; car, pour l'obtenir d'une manière précise, il conviendrait de tenir compte d'environ quarante-trois condamnations par année, qui ne sont pas exécutées, soit parce que les coupables sont graciés, soit parce qu'on ne peut pas parvenir à leur arracher l'aveu de leur crime ; la loi veut en effet qu'aucun condamné à mort ne soit exécuté qu'après avoir fait cet aveu; et ce serait sans doute une puissante garantie de la justice des jugements rendus si, pour obtenir des aveux du condamné, on n'avait parfois recours à des moyens qui se rapprochent singulièrement de la question, quoique cet affreux supplice des temps barbares soit depuis longtemps aboli en Suède, au moins légalement.

L'ancien code pénal suédois a été successivement modifié et rajeuni par de nombreuses lois et ordonnances, ce qui ne l'empêche pas de ne plus être aujourd'hui en rapport avec les mœurs de l'époque, et de tomber chaque jour en désuétude. De-

puis longtemps on parle de le réformer, et il le sera certainement avant peu ; car, un projet de code, publié en 1832, semble avoir obtenu l'assentiment général. Du reste le monarque éclairé qui règne aujourd'hui sur la Suède, S. M. Oscar I[er], s'est déclaré l'adversaire de lois trop rigoureuses, et surtout de la peine de mort. Ce prince a publié sur les peines et sur les prisons un ouvrage fort intéressant, dans lequel, après avoir fait l'histoire des divers systèmes pénitentiaires, il rend compte des résultats obtenus par leur application en Amérique et en Angleterre; puis il traite la question au point de vue suédois. Ce livre, rempli de pensées élevées, dans lequel l'illustre auteur développe, avec un rare bonheur d'expression, les idées les plus philanthropiques, a été traduit en français[1], et on peut le ranger au nombre des ouvrages les plus utiles de notre époque.

Le peuple, en Suède, attribue au clou, qui a servi à fixer la tête d'un supplicié sur le sommet du poteau fatal, une sorte de pouvoir surnaturel : aussi, la plupart du temps, ces clous, objet d'un culte particulier et de la convoitise générale, sont-ils furtivement arrachés pour devenir, dans la pensée de ceux qui les possèdent, de véritables talismans.

[1] *Des peines et des prisons*, par le prince Oscar de Suède, traduit de l'allemand par Adrien Picot, Paris, 1842, in-8. J'ai emprunté à cet ouvrage les chiffres que je donne plus haut.

Le clou des suppliciés joue ici le rôle de la corde de pendu en Angleterre, mais avec cette différence qu'en Suède il faut le conquérir, tandis que dans la Grande-Bretagne c'est le bourreau qui a l'obligeante attention de distribuer lui-même la corde, moyennant finance, et de la tenir assez longue pour satisfaire à toutes les demandes.

Le fameux Biornram, qui a fait tant de bruit en Suède vers la fin du siècle dernier, devait, suivant la croyance du peuple, à la possession d'un de ces clous la puissance surnaturelle qu'on lui attribuait. Cet homme, né en Finlande, employé subalterne du gouvernement à Stockholm, était complétement illettré, et cependant il avait su si bien en imposer à des gens de la plus haute distinction qu'ils parlèrent de lui au roi Gustave III. Ce prince, qui d'ailleurs aimait et recherchait le merveilleux, fit venir une nuit Biornram dans une vieille église située près du château de Grypsholm. Là, le prétendu sorcier opéra en présence du roi et de ses courtisans, qui demeurèrent, dit-on, stupéfaits des prodiges dont ils furent témoins.

On attache aussi, en Suède, certaine vertu au sang humain, et cette singulière croyance existe non-seulement dans les provinces éloignées, mais au centre même du pays, tellement que, lorsqu'il se fait à Stockholm des exécutions capi-

tales, il n'est pas rare de voir des gens recueillir le sang des suppliciés, soit pour l'employer en frictions, soit pour en composer d'horribles breuvages. L'on m'a même assuré que des malades sont parfois apportés jusque sous l'échafaud pour y recevoir une pluie de sang que l'on regarde comme un spécifique infaillible contre l'épilepsie et plusieurs autres maladies. Au reste, telle est la faiblesse de notre pauvre esprit humain, que cette hideuse superstition, empruntée aux temps de la plus profonde barbarie, existe également en Espagne, sinon pour le sang humain, au moins pour le sang de certains animaux : un de mes amis, qui appartient au corps diplomatique, et dans le témoignage duquel j'ai la plus grande confiance, m'a assuré avoir vu à Madrid, un jour qu'il assistait à un combat de taureaux, une jeune et belle Espagnole, appartenant à la classe aisée de la société, descendre, accompagnée d'un élégant cavalier, dans la partie de l'arène où l'on traîne l'animal expirant, et avaler un plein verre du sang tout fumant qui jaillissait de la blessure faite par l'épée du matador. Cette femme était épileptique.

Quelques potences sont encore restées sur pied en Suède ; mais, dans ce pays, on ne pend plus que rarement, bien que la loi condamne à la corde tout faux monnayeur. Le supplice le plus usité est

la décapitation par la hache, et le bourreau doit l'opérer en trois coups au plus, sous peine d'encourir une punition sévère. Ordinairement le corps du patient est ou enterré ou livré au scalpel des chirurgiens ; mais, pour le parricide et quelques autres crimes, la loi ordonne que le corps du supplicié soit coupé en quartiers et exposé en plein air pour servir de pâture aux oiseaux de proie. Je venais de voir un triste échantillon de ce genre de supplice appelé *stegel* en suédois : c'est-à-dire supplice de la roue. Cette affreuse exposition se faisait même autrefois dans l'intérieur des villes. Un des complices d'Ankarström, l'assassin de Gustave III, Thure Bjelke, qui s'était empoisonné pour échapper au supplice, n'en fut pas moins, après sa mort, cloué à la potence, et son corps resta plusieurs jours ainsi exposé dans la capitale.

J'étais dans un jour de fâcheuses rencontres ; à peine avais-je fait quelques milles, cherchant vainement à effacer de mon esprit l'impression pénible produite par ce hideux spectacle, que je rencontrai sur la route une troupe de malfaiteurs que l'on conduisait en prison et qui étaient attachés par la jambe à une pièce de bois qu'ils étaient obligés de traîner en marchant. C'est là ce qui remplace, en Suède, ce que l'on nommait, en France, *la chaîne,* lorsque les voitures cellulaires

ne servaient pas encore à transporter au bagne les condamnés aux travaux forcés.

Depuis longtemps la route avait quitté les bords du Wettern, et l'on distinguait encore la cime du Omberg, la plus haute des montagnes qui dominent ce lac, au-dessus duquel elle s'élève perpendiculairement d'un côté, tandis que, de l'autre, elle s'abaisse en pentes douces, couvertes de pâturages et de vastes forêts. Cette montagne renferme plusieurs grottes remarquables, et, de son sommet, élevé à environ 300 mètres au-dessus du lac, on jouit d'une vue magnifique. Nous entrâmes bientôt dans une charmante vallée qui nous offrit, en s'élargissant, des prairies fort étendues arrosées par de nombreux ruisseaux, et alors animées par des milliers de vanneaux qui viennent y déposer leurs œufs. Ces œufs sont très-recherchés, et les paysans les recueillent avec soin. Cuits à la coque et servis en hors-d'œuvre, ils passent pour une grande friandise. Plus loin, la route traverse des taillis de bouleaux, suit les contours de petits lacs et de quelques torrents, puis enfin apparaît Linköping, dont la cathédrale se dressait devant nous au milieu des dernières clartés du crépuscule.

Neuf heures sonnaient lorsque mon chariot s'arrêta dans la cour de la principale auberge de

cette ville. Le temps était froid : aussi mon premier soin fut-il de chercher du feu, mais je parcourus en vain toute la maison : la cloche du couvre-feu venait de sonner, et je ne pus rien obtenir. Cet usage d'éteindre chaque soir les feux à heure fixe est commun à toutes les villes de la Suède : comme la plupart sont construites en bois, on ne saurait y prendre trop de précautions contre les incendies qui les ravagent si souvent. Il faut avoir éprouvé la jouissance de présenter, après une journée de voyage, ses membres engourdis par le froid et la fatigue à la flamme d'un foyer où petille le sarment, pour comprendre combien il est pénible d'être privé de ce plaisir. Forcé, ce soir-là, d'y renoncer, je montai dans la chambre qui m'était destinée, et ne vis rien de mieux à faire que de hâter les préparatifs du coucher, espérant trouver un peu de chaleur dans un bon lit.

Mais, hélas! en Suède, comme dans presque tout le nord de l'Europe, les lits sont le fléau des voyageurs. Ce n'est pas qu'ils soient durs; la plupart, au contraire, sont en plume excellente, mais on étend sur ces lits fort étroits des draps plus étroits encore et si courts qu'il vaudrait presque autant ne pas en avoir. Les couvertures ont les mêmes dimensions, si bien qu'il est impossible de les replier et de border les lits : aussi, à peine est-on

couché qu'au premier mouvement du corps, draps et couvertures s'échappent et roulent à terre. En revanche, on a quatre à cinq oreillers, dont on peut se servir pour consolider ou remplacer les draps et les couvertures; mais c'est une lutte pénible et continuelle qui ne cesse qu'au moment où le sommeil vient enfin y mettre un terme.

Linköping, dont la population s'élève aujourd'hui à quatre mille huit cents âmes, est située dans une petite vallée sur la rivière de Stang et à petite distance du lac Roxen.

Cette ville donne son nom à une préfecture nommée aussi Östergöthland (Ostrogothie) qui est en partie composée d'une vaste plaine longue de dix milles sur quatre de large; cette plaine est l'une des mieux cultivées du royaume. Là fut livrée, en 1598, la bataille de Stangebro, à la suite de laquelle Sigismond, roi de Suède et de Pologne, vaincu par son oncle le duc Charles, perdit la couronne.

Résidence d'un évêque et d'un préfet, Linköping possède trois églises : la cathédrale est une des plus grandes du royaume. Cet édifice était autrefois décoré de trois tours, dont une seule, restée debout, s'harmonise mal aujourd'hui avec le reste de l'édifice. L'intérieur offre aux voyageurs des curiosités dignes de remarque.

Le collége, qui, après ceux de Stockholm, est rangé au nombre des plus importants de la Suède, a une belle bibliothèque, un cabinet d'histoire naturelle et une collection de médailles. Il règne à Linköping, comme dans toutes les villes suédoises, une extrême propreté; les rues sont larges, aérées; les maisons, bâties en bois, ornées de sculptures plus ou moins remarquables, sont séparées par des jardins bien plantés. Non loin de cette ville, et dans la même préfecture, se trouvent les eaux minérales de Medevi, les plus fréquentées de la Suède.

Le lendemain, après avoir visité la ville, je pris une nouvelle carriole et continuai mon voyage. Les environs de Linköping offrent de beaux sites, et l'on y rencontre de nombreuses maisons de campagne qui animent agréablement le paysage.

Pendant longtemps la route parcourt un pays qui me parut assez fertile et où je pus remarquer du lin, des arbres fruitiers d'espèces différentes, parmi lesquels le groseillier était le plus commun. Cet arbuste se rencontre partout dans le midi de la Suède; il y croît, pour ainsi dire, sans culture et dans les lieux les plus agrestes. Plus loin, c'étaient des landes couvertes naguère de bois qu'on avait livrés aux flammes pour en opérer le défrichement. Ce moyen, fort expéditif sans doute, pré-

sente de grands inconvénients, et l'on finira, avant peu, par l'abandonner entièrement en Suède. En effet, on a reconnu que, pendant quatre à cinq années, le terrain ainsi défriché montrait une grande fertilité, mais qu'au bout de ce temps il était épuisé et cessait de produire.

A ce pays noirci et enfumé, d'un aspect triste et monotone, succéda une forêt de chênes, de bouleaux et d'arbres verts dont le mélange produisait un effet pittoresque. Là je vis de magnifiques arbres et des cabanes de verdure que je ne pouvais me lasser d'admirer. Les bûcherons plantent en rond, autour d'un sapin élevé, de jeunes arbres longs et flexibles qui, réunis à leurs sommets, forment ainsi une tente de feuillage abritée par les rameaux de l'arbre dont la tige sert de colonne à l'édifice.

Dans cette préfecture, on travaille presque partout à la tisseranderie; on fabrique de la toile à voiles et un grand nombre d'ouvrages de bois blanc propres aux usages domestiques. Les habitations des paysans, chétives en apparence, sont ordinairement commodes; on y trouve des lits propres, souvent ornés de rideaux, quelquefois même les chambres sont garnies de meubles sculptés. Le parquet de sapin est constamment jonché de feuillage d'arbres verts et de fleurs dans la belle saison. Cette coutume de semer des fleurs

et de la verdure sur les planchers est très-répandue en Suède et en Norvège, dans les villes comme dans les campagnes. Ce luxe si simple, emprunté à la nature, donne aux habitations un délicieux parfum et un air de fête.

En arrivant à un relais de poste, je remarquai une petite maison d'une apparence agréable, qui placée à l'entrée du village, au milieu d'un verger, semblait entretenue avec plus de soin et de propreté que toutes les autres. Pendant que l'on préparait une nouvelle voiture et des chevaux frais, je m'approchai et je reconnus à une inscription que cette maison était le torp d'un soldat de l'armée indelta. Comme, selon l'habitude du pays, tout était ouvert, je traversai un jardin planté de légumes et d'arbres fruitiers; et, poussant la double porte de la maison, j'entrai dans une vaste salle. Un homme, déjà d'un certain âge, se leva à mon approche, et me tendant la main : « Monsieur, me dit-il en mauvais allemand, soyez le bienvenu. Gustave Rindol a toujours compté comme un jour heureux celui où il reçut un étranger sous le toit de son torp ». Sans attendre ma réponse, le soldat s'approcha d'une table, prit un flacon, remplit deux verres et me porta une santé : après avoir choqué son verre contre le mien, il me salua de la tête et du verre, et but d'un seul trait. Pour moi, j'avais

à peine trempé mes lèvres dans cette liqueur, que, reconnaissant la maudite eau-de-vie de grain du pays, je reposai bien vite mon verre sur la table. A ce mouvement la physionomie, jusqu'alors si bienveillante du soldat, trahit une expression de vive contrariété : il avait replacé son verre; le prenant avec humeur, il le renversa comme pour me prouver qu'il l'avait réellement bien vidé, puis, le lançant contre la muraille, il le fit voler en éclats. Étonné d'un pareil procédé, je me levai et me disposais à quitter cette maison où l'hospitalité s'exerçait d'une si étrange manière, lorsque le soldat, s'avançant vers moi, me dit que probablement c'était la première fois que je venais en Suède, puisque je n'en connaissais pas les usages; il me demanda de quel pays j'étais. Déjà bien des fois dans mes voyages j'avais éprouvé que le nom de notre chère patrie est une espèce de talisman, et qu'il est bien rare que le titre de Français n'éveille pas une vive sympathie. Il produisit sur mon Suédois son effet accoutumé; le brave homme se radoucit sur-le-champ, nous causâmes sans rancune de la campagne de 1813, et il me témoigna pour le roi Charles XIV Jean beaucoup de respect et de dévouement; mais, quand nous en vînmes à parler du prince Oscar, je vis Rindol s'animer, puis il s'écria avec enthousiasme : «Notre Oscar! celui

là est un vrai Suédois, il ne sait pas parler français.» Une fois sur le compte de son héros favori, le vieux soldat ne tarissait pas en éloges, et il m'aurait retenu longtemps encore, mais, craignant de causer, par mon absence, de l'inquiétude à mes compagnons de voyage, je me déterminai à prendre congé de lui. Toutefois, avant de me laisser partir, Rindol voulut me montrer son grand uniforme, ses armes et son équipement fournis par l'État, ainsi que son petit uniforme renouvelé chaque année par le rote : le tout était tenu avec un ordre et une propreté parfaits.

L'uniforme de l'armée indelta n'offre du reste rien de bien remarquable ; il est fait en drap bleu, liséré de couleurs différentes pour distinguer entre eux les divers régiments. Pendant la guerre, le rote fait cultiver le torp à ses frais, prend soin de la famille du soldat, et pourvoit à la nourriture de sa veuve et de ses enfants s'il est tué à l'armée.

J'appris le soir même que, sans m'en douter, j'avais commis une impolitesse grave envers le soldat qui m'avait reçu dans sa maison. En Suède, en effet, lorsqu'on porte ou reçoit une santé, si l'on ne veut pas faire à son hôte une sorte d'insulte, il faut vider son verre jusqu'à la dernière goutte. Et même l'acte de briser son verre après avoir bu, qui m'avait semblé de la dernière grossièreté, est

un ancien usage suédois employé dans les circonstances solennelles, pour bien montrer qu'on n'a rien laissé au fond du verre, et qu'ainsi on a bu sans arrière-pensée. L'usage des toasts s'est conservé partout en Suède, à la table des plus pauvres paysans, comme à celle du seigneur le plus élevé par son rang et sa fortune. Il n'y a pas encore cinquante ans, on faisait circuler au milieu du repas une coupe de métal précieux, dans laquelle chacun des convives buvait à la ronde. Je me rappelle que, lors de mon passage à *Copenhague*, on me fit remarquer au musée la coupe que la célèbre Marguerite employait à cet usage. Les bords de cette coupe se divisent en dix festons concaves sur lesquels sont inscrits les noms et les armes des personnes que cette puissante reine a honorées de son intimité, et qui toutes ont bu à sa royale santé dans ce même vase.

A midi j'arrivai à Norköping, ville située à trois milles de Linköping. Là finissait mon voyage en chariot, et certes j'étais loin de le regretter, car j'avais le corps rompu. J'étais encore à dix milles suédois de Stockholm, mais je pouvais faire ce trajet par eau. Le maître de l'hôtel où je venais de descendre, voyant que, malgré sa loquacité, il ne parvenait pas à se faire comprendre, me fit signe de le suivre, et me conduisit dans la salle à man-

ger où était dressée la table d'hôte; c'était en ce moment tout ce que je désirais de lui : je pris place et je dînai. L'impossibilité de comprendre la langue du pays ou de faire comprendre la mienne ne m'a jamais causé, en Suède, d'embarras réel. Le peuple est ici fort intelligent; la plupart du temps, sur un simple signe, on m'apportait ce qui m'était nécessaire. Du reste, pendant mon voyage depuis Helsingborg, je n'avais eu qu'à laisser agir sans me préoccuper d'aucun soin; lorsque j'étais embarrassé dans mes payements pour reconnaître la valeur des billets de banque, parce qu'ils étaient ou trop sales ou trop déchirés, je livrais le paquet contenant la somme qui devait me conduire à Stokholm; et, tout compte fait, je reconnus à mon arrivée, qu'il n'y avait pas eu l'erreur d'un *skilling*[1]. Il est peu de pays en Europe où l'on puisse voyager, sans connaître la langue et le système monétaire, à moins de s'exposer à être souvent victime de la mauvaise foi. La Suède est un de ces pays privilégiés que n'a pas encore atteint la corruption des grandes populations agglomérées, et où l'on peut accorder sa confiance au premier venu, sans crainte d'avoir à s'en repentir. La probité, je me plais à le reconnaître, est ici une vertu commune, on pourrait même dire générale. Ce fait, si honora-

[1] Monnaie de cuivre valant moins de 5 centimes.

ble pour la nation suédoise, doit être en partie attribué à l'instruction répandue dans toutes les classes du peuple ; mais il prend surtout sa source dans le sentiment religieux, base certaine de toute morale, qui a conservé dans ce pays de profondes racines.

Le système monétaire de la Suède diffère entièrement de tous ceux en usage dans les autres pays de l'Europe. Au premier abord, il semble singulièrement difficile à saisir, et il est pour les voyageurs une source de fréquentes erreurs. On ne trouve guère d'argent monnayé qu'à Stockholm ; dans tout le reste du royaume, si on excepte une monnaie de billon appelée *skilling* qui se divise en douze *rundstycke*, le papier-monnaie semble seul avoir cours. Mais comment comprendre quelque chose à ces chiffons de papier noircis et déchirés? comment prononcer et se rappeler ces noms baroques : *riksdaler-banco, riksdaler-riksgœld, riksdaler-species?* Le riksdaler-banco vaut environ 2 fr. 25 c. de notre monnaie ; il se divise en 48 skilling-banco, et on pourrait le regarder comme la véritable unité monétaire, puisque l'usage porte à réduire tous les payements en riksdaler-banco. Le riksdaler-riksgœld est également composé de 48 skilling, mais de skilling-riksgœld ; or, comme le riksdaler-riksgœld ne représente que 1 fr. 50 c. environ, c'est-à-dire un tiers moins que le riksdaler-banco, deux

riksdaler-banco font ainsi trois riksdaler-riksgœld. Le riksdaler-species ou argent vaut environ six francs, c'est-à-dire quatre riksdaler-riksgœld ou deux riksdaler-banco et deux tiers. On compte en disant tant de riksdaler ; le riksdaler est donc la véritable unité monétaire ; mais cette unité est ou banco, ou riksgœld, ou species. On voit dès lors combien il est facile de se tromper avec ce triple système dont les divisions sont les mêmes et les valeurs si différentes. Il faut donc avoir grand soin, toutes les fois que l'on conclut un marché de tant de riksdaler, de bien spécifier s'il s'agit de riksdaler-banco, riksgœld ou species. Il existe des billets de 24, 16, 12 et même de 8 skilling; aussi la quantité de papier en circulation est-elle prodigieuse. Ces billets ont cours, quelque délabrés qu'ils puissent être : souvent ils sont déchirés en deux ou plusieurs morceaux, mais ils n'en conserpas moins leur valeur, tant que l'une des signatures dont ils sont revêtus reste intacte. Bien qu'assez mal imprimés et sur du papier grossier, on m'a assuré que la contrefaçon en est très-difficile. En effet, ce papier est préparé d'une manière particulière, comme celui de nos billets de banque ; le chiffre, qui en indique la valeur, se lit dans la pâte, et chaque billet porte en outre deux signatures faites à la main. La moindre somme en papier-monnaie

peut devenir fort embarrassante, lorsqu'elle est fractionnée en billets de petite valeur : aussi les Suédois ont-ils l'habitude de porter en voyage leur argent dans un sac de peau suspendu à leur cou. En ville on se sert, au lieu de bourse, d'une pince formée d'une double lame d'acier flexible, mince et étroite, entre les branches de laquelle on place ses billets. Ce petit meuble de poche, appelé *Klœmmare,* est quelquefois garni de velours, orné de ciselures, et souvent fort élégant.

La somme totale des billets de banque de toute espèce en circulation s'élève à une valeur très-considérable; la quantité qui se perd ou se détruit chaque année ne laisse pas que de constituer pour la banque un bénéfice net et de quelque importance. La banque de Suède inspire dans tout le pays une telle confiance, que son papier est préféré à l'argent et même à la monnaie d'or. En Suède on ne sera jamais embarrassé pour changer le plus fort comme le plus faible billet de banque, et on pourra souvent éprouver de la difficulté pour changer des pièces d'or de Danemark et même de Suède. Il n'y a pas de changeur dans la capitale, et si on est porteur d'or étranger il faut forcément avoir recours à un bijoutier, non pas pour le changer, mais pour le vendre au poids. Or, comme l'or monnayé est toujours à un titre

assez bas, il est facile de concevoir que le change, opéré de cette manière, devient fort dispendieux.

La banque de Suède est indépendante de l'autorité royale, elle reçoit le dépôt des recettes de l'État, et a le maniement de la fortune publique, mais elle s'administre par elle-même sous la surveillance d'une commission nommée par la diète et choisie parmi ses membres, elle émet en son nom le papier-monnaie et garde les valeurs qui en forment la garantie. La banque est venue plus d'une fois au secours de l'État et même des particuliers; elle prête à un intérêt de 3 pour 100, sur des garanties suffisantes. Les avances qu'elle fait ainsi à l'agriculture sont considérables; on m'a assuré que, dans l'espace de quelques années, elles étaient montées jusqu'à 10 millions de francs. Lors de mon voyage, la banque était encore créancière de l'État d'une somme de plusieurs millions de risksdaler-banco avancés par elle au gouvernement pendant les guerres de 1808 et 1809. Mais cette dette a diminué chaque année, grâce aux efforts du roi Charles XIV Jean, qui, pendant tout le cours de son règne, n'a rien négligé, non-seulement pour rétablir une balance parfaite entre les recettes et les dépenses de l'État, mais encore pour créer un fonds d'amortissement: aussi ce mo-

narque a-t-il laissé les finances de la Suède dans un état de prospérité remarquable.

Constituée au seizième siècle par Charles XI, l'un des premiers rois de la Suède qui abandonna la gloire des armes pour s'occuper de l'administration intérieure de son royaume et chercher à le doter d'établissements utiles, la banque de Suède a depuis ce temps subi de nombreuses vicissitudes de prospérité et de décadence; en 1830 elle a éprouvé une crise terrible, mais elle s'en est tirée avec honneur, et aujourd'hui elle possède en numéraire, en créances ou en propriétés des sommes bien supérieures à la valeur nominale du papier mis par elle en circulation. Aussi n'est-il nullement question de retirer ce papier pour lui substituer du numéraire; on est convaincu en Suède qu'une telle opération aurait les plus funestes résultats, et l'on regarde le système en usage de n'employer que du papier-monnaie, système adopté du reste également par la Russie, comme le plus commode et le plus propre à multiplier et à favoriser les affaires. Toutefois la diète assemblée à Stockholm, en 1834, a ordonné l'émission d'une certaine quantité de monnaie d'or et d'argent, mais cette monnaie a beaucoup de peine à se répandre, et on ne la trouve que dans la capitale. Lors de mon voyage, on préférait encore généra-

lement le papier-monnaie aux espèces d'or ou d'argent. Le contraire cependant a lieu en Laponie, et cette singularité s'explique facilement par la nécessité, où se trouvent les habitants de cette contrée lointaine, de payer en monnaie ayant une valeur intrinsèque les objets de première nécessité qu'ils achètent aux marchands étrangers qui fréquentent leurs côtes et qui ne recevraient pas de valeurs conventionnelles.

Le dîner de l'hôtel était abondant et, de plus, préparé avec un soin et une propreté remarquables : on servit une espèce de soupe aux fruits qui passe pour une friandise dans le pays ; c'était un mélange de gruau et de fruits secs, tels que pommes, poires, prunes et raisins ; le tout avait bouilli longtemps avec du beurre, du sucre ou du sirop. J'avoue que je ne partageai pas la prédilection des convives pour cette sorte de pouding liquide. Le reste du dîner me plut davantage ; c'était du saumon grillé, d'excellents filets, un rôti composé de coqs de bruyère et d'autre gibier, et des légumes préparés à l'anglaise. Plusieurs personnes de la ville avaient dîné à la table d'hôte ; au moment où j'allais quitter la salle à manger, l'une d'elles m'offrit gracieusement de me montrer les curiosités de sa ville natale. Mon guide, homme aimable et instruit, parlait assez bien le français : c'était une

bonne fortune dont je profitai avec empressement. Sous sa conduite, je quittai donc l'hôtel : il me fit parcourir Norrköping en tous sens ; rien ne fut excepté, rien ne fut oublié, et, par curiosité autant que par politesse, je dus le suivre partout. Nous visitâmes successivement la grande place, les promenades, sans oublier la belle avenue d'arbres qui se trouve sur la rive gauche de la Motala, l'arsenal, les forges, les fonderies, la prison des femmes, maison pénitentiaire organisée avec habileté et philanthropie, enfin les fabriques de drap qui, dans ces derniers temps, ont pris un développement considérable. Norrköping, qui passe pour la première ville manufacturière du royaume, occupe une très-grande étendue de terrain; ses rues sont larges, ses maisons bien bâties, et la plupart couvertes d'ardoises. Sa position sur la Motala, dont les eaux unissent le lac Wettern à la mer Baltique par un système d'écluses que je ferai connaître en parlant du canal de Götha, est très-avantageuse pour son commerce; de vastes magasins offrent aux marchandises apportées dans son enceinte un lieu de dépôt aussi sûr que commode.

Je fus surpris de retrouver à Norrköping, cité manufacturière, le calme profond, l'espèce de solitude apparente que j'avais remarqués dans les

autres villes de la Suède. Sans le bruit monotone des métiers et des machines, on serait tenté de croire cette ville inhabitée; personne dans les rues, personne aux portes, personne aux fenêtres, et cependant la population s'élève à 12,500 âmes. C'est que tous ici travaillent, hommes, femmes et enfants, tous sont soumis à la vie réglée et occupée des fabriques; les Suédois, confinés d'ailleurs dans leurs maisons par un hiver qui souvent dure plus de huit mois, contractent des habitudes de retraite et d'intérieur, qui font que, même pendant les beaux jours, ils songent peu à sortir. Cependant la curiosité a trouvé moyen de se concilier avec l'espèce de séquestration des habitants et avec la crainte du froid. Dans les maisons d'une certaine apparence, des miroirs doubles, fixés en dehors des fenêtres sur des pivots, comme en Belgique et en Hollande, permettent de voir du fond des appartements, et sans être aperçu, ce qui se passe dans la rue. A l'aide d'un cordon qui tourne la glace dans telle ou telle position, on a devant les yeux une sorte de lanterne magique vivante, mais à Norrköping elle n'est guère animée qu'aux jours de fête et aux heures où les ouvriers sortent des fabriques.

Autrefois Norrköping a eu quelque importance politique et les États de Suède y furent plusieurs

fois rassemblés; c'était aussi une assez forte place de guerre; ses fortifications, détruites par les Danois en 1567, avaient été rétablies, mais ruinées de nouveau par une escadre russe en 1719; elles n'ont pas été relevées depuis.

La Motala, dont les eaux rapides traversent Norrköping, où elles mettent en mouvement des usines importantes, sort du Wettern près de Motala; cette petite ville date à peine de 1823, et elle a déjà pris cependant une certaine importance; elle est remarquable par son port sur le lac, ses chantiers, et principalement par son établissement de construction de machines à vapeur, le seul de ce genre qui jusqu'à présent existe en Suède. La Motala, se dirigeant à l'est, traverse plusieurs lacs, dont les plus remarquables sont ceux de Roxen et de Glan. Aux approches de Norrköping ce fleuve se divise en plusieurs bras, dont le cours impétueux est accidenté par de nombreuses cataractes. Ces diverses chutes d'eau sont autant de puissants moteurs dont les fabriques de Norrköping tirent un immense avantage, mais la ville a aussi à en souffrir de grands inconvénients. Souvent la Motala déborde, brise ses digues et cause d'affreux ravages. Dans une débâcle, à la suite d'un hiver rigoureux, ses eaux furent arrêtées pendant plusieurs heures, à la sortie du lac de

Glan, par un barrage de glace, on vit alors à sec, dans toute sa partie inférieure, le cours tourmenté de la rivière; mais bientôt la masse d'eau, brisant avec fracas l'obstacle qui la retenait captive, se précipita sur la ville avec une effrayante impétuosité et en détruisit une grande partie.

Trois ponts unissent les deux rives de la Motala; l'un de ces ponts, bâti en pierre d'une seule arche, dans un endroit où la rivière roule au milieu des rochers comme un véritable torrent, est imposant par la hardiesse de sa construction; un autre, construit en bois et dont les poutres humides et couvertes de mousse ruissellent sous leurs écorces soulevées, présente au milieu de la ville l'aspect le plus pittoresque.

Norrköping est placée sur la limite septentrionale de la Gothie, à quelques milles de la Suède proprement dite, ou Svéaland. La Gothie, que je venais de parcourir dans toute son étendue et de traverser dans son centre, forme la partie occidentale du royaume de Suède. Elle est entourée de tous côtés par la mer; au nord seulement elle a pour limites le Svéaland et la portion du territoire norvégien sur laquelle a été construite la ville de Frédrikshall. Sa superficie n'est guère que du quart de celle de la Suède, et cependant sa population s'élève à 1,600,000 âmes, c'est-à-dire

aux deux tiers, à peu près, de la population totale du royaume. Cette agglomération de la population dans une seule province s'explique naturellement par la fertilité et la douceur relative du climat de la Gothie, qui est la contrée la plus méridionale et la plus riche de la presqu'île scandinave.

La Gothie, autrefois divisée en neuf provinces, aujourd'hui en douze préfectures, tire son nom des Goths, qui, après avoir fait la conquête de la partie méridionale de la presqu'île scandinave, s'y fixèrent et y formèrent un royaume. C'est de là que sortirent ces hordes de guerriers dont le flot s'avança rapidement vers le midi de l'Europe, renversant tout ce qui s'opposait à son passage. Ces peuples, en quittant les climats glacés du Nord, obéissaient sans doute à un instinct naturel, et suivaient en cela l'exemple des ces oiseaux voyageurs qui, à certaines époques de l'année, se réunissent en bandes innombrables pour venir se répandre dans les pays tempérés. Aussi les hommes du Nord (*Nordmænd*[1]) avaient-ils placé un corbeau sur leurs étendards, non-seulement parce que le corbeau est un oiseau de carnage qui avait porté secours à Odin en crevant les yeux du géant que le dieu combattait, mais peut-être encore parce que le corbeau est un de ces oiseaux voya-

[1] Mot danois duquel nous avons fait Normands.

geurs qui, suivant le cours des saisons, habitent le Nord ou le Midi.

Tous ces peuples venaient d'Orient; ceux d'entre eux qui restèrent dans la Scandinavie formèrent, après de longues divisions, le royaume de Gothie, qui, dans la suite, fut incorporé au royaume de Suède.

Le lendemain, à six heures du matin, j'étais à bord du bateau à vapeur qui, le jour même, devait me porter à Stockholm par la Motala, la Baltique et le lac Mälar. En peu d'instants les eaux rapides du fleuve nous eurent entraînés loin de Norrköping. Les rives de la Motala sont généralement plates et ont peu d'attraits pour le voyageur; comme d'ailleurs le ciel était chargé de brumes épaisses, je quittai le pont pour aller prendre place dans le salon du navire. Là se trouvaient réunis les passagers; je remarquai avec quelque étonnement que tous, malgré le froid et l'humidité, avaient la tête découverte. Pour moi, habitué à la liberté des usages du centre et du midi de l'Europe, j'avoue que je ne m'attendais pas à rencontrer ce raffinement de politesse chez les peuples du Nord, que, si improprement, on a longtemps désignés sous le nom de barbares. La Motala, comme tous les lacs et tous les cours d'eau de la presqu'île scandinave, est très-poissonneuse; elle fournit surtout une

quantité vraiment extraordinaire de saumons. Au moyen âge la pêche de ce poisson était tellement abondante en Suède et en Norvège, que l'on élevait des chapelles et même des églises avec le produit des offrandes des pêcheurs. On voit encore, m'a-t-on assuré, les ruines d'une semblable fondation à Faaberg, paroisse de Norvège située dans la préfecture de Hedemark, à petite distance du lac Miœsen, à trente lieues environ au nord de Christiania. A cette époque, chaque évêque prélevait une dîme sur les saumons pêchés dans les eaux de son diocèse. Aujourd'hui le saumon est encore si commun et a si peu de valeur en Scandinavie, que, lorsqu'un domestique entre en service, c'est presque toujours sous la condition de ne manger du saumon qu'une seule fois par jour.

La pêche a été de tout temps l'un des plus grands produits, l'une des plus abondantes sources de richesse offertes par la Scandinavie à ses habitants. Plusieurs villes doivent uniquement à leur position favorable pour la pêche la renommée ou l'état florissant dont elles ont joui. Parmi ces villes, nous avons déjà cité Falsterbo et Skanör. Cette dernière surtout remonterait, ainsi que Lund, à une époque fort ancienne, si l'on en croit les deux vers suivants dont le souvenir s'est conservé

dans le pays et qui sont rapportés par le savant professeur Stobœus dans sa dissertation sur Lund :

Da Christus lod sig föde,
Stod Lund og Skanör i gröde [1].

Deux milles au-dessous de Norrköping, le fleuve s'élargit tout d'un coup, et bientôt le balancement du navire avertit que l'on entre dans la Baltique ou plutôt dans le Bräviken, baie profonde qui reçoit les eaux de la Motala. Pendant quelque temps encore les côtes continuent d'être assez rapprochées, mais bientôt elles semblent se reployer sur elles-mêmes comme un rideau de théâtre, et la Baltique se développe dans toute son étendue.

La Baltique communique à la mer du Nord par le Cattégat et au Cattégat par trois détroits : le Sund, le Grand-Belt et le Petit-Belt; elle a environ 1,300 kilomètres de long; l'archipel d'Aland la divise en deux parties. Au nord est le golfe de Bothnie, au midi la Baltique proprement dite avec ses deux vastes golfes de Finlande et de Livonie.

Cette mer n'a pas de marée, ou, du moins, de marée appréciable. Les côtes sont d'un abord généralement difficile, presque partout hérissées de rochers, à l'exception de celles du sud, où l'on rencontre des bancs de sable non moins dange-

[1] Lorsque le Christ naquit, Lund et Skanör étaient florissantes.

reux. Des courants violents et opposés se font sentir dans la Baltique; le plus souvent les vents changent brusquement; en un mot, la navigation de cette mer est pleine de périls, et, du reste, elle n'est guère praticable avant la fin du mois de mai et cesse dans les premiers jours de novembre.

En nous dirigeant vers Stockholm, nous laissions derrière nous l'île de Gottland : nous en passâmes à une assez grande distance, et comme d'ailleurs le temps était sombre, il ne fallait pas même songer à en apercevoir les côtes. Cette île, qui forme la préfecture de Gottland, est située à 9 milles de la côte de Suède et n'a pas moins de 13 milles de long sur 4 de large; elle se compose d'un vaste plateau qui parfois descend en pente douce vers la mer, mais qui, le plus souvent, présente de hautes falaises découpées par des baies profondes. Le sol, entièrement calcaire, est d'une grande fertilité; mais l'agriculture y est encore dans l'enfance et aurait besoin de notables améliorations.

Les ruines trouvées dans cette île, dont la population s'élève aujourd'hui à près de 40,000 âmes, attestent son ancienne importance. Elle renferme plus de monuments du moyen âge que la Suède entière, et ce qu'il y a de remarquable, c'est que la plupart de ces monuments, aqueducs, tombeaux,

églises gothiques, sont dans un bon état de conservation. Tous ces restes des temps passés, auxquels, dans le pays, on semble attacher l'importance qu'ils méritent, étaient cependant en quelque sorte tombés dans l'oubli lorsque, par une circonstance fortuite et toute récente, ils furent de nouveau signalés à l'attention des savants : en 1836, M. Adolphe Billecocq, alors secrétaire de l'ambassade française à Stockholm, vint dans cette île pour faire une partie de chasse. Frappé de l'importance des anciens monuments qu'il rencontrait presque à chaque pas, ce diplomate, qui joint à un esprit distingué une érudition remarquable, se mit à les étudier avec soin; il se livra à de nombreuses recherches, et parvint à recueillir sur l'histoire de cette île et sur ses traditions des documents pleins d'un vif intérêt.

Gottland a brillé jadis à l'égal de Venise, et, de même que la reine de la mer Adriatique, elle domina dans les mers du Nord par son importance commerciale. Elle était devenue pour le Nord, par le Volga, comme Venise pour le midi, par l'isthme de Suez, l'intermédiaire du commerce de l'Inde avec l'Europe. Les marchands de l'île de Gottland avaient fortifié à grands frais Visby, leur capitale, qui se distinguait alors par sa splendeur et son opulence. Ce sont eux qui ont donné au monde

le code maritime de Visby, qui est devenu à la législation de la mer ce que les Pandectes sont aux lois civiles de l'Europe [1]. L'ascendant commercial toujours croissant de Venise et la voie nouvelle ouverte vers l'Inde par Vasco de Gama, en doublant le cap de Bonne-Espérance, amenèrent la ruine du commerce de Visby. Un siècle s'était à peine écoulé depuis cette époque, que cette foule de marchands qui se donnaient rendez-vous à Gottland l'avaient complétement désertée pour aller porter leur industrie sur un autre point du globe. La ville de Visby, ainsi abandonnée, ne tarda pas à tomber dans un oubli profond, et c'est probablement à cet oubli que l'on doit la conservation des monuments de l'île de Gottland. Tandis que toutes les autres villes anséatiques eurent plus ou moins à souffrir des diverses invasions qui les assaillirent, Visby est restée debout. Aujourd'hui elle compte dans son enceinte quatorze églises, qui toutes datent de l'époque de l'introduction du christianisme en Suède. Celles

[1] La compilation connue sous le nom de droit maritime de Visby est présentée, par la plupart des jurisconsultes et des historiens du Nord, comme le plus ancien monument de droit maritime du moyen âge. Cependant M. Pardessus a démontré (*Lois maritimes antérieures au* XVIIIe *siècle*, t. I, p. 425 à 462) que ce recueil était composé de règlements empruntés au *Consulat de la mer*, aux *Rôles d'Oléron*, aux *Codes maritimes de Lubeck et d'Amsterdam.*

que l'on trouve dans les diverses parties de l'île offrent aussi les formes les plus pures du genre gothique.

La composition du nom de cette île, formée de deux mots germaniques, *gott,* Dieu, et *land,* pays, a donné naissance à une légende qui ne manque pas de charme et de naïveté. Suivant cette tradition, Dieu, après avoir créé le monde, se promenant dans le ciel pour admirer son œuvre, eut l'idée d'employer un reste de limon qu'il avait entre les mains et de faire en petit le modèle de la terre qu'il venait de créer. Le hasard voulut qu'il fût alors au-dessus de la mer Baltique, sur laquelle il jeta son petit univers.

La douceur du climat de Gottland, la fécondité de son sol, riche en productions de toutes sortes, justifient le nom de *pays de Dieu* qui lui fut donné, et expliquent l'origine de cette légende [1].

Gottland est peu éloignée d'Œland; ces deux îles faisaient autrefois partie du royaume de Gothie. Œland, sous tous les rapports, est bien moins importante que Gottland. Elle a cependant 14 milles de long sur 1 1/2 de large; une partie seulement de son territoire, qui est généralement couvert de pâturages et de forêts, est cultivée; le

[1] Voir pour plus de détails l'article de M. Billecocq, *Journal des Débats* du 18 décembre 1836.

reste est occupé par des landes et des steppes entièrement stériles. Cette île, dont la population est de 23,000 âmes, n'est séparée du continent que par le détroit de Calmar, dont la largeur est d'un demi-mille suédois.

Calmar, qui a donné son nom à ce détroit et à la préfecture dont elle est le chef-lieu, compte près de 6,000 habitants. Cette ville, très-ancienne, était autrefois la capitale du Smoland, qui forme aujourd'hui les trois préfectures de Calmar, Jonköping et Kronsberg.

Après *l'incendie de 1647, qui la détruisit presque entièrement*, Calmar *a été reconstruite par la reine Christine*, sur l'île de Quarnholm, à la distance d'une portée de fusil des ruines de l'ancienne ville. Le château et les faubourgs, joints à la ville par un pont de bateaux, sont seuls aujourd'hui sur le continent, où Calmar tout entière se trouvait placée avant 1647. Calmar était autrefois bien fortifiée, défendue du côté de terre par un large fossé et une double muraille, et du côté de la mer par les deux forts de Grimskar et de Fredricskants. Son vieux château, entouré autrefois de fortifications importantes, a été presque entièrement détruit par l'incendie de 1647; relevé depuis, il a été transformé en maison de correction. Cette ville possède un chantier de construction pour

les navires; son port est petit, mais il est commode et sûr.

Calmar est célèbre à plus d'un titre, et son histoire se rattache souvent à celle de la Scandinavie tout entière. Mais cette ville doit surtout sa renommée au traité fameux connu sous le nom d'Union de Calmar, conclu le jour de la Trinité 1397 entre les trois nations scandinaves, et qui eut pour résultat de placer une triple couronne sur la tête de la fameuse Marguerite, fille de Waldemar III, roi de Danemark, surnommée la *Sémiramis du Nord*. Je laisse aux historiens le soin de raconter les exploits de cette femme illustre; mais je dois dire un mot de son entrée dans le monde, qui offre quelque chose d'aussi extraordinaire que le reste de sa vie. Waldemar III avait épousé Hedvige de Sleswig, princesse d'une beauté remarquable, ce qui ne l'empêcha pas de devenir éperdument amoureux d'une simple dame d'honneur et de délaisser sa femme, qu'il relégua dans un château. Il arriva par hasard que la dame d'honneur avait un grand attachement pour sa maîtresse, ou peut-être qu'elle n'avait aucun goût pour le roi. Quoi qu'il en soit, on raconte qu'elle feignit de consentir aux propositions de ce prince, mais en même temps elle prévint la reine du moment et de l'endroit où Waldemar devait venir la trou-

ver, prêta ses vêtements à Hedvige et la conduisit ainsi déguisée au lieu du rendez-vous. Marguerite, dit-on, fut le fruit de cette singulière rencontre.

Les environs de Calmar sont également riches en souvenirs historiques. Le promontoire de Stensö, situé sous les murs de la ville, se termine par une pierre que baignent les flots, et sur laquelle on lit cette inscription :

GUSTAVO IV ADOLPHO FELICITER REGNANTE
APPULSUS
GUSTAVI I LIBERATORIS REGISQUE SUECIÆ
DIE XXXI MAII MDXX LOCUM
UT TANTI VIRI VEL GRESSUS COLERET
LUDOVICUS XVIII
REX FRANCIÆ ET NAVARRÆ
A REGNO SUO AVITO PULSUS
IN SUECIA VERO NON EXULANS
SED GRATISSIMO HOSPITIO FRUENS
INVISIT
KAL. OCTOBRIS MDCCCIV [1].

[1] « Appelé sous le règne heureux de Gustave-Adolphe IV à venir en » Suède, non pas comme exilé, mais bien comme y jouissant de l'hospitalité la plus cordiale, Louis XVIII, roi de France et de Navarre, repoussé » du royaume de ses pères, a visité, le 1er octobre 1804, afin de rendre » au moins hommage aux traces du passage d'un aussi grand homme, le » lieu où, le 31 mai 1520, Gustave Ier apparut comme libérateur et comme » roi de Suède... »

En effet, le 31 mai 1520[1], par une de ces nuits éclatantes connues seulement dans les régions polaires, une barque armée de huit rameurs, après avoir longé silencieusement la côte occidentale du détroit de Calmar, alors entièrement obstruée par deux rangées de lourds vaisseaux de guerre, était venue déposer sur la pierre qui forme l'extrémité du promontoire de Stensö un guerrier revêtu d'une brillante armure. Les vaisseaux étaient ceux du roi de Danemark, Christiern II, auquel les massacres qui avaient récemment ensanglanté Stockholm ont valu le surnom de Néron du Nord. Le guerrier descendu sur cette pierre, où il s'était agenouillé pour demander à Dieu le succès de sa noble entreprise, était une victime miraculeusement échappée aux massacres de la capitale, revenu sur le sol suédois pour l'affranchir et le venger; c'était Gustave Wasa, celui que les Dalécarliens d'aujourd'hui, descendants de ses valeureux compagnons d'armes, appellent encore le grand Gustave.

Le 1er octobre 1804, le comte de Lille, Louis XVIII, obligé de quitter le château de Mitau pour se rendre en Angleterre, passait par Calmar, s'arrêtait avec quelques compagnons de son exil sur le rocher de Stensö, et rattachait un

[1] Voir l'article de M. Billecocq, *Journal des Débats*, 26 avril 1837.

nouveau souvenir à celui laissé par Gustave Wasa, en faisant graver sur la pierre l'inscription que nous venons de rapporter. Cette illustration de la roche de Stensö devait s'augmenter encore quelques années après. Car ce fut là précisément que Gustave-Adolphe IV, chassé de ses États, s'embarqua en 1819 et quitta la Suède pour toujours. Ainsi cette roche de Stensö, après avoir été le piédestal sur lequel le premier des Wasa apparut aux Suédois comme un libérateur, servit en quelque sorte de *marchepied au dernier rejeton de cette illustre famille, pour monter sur le vaisseau qui l'emmenait en exil.* Cette anecdote sur Louis XVIII m'en rappelle une autre qui me fut également racontée en Suède, que je puis donner comme authentique, et qui prouve, avec tant d'autres faits, combien ce roi avait une profonde connaissance du cœur humain. Lorsque les démonstrations de la France déterminèrent Paul I[er], empereur de Russie, à retirer à ce prince exilé l'asile qu'il lui avait accordé dans ses États, le roi Gustave-Adolphe IV, qui ne manquait pas de grandeur d'âme, mais qui, on le sait, a toujours été un des adversaires les plus implacables de la révolution française, envoya une frégate suédoise se mettre à la disposition de Louis XVIII, qui avait manifesté le désir de se rendre en Angleterre. Ar-

rivé dans les eaux de Riga, le capitaine de cette frégate, dont le nom m'échappe, vint prendre les ordres du prince. A sa vue une sorte d'inquiétude, d'hésitation, se manifesta parmi les personnages qui formaient la suite de Louis XVIII. En effet, le capitaine suédois était un jeune homme de vingt-quatre ans à peine, et il pouvait sembler imprudent à quelques-uns de se confier à un capitaine de cet âge. Mais Louis XVIII, sans paraître remarquer les appréhensions de ceux qui l'entouraient, suivit sans hésiter le jeune suédois, monta à bord, et là, au milieu de sa famille et de ses serviteurs, s'adressant au capitaine, il lui dit : « Lorsque vous retournerez à Stockholm, monsieur le capitaine, vous remercierez le roi d'avoir bien voulu placer mes destinées et celles de ma famille sous la sauvegarde d'un officier aussi jeune que vous l'êtes, car à votre âge, monsieur, on comprend mieux que plus tard les questions d'honneur. »

On écrirait des volumes si l'on voulait rapporter tous les faits que rappellent Calmar et ses environs; cependant il en est un encore que je ne puis passer sous silence :

Non loin de cette ville remarquable est située la plaine de Brävalla, célèbre par la victoire remportée sur les Danois par les femmes smolan-

daises. La Suède était alors divisée en circonscriptions appelées härad, c'est-à-dire en districts habités par cent hommes en état de porter les armes. Or, tous les soldats du härad de Brävalla étant partis pour une expédition lointaine; Taxe, capitaine danois, envahit tout à coup le härad à la tête de ses guerriers; ce qui lui était facile, puisque le Blekinge appartenait alors au Danemark, et que la plaine de Brävalla se trouvait ainsi près de la frontière. Les Danois, ne rencontrant aucune résistance, s'emparèrent du pays sans coup férir; mais une femme, nommée Blenda, conçut le hardi projet de leur arracher leur conquête. Elle envoya à toutes les femmes du härad le *budkasle* (bâton creux), dans lequel était un avis, un signal pour la défense du pays. Le budkasle passa de mains en mains, et eut bientôt fait le tour du härad. Au jour indiqué, toutes les femmes s'assemblèrent dans la plaine de Brävalla. Blenda divisa son armée en deux parties. A la tête des plus belles, revêtues de leurs habits de fête, elle marcha à la rencontre des Danois, après avoir eu soin d'armer et de placer en embuscade les plus hardies de ses compagnes.

Arrivée au camp de Taxe, Blenda obtint une entrevue; elle représenta la honte qu'il y aurait pour

des guerriers à livrer combat à des femmes, qui étaient toutes disposées à leur faire bon accueil et à se venger avec de jeunes et galants guerriers de l'abandon dans lequel les avaient laissées leurs maris et leurs amants. La paix fut bientôt conclue, et pour la célébrer Blenda offrit un banquet. On se rendit au lieu où, par ses ordres, avait été préparée la fête; les boissons les plus délicieuses, les mets les plus recherchés furent prodigués par les Smolandaises; les Danois, pleins de confiance, quittèrent leurs armes, puis on versa des flots d'hydromel, et l'engourdissement de l'ivresse ne tarda pas à s'appesantir sur tous les guerriers. Alors Blenda donne avec sa trompe le signal convenu, et la foule des Smolandaises, quittant le lieu où elles étaient cachées, se précipitèrent l'épée à la main sur les Danois incapables de se défendre. Taxe et ses soldats furent presque tous massacrés. Quelques-uns seulement prirent la fuite, et à la faveur des ténèbres purent échapper à la mort. De retour dans leur pays, ils firent le récit de leur défaite sous des couleurs mystiques. Surpris en effet au milieu de leurs rêves d'amour, ils avaient été frappés de stupeur et n'avaient pu se rendre compte de cette terrible apparition.

« Nous avons vu, dirent-ils, le soleil qui com-

» mençait à noircir et la lune qui tombait dans la
» mer. Alors Surtur, le noir, l'obscur, le voilé, le
» dieu du Midi, arriva roulant ses flammes; dans
» son glaive resplendissait le soleil du dieu des
» morts; alors on vit les rochers se briser, les
» géants errer, le ciel se fendre et les hommes
» fouler les voies de la mort. On vit le sombre
» dragon, s'élançant des rochers ténébreux, planer
» au-dessus des campagnes, et emporter les cada-
» vres; puis tout à coup s'éleva sur le haut du
» Ginali un palais *plus beau que le soleil*; ce pa-
» lais *resplendissant est la belliqueuse demeure*
» *d'Odin, où iront habiter à jamais les braves guer-*
» riers qui sont morts en combattant. »

Le triomphe de Blenda fut célébré par des fêtes, et les dépouilles des Danois furent partagées entre elle et ses valeureuses compagnes. Depuis ce fait héroïque, le härad prit le nom de *Varns land* (terre *bien défendue*), et les Smolandaises jouirent dans les successions des mêmes droits que les hommes, contrairement à l'usage établi dans le reste de la Suède et qui n'accordait aux femmes qu'une demi-part.

A voir les écharpes rouges dont se parent les Smolandaises, aux jours de fête, on dirait que leur costume se ressent encore aujourd'hui de leurs anciennes mœurs guerrières, d'autant plus qu'elles

ont le singulier privilége, lorsqu'elles se marient, de marcher à l'église au son du tambour.

La préfecture de Calmar touche à la préfecture du Blekinge, qui formait autrefois la province de ce nom, l'une des plus petites mais des plus fertiles de la Suède. Cette préfecture a pour chef-lieu Carlscrona, qui est en quelque sorte le Brest de la Suède. Cette ville, peuplée de treize mille habitants, fut bâtie par Charles XI. Elle renferme les chantiers de construction, les arsenaux, la flotte et tous les établissements de la marine suédoise. Ses bassins sont creusés dans le roc vif, et il est difficile de se faire une idée des travaux que leur exécution a demandés.

La position de Carlscrona, défendue par la nature autant que par l'art, est, sous le point de vue maritime, la plus importante du royaume. L'entrée du port est gardée par des îles et par des rochers énormes taillés en redoutes et armés d'une artillerie formidable. Carlscrona est, du reste, placée, ainsi que ses faubourgs, sur plusieurs îles liées entre elles par des digues et des chaussées, et cette position naturelle double, pour ainsi dire, la force que les ouvrages d'art lui ont donnée. On y remarque un mouvement et une activité qu'il est rare de rencontrer dans les villes de la Suède, et qui sont dus aux soldats de la garnison, aux ouvriers du port,

aux employés des diverses administrations et aux états-majors des troupes de terre et de mer réunis dans cette place.

Les habitants du Blekinge étaient autrefois la terreur de leurs voisins à cause de leurs mœurs sauvages. Toujours armés, toujours en querelle, ils se battaient jusqu'à la mort pour le moindre mot, et cela arrivait si fréquemment que, lorsque les femmes partaient avec leurs maris pour assister à une fête, elles avaient soin de se munir secrètement d'un linceul, sachant bien que presque toujours les repas se terminaient par des scènes de meurtre. Pour vider leurs querelles ces hommes farouches avaient adopté un genre de combat tout particulier. Les deux adversaires étaient attachés l'un à l'autre par leurs ceintures[1], afin qu'il leur fût impossible de reculer; puis, tirant leurs poignards, ils se montraient du doigt sur la lame combien de fer froid ils se sentaient capables d'endurer; après quoi commençait une lutte furieuse qui toujours se terminait par la mort de l'un des deux combattants, et souvent même par la mort de tous les deux.

Depuis que nous avions quitté les eaux de la Motala pour entrer dans la Baltique, nous naviguions au milieu d'îlots et de rochers sans nombre, com-

1 J'ai vu plusieurs de ces ceintures appelées *ceintures de duel*.

mencement de ce long archipel qui s'étend sans interruption sur toute la côte orientale de la presqu'île scandinave, depuis le 58e degré de latitude nord jusqu'au cercle polaire. Ces myriades d'îles, produites soit par l'action des eaux sur la côte, soit par des soulèvements volcaniques, rendent la navigation de ces parages extrêmement difficile. Comme la plupart n'ont pas de nom, les Suédois les ont réunies en groupes ou *skär* (du verbe suédois *skära*, prononcez *chera*, couper, tailler), désignés chacun par un adjectif tiré du nom de la province ou de la ville la plus voisine. Souvent notre navire n'avait que juste la place pour se frayer un passage à travers ce dédale qui me semblait inextricable, et cependant, guidé par un pilote habile, il en suivait paisiblement toutes les sinuosités, semblable à l'oiseau qui, sans jamais s'y heurter, voltige à travers les branchages d'une épaisse forêt.

Une semblable ceinture de rochers est, sans contredit, le plus formidable des remparts pour défendre les côtes d'un empire. Retranchée derrière ces fortifications naturelles, comme Venise derrière ses lagunes, Stockholm est invulnérable de ce côté. Malheur au pilote imprudent qui, sans être guidé par une longue expérience, oserait s'engager dans ce labyrinthe; la violence des vents et des

courants, et souvent d'épais brouillards qui viennent multiplier les dangers de ces innombrables écueils auraient bientôt mis fin à sa téméraire entreprise.

Pleins de variété dans leur configuration, ces groupes d'îles laissent tantôt apercevoir au loin la pleine mer, tantôt ils sont disposés en cercle, de manière à faire croire au voyageur, dont les regards sont bornés de tous côtés, qu'il navigue sur un lac; partout les rives offrent des sites admirables. Quelquefois les rochers, les pins et les sapins étaient remplacés par de vertes prairies et des bosquets d'arbres, sous le feuillage desquels se cachaient des châteaux, des maisons de plaisance ou des cabanes de pêcheurs. De temps en temps l'attention était détournée par le bruit d'une longue bande d'oies noires [1], que notre brusque arrivée au détour d'un rocher faisait fuir de ces recoins obscurs où elles aiment à chercher un abri. Le bateau à vapeur qui venait de Stockholm apparut tout à coup entre deux îles, et il passa si près de notre bord, que les deux pavillons aux couleurs de Suède, d'azur à la croix d'or, semblaient s'être touchés. Les flots sillonnés en sens contraire battaient avec force contre les rochers et lançaient leur écume neigeuse au feuillage des rives.

[1] Oie Cravan. *Anas Bernicla*, Linnée; *Anser Torquatus*, Grisch.

Après avoir tourné au nord, on suit la côte et l'on arrive bientôt en face de Nyköping, ville ancienne, située au fond d'une baie. Ses habitants, dont le nombre s'élève à 3,500, ont la réputation de parler le suédois avec une extrême pureté. Nyköping est le chef-lieu de la préfecture de ce nom, qui fait partie de la Suède proprement dite ou Svealand. Cette préfecture est située dans l'ancienne province de Sudermanie, remarquable par ses produits agricoles et minéralogiques, et qui se prolonge au nord jusqu'à la ville de Stockholm.

Nous passâmes à peu de distance de Trosa, petite ville mal bâtie, composée de deux rues principales, et qui cependant possède un bon port sur la Baltique. Trosa compte à peine 600 habitants; elle fait partie de la préfecture de Nyköping et se trouve à 3 milles environ de cette ville. Sur toute cette côte on pêche le strœmlinge (*clupeus harengus*), espèce de hareng particulier à la Baltique.

En avançant au nord, les îles semblaient diminuer de nombre, les côtes se rapprochaient; et nous naviguions au milieu d'une baie profonde. Bientôt nous laissâmes à notre droite Landsort, île la plus méridionale du skär ou archipel de Stockholm, après avoir passé assez proche de ses côtes pour distinguer son phare, dont les murailles blanchies tranchent singulièrement sur la teinte

azurée de la mer. L'extrémité septentrionale de la baie dont l'anse de Trosa fait partie n'est séparée du Mälar que par une étroite langue de terre; un canal a été creusé en cet endroit pour donner entrée dans le lac aux navires qui se rendent à Stockholm. Cette route à travers le Mälar est à la fois plus courte et moins dangereuse que la traversée de l'archipel, qui semble fermer entièrement la Baltique aux approches de la capitale.

A trois heures de l'après-midi notre paquebot ralentissait sa marche pour entrer dans le canal de Södertelje, où un système d'écluses met les eaux du Mälar en communication avec la mer. Le canal de Södertelje, ouvert à la navigation le 7 septembre 1819, abrége la route vers Stockholm de neuf milles suédois; sa longueur, y compris la traversée du petit lac Maren qui le divise en deux parties, n'est que d'environ un kilomètre; et cependant, malgré son peu d'étendue, ce canal n'en est pas moins un des travaux les plus dignes de fixer l'attention des voyageurs. En effet, il a été creusé dans une montagne de sable d'une élévation considérable, et il a coûté la treizième partie de la somme dépensée pour ouvrir le canal de Götha, qui est cinquante fois plus long; sa profondeur est de douze pieds suédois[1]; il a soixante

[1] Le pied suédois dont je parle ici est de $0^{m},2968$.

pieds de largeur, au niveau de l'eau, et trente au fond. Les tertres de gazon qui bordent le canal, rendus éblouissants par la poussière salée des flots, étaient couverts de marchands de pains d'épice et de biscottes fort estimés. On y voyait aussi bon nombre d'habitants de la ville de Södertelje, qui a donné son nom au canal.

Ce canal n'a qu'une écluse; sa traversée retarda notre marche de quelques minutes seulement, et bientôt nous entrions dans les eaux du Mälar. A gauche, on découvre alors la ville de Södertelje, située près du canal qui porte son nom, à 3 milles et 1/2 de Stockholm. Cette ville ne compte pas plus de 1,200 habitants, et cependant son commerce est assez étendu. Elle possède un lazaret, des filatures de coton et de nombreuses fabriques de bas; il s'y fait aussi un grand commerce de bois de construction. La position avantageuse de cette ville lui donnera sans doute dans l'avenir une grande importance commerciale.

De Stockholm à Köping, c'est-à-dire dans sa plus grande longueur, le lac Mälar a environ 12 milles suédois [1]; quant à sa largeur, elle varie à l'infini. Tantôt ses eaux s'allongent comme celles d'un fleuve, tantôt elles se développent à l'aise dans de

[1] Je rappellerai que le mille suédois a 10,625 mètres environ. Toutes les fois que je parlerai de milles sans désignation, il s'agira du mille suédois.

vastes bassins. Les îles, les îlots sans nombre dont le lac est couvert, ses rives garnies de sapins, de chênes, d'aunes, qui parfois s'avancent jusque dans l'eau, offrent une multitude de sites toujours divers, toujours pittoresques, et qui présentent à chaque instant de nouveaux sujets d'admiration. Aussi de tous côtés nous apercevions de nombreux châteaux, de charmantes maisons de campagne, où la noblesse de Stockholm vient passer la belle saison, et qui, en animant le paysage, en augmentent encore les charmes.

Bientôt au détour d'une île, couverte de sombres sapins qui fermaient l'horizon de leur épais rideau, entre deux montagnes qui s'écartèrent comme par enchantement, Stockholm s'offrit à nous, au milieu des forêts qui l'environnent, majestueusement assise sur des rochers de granit, d'où elle semble commander aux flots qu'elle domine. Au moment où cette reine du Nord apparut à nos yeux, un rayon de soleil, échappé des nuages, vint répandre une vive clarté sur les dômes et les clochers de ses édifices, tandis que le reste du paysage, plongé dans l'obscurité d'un ciel orageux, formait comme un cadre sévère à ce délicieux tableau. Stockholm ne se présente pas en amphithéâtre comme Gênes et Naples, ni à fleur d'eau comme Venise et Copenhague; dissé-

minée sur une multitude d'îlots, de presqu'îles, de langues de terre découpées par les eaux de la Baltique et du Mälar, elle offre aux yeux du voyageur étonné comme une mosaïque d'eau, d'édifices, de rochers et de verdure, unique au monde, et dont aucune autre ville ne peut donner une idée. Cependant nous approchions; Stockholm développait devant nous ses faubourgs bâtis au nord sur le continent, et ses autres quartiers posés sur des îles. Déjà nous pouvions contempler le vaste palais du roi, les édifices publics et cette double forêt de mâts qui se dressent au milieu de ses deux ports. Tous ces objets passaient rapidement, et j'admirais encore, cherchant à saisir les détails de ce magnifique tableau dont j'avais peine à embrasser l'ensemble, lorsque le bateau à vapeur aborda au pied du palais de la cour de justice, vieux monument remarquable par ses dimensions et ses tours.

En ce moment un bruit confus me fit sortir de l'extase dans laquelle m'avait plongé ce magnifique panorama de la capitale de la Suède, dont je cherchais à saisir les traits les plus saillants. Les cris redoublaient, un grand mouvement commençait à se faire autour de nous, et notre bâtiment n'avait pas encore touché terre qu'une foule d'individus se précipitèrent à notre bord, au risque de tomber

à la mer ; on aurait dit un abordage : nous étions envahis et mis au pillage par une nuée de portefaix, de commissionnaires ou cicerone, véritables oiseaux de proie qui, dans tous les pays du monde, viennent s'abattre sur le voyageur et s'attacher à lui de gré ou de force. Au milieu de la confusion générale, je m'efforçais, à l'aide de mes compagnons de voyage, de rassembler notre bagage, lorsque je fus abordé par un homme d'assez bonne mine qui m'adressa la parole en français, c'était un cicerone. J'acceptai ses offres de service, et quelques instants après je pus me présenter au bureau de la douane, où j'eus à subir une visite sévère, mais à laquelle il fut procédé avec tous les égards possibles. Mon bagage fut ensuite placé sur une petite charrette à bras, et sous la conduite de mon nouveau guide je m'acheminai à travers la ville. Il faisait beau, et cette promenade à pied, qui me permettait de satisfaire ma curiosité, était parfaitement de mon goût ; mais d'ailleurs il n'y aurait pas eu moyen de faire autrement ; car à Stockholm on ne trouve pas cette quantité de voitures de louage qui se rencontrent à chaque pas, non-seulement dans les autres capitales, mais encore dans presque toutes les villes de quelque importance des divers États de l'Europe.

J'étais donc enfin à Stockholm, cette antique

cité, aujourd'hui déchue peut-être d'une partie de sa splendeur passée, mais qui n'en reste pas moins justement célèbre par sa magnifique position et la grandeur de ses souvenirs. De loin l'imagination m'avait représenté cette ville, si reculée vers le septentrion, comme ne montrant qu'à la lueur incertaine d'un pâle soleil ses palais couverts de glaces éternelles ; de près, elle m'apparaissait tout aussi resplendissante que Paris dans un de nos plus beaux jours d'été. Le soleil brille à Stockholm avec autant d'éclat que partout ailleurs : le ciel du Nord offre des beautés qui ne le cèdent en rien à celles du Midi ; les nuages, agités par les vents et richement colorés par les rayons du soleil, produisent d'admirables effets, qui parlent plus peut-être à l'imagination que l'azur toujours bleu du ciel de Naples.

CHAPITRE V.

Difficultés pour les logements. — Installation. — Petites misères de la vie du voyageur. — Poste aux lettres. — Promenade nocturne. — Situation et aspect général de Stockholm. — Exposition d'une mariée. — Étymologies du mot Stockholm. — Souvenirs historiques des premiers temps de cette ville. — Le château royal. — Trésor de Gustave Wasa. — Bibliothèque. — La Bible du Diable. — Aurora Konigsmarck et Charles XII. — Vertus privées de ce roi. — La cathédrale. — Église de Riddarholmen. — Tombeau des Wasa. — Église allemande. — Faubourg du sud. — — Sainte-Marie-Madeleine et Sainte-Catherine. — Églises du faubourg du nord. — Intolérance religieuse en Suède.

Depuis plus d'une heure je courais les rues de Stockholm à la suite de mon guide, et je n'avais pas encore trouvé un appartement convenable. Nous désirions, mes compagnons de voyage et moi, être logés au même étage, avoir chacun notre chambre, puis une salle à manger et un salon communs; ce n'était pas, comme je pus bientôt m'en convaincre, chose facile à rencontrer ici. A Stockholm en effet on n'attend pas les étrangers et rien n'est préparé pour les recevoir; cette ville n'est pas pour les voyageurs un lieu de passage : la plupart de ceux qui visitent cette belle capitale n'ont

pas d'autre destination. Ils viennent pour y séjourner, et je dois ajouter qu'ils sont amplement dédommagés des fatigues et des frais du voyage par la vue de cette magnifique cité et des intéressantes contrées qui l'environnent.

A l'époque où je visitai Stockholm il n'existait dans cette ville que peu de maisons où les voyageurs pussent descendre; elles servaient à la fois d'hôtels et de restaurants. Nous avions visité les principales, mais les appartements que l'on nous y offrit nous parurent petits et peu commodes; nous redoutions d'ailleurs le mouvement continuel, les allées et les venues d'un hôtel, et nous nous décidâmes à l'unanimité pour un logement dans une maison particulière. A Stockholm, comme dans toutes les villes importantes, un grand nombre de bourgeois louent des chambres et des appartements garnis; mais, la nuit approchant, notre cicerone ne découvrait qu'avec peine les écriteaux. Il s'adressait donc un peu au hasard, et comme il n'existe pas de portiers dans les maisons, souvent il lui fallait monter jusqu'au troisième étage pour avoir une réponse. Pendant les recherches et les pourparlers de notre interprète, nous restions en plein air et dans l'obscurité, car la ville est fort mal éclairée; enfin, las de tout ce manége, nous arrêtâmes dans la rue de la Reine (*Drottning-Gatan*)

un logement propre, assez vaste, et qui remplissait à peu près les conditions désirables. Là nous trouvions en outre l'avantage de pouvoir prendre nos repas sans sortir de chez nous, la maîtresse du logis s'étant engagée à nous servir selon nos désirs et nos goûts, et nous promettant de préparer notre nourriture avec une recherche toute bourgeoise. En un quart d'heure tout fut conclu, tout fut arrêté avec les maîtres du logis.

Suivant notre usage, nous tirâmes nos chambres au sort, et je fus assez heureux pour avoir en partage une chambre à cheminée. C'était là un grand avantage, convoité par chacun de nous : une cheminée, surtout une cheminée qui ne fume pas, (et j'avais sur ce point toutes les assurances de l'hôtesse) est chose rare partout, mais surtout à Stockholm. Empressé de jouir de mon privilége, je me hâtai de faire allumer du feu; mais, hélas! quel désenchantement : ma cheminée fumait, fumait à outrance... c'était à ne pas y tenir. Je voulus ouvrir... impossible... Il y avait des doubles fenêtres et des châssis dormants qui ne donnaient passage à l'air, comme je l'appris plus tard, que par des vasistas que je ne pouvais découvrir. Déjà mon voisin se récriait, il était envahi, et nous allions être littéralement enfumés, lorsque par bonheur la servante survint apportant une partie du souper.

La pauvre fille ne savait pas un mot de français, nous ne connaissions pas un mot de suédois : dans l'impossibilité de me faire comprendre, je la pris par le bras et la poussai dans ma chambre en ayant le soin de refermer tout aussitôt la porte, afin d'empêcher la fumée de s'introduire dans le reste de l'appartement. La malheureuse, surprise et étouffant d'ailleurs, se mit à pousser des cris effroyables qui retentirent dans toute la maison. Nos hôtes accoururent et tout rentra bientôt dans l'ordre : j'appris à ouvrir les fenêtres, et je jurai de ne plus tenter d'allumer, pendant mon séjour en Suède, du feu dans les cheminées, bien résolu à me contenter à l'avenir des bons gros poêles du pays, au risque d'avoir quelquefois mal à la tête.

Cependant le souper était servi; l'air de la mer avait excité notre appétit et nous nous apprêtions à réparer le temps perdu; mais on nous présenta de tels ragoûts qu'il nous fut impossible de manger; le pain même manquait, et pour le remplacer on nous offrit de ces galettes desséchées qui font les délices des Suédois, et auxquelles nous n'avons jamais pu nous habituer. La maîtresse du logis avait déployé tous ses talents culinaires, et, à force de raffinements, elle était parvenue à nous faire la plus détestable cuisine. La pauvre femme fut désespérée de ne pas nous avoir satisfaits; je

lui demandai pour l'avenir des viandes grillées, rôties ou bouillies et des légumes à l'anglaise : elle promit tout ; mais ce soir-là il fallut aller se coucher sans souper.

Les premiers moments de notre séjour à Stockholm furent consacrés au repos ; nous en avions véritablement besoin, après le long et pénible voyage que nous venions de faire. Chaque matin notre cicerone, qui parlait assez de français pour être un interprète passable, venait à l'ordre ; comme il était doux, obligeant, soumis et fort empressé, je ne tardai pas à l'attacher entièrement à notre service. Flamand avait fait le voyage de Torneä, et il passait d'ailleurs pour un des plus actifs et des plus intelligents cicerone de la capitale.

Mon premier soin avait été de me présenter à la poste pour y retirer notre correspondance, car depuis Copenhague nous n'avions pas de nouvelles de France, et celui-là seul qui a voyagé connaît véritablement la douce émotion que l'on éprouve à briser le cachet d'une lettre et à dévorer les lignes tracées par une main amie. Le service de la poste se fait en Suède, même dans la capitale, avec une lenteur désespérante. Les lettres doivent toujours être affranchies, c'est la première condition pour qu'elles partent, mais ce qui est bien autrement incommode, c'est que, dans tout le royaume, sans en excepter

Stockholm, elles ne sont jamais portées à destination. L'administration se contente d'afficher dans une des salles de l'hôtel des postes les noms des destinataires qui doivent venir chercher leur courrier. Il est donc nécessaire de passer ou d'envoyer tous les jours à la poste si l'on veut avoir sa correspondance, et il arrive souvent, comme on peut le comprendre, que des lettres restent ainsi affichées des mois entiers avant d'être réclamées, surtout lorsqu'elles sont adressées à des personnes qui ne les attendent pas et qui, par ce motif, négligent d'envoyer à la poste. A Stockholm il n'existe pas non plus ce qu'on appelle en France la *petite poste,* de telle sorte que l'on est obligé de faire porter les lettres en ville par exprès, si l'on veut ne pas courir le risque de les voir arriver quelquefois à destination huit jours après leur date. On peut juger par-là combien ce service public est arriéré en Suède; mais on m'a assuré que, depuis mon passage à Stockholm, on y avait introduit d'importantes améliorations.

Quelques jours après mon arrivée, je sortis de notre logement vers le soir, seul et sans guide, pour faire une promenade en ville. Le ciel était pur, étoilé; la lune, justement dans son plein, s'élevait au dessus des collines qui couronnent Stockholm et jetait sa clarté pâle et mystérieuse sur cette singulière cité. Je marchai longtemps au hasard, suivant

cette longue rue de la Reine où nous demeurions, et qui semblait ne devoir jamais finir. J'arrivai enfin à une place qui me parut vaste et régulière, et sur laquelle se dressait une statue équestre. Au delà s'étendait un pont de pierre, remarquable par ses formes et ses dimensions; puis apparaissait, au-dessus de ses terrasses, le château royal, qui se détachait en silhouette au milieu de cette nuit lumineuse; des vaisseaux dormaient à l'ancre, rangés dans le port, tandis que des barques légères sillonnaient en tous sens la surface brillante du Mälar, qui se déroulait au loin au milieu d'îles et de rochers chargés de forêts et de maisons. En voyant les pâles lumières qui s'échappaient à travers les triples fenêtres de la demeure royale, je ne pus m'empêcher de songer à la singulière et admirable destinée du roi que la Suède s'est choisi, à la destinée de ce guerrier illustre, qui est venu, après vingt années de combats, se reposer sur le trône des Wasa. C'est donc là, me disais-je, qu'habite le roi Bernadotte, ce Français qui, par son génie et ses qualités éminentes, a su, au milieu de tant de catastrophes, se conserver une couronne et fonder une dynastie!

Stockholm est une ville très-vaste dont les divers quartiers sont dispersés sur un sol accidenté, découpé dans toutes ses parties par les eaux du

Mälar et les flots de la Baltique, et dont l'ensemble forme un paysage rempli tout à la fois de grandeur, de grâce et de sévérité. Cette ville, unique en son genre, a un aspect tout particulier et qui excite au plus haut degré l'intérêt du voyageur. Les rues, excepté toutefois celles de la cité, sont généralement régulières et fort larges. Cette largeur des rues est une précaution prise contre les incendies, si fréquents et si terribles dans les contrées du Nord. Malheureusement le prix élevé des terrains ne permet pas ici d'isoler les maisons et de les entourer de jardins, comme on le fait dans presque toutes les autres villes de la Suède. Les quais et les ports ont un aspect de magnificence et de grandeur qui frappe l'imagination; l'activité et le mouvement que l'on y remarque attestent l'importance commerciale de cette riche cité; de nombreuses places, la plupart décorées de statues, embellissent les divers quartiers; ces statues, qui représentent les plus grands rois de la Suède, sont en bronze et reposent sur des socles de porphyre tiré des belles carrières d'Elfdal, en Dalécarlie; presque toutes ont été modelées en Suède, mais fondues à l'étranger. Les maisons, construites en briques ou en pans de bois, sont recouvertes d'une couche de plâtre qui leur donne un aspect monumental; la toiture est faite en

tuiles concaves, en feuilles de cuivre et souvent en tôle de fer. Les constructions de pierre sont assez rares, et les maisons n'ont généralement que peu d'élévation; quelques-unes cependant ont deux et jusqu'à trois étages. On ne connaît pas les trottoirs à Stockholm : il n'en existe que sur le pont du Nord; le pavage, fait avec des galets ou de mauvais cailloux, est fort désagréable pour les piétons : aussi, extrêmement fatigué de ma promenade, je cherchais à regagner mon logement, lorsque tout à coup j'aperçus un rassemblement considérable devant une maison d'assez belle apparence. Des gens du peuple, des bourgeois et même des personnes qui semblaient appartenir à la classe distinguée de la société se pressaient à la porte. Sans l'heure avancée, j'aurais pu croire assister à l'entrée d'un théâtre, mais je savais qu'en Suède, comme dans tout le Nord, les théâtres ouvrent et ferment de très-bonne heure, et comme il était près de dix heures, les spectacles de Stockholm, loin de commencer, étaient plutôt sur le point de finir. M'étant approché à tout hasard, je me mêlai à la foule et commençai par regarder autour de moi pour découvrir quelqu'un à qui parler.

J'avais déjà fait plusieurs tentatives inutiles, et, bien qu'on m'eût assuré qu'à Stockholm on parlait

français dans les rues, je commençais à désespérer d'obtenir une réponse à cette question que, pour la dixième fois au moins, j'adressais à mes voisins : « Où allons-nous? Allons-nous au spectacle? » lorsqu'un homme en habit de matelot me répondit enfin : « Oui, monsieur, au spectacle, et à un spectacle gratis, ajouta-t-il en riant : vous allez voir l'exposition d'une mariée.

— L'exposition d'une mariée, repris-je, que voulez-vous dire? Je ne vous comprends pas.

— Oui, monsieur, l'exposition d'une mariée, et d'une jolie mariée, la fille du comte ***. Mais, en France, n'exposez-vous donc pas les mariées comme en Suède?... Venez, venez, monsieur... vous allez voir. »

En achevant ces mots, mon homme me prit par le bras, et, m'entraînant avec lui, il me fit franchir le seuil de la porte. Au pied d'un double escalier couvert de tapis et de vases de fleurs, éclairé avec luxe, se tenaient plusieurs laquais en grande livrée, occupés à maintenir l'ordre et à faire monter et descendre les curieux. Mon tour vint enfin, je gravis quelques marches et suivis la foule. Après avoir traversé plusieurs pièces décorées et meublées avec un goût et une recherche remarquables, et dans lesquelles régnait un air de fête, j'arrivai au milieu d'un salon tout resplendissant de lu-

mières et de fleurs disposées avec art. Sur une sorte d'estrade, entourée de glaces, de tentures, de tapis et de fleurs, une délicieuse jeune fille était debout, en grand costume de mariée ; elle portait une robe de satin blanc d'une exquise simplicité ; une couronne de fleurs blanches, un bouquet de corsage, des diamants, quelques bijoux complétaient sa toilette. La jeune fille était placée entre les deux maréchaux de la noce, les chevaliers d'honneur, et près d'elle, à quelques pas en arrière, se trouvait rangée toute sa famille ; chacun passait devant la mariée, qui répondait avec un air candide et gracieux aux paroles et aux saluts qui lui étaient adressés. Lorsque je m'approchai il me sembla entendre ces mots exprimés dans le langage muet des yeux et de la physionomie, quelquefois plus expressif que celui de la parole. « Vous pouvez me regarder... mon front n'a pas à rougir... ma couronne de mariage est sans tache. »

Après l'exposition, le marié, qui ne paraît jamais à cette cérémonie, vient chercher sa fiancée pour la conduire à l'église ; le pasteur dresse alors l'acte religieux qui sert en même temps d'acte civil, comme cela se faisait en France avant la révolution, puis il procède à la cérémonie du mariage.

En Suède, pas une jeune fille ne marche à l'autel avant d'avoir été ainsi exposée aux regards du

public ; la fille du plus riche seigneur comme celle du dernier artisan est soumise à ce singulier usage. La veille ou le jour même du mariage les portes de la maison de la mariée restent ouvertes, la jeune fille doit apparaître au grand jour et supporter les regards de tous.

Cet usage, critiqué par beaucoup de voyageurs, et qui, au premier moment, paraît en effet bizarre, doit, suivant moi, avoir une grande influence sur les mœurs. Il n'est pas possible en Suède de se marier secrètement comme cela se fait dans beaucoup d'autres pays ; la jeune fille qui sait à l'avance devoir être exposée publiquement lors de son mariage, ne tremblerait-elle pas à la seule pensée d'avoir à rougir en ce jour solennel? La coupable oserait-elle placer sur son front la blanche couronne des mariées qui, en ce pays, ne saurait, comme ailleurs, cacher les fautes de la jeune fille? L'exposition des mariées est un usage fort ancien ; on peut même dire qu'il a existé de tous temps en Suède, et, selon toute apparence, il était dans les mœurs des anciens Scandinaves.

Je n'ai pas l'intention de faire ici une description détaillée de la ville de Stockholm ; cette description a déjà été faite bien des fois, je crois donc inutile de la recommencer, et je regarde d'ailleurs comme impossible de donner sans

plans[1] et sans vues une idée même imparfaite de cette admirable cité, où les beautés de la nature tout autant que celles de l'art frappent profondément les étrangers. Je veux cependant dire quelques mots sur les principaux monuments de cette ville, sur l'époque et l'histoire de sa fondation.

Bien des fois on a discuté sur le mot Stockholm, ou plutôt sur les deux mots suédois *Stock*, poutre, *holm*, île, et l'on a cherché à en reconnaître la signification et l'étymologie; la plupart des voyageurs et des savants ont interprété tout naturellement le nom donné à Stockholm en disant qu'une partie de cette ville avait été construite sur pilotis. Cette explication paraît en effet satisfaisante au premier abord, mais elle ne saurait être admise par ceux qui ont visité et connaissent la capitale de la Suède, attendu que la partie la plus ancienne de Stockholm n'a pas été bâtie sur pilotis; plus tard seulement et pour augmenter la ville, l'on a eu recours à ce genre de construction. La ville en effet a été d'abord placée sur une petite île située à l'endroit même où le lac Mälar, que les poëtes scandinaves appellent l'œil de la Suède, vient verser ses eaux douces dans la Baltique. Cette île n'était autrefois, dit-on, qu'une presqu'île, et

[1] Voir le panorama de Stockholm fait par M. C. J. Billmark, artiste suédois. (*Paris, Rittner et Goupil*)

la manière dont elle a été détachée du continent est expliquée par un fait historique assez curieux.

Vers le commencement du onzième siècle, Olof, fils du roi norvégien Harald, surpris par une flotte suédoise, au moment où il ravageait les rives du lac Mälar, dans lequel il avait pénétré, fuyait vers la mer ; ses vaisseaux, poursuivis de toutes parts au milieu des sinuosités et des écueils du Mälar, inconnus à ses pilotes, prirent une fausse direction et vinrent se jeter dans une baie profonde, où ils furent bloqués par la flotte suédoise. Tout espoir était perdu; quelques jours encore et il fallait se rendre faute de vivres. Mais Olof, ayant reconnu que la baie dans laquelle ses vaisseaux se trouvaient acculés n'était séparée de la mer que par un isthme fort étroit, conçut la pensée hardie de s'ouvrir un passage de ce côté; les Norvégiens se mirent à l'œuvre : en quelques jours un canal fut creusé, la presqu'île devint alors une île, et les vaisseaux norvégiens purent gagner le large. Le détroit ainsi creusé par Olof fut appelé le détroit du roi.

L'étymologie du mot Stockholm est aussi expliquée de la manière suivante : en 1188, Sigtuna, ancienne capitale de la Suède, ayant été détruite par une invasion des peuples de l'Est, ses habitants cherchèrent une position avantageuse pour construire une ville nouvelle. Ils creusèrent alors une poutre,

et, après y avoir enfermé, dit-on, tous leurs trésors, ils la lancèrent à la mer, résolus à se fixer à l'endroit où elle irait échouer ; les pauvres exilés espéraient ainsi voir le ciel désigner le lieu le plus favorable. La poutre vint, dit-on, s'arrêter sur une île sablonneuse à l'entrée du Mälar ; la ville y fut bâtie, et de là viendrait le nom de Stockholm (île de la Poutre). Cette fable est des plus invraisemblables et ne mérite vraiment pas qu'on la discute. Quant à moi, je crois plutôt que le mot Stockholm signifie île des poutres, parce que l'île où la ville fut fondée était autrefois couverte de chênes et de sapins énormes ; ou bien encore si le mot *stok* signifiait en langue gothique, comme on me l'a dit, détroit, eau courante, Stockholm alors voudrait dire l'île du détroit ou l'île de l'eau courante : île du détroit, en raison du détroit qui met en communication le lac Mälar avec la Baltique ; île de l'eau courante, à cause du courant violent, de l'espèce de chute d'eau produite par l'ouverture du canal creusé par le Norvégien Olof. Il résulterait de ces dernières explications, assez satisfaisantes du reste, que l'île sur laquelle a été fondée Stockholm aurait donné son nom à toute la ville.

Quelle que soit l'étymologie de son nom, Stockholm est placé dans une admirable position, et la plupart des voyageurs se sont accordés à dire que

cette ville doit être préférée à toutes les autres capitales de l'Europe, si on excepte peut-être Constantinople. Les divers aspects qu'elle présente, soit du côté du Mälar, soit du côté de la Baltique, sont surprenants par leurs variétés autant que par leurs beautés naturelles.

Comme toutes les villes maritimes, Stockholm doit sa fondation à des pêcheurs; à l'endroit où s'élève aujourd'hui la capitale de la Suède, avaient d'abord été placées quelques pauvres cabanes; la position vraiment unique de cette petite colonie lui procura un agrandissement rapide, et lorsqu'en 1188, Sigtuna, ancienne capitale du royaume, fut détruite par une invasion de barbares, ses habitants vinrent bâtir sur cette île, et fondèrent Stockholm; mais ce ne fut véritablement qu'au milieu du treizième siècle, vers l'an 1252, que la ville naissante prit de l'importance; Birger-Jarl, alors régent du royaume, comprit le premier les avantages de la position de Stockholm et tout son avenir. Cet homme extraordinaire pour son temps sentit la nécessité de fortifier l'entrée du Mälar qui devait défendre sa capitale; dans ce but il la fit entourer d'un mur épais de granit [1], coupé en certains endroits pour laisser entrer les eaux

[1] On retrouve encore aujourd'hui à Stockholm les traces de ces premières fortifications et des canaux qu'elles renfermaient.

dans des canaux intérieurs, éleva plusieurs tours et bâtit une forteresse sur l'éminence où l'on voit aujourd'hui le château.

La ville, d'abord circonscrite à l'île où elle avait été fondée, s'agrandit successivement par des constructions établies sur pilotis. Les ports du Mälar et de la Baltique furent garnis de fortes palissades en bois, ainsi que l'île des Chevaliers, appelée alors île des Chênes et plus tard île des Moines. Plusieurs pestes et les guerres civiles qui suivirent l'Union de Calmar ravagèrent Stockholm, et sous Christian II, le Néron du Nord, cette ville fut décimée par d'épouvantables massacres; les deux siéges qu'elle soutint à cette époque ne lui furent pas moins funestes, et ce ne fut que sous Gustave Wasa, quand ce prince eut renversé le tyran danois, qu'elle put jouir d'un commencement de prospérité. Stockholm n'eut pas à souffrir seulement de la guerre civile; malgré ses fortifications, les pirates pénétrèrent plus d'une fois dans le Mälar et ravagèrent ses environs; tous ces malheurs retardèrent pendant de longues années l'agrandissement de la capitale de la Suède.

Les constructions de bois ne furent remplacées par celles en pierre qu'à la suite des incendies fréquents qui dévastèrent la ville. La plupart des nouvelles maisons furent alors construites d'après

les règles et le goût de l'architecture allemande; cependant on retrouve encore à Stockholm quelques restes d'architecture gothique, et l'une des maisons les plus remarquables en ce genre est celle qu'habita le roi Louis-Philippe pendant son séjour à Stockholm, lors de son voyage en Laponie. Jean III, fils du grand Gustave, Charles IX, Charles X, Charles XI et surtout Gustave III furent, parmi les rois de Suède, ceux qui contribuèrent le plus à l'embellissement et à la prospérité de leur capitale. Sous les règnes de Gustave-Adolphe et de sa fille Christine, beaucoup de belles maisons et de palais furent construits par les généraux suédois enrichis pendant la guerre de Trente ans; mais c'est à Gustave III surtout que Stockholm doit l'importance et la grandeur qui en font une des premières villes de l'Europe. Passionné pour les beaux-arts, ce prince leur donna une puissante impulsion; il fit élever le pont du Nord, la Bourse, le palais du prince Charles, et le théâtre où il trouva la mort; enfin la Suède marcha sous son règne dans une voie de civilisation et de progrès. Le dernier roi, Charles XIV Jean, a fait bâtir des hôpitaux, des casernes et l'hôtel de la poste aux lettres; je ne doute pas que le roi Oscar ne marche sur les traces de son illustre père et de ses prédécesseurs, et ne contribue,

comme eux, à l'embellissement de Stockholm. J'ai entendu parler de travaux et de projets qui, mis à exécution, placeront cette ville au premier rang parmi les capitales de l'Europe, auxquelles elle n'aura plus rien à envier sous le rapport du luxe et de la grandeur monumentale.

De tous les édifices de Stockholm, le château est sans contredit, par ses dimensions et son architecture, le plus remarquable. Il est situé dans la Vieille-Ville ou Cité (*Staden*), qui, malgré ses rues étroites et tortueuses, n'en est pas moins un des quartiers les plus intéressants de la capitale. La masse régulière et majestueuse du château se présente tout d'abord aux yeux du voyageur, soit qu'il arrive par terre ou par mer. La colline, sur le sommet de laquelle il est construit, s'abaisse en pente douce jusqu'au bord du Norrström, détroit qui met en communication le Mälar avec la Baltique; les eaux du lac le baignent d'un côté, de l'autre les flots de la mer. Ce vaste monument, percé de nombreuses fenêtres, domine toute la contrée et semble commander la ville et les deux ports où se pressent d'innombrables navires venus de tous les points du monde ; on ne saurait choisir pour une demeure royale une position plus agréable ni plus majestueuse. A la place qu'il occupe s'élevait jadis une forteresse commencée par le fondateur de Stock-

holm, Birger-Jarl, et terminée par son fils, le roi Waldemar. La situation de cette forteresse à l'entrée du Mälar lui donnait une grande importance; elle défendait les rives du lac et les meilleures provinces de la Suède, exposées sans cesse aux ravages des pirates. Sous sa tour immense, plusieurs fois dévastée par l'incendie, restaurée, puis détruite par les flammes vers la fin du dix-huitième siècle, existait un caveau divisé en quatre voûtes de sept mètres de hauteur; au dire des historiens, Gustave Wasa y avait entassé tant de barres d'argent qu'à sa mort on pouvait à peine en ouvrir les portes; six ans plus tard, Eric XIV avait épuisé le trésor de son père, et au moment où cet indigne fils de Gustave fut enfermé à Gripsholm par ordre du roi Jean, son frère, on n'eût pas trouvé dans ce même caveau assez de métal pour en faire un clou.

Le château fut construit d'après les plans de Nicodème Tessin, vers 1692, sous Charles XI; quelques années suffirent à l'élever, mais le 7 mai 1697, un incendie terrible le détruisit de fond en comble. Le corps du roi Charles XI, mort le 5 avril, et encore exposé sur son lit de parade, fut sauvé à grand'peine par un soldat, et l'on n'eut que le temps d'enlever les titres de la couronne et une partie de la bibliothèque. La famille royale fut obligée de se réfugier dans le vieux palais

(*Gamla-Kungshuset*), situé dans l'île de Riddarholmen; d'autres disent qu'elle trouva un refuge dans la maison du feld-maréchal Wrangel; le palais n'existait plus, il fallut le reconstruire entièremeut. Mais les guerres de Charles XII, son séjour à l'étranger, et surtout l'épuisement du trésor retardèrent longtemps cette grande entreprise. Le comte Charles Tessin, qui en fut d'abord chargé, reprit sur un plan plus vaste encore l'œuvre de son père; mais, nommé en 1741 conseiller du royaume, il abandonna la direction des travaux au baron Charles Harleman, qui n'eut pas les moyens de les pousser avec activité, de sorte que le palais ne put être habité par la famille royale qu'en 1753.

Tel qu'on le voit aujourd'hui, cet édifice, construit en briques recouvertes de plâtre, et peint en jaune pâle, forme un vaste quadrilatère de quatre étages, bâti dans le style italien, et flanqué de deux ailes qui s'avancent en terrasses vers le détroit; entre ces deux ailes, plus basses que le reste de l'édifice, se trouve un parterre, garni de fleurs, appelé *Logården*. Une balustrade en marbre, décorée d'un double escalier extérieur, termine ce jardin, réservé à la famille royale. Tout l'édifice, dont l'architecture est noble et sévère, présente un aspect à la fois simple et grandiose. Il se termine par un toit plat à l'italienne, et il offre dans

son ensemble une masse considérable qui pourtant ne manque pas de grâce. Ses larges portiques et ses longues galeries servent de passage et facilitent la circulation du quartier.

Au nord, la façade placée vis-à-vis le pont semble la plus imposante par sa hauteur et son étendue ; la pente du sol la fait paraître plus élevée que le reste de l'édifice : cette partie du château, ornée d'un vaste balcon, renferme les appartements de la famille royale. Là règne une élégante simplicité, et une foule d'objets précieux que l'on y admire en font un véritable musée. Sur la même façade une rampe soutenue par des piliers et des blocs de granit, de dimension cyclopéenne, conduit à l'une des portes du château. On y remarque deux lions fondus sous Charles XII avec le bronze des canons pris sur l'ennemi ; ce sont les seuls gardiens de cette entrée du palais, qui n'a jamais été souillé par le sang. Les rois de Suède, généralement chéris et respectés de leurs sujets, n'ont pas besoin de tout l'appareil guerrier qui forme le complément obligé des autres demeures royales, mais qui ne garantit pas un souverain du juste ressentiment de son peuple.

La façade du midi donne sur une vaste place qui descend en pente douce vers le Mälar, où elle se termine par un bel escalier demi-circulaire.

Sur cette place, dans la partie qui touche au lac, se trouve la statue de Gustave III; en face, et vis-à-vis l'église Saint-Nicolas, s'élève un obélisque de granit érigé par l'ordre de ce roi en l'honneur des citoyens de Stockholm, pour rappeler l'appui qu'ils lui prêtèrent lors de la guerre de Finlande. Un portail avec six fortes colonnes corinthiennes, couronnées de trophées en plomb, œuvre du célèbre Meyer, est le seul objet remarquable de cette façade. Les appartements supérieurs de cette partie du château sont destinés aux cérémonies publiques. Le trône, en argent massif, est placé dans la salle appelée *Riksaal* (salle de l'empire); c'est là que le roi prononce les discours par lesquels il ouvre et ferme la diète; cette salle, qui est vaste et ornée avec goût, sert aux bals et aux grandes réunions. A côté se trouve la chapelle royale, décorée avec une grande magnificence, et où l'on admire une chaire toute dorée, exécutée d'après les modèles de Tessin et de Harleman.

La façade de l'ouest est ornée de galeries en arcades et de colonnes d'ordre dorique sur lesquelles s'élèvent des caryatides chargées de chapiteaux corinthiens. Entre chacune des colonnes on remarque des médaillons qui représentent les rois de Suède de Gustave Ier à Charles XI; ces portraits en plomb sont aussi l'œuvre de Meyer. Deux

ailes s'avancent en demi-lune de ce côté du château et forment la cour extérieure ou l'avant-cour; là se voient un corps de garde et quelques canons, placés plutôt comme ornement que comme moyen de défense. Ces canons servirent cependant en 1743 : 15,000 Dalécarliens, maîtres d'Upsal, avaient pénétré en tumulte dans Stockholm et campaient en face du château sur la place de Gustave-Adolphe ; ils demandaient une exemption d'impôts, le supplice des généraux qui avaient abandonné la Finlande, et appuyaient les prétentions du roi de Danemark à rétablir l'Union de Calmar; ils avaient commencé les hostilités, le château les mitrailla jusqu'à ce qu'ils se fussent rendus.

Les façades extérieures du château ne sont pas pareilles, les ailes diffèrent de forme et de dimension ; cependant l'édifice, dont les fenêtres et les corniches suivent une même ligne sur les quatre faces, paraît régulier dans son ensemble.

Les appartements de la famille royale et les salles de réception n'occupent qu'une partie du château; le reste renferme les archives du royaume, les titres et correspondances du cabinet du roi, les archives des ministères de la justice et des affaires étrangères, et, de plus, les collections d'objets d'art et de curiosité.

Ces collections occupent les deux ailes : on

pense bien que je les parcourus à loisir et que je les examinai avec la plus grande attention. Le musée de sculpture, créé par Gustave III, occupe plusieurs salles dans la partie du nord ; on y remarque des monuments égyptiens fort curieux et un grand nombre de statues romaines, parmi lesquelles on admire le groupe des neuf Muses et l'Endymion trouvé en 1783 dans la villa Adrienne, près de Tivoli. On distingue, entre les statues modernes, les œuvres de Fogelberg, de Byström et de Sergel. La statue de Charles XII, par Byström, m'a paru très-belle, et les modèles de toutes celles de Sergel ont excité mon intérêt ; j'ai pu me convaincre que l'art de la statuaire était ici plus avancé que la peinture; cependant il existe en ce genre quelques artistes distingués : MM. Södermark et Sandberg, peintres d'histoire, et Wickemberg. Cet artiste, qui a laissé de charmants tableaux de genre, est mort à Paris en 1846, fort jeune encore. La galerie de peinture offre un grand nombre de tableaux de l'école moderne; mais ceux des écoles flamande, hollandaise et italienne forment sa principale richesse. Les meilleurs sujets de peinture et de sculpture décorent les appartements du roi, ami des arts et connaisseur éclairé.

Un escalier étroit conduit à la bibliothèque, vaste salle entourée intérieurement de galeries

et divisée en deux étages. Cette bibliothèque ne compte guère que soixante-dix mille volumes et cinq à six mille manuscrits, bien qu'elle jouisse, comme celles de Lund et d'Upsal, du privilége de recevoir gratuitement un exemplaire de tous les ouvrages nouveaux, astreints, comme en France, au dépôt légal. On doit la création de cette bibliothèque à Gustave Wasa, qui fit réunir à cet effet tous les livres des couvents lors de leur sécularisation : ses successeurs continuèrent son œuvre ; mais Gustave-Adolphe fit transporter beaucoup de ces livres de Stockholm à Upsal, et Christine, à son départ pour l'Italie, emporta trois mille manuscrits des plus précieux qui sont restés à Rome. Au nombre des rois qui ont le plus enrichi la bibliothèque, il faut compter Charles X, qui lui fit don des ouvrages enlevés pendant ses conquêtes à la Pologne et au Danemark. Un des manuscrits les plus précieux de cette riche collection est le *Codex Aureus*, traduction latine des quatre évangiles, écrite en lettres d'or sur des feuillets de parchemin alternativement blancs et pourpre. On montre aussi au voyageur un autre manuscrit fort curieux par ses dimensions : on l'appelle la *Bible du Diable;* il renferme la Bible, l'histoire du peuple hébreu par Josèphe, une chronique de Bohême par Cosmos, et divers autres opuscules, le tout sur cent

cinquante peaux d'âne. Ce manuscrit, pris à Prague pendant la guerre de Trente ans, doit sans doute son nom à l'image du diable placée en tête d'un chapitre intitulé *Confessio peccatorum*. Une vieille légende raconte comment le diable aurait lui-même pris soin de tracer les caractères qui remplissent ces immenses feuillets : un pauvre moine condamné à mort eut promesse de grâce s'il couvrait d'écriture, en une seule nuit, cent cinquante peaux d'âne; le moine ne voulut pas même essayer, et pourtant le lendemain la tâche était accomplie. Ce prodige fut attribué au diable, d'autant mieux que son image se trouvait en tête d'un des chapitres et que le moine était d'ailleurs accusé de sortilége.

Je vis, grâce à l'obligeance du bibliothécaire, une Bible annotée par Luther, ainsi que des manuscrits islandais traitant des mœurs et de l'histoire des peuples du Nord.

Outre les musées et les collections dont j'ai parlé, le château royal renferme encore plusieurs objets de curiosité; on me fit voir, entre autres choses, les vêtements que portait Charles XII au moment de sa mort, et le costume encore tout taché de sang dont Gustave III était revêtu lorsqu'il fut assassiné.

Je ne voulus pas quitter ce palais sans avoir

contemplé le portrait de Charles XII ; je me fis présenter celui qui passe pour le plus ressemblant ; je le considérai avec une vive émotion, et il fallut même que la voix de mon guide m'arrachât à la rêverie qui s'était emparée de moi devant les traits énergiques du héros suédois.

— « Tournez-vous de ce côté, Monsieur, me dit-il, et regardez cette toile.

— La jolie femme ! m'écriai-je.

— Oui, bien jolie, continua le guide, et pourtant dédaignée.

— Par qui ? repris-je, quel homme a pu méconnaître à ce point son bonheur ?

— Celui que tout à l'heure vous considériez, Charles XII. Voici les détails intimes de cette histoire que sans doute vous ne connaissez qu'imparfaitement. Cette jeune fille est Aurora Konigsmarck. Auguste de Pologne, craignant les armes de notre roi, résolut de le subjuguer par ses propres passions ; il fit choix dans ce but d'Aurora Konigsmarck, et l'envoya en Suède avec mission de plaire à Charles et d'endormir sa valeur guerrière. Mais ce prince n'était pas de trempe à devenir un roi fainéant ; un jour que, rentré au palais couvert de sueur, il était à moitié déshabillé, Aurora se présenta pour le servir ; le roi la fit sortir aussitôt sans même daigner la regarder. Une autre fois elle l'at-

tendit dans une salle qu'il devait traverser au retour du bain; Charles XII, indigné de l'état de nudité de cette femme, la fit chasser honteusement; et, quand on lui eut dit que c'était la noble Aurora Konigsmarck, il donna l'ordre formel de lui interdire l'entrée du palais. Aurora, qui avait fini par concevoir elle-même la passion qu'elle avait d'abord voulu inspirer, quitta la Suède et alla mourir en Pologne de dépit et d'amour. »

Charles XII ne se laissa jamais dominer par l'amour des femmes; sous ce rapport, il s'imposa des lois dont il ne s'est point écarté. Il était aussi d'une sobriété extrême et ne restait à table que le temps strictement nécessaire pour prendre ses repas; son corps comme son âme étaient infatigables; tout le luxe qu'il se permettait consistait à changer chaque mois d'armes et de vêtements. Les armes qu'il remplaçait de la sorte étaient distribuées de sa propre main à ses généraux et à ses officiers comme témoignage de satisfaction; c'est ainsi que tant de familles, en Suède, possèdent des armes de Charles XII.

Je quittai le château royal en me promettant bien d'y revenir plus d'une fois pendant mon séjour à Stockholm. Je vis en sortant un superbe escalier de marbre qui mène aux appartements du

roi, et à l'est un autre escalier non moins magnifique.

Après le château, les monuments publics les plus remarquables de Stockholm sont les églises, au nombre de vingt.

La cathédrale Saint-Nicolas est l'église la plus ancienne de la ville; on croit qu'elle a été bâtie, en 1264, par le fondateur même de Stockholm. Malheureusement elle s'élevait sur l'éminence que le château occupe aujourd'hui, et il devint nécessaire d'en sacrifier une partie au plan de construction de cet édifice.

Telle qu'elle existe à présent, l'église Saint-Nicolas ne remonte qu'à la première moitié du dernier siècle; son vaste vaisseau, décoré d'un portail simple et régulier, est surmonté par une tour carrée qui s'élève en retrait à chaque étage et présente des pilastres et des architraves. Cette tour est couronnée par une coupole à jour. L'ensemble de l'église est lourd, et son architecture extérieure manque de développement; mais l'intérieur offre quelques objets d'art et des curiosités, dont deux surtout attirent l'attention, ce sont le tableau du Jugement dernier de Klœcker Ehrenstrahl, et une statue équestre de saint Georges terrassant le dragon. Cette dernière œuvre date de 1489; elle est, dit-on, le travail unique d'un fameux sculpteur de

cette époque. On prétend que Steen-Sture l'ancien l'acheta à Anvers, et qu'il fit ensuite poignarder l'artiste pour l'empêcher de produire autre chose. Cette fable absurde, rapportée par plusieurs voyageurs, est d'autant plus invraisemblable que ce prétendu chef-d'œuvre ne mérite à aucun égard pareille célébrité.

Le tableau de l'autel, en or, ivoire et argent, dans le genre de la statuaire éléphantine, est remarquable, ainsi que le casque et le bouclier suspendus à un pilier, et que l'on dit avoir appartenu au roi norvégien Olaüs le saint. On admire encore parmi les tombeaux conservés dans la cathédrale celui d'Arfwerdson, exécuté par Byström. C'est à Saint-Nicolas que se fait aujourd'hui le couronnement des rois de Suède.

En sortant de la cathédrale (*Storkyrkan*), je continuai la visite des églises de Stockholm, à laquelle j'avais consacré ma journée; je m'acheminai vers celle de Riddarholmen, la plus ancienne après Saint-Nicolas, et la plus intéressante par les monuments historiques qu'elle renferme. Cette église a pris le nom d'une île du Mälar, appelée Riddarholmen (*île des Chevaliers*), sur laquelle se dresse son large vaisseau construit en briques. Sur la fin du treizième siècle, cette île porta le nom d'île des Moines, à cause d'un couvent qu'y fonda Magnus Ladulas en

témoignant le désir d'y être enterré. L'église de Riddarholmen, incendiée plusieurs fois et plusieurs fois reconstruite, est aujourd'hui le Saint-Denis et le Panthéon de la Suède; là reposent les dépouilles mortelles des rois et des princes, celles des chevaliers de l'ordre des Séraphins et des plus grands hommes du pays. Le premier aspect de ce temple est assez pittoresque, et forme un assemblage de coupoles, de petits clochers et de tourelles auxquels l'irrégularité ôte malheureusement tout caractère de grandeur; et, comme d'ailleurs l'édifice n'est pas assez isolé, l'effet général est peu satisfaisant.

Un clocher surmonté d'une flèche élancée, remarquable par la légèreté de ses formes autant que par son élévation, dominait ce curieux monument. Ce clocher, entièrement recouvert de cuivre doré, était l'une des merveilles de la capitale. Outre le mérite du travail, il avait, si l'on en croit certaines personnes, celui d'avoir été pris en Danemark pendant la brillante campagne de 1658. Les Suédois ayant pénétré, sous la conduite du valeureux Charles X, jusque dans Copenhague, auraient trouvé la charpente d'un clocher que l'on venait de terminer pour une église de cette ville; après l'avoir apportée à Stockholm, ils l'auraient employée pour construire ou plutôt pour réparer

l'église de Riddarholmen. Ce temple, en effet, remonte bien au delà de 1658, comme le prouvent les monuments qu'il renferme ; mais il a été incendié et restauré à diverses époques, ce qui pourrait à la rigueur donner l'apparence de la réalité au fait que je rapporte sans en garantir l'authenticité. En juillet 1835, frappé par la foudre, et entièrement détruit par l'incendie terrible qu'y alluma le feu du ciel, ce clocher s'écroula avec un bruit épouvantable, enfonça la toiture de l'édifice, dont la charpente entière fut brûlée ; heureusement on avait eu le temps d'enlever toutes les richesses rassemblées dans ce temple, autrement la perte eût été irréparable pour la Suède. En effet, dans l'intérieur de cette église ont été déposés les étendards, les drapeaux et tous les trophées des victoires remportées par les armées suédoises; on y voyait aussi les tombeaux des Wasa, qui, pendant trois siècles, ont fait de la Suède une des plus puissantes nations du monde. Des souterrains, placés des deux côtés du chœur, contiennent, dans des cercueils, recouverts de velours et d'or, les cendres des souverains de la Suède; je voulus les visiter. L'esprit ne peut se défendre d'une émotion et d'un respect involontaires en présence des tombeaux dans lesquels dort la famille entière des Wasa. Noble et héroïque famille qui a produit tant de grands hom-

mes ! Ces rois à l'esprit chevaleresque, au lieu de chercher à s'établir dans leurs États d'une manière ferme et durable, se sont laissé prendre au vain éclat des conquêtes, et ont négligé les intérêts solides de la nation qu'ils étaient chargés de diriger, pour aller porter la guerre sur le sol étranger. Gustave Ier, chef de cette noble race, et Charles XI, l'un des plus grands rois de la Suède, sont les seuls peut-être qui aient pu dominer ce penchant irrésistible des conquêtes, cette passion des batailles qu'apportaient en naissant tous les Wasa. Ces grands capitaines ont usé leur vie en guerres le plus souvent stériles, épuisant la Suède d'hommes et d'argent, sans lui procurer autre chose que de la gloire en échange de sacrifices énormes. Semblable à ces arbres qui croissent sur le granit, et qui, étendant de toutes parts leurs larges racines sans pouvoir les enfoncer dans la terre, sont bientôt renversés par la moindre tempête, la dynastie des Wasa, mal affermie sur le trône de la Suède, ne pouvait s'y maintenir : elle a disparu. Elle a disparu, laissant après elle une gloire immortelle sans doute, mais inutile, comme ces météores qui apparaissent dans l'espace, produisent un rayon de clarté céleste et s'effacent en laissant après eux une trace lumineuse dont on ne peut garder que le souvenir.

Des chapelles particulières sont consacrées à Gustave-Adolphe, à Charles X, Charles XI et Charles XII. Le tombeau du vainqueur de Narva est en marbre noir ; une peau de lion en cuivre doré, les insignes de la royauté et l'épée qu'il portait à Frederickshall sont les seuls ornements de ce sévère monument. Le 26 avril 1844, le roi Charles XIV Jean est venu prendre sa place dans l'église de Riddarholmen, à côté des anciens monarques de la Suède.

Au moment de mon voyage, les réparations exécutées dans cette église par ordre du roi en rendaient l'entrée difficile. Un clocher élégant et découpé à jour comme une dentelle, a remplacé, en 1838, celui que le feu du ciel avait détruit trois ans auparavant. L'édifice, aujourd'hui entièrement restauré, est, m'a-t-on assuré, fort remarquable par lui-même et par les objets précieux qu'il renferme; il ne laisserait rien à désirer si la flèche qui le surmonte avait plus d'élévation.

Non loin de la cathédrale, on voit, dans la cité, l'église allemande consacrée à sainte Gertrude. L'architecture de ce temple, entièrement couvert en cuivre, le fait ranger au nombre des plus intéressants édifices de la capitale. Il date de la renaissance. Son massif, presque carré, est surmonté d'une tour au-dessus de laquelle s'élance une flèche

fort élevée et qui renferme un jeu de vingt-huit cloches, le seul carillon de la capitale. De légères colonnes, des statues, des sculptures bizarres rendent la décoration extérieure de cette église tout à fait digne d'attention et rappellent l'époque où elle a été bâtie.

L'intérieur, orné de nombreux tableaux, parmi lesquels on distingue les portraits de Luther et de Mélanchton peints, dit-on, d'après nature, et appartenant à l'école de Holbein, offre entre autres objets remarquables une belle chaire d'ébène et de marbre blanc.

La partie de la ville dite faubourg du Sud, qui forme, ainsi que le faubourg du Nord, un des quartiers, et non un véritable faubourg de la capitale (car à Stockholm le mot faubourg doit être pris dans la même acception que lorsqu'on l'emploie à Paris pour désigner le quartier Saint-Germain ou le quartier Saint-Antoine), renferme deux églises, Sainte-Marie-Madeleine et Sainte-Catherine. On peut se rendre par terre et par eau dans ce quartier le plus pauvre mais le plus pittoresque de la ville. Pour y aller par terre, on traverse deux ponts-levis jetés sur les écluses qui le séparent de la cité. Les rues voisines de la mer et du Mälar sont tracées au milieu de rochers de granit et ombragées par quelques bouquets d'arbres, et l'on y rencontre un

grand nombre de maisons en bois et de pauvres chaumières de la plus chétive apparence, mais qui, dans le paysage, sont du meilleur effet. Les rues larges et spacieuses y sont plus rares que dans les autres quartiers de la ville; le faubourg du Sud, habité par des artisans et des ouvriers, renferme du reste de belles fabriques, et on ne saurait mieux le comparer qu'à notre faubourg Saint-Antoine: moins, toutefois, la vie et le mouvement de ce quartier populeux de la capitale de la France. Pour gagner par eau le faubourg du Sud, le trajet est plus court que par terre, mais des rampes difficiles et de mauvais escaliers humides, qu'il faut gravir, rendent le chemin beaucoup plus pénible.

L'église Sainte-Marie-Madeleine présente une tour carrée, dont les quatre étages s'élèvent en retrait à une hauteur considérable; on la dit fort ancienne, mais ce qui me frappa avant tout fut le cimetière placé autour de ce temple. Ce cimetière, remarquable par son étendue autant que par les monuments dont il est parsemé, forme un jardin agréable, tenu avec la plus grande recherche; les allées, les bancs, les gazons sont fréquentés par des promeneurs: car en Suède l'asile de la mort ne cause aucun effroi, et à Stockholm particulièrement les fenêtres et les portes d'une quantité de maisons s'ouvrent sur les cimetières; l'on trouve

tout naturel d'aller se promener et de conduire les enfants jouer autour des tombeaux ; on montre généralement à ce sujet une indifférence que je n'ai jamais vue ailleurs.

L'église Sainte-Catherine, située presqu'au bout du faubourg du Sud, a été bâtie en 1656 par Charles X et consacrée par ce roi sous le nom de sa mère. Ce temple fut incendié au commencement du dix-huitième siècle et reconstruit à la même époque ; c'est à sa restauration que s'applique la date de 1715, qui se lit à l'extérieur, et non à sa fondation, ainsi que l'avaient pensé plusieurs voyageurs. Sainte-Catherine est placée sur l'un des points les plus élevés de Stockholm, à l'endroit même où le farouche Christian fit brûler les cadavres des victimes de novembre 1520, après les avoir laissés plusieurs jours exposés dans les rues et sur les places publiques de la capitale. La masse imposante, quoique irrégulière, de cet édifice, est dominée par une majestueuse coupole flanquée de quatre tourelles. L'intérieur simple et sévère offre une voûte hardie qui n'est supportée par aucun pilier; quelques tableaux, un lustre en cuivre d'une dimension peu commune et d'un travail rare ; la chaire, l'orgue, le maître-autel, des sculptures et des bas-reliefs sont autant d'objets d'admiration pour les visiteurs.

En quittant l'église Sainte-Catherine, je gagnai le bord de la mer et montai dans l'un des nombreux batelets qui mettent en communication les différents quartiers de la ville; deux vigoureuses Dalécarliennes me transportèrent en un instant sur la petite île de Castelholmen. Les Dalécarliennes sont les batelières de la capitale et les seules femmes de Stockholm dont le costume offre quelque chose de vraiment pittoresque : elles portent un cotillon court, attaché à un corsage de couleur tranchante; des bas rouges ou bleus chinés, et pour chaussure des souliers ornés de rubans ou de bandes d'étoffe de couleur vive. Ces souliers, terminés en pointe, sont sans quartiers; la semelle s'applique sur une sorte de talon élevé placé vers le milieu du pied. Ces chaussures, qui ressemblent beaucoup pour la forme à celles des marchandes de poisson de nos villes maritimes, ont l'avantage de tenir les pieds aussi secs que possible sur les dalles toujours humides des ports, et facilitent, dit-on, la marche par leur forme particulière.

Un pont de bois établit la communication entre l'île de Castelholmen, où je venais d'aborder, et l'île plus importante de Skeppsholmen (*île des Vaisseaux*). Ces deux îles de la Baltique sont couvertes de rochers et d'arbres au milieu desquels

s'élèvent de jolies et pittoresques maisons. Castelholmen renferme un château-fort peu considérable. Du point culminant de Skeppsholmen, on jouit d'une belle vue de la capitale ; la cité, le palais, les églises, les clochers, les coupoles, le pont et le faubourg du Nord et ses nombreux édifices se déroulent en amphithéâtre aux yeux du spectateur, qui contemple à ses pieds les eaux de la Baltique, dont les flots viennent battre les côtes escarpées de l'île, tandis que le tableau est borné derrière lui par les frais bosquets de Djurgärden, qui s'étendent au loin. La nuit s'avançait rapidement et je dus quitter, bien malgré moi, ce magnifique spectacle.

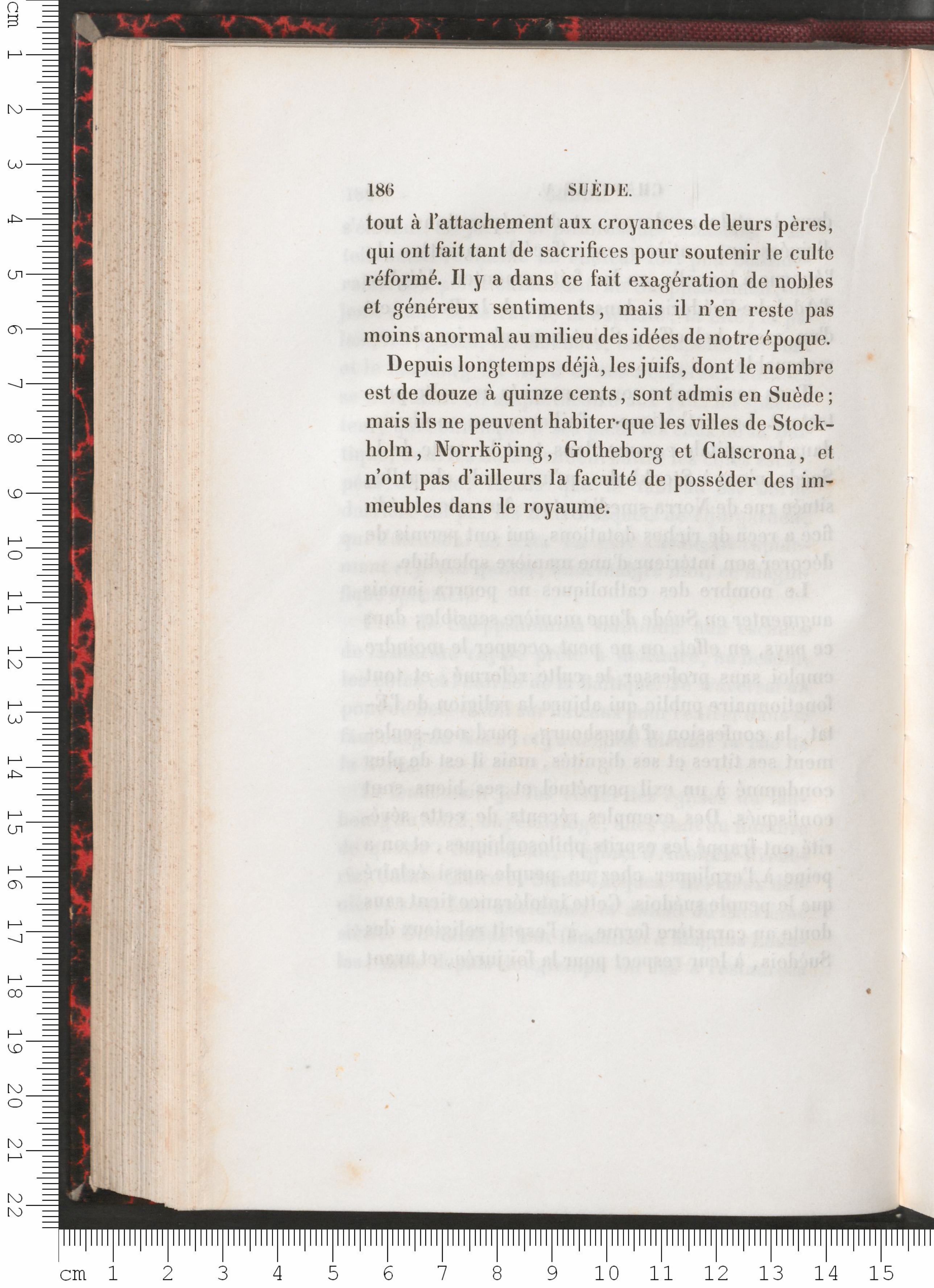
Près de Skeppsholmen stationne une escadre de la marine royale prête à défendre, au besoin, les côtes et l'entrée de la Baltique. Je traversai un pont de bois établi sur bateaux pour rentrer dans le faubourg du Nord, et j'atteignis bientôt la rue de la Reine.

Le lendemain je fus visiter les églises du faubourg du Nord, où j'étais logé; elles sont au nombre de quatre : Saint-Jean, l'église d'Adolphe-Frédéric, Sainte-Claire et Saint-Jacques. Les deux dernières sont fort anciennes et datent du treizième siècle. On attribue leur fondation à Magnus Ladulas ; mais depuis longtemps on les a restaurées

dans le style moderne, et des réparations mal dirigées ont entièrement effacé le caractère de l'époque à laquelle on les fait remonter. L'église d'Adolphe-Frédéric, dans la rue de la Reine, est d'un assez bel effet; Saint-Jean n'a rien de remarquable.

Tous ces temples sont consacrés au culte protestant. Les catholiques, d'ailleurs peu nombreux dans la capitale comme dans tout le reste de la Suède, n'ont à Stockholm qu'une seule chapelle, située rue de Norra-smedjegatan. Au reste cet édifice a reçu de riches dotations, qui ont permis de décorer son intérieur d'une manière splendide.

Le nombre des catholiques ne pourra jamais augmenter en Suède d'une manière sensible; dans ce pays, en effet, on ne peut occuper le moindre emploi sans professer le culte réformé, et tout fonctionnaire public qui abjure la religion de l'État, la *confession d'Augsbourg*, perd non-seulement ses titres et ses dignités, mais il est de plus condamné à un exil perpétuel et ses biens sont confisqués. Des exemples récents de cette sévérité ont frappé les esprits philosophiques, et on a peine à l'expliquer chez un peuple aussi éclairé que le peuple suédois. Cette intolérance tient sans doute au caractère ferme, à l'esprit religieux des Suédois, à leur respect pour la foi jurée, et avant



tout à l'attachement aux croyances de leurs pères, qui ont fait tant de sacrifices pour soutenir le culte réformé. Il y a dans ce fait exagération de nobles et généreux sentiments, mais il n'en reste pas moins anormal au milieu des idées de notre époque.

Depuis longtemps déjà, les juifs, dont le nombre est de douze à quinze cents, sont admis en Suède; mais ils ne peuvent habiter que les villes de Stockholm, Norrköping, Gotheborg et Calscrona, et n'ont pas d'ailleurs la faculté de posséder des immeubles dans le royaume.

CHAPITRE VI.

M. le comte Charles de Mornay. — Son accueil. — Sa position en Suède. — Recommandations. — Audience du comte Wetterstedt. — Promenade à Djurgården. — Rosendal. — Vase de porphyre. — Buste du poète Bellman. — Promenades de la capitale. — Statue de Charles XIII. — Place de Gustave-Adolphe. — Statue équestre de ce prince. — Palais. — Théâtre. — Pont du Nord. — Écuries du roi. — La Monnaie. — Palais de la noblesse. — Noblesse de Suède. — Statue de Gustave Wasa. — Les gibets de Stockholm. — M. André Retzius. — Musée de zoologie. — Le baron Berzelius. — Dîner chez le premier ministre. — Le comte Wetterstedt. — Le Sup. — Famille des Brahé. — Les excellences suédoises. — Ordres de Suède. — Les toasts. — Pourquoi nous n'avons pas été reçus à la cour de Suède. — Spectacles. — La famille royale.

Quelques jours après notre arrivée à Stockholm, nous nous présentâmes à M. le comte de Mornay, ministre plénipotentiaire près la cour de Suède. Ce diplomate distingué nous accueillit avec la bienveillance et la cordiale aménité qui lui sont habituelles, sans même avoir pris connaissance de nos lettres de recommandation. M. de Mornay, d'une famille noble et ancienne, a retrouvé jusque sur le sol scandinave, la trace de ses illustres aïeux. Au seizième siècle, un Mornay quitta la

France à la suite des dissensions religieuses pour se réfugier en Suède ; devenu général des armées suédoises et favori d'Éric XIV, il voulut arracher à sa prison ce malheureux prince. La conspiration fut découverte ; et Jean III, n'ayant pu s'attacher l'épée de ce généreux Français, la brisa pour ne plus avoir à la redouter. Le 4 septembre 1574, Mornay fut décapité, et payait ainsi de la tête son crime de fidélité. Le représentant de la France en Suède est un de ces hommes comme on en trouve peu aujourd'hui, qui savent allier à des manières affables et élégantes, à une aisance naturelle et distinguée la dignité et la noblesse qui conviennent à une haute position. Sa maison, ouverte pour ainsi dire à tous les Français qui visitent Stockholm, est confortable et luxueuse, et il n'est sorte d'égards et de prévenances dont nous ne fûmes l'objet de sa part, mes compagnons de voyage et moi ; puisse l'expression de notre reconnaissance lui parvenir, ainsi qu'à tous les représentants de la France chez les puissances du Nord, particulièrement à M. le baron de Barante, ambassadeur à Pétersbourg ; partout nous reçûmes un accueil bienveillant auquel ne m'avaient pas habitué mes précédents voyages dans le midi de l'Europe !

Un homme tel que M. de Mornay devait nécessairement réussir auprès d'un peuple aussi dis-

tingué que le peuple suédois; en effet, il ne tarda pas à acquérir à la cour une grande influence, à vivre presque dans l'intimité du prince royal, depuis le roi Oscar, et si les rapports entre la France et la Suède sont aussi bons aujourd'hui, si le souvenir de dissentiments qui éclatèrent un instant à une époque malheureuse est entièrement oublié, c'est à M. de Mornay qu'il faut attribuer ce résultat d'une haute importance, car la bonne intelligence, l'union de la France et des États scandinaves, est à la fois *naturelle* et *nécessaire*, et je la crois même *indispensable* au maintien de l'équilibre européen.

Quand viendra le jour où M. de Mornay, en récompense de ses longs services, quittera son poste pour en occuper un autre plus élevé encore, je ne doute pas que son départ n'excite à Stockholm et dans toute la Suède, les plus vifs regrets. Lors de mon voyage, il avait pour secrétaire M. Billecocq, jeune diplomate plein d'avenir, nommé depuis consul-général à Buckarest, et pour attaché M. Desloges. Ces messieurs furent pleins de prévenances pour moi, et je saisis avec un vrai plaisir l'occasion de les en remercier.

Je remis à M. de Mornay les paquets que M. le comte Lowenhielm, ministre de Suède à Paris, m'avait confiés pour le cabinet du roi, et les let-

tres qui m'avaient été données en France pour la cour de Suède, une entre autres adressée à Sa Majesté la reine, par madame la comtesse Tascher de La Pagerie, à la famille de laquelle la mienne est unie par alliance, et qui voulut bien me nommer à Leurs Majestés. M. de Mornay me promit que le tout serait remis aux mains du ministre des affaires étrangères, M. le comte Wetterstedt, et se chargea en même temps de lui exprimer notre désir bien naturel d'obtenir une audience du roi. Quelques jours après, nous apprîmes que M. Wetterstedt nous verrait avec plaisir. M. de Mornay nous offrit gracieusement de nous présenter lui-même; le lendemain matin, il venait nous prendre dans sa calèche. Le premier ministre nous accueillit avec affabilité, nous parla de la France, qu'il aimait, disait-il, et où il avait passé de doux moments dans sa jeunesse comme secrétaire d'ambassade; ensuite il s'informa de nos projets de voyage dans les deux royaumes. Apprenant que nous voulions parcourir la Laponie, les rives de la mer Glaciale et les parties les moins fréquentées de la presqu'île Scandinave, il nous offrit des lettres de recommandation pour les gouverneurs des provinces que nous devions traverser; on pense bien que nous les acceptâmes avec empressement. Le comte ajouta qu'il ferait donner des ordres pour

que partout nous fussions reçus convenablement, et que nous pussions trouver au besoin aide et protection. Je ne quittai pas M. Wetterstedt sans lui renouveler la demande faite en notre nom, par M. de Mornay, d'être présentés au roi; je désirais qu'il sût nos titres à cette faveur, et lui fis connaître quels étaient mes compagnons de voyage, MM. de Beaumont et de Chateaubourg[1]. Je lui rappelai également les services militaires de ma famille, et j'ajoutai que j'étais porteur de lettres du général Bernadotte à mon père, alors aide-de-camp de Masséna à *l'armée d'Italie*, et d'autres *lettres* du roi Charles XIV Jean, adressées à un de mes oncles qui avait eu l'honneur d'être en correspondance avec Sa Majesté. Le ministre me promit de soumettre ma demande au roi, et nous engagea, en nous congédiant, à revenir le voir, nous assurant que notre visite lui serait toujours agréable.

M. de Mornay me proposa, en sortant de chez M. Wetterstedt, un tour à Djurgärden. Une promenade à Djurgärden est comme ici un tour au bois de Boulogne; cette promenade est située dans

[1] M. le vicomte Adalbert de Beaumont est fils du général de ce nom et neveu du maréchal Davoust.

M. le baron de Chateaubourg est allié à la famille du prince de Cambacérès.

une vaste presqu'île de la Baltique, aujourd'hui séparée du continent par un canal creusé pour établir une communication facile et directe entre le golfe et le bras de la Baltique qui entourent ce parc élégant. Pour nous y rendre, nous traversâmes d'abord la place où s'élève l'église de Hedwig-Éléonore, dont la vaste rotonde à-deux étages est d'un effet assez imposant. Laissant à notre gauche le faubourg du Nord, nous arrivâmes dans une partie de la ville dominée par des collines de peu d'élévation et qui s'étend au loin sur le bord du golfe : on nomme cette partie de la ville Ladugärdslandet. Les casernes de Frederickshof, composées de plusieurs corps de bâtiment vastes et réguliers attirèrent mon attention; après les avoir dépassées, on suit une route qui tourne brusquement et mène à la Baltique. Un pont de bois, caché par les arbres qui embellissent le faubourg, nous permit de franchir le canal qui sépare Ladugärdslandet de Djurgärden.

Au delà se présente la porte du parc appelée *porte Bleue*. Je vis avec étonnement M. de Mornay tirer de sa poche un de ces billets de banque qui sont la monnaie courante du pays et payer un droit d'entrée; il lui fut rendu quelques chiffons de papier tout déchirés et si malpropres qu'il les jeta au fond de la calèche: ce droit est

du reste fort peu de chose. La partie basse de Djurgärden par où l'on entre est bordée, du côté de la mer, par des hangars en bois sous lesquels sont placées des chaloupes canonnieres. On y voit aussi un vaste chantier avec des baraques pour les charpentiers. Des allées bien entretenues et de nombreux sentiers serpentent au milieu des rochers et des bosquets touffus qui font de ce parc une agréable promenade.

Les visiteurs à pied, à cheval ou en voiture se rencontrent en grand nombre pendant les beaux jours sous le feuillage épais des châtaigniers et des chênes au milieu desquels on découvre des maisons de plaisance, des restaurants, des cafés, des cirques même animés par des danses et des bateleurs de toute sorte. Après plusieurs tours dans le parc, nous arrivâmes devant le château de Rosendal (*vallée des Roses*), lequel, à vrai dire, n'est qu'un pavillon carré, simple et sans aucune apparence; c'est là, me dit M. de Mornay, la retraite favorite du roi Charles XIV Jean; ce prince vient chaque jour se délasser à Rosendal des affaires de l'État, et c'est aussi là qu'il reçoit à sa table royale les personnes qu'il affectionne particulièrement et les étrangers que l'étiquette de la cour ne lui permet pas d'admettre dans le palais de Stockholm.

Ce que Rosendal, dont, au reste, je n'ai pas

visité l'intérieur, offre de plus remarquable, est un magnifique vase de porphyre aussi admirable par l'excessive pureté de ses formes que par ses dimensions. Ce morceau d'art, unique au monde, est placé, au milieu d'une pelouse de gazon, sur un piédestal en granit d'un mètre de hauteur. Le diamètre de ce vase, qui sort des belles carrières d'Elfdal, en Dalécarlie, est de quatre mètres; il en a trois de haut, et son poids est de plus de neuf mille kilogrammes. On s'étonne, à l'aspect de ce vase, qu'une masse aussi colossale ait pu être transportée à Stockholm par chemins tellement mauvais qu'il fut impossible d'y employer des chevaux, et qu'on dut avoir recours à une force plus intelligente. Ce transport se fit à bras d'hommes : cent cinquante et souvent deux cents personnes étaient nécessaires pour mettre cette masse en mouvement; le convoi, précédé de la musique militaire, semblait une marche triomphale; partout on eut le concours des gens de la campagne qui venaient d'eux-mêmes aider au passage des endroits difficiles. Ce voyage dura cinq semaines; le vase, après avoir parcouru plus de trente milles, fit son entrée dans la capitale en novembre 1825.

On peut regretter que le socle soit en granit et non en porphyre comme le vase même; un pié-

destal de cette roche précieuse aurait, m'a-t-on dit, été brisé dans le trajet de la carrière à la ville, et on ne crut pas devoir le remplacer autrement que par celui qu'on voit aujourd'hui.

Ce vase a été exécuté, par les ordres du roi Charles XIV Jean, sur le modèle d'un autre beaucoup plus petit qui existe à Stockholm ; il était destiné à orner la principale entrée du château de Rosendal. Le porphyre de cette coupe est l'un des plus précieux de la carrière d'Elfdal ; il offre une pâte rouge-clair, semée de grains verts, noirs et blancs ; le fini du travail, l'élégance de la forme, la hardiesse de la dimension, rien ne manque à ce chef-d'œuvre de l'art.

Le jardin particulier qui entoure le petit château de Rosendal est orné de statues de bronze dont plusieurs passent pour antiques. La nature, qui s'est montrée prodigue de ses richesses pour embellir le site où s'élève Stockholm, n'a rien épargné non plus pour le charme de ses environs, parmi lesquels le parc de Djurgärden est l'un des plus agréables. Là, si l'on veut la solitude, on peut la chercher au milieu des rochers et des noirs sapins, tandis que la gaieté la plus vive et l'animation la plus parfaite règnent dans les bosquets, au milieu des villa et des maisonnettes : tous les plaisirs, même celui du spectacle, s'y trouvent réunis.

Chaque année, au 1er mai, on inaugure avec pompe le retour de la belle saison, et alors la foule, plus brillante que jamais, semble se donner rendez-vous dans le bosquet de chênes et de tilleuls, où s'élève le monument consacré à la mémoire de Charles-Michel Bellman, mort en 1795. Bellman est le poète populaire, le Béranger suédois. Parmi ses nombreuses poésies, j'en ai entendu citer une bien remarquable, sur la cabane de pêche du roi Charles XI, cabane qui a été religieusement conservée, et que l'on montre encore aux étrangers. Le monument élevé à Bellman consiste en un simple buste de bronze, modelé par le célèbre sculpteur Byström.

Le trajet de la ville à Djurgården se fait également par eau; de petits bateaux à vapeur qui partent toutes les heures, mettent le parc en communication avec la ville, et une foule de nacelles y transportent les promeneurs pour les prix les plus modiques.

Le roi Charles XIV Jean, qui aimait à embellir le parc de Djurgården, y a fait exécuter toute sorte de travaux; et, voulant faire servir même ses plaisirs à améliorer le sort de ses sujets, cet excellent prince avait autorisé le gouverneur de Stockholm à adresser à l'intendant qui dirige le parc tous les ouvriers sans ouvrage pour y être

employés au prix ordinaire de leurs journées. Cette sage mesure a été maintenue.

Non loin du château de Rosendal, se trouvent deux sources d'eaux minérales qui, avant l'introduction du christianisme en Suède, servaient pour les sacrifices offerts aux divinités du pays. Dans les premiers temps de la réforme religieuse, les protestants, jaloux d'effacer jusqu'aux moindres traces du paganisme, firent combler ces sources, qui depuis ont été ouvertes de nouveau et attirent un grand nombre de visiteurs. Il y a dans la capitale d'autres sources minérales placées à l'extrémité du faubourg du Nord.

En me ramenant chez moi, M. de Mornay me conduisit à Humlegärden; ce jardin, planté de beaux arbres, offre des allées régulières, des ombrages et des bosquets qui en font l'une des plus jolies promenades de la ville. Outre Humlegärden, les promeneurs ont encore la place Charles XIII, située dans le même quartier, le jardin de Sinkensdam et les gracieuses îles du lac Mälar et de la Baltique, qui offrent des sites variés et pittoresques; par malheur, ces promenades sont désertes : cela tient à ce que chaque habitant de la ville s'empresse, dès qu'il jouit de quelque aisance, d'acheter au dehors une petite propriété où il établit sa famille, pour aller lui-même y passer le di-

manche, et souvent même, dans la belle saison, y retourner chaque soir, grâce à la facilité des communications et à leur faible prix.

La place Charles XIII, où je quittai M. de Mornay, située en aval du pont du Nord, forme un carré long; elle est plantée d'une double rangée d'arbres et décorée de la statue du roi dont elle porte le nom. Cette statue colossale, modelée par Goethe et fondue à Paris dans les ateliers de Carboneau, ne manque pas de mérite; elle est en bronze, et fut élevée, en 1822, par ordre du roi Charles XIV Jean à la mémoire de son père adoptif. Charles XIII, *couvert d'un manteau bien drapé*, est appuyé sur une ancre de vaisseau, et deux lions de bronze reposent à ses pieds aux coins du piédestal. Je visitai de nouveau l'église Saint-Jacques, qui s'élève à l'angle de la place Charles XIII, du côté de la mer, et gagnai la place Gustave-Adolphe. Cette place, la plus belle de la capitale par sa régularité, ses monuments et sa position, se trouve au bout de la rue de la Reine, vis-à-vis le pont du Nord, en face du château royal, sur les bords du détroit qui joint le Mälar à la Baltique.

De chaque côté de la place Gustave-Adolphe s'élèvent deux monuments remarquables par leurs dimensions et leur architecture, et décorés de colonnes et de pilastres corinthiens. A droite, et vis-

à-vis le château royal, on voit l'ancien palais de la famille Torstenson, dont le chef fut l'un des plus grands généraux de Gustave-Adolphe ; ce palais, acheté par la princesse Sophie-Albertine, est connu sous le nom de palais du prince Charles : il appartient aujourd'hui au prince Gustave. Au moment de notre passage, il n'était habité que par les chambellans de la princesse, auxquels ont été réservés leurs appartements. A gauche et en face le palais se trouve le théâtre royal, où l'on joue tous les genres, comédies, drames, tragédies, et même opéras. Ce monument, bâti par Gustave III, ne fut inauguré qu'en 1780 ; son fondateur y fut, comme on le sait, lâchement assassiné douze ans plus tard. Au milieu de la place consacrée à Gustave-Adolphe se dresse la statue de ce guerrier, la seule statue équestre de Stockholm, modelée par Larchevesque et fondue par Gérard Meyer, en 1796 ; elle passe pour un objet d'art fort remarquable : le cheval, assez semblable à celui de la statue de Henri IV à Paris sur le Pont-Neuf, n'en diffère que par le support sur lequel s'appuie le pied levé ; le piédestal est en marbre de Suède, et chacune de ses faces est ornée d'un médaillon représentant les généraux Banner, Wrangel, Kœnigsmark et Torstenson, les quatre plus illustres lieutenants de Gustave.

J'arrivais sur le pont du Nord, quand je ren-

contrai le comte Loven, jeune officier de cavalerie, avec lequel j'avais lié connaissance depuis quelques jours, et qui me proposa d'entrer un moment au café situé sous l'une des arches du pont; fatigué de mes courses du matin, j'acceptai avec empressement.

Nous descendîmes, par un escalier double, sur une plate-forme plantée de bosquets qui s'avancent jusque dans la mer; là se trouve un des cafés les plus fréquentés de la ville, et dont la salle principale est placée sous le pont même : on nous servit de bonne bière et quelques pâtisseries sèches.

Le pont du Nord a été construit, sous Gustave III, par l'architecte suédois Palmstedt, en remplacement d'un pont de bois qui déshonorait cette belle partie de la capitale. Commencé en 1787, il n'a été livré à la circulation que dix années plus tard; les quartiers de granit qui forment ses larges arches lui donnent une solidité peu commune. J'ai appris qu'il a été, depuis mon voyage, décoré de statues de bronze d'un beau travail, et embelli d'un bazar couvert, dans lequel se trouvent les boutiques les plus belles et les plus riches de la capitale.

M. Loven me proposa d'aller visiter les écuries du roi; à cet effet, nous entrâmes dans la cité, et, traversant un mauvais pont de bois, tout vermoulu,

appelé pont de la Monnaie, nous gagnâmes la place de la Monnaie, puis une petite île voisine du pont du Nord, nommée île du Saint-Esprit. Là se trouvent les écuries royales, qui forment un édifice remarquable construit pour cette destination par le célèbre Tessin, architecte du château. Ces écuries renferment de beaux chevaux; mais ce qui attira particulièrement mon attention, ce furent les anciennes voitures de la cour, curieuses par leurs formes et la richesse de leurs ornements; je remarquai entre autres celle qui a servi, le 2 novembre 1810, à la première entrée à Stockholm du prince de Ponte-Corvo, proclamé prince héréditaire de la couronne de Suède dans la séance des États, le 21 août de la même année.

L'hôtel de la Monnaie s'élève sur la place de ce nom, presqu'en face l'île du Saint-Esprit, qui, outre les écuries du roi, renferme aussi l'hôtel de la Police. L'hôtel de la Monnaie, dont la façade est décorée de colonnes peu gracieuses, paraît lourd et d'un effet peu satisfaisant. Les machines employées à la fabrication de la monnaie sont du reste mues par la vapeur et méritent d'être visitées.

A quelques pas de l'hôtel de la Monnaie, sur le même quai, près du pont qui réunit l'île de Riddarholmen à celle de la cité, se présente le palais de l'Ordre de la Noblesse (*Riddarhuset*), curieux

monument construit vers le milieu du dix-septième siècle par la reine Christine, d'après les plans de Simon de la Vallée, architecte français. L'extérieur de ce palais est des plus bizarres; la toiture, entièrement en cuivre, est bombée et couverte de statues allégoriques qui pour la plupart portent des inscriptions que je ne crois pas devoir reproduire et dont l'explication serait aussi longue que difficile. Les fenêtres des deux étages sont séparées par des pilastres d'ordre corinthien qui montent jusqu'à la corniche. Le plafond de la grande salle où se tiennent les assemblées de la noblesse, peint par Kœcker Ehrenstrahl, représente le génie de la Suède et d'autres allégories; cette œuvre est loin d'être sans mérite. Dans cette salle sont réunies les armoiries de toutes les familles nobles de la Suède. La noblesse suédoise est par son origine l'une des plus illustres de l'Europe : la couronne de Suède ayant été autrefois élective, les premières familles sont alliées ou descendent directement des anciens souverains du pays; les autres se sont presque toutes anoblies par l'épée. Cette origine de la noblesse, l'influence de ses possessions territoriales et la forme même du gouvernement lui acquirent une grande puissance, dont peut-être elle abusa quelquefois contre l'autorité royale, mais qu'elle sut aussi mettre au service des intérêts

et de la défense du pays. De nos jours, où le prestige de la noblesse s'est affaibli, elle a compris que, pour se maintenir au premier rang dans l'opinion des autres classes, elle devait s'entourer de leur estime, et elle a su la conquérir par son patriotisme et ses vertus privées. Il y avait en Suède, en 1836, près de 2,500 familles nobles, qui formaient environ 12,000 individus sur une population de 3,000,000 d'âmes. Le tiers seulement habite Stockholm et les autres villes; le reste vit sur ses terres à la campagne. La Scanie et l'Upland, les deux provinces du royaume dont le séjour est le plus agréable, sont celles où les seigneurs suédois ont généralement leurs châteaux et leurs habitations d'été. Ils se rendent entre eux de fréquentes visites, mais ils mettent toujours, dans leurs relations, un appareil de cérémonie et ne négligent jamais les règles d'une sévère étiquette. Les titres de prince et de duc sont réservés à la famille royale; la noblesse ne prend que ceux de comte, baron et noble. D'après la constitution de 1809, le roi a le droit de créer des nobles, mais le titre de noblesse n'est transmissible qu'à un seul membre par chaque famille. Avant la fin du seizième siècle, on ne connaissait point en Suède, pas plus du reste qu'en Danemark et dans tout le Nord, les titres de noblesse si communément ré-

pandus à cette époque dans le reste de l'Europe. Éric XIV les introduisit dans son royaume vers 1561, espérant ainsi se créer un appui dans la nation et faire oublier ses fautes politiques ; ce qui ne l'empêcha pas d'être condamné à une prison perpétuelle et de voir sa couronne passer sur la tête de Jean III, second fils du libérateur de la Suède.

La place des Chevaliers, sur laquelle s'élève le palais de la noblesse, est décorée de la statue de Gustave Wasa, coulée avec le bronze des canons conquis par Charles XII. Cette statue, haute de trois mètres et demi, *représente le* premier des Wasa *couvert d'un long* manteau, la main droite portant le sceptre, l'autre appuyée sur l'épée. Dans cette attitude, Gustave semble sortir du palais de la noblesse, où il vient d'être proclamé roi, et se diriger vers le château royal. Sur le piédestal, de forme ronde, sont gravées d'un côté la gerbe, arme parlante des Wasa, de l'autre une inscription latine.

Je revins à notre logement vers cinq heures ; mes amis m'attendaient avec impatience. Nous avions oublié, en sortant le matin, de prévenir notre hôtesse que nous devions manger à la maison ce jour-là : aussi n'avait-elle rien préparé, et nous ne savions comment dîner. Forcés de chercher fortune ailleurs, nous nous présentâmes successivement chez plusieurs restaurateurs ; mais,

comme à Stockholm on dîne à deux heures, il nous fut impossible de nous faire servir un repas, et ce ne fut qu'à grand'peine, et en m'adressant au maître lui-même, que dans la troisième maison où je me présentai j'obtins, à force de prières, quelques mets froids ou réchauffés, qui répondirent fort mal aux exigences de notre appétit. Comment comprendre que dans une ville comme Stockholm, au milieu d'une capitale, un étranger ne puisse pas à toute heure trouver à manger lorsqu'il le veut?

Le lendemain, le comte Loven, qui m'avait invité à déjeuner à *Djurgärden*, envoya sur les onze heures à ma porte un de ses gens et un cheval de selle. Je montai à cheval et me rendis à Rosendal, où je ne tardai pas à être rejoint par le jeune officier et un de ses amis. Après un déjeuner des plus confortables, dans lequel on nous servit d'assez bon vin de Bourgogne et de détestable champagne fabriqué sans doute à Lubeck ou à Hambourg, mes nouveaux amis me proposèrent une promenade aux gibets de Stockholm. Nous remontâmes à cheval, et, après avoir traversé une grande partie du faubourg du Nord (*Norrmalm*), toute la cité (*Staden*) et le faubourg du Sud (*Södermalm*), qui forment les trois grands quartiers de la capitale, nous sortîmes de la ville. Stockholm n'est pas fermé, n'a pas de murs, pas d'enceinte;

seulement, pour faciliter la perception des droits d'entrée, établis sur certains objets de consommation, on a construit des portes et des barrières sur chacune des routes qui aboutissent au centre de la ville. A une petite distance de la porte que nous venions de franchir, on découvre un vaste terrain dont le sol rocailleux est à peine recouvert d'une herbe jaune et languissante; c'est le lieu des exécutions à mort. Le site, d'un aspect sauvage, n'offre rien de pittoresque; le sol est légèrement ondulé, et la vue est bornée de tous côtés par de petits mamelons qui portent quelques bouleaux et de chétifs sapins; dans un fond triste et entièrement aride se dresse une tour ronde, couronnée par trois piliers en pierre de taille réunis à leur sommet par d'épaisses traverses de bois. A chacune de ces pièces de charpente sont attachés de forts crochets de fer auxquels sont suspendus, lors des exécutions, les condamnés à la corde. A côté, sur une plaque de fer, sont gravés les articles du Code pénal qui prononcent la peine de mort.

M. Loven me fit monter, en revenant en ville, sur le haut de la coupole de l'église Sainte-Catherine, d'où l'on découvre une superbe vue de la capitale de la Suède, des îles du Mälar et de la Baltique. Des bâtiments du télégraphe, placés sur

une hauteur près de l'église Sainte-Catherine, ainsi que de la colline de Mosebacke, on jouit également d'un magnifique panorama de Stockholm, que vont admirer presque tous les étrangers.

Nous rejoignîmes ensuite les bords de la mer, et en suivant *Skepps-bron* et les superbes quais de la cité, nous gagnâmes le pont du Nord, sans négliger de visiter, comme on peut le penser, les deux ports de Stockholm. Là s'offre à la vue une double forêt de mâts qui portent les couleurs de toutes les nations du monde, là se pressent en foule des navires de haut bord, de superbes vaisseaux, des bâtiments de toute grandeur; l'on se ferait difficilement une idée du mouvement, de l'activité qui règnent dans ces bassins naturels et sur ces larges quais garnis d'une rangée de belles habitations, et de vastes magasins qui permettent par leur proximité d'y déposer, sans frais pour ainsi dire, les marchandises importées de l'étranger. Stockholm est le lieu d'entrepôt des fers et des cuivres qui sont exportés de la Suède, et chaque année plus de sept cents navires entrent dans ses ports pour ce seul commerce.

Sur la place Gustave-Adolphe, je quittai le comte Loven, qui poussa la courtoisie jusqu'à exiger que son cheval me conduisît à ma demeure, où je fus suivi par son domestique.

M. Retzius devait ce jour-là me prendre pour me conduire au musée d'histoire naturelle, et me présenter à M. le baron Berzelius; déjà il m'attendait depuis quelques instants lorsque j'arrivai à mon logement. André-Adolphe Retzius, docteur en médecine et en chirurgie, professeur d'anatomie et doyen à l'institut Carolin, professeur d'anatomie à l'académie des beaux-arts, chevalier de l'Étoile polaire, membre de l'académie des sciences, de celle des sciences militaires et de celle de l'Agriculture, est un des savants les plus distingués de la Suède; *il est fils d'André-Jean Retzius, élève du célèbre Linné*, l'une des gloires scientifiques du Nord. J'avais été assez heureux pour entrer en relation avec ce professeur distingué qui se montra pour moi plein d'égards et de bonté. Je dois du reste rendre ici le même témoignage de tous les Suédois dont j'ai fait connaissance, non-seulement en Suède, mais en France et partout ailleurs. M. Retzius s'occupait alors de recherches fort curieuses sur les dents humaines et sur la forme du crâne des habitants du nord de l'Europe, et il me chargea, au moment de mon départ pour la Laponie, de faire quelques observations spéciales sur la structure du crâne des Lapons.

Notre visite au musée fut des plus intéressantes;

M. Retzius avait demandé l'un des employés, M. Blanc, qui eut l'obligeance de nous accompagner. Le musée est fort riche, mais il offre surtout ceci de remarquable, que tout ce qui tient à l'histoire naturelle de la Scandinavie, y est disposé avec un soin et une recherche qu'on ne trouve jamais dans les collections publiques, et qu'il est même rare de rencontrer dans les cabinets particuliers. Stockholm doit au célèbre professeur d'histoire naturelle, M. Fris, de posséder un musée aussi remarquable; ce savant distingué, enlevé tout jeune à la science, avait, pour ainsi dire, créé ces riches collections qui ont été classées sous sa direction. Les divers règnes sont parfaitement séparés; mais, outre ces divisions naturelles et générales, on a eu le soin de ranger dans des salles spéciales tous les êtres du règne animal qui habitent la presqu'île Scandinave. Les oiseaux sont surtout classés avec un ordre extrême : disposition bien précieuse pour l'amateur, qui peut ainsi reconnaître et distinguer facilement, à première vue, les divers genres et toutes les variétés des différentes espèces. L'ornithologie m'intéressait particulièrement; je pris des notes sur les individus les plus rares que je pouvais rencontrer pendant mon voyage, et je demandai les noms et les adresses de quelques correspondants du musée, capables de

me diriger dans les recherches que je me proposais de faire en Laponie et en Norvége. Dans la salle où sont placés les quadrupèdes, on distingue un bel élan qui a été tué dans une chasse dirigée par le prince royal, des renards blancs ou noirs, et le fameux renard bleu dont la fourrure est aussi rare que précieuse, des loups d'une taille peu ordinaire, et enfin, les espèces très-variées du lynx. Ce joli quadrupède, assez commun en Suède, a des habitudes sanguinaires qui le rendent fort dangereux et plus destructeur que tout autre animal, car il se borne à manger la cervelle et à sucer le sang des nombreux animaux dont il fait sa proie grâce à son extrême agilité et à sa vue perçante. Il est arrivé pendant des hivers rigoureux que plusieurs de ces animaux ont été tués jusque dans les rues de la capitale; durant cette saison, ils rôdent à travers la ville et parfois se retirent dans les caves; aussi n'est-il pas toujours prudent d'y descendre sans prendre quelques précautions. M. Blanc nous montra ensuite un castor qui existe dans la province de Jemtland, où il est devenu fort rare. Il n'est pas de la même espèce que le castor du Canada, et semblerait plutôt se rapprocher de celui du Rhône. Le castor de Suède, très-difficile à surprendre, ne vit pas en société, mais plutôt en famille; le mâle, la femelle et les

petits habitent seuls ensemble. Ce quadrupède rapporte, m'assura M. Blanc, deux cents *banco* (quatre cents et quelques francs), au chasseur assez habile pour le tuer. La peau, dégarnie des poils grossiers, devient une fourrure de la plus grande beauté; avec la chair on fait des huiles, et les poches ovoïdes, placées dans le ventre de l'animal, contiennent le castoréum, matière grasse employée en médecine et qui est d'un prix élevé. Les lièvres attirèrent, ainsi que les ours, mon attention par leurs robes variées, mais j'examinai surtout avec le plus grand intérêt les différentes races de chevaux du pays, et particulièrement un cheval de la Norvége, dont la crinière tombait jusqu'à terre, ainsi qu'un autre de ces quadrupèdes pris dans l'île d'Öland, où on le trouvait à l'état sauvage et où il est devenu fort rare aujourd'hui.

Je quittai M. Blanc, après lui avoir demandé la permission de revenir causer et travailler avec lui; ce que je fis plusieurs fois avant et après mon voyage en Laponie. Il était tard lorsque nous arrivâmes chez M. Berzelius; nous avions passé plusieurs heures au musée, le professeur André Retzius ayant eu l'obligeance de m'expliquer les fonctions des muscles des extrémités antérieures chez les oiseaux, sujet qui avait été de sa part l'objet d'études spéciales.

On nous fit entrer dans les salons qui servent de laboratoire au célèbre chimiste, et où il a l'habitude de recevoir les nombreux visiteurs qui viennent rendre hommage à son génie. Jean-Jacques, baron Berzelius, né en 1779, dans un petit village de la préfecture de Linköping, situé près du lac Wettern, et appelé Wäfversunda, est docteur en médecine et en philosophie, secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, membre de toutes les académies de Suède, de l'Institut de France, d'un grand nombre d'académies et sociétés savantes étrangères. Il est officier de la Légion-d'Honneur et décoré des principaux ordres de l'Europe, mais ce qui a plus de valeur que tous ces titres, M. Berzelius est aujourd'hui un des premiers chimistes du monde. Ce savant illustre ne nous fit attendre que peu d'instants, et m'accueillit avec la plus grande bienveillance. Après m'avoir parlé longuement de la France, des chemins de fer et de mes projets de voyage au cap Nord, il voulut bien me dire quelques mots sur l'élévation graduelle du sol de la presqu'île Scandinave, et me mettre ainsi à même de pouvoir faire sur place des études utiles pendant ma longue route sur les bords du golfe de Bothnie. M. Berzelius parle avec la plus grande facilité les principales langues de l'Europe, et le français lui est surtout familier :

ce savant eut aussi l'obligeance de m'offrir des notes sur la Laponie et sur les faits météorologiques que l'on peut y observer.

Bien que la journée fût déjà avancée, M. Retzius me proposa une promenade à l'Observatoire, situé en haut du faubourg du Nord, près de l'endroit où nous nous trouvions. De la hauteur sur laquelle a été bâti l'Observatoire, on domine la capitale, et l'œil embrasse une immense étendue. Stockholm, dont la population était, en 1835, de 82,655 habitants, a un demi mille suédois dans sa plus grande longueur, de la barrière du Nord (*Norrtull*), à celle de Skans (*Skans-tull*); sa largeur est extrêmement variable; sa circonférence est de deux milles suédois. Du haut de l'Observatoire, on peut facilement découvrir toutes les beautés de cette riche cité qui se déploie entre le Mälar et la mer Baltique, dont les eaux pénètrent de toutes parts et dans tous les quartiers. Les maisons répandues au milieu de la verdure et des rochers, les vastes places publiques, les ponts et les monuments de toute sorte que l'on découvre au loin, les ports avec leurs forêts de mâts, le palais du roi, les îles chargées d'habitations et d'arbres, puis les clochers et les coupoles des vingt églises dominant ce magnifique tableau, tout cela formait un ensemble insaisissable et dont on ne

se serait pas lassé d'admirer pendant des journées entières l'aspect pittoresque et varié. Le soleil, en se couchant derrière les collines qui abritent la ville, embrasait, comme l'eût fait un immense incendie, le vaste horizon sur lequel se détachait la vieille cité Scandinave, parée de tous ses atours.

Je quittai à regret ce lieu où je me sentais retenu comme par enchantement, et je montai dans un omnibus qui devait me conduire à ma demeure. Je traversai tout le faubourg du Nord où ont été bâtis les plus beaux hôtels de la capitale ; le *Norrmalm*, comme le faubourg Saint-Germain de Paris, est habité par la noblesse et la diplomatie ; la cité est occupée par le commerce et par tous les marchands, tandis que dans le faubourg du Sud, où l'on voit encore des maisons de bois [1], et où se sont élevées les principales fabriques de Stockholm, se retirent presque tous les ouvriers.

Le temps de notre séjour à Stockholm s'écoulait rapidement, et nous songions à fixer notre départ pour la Laponie ; une chose cependant nous retenait encore : notre demande d'audience au roi était restée jusqu'alors sans réponse. Un matin, après le déjeuner, nous nous étions réunis pour arrêter diverses dispositions relatives à notre

[1] Ce genre de construction est aujourd'hui défendu par les lois de police, à cause du danger des incendies.

voyage au cap Nord, lorsque notre interprète vint nous annoncer un message du comte Wetterstedt. Je pensai tout d'abord à l'audience royale; je me trompais, c'était une invitation à dîner. Le chasseur du ministre nous présenta une longue liste de personnes, parmi lesquelles figuraient nos trois noms; c'était la liste des convives. Après nous avoir demandé si son excellence aurait l'honneur de nous recevoir à sa table, sur notre réponse affirmative, il se retira. Cette manière d'adresser les invitations à dîner est un raffinement inventé par la courtoisie suédoise; c'est une attention délicate pour les convives, auxquels le maître de la maison cherche à éviter toute rencontre désagréable en leur faisant connaître à l'avance le nom de tous les invités.

Au jour indiqué, nous nous rendîmes chez le comte Wetterstedt. C'était un dîner diplomatique, un dîner d'apparat. Le premier ministre m'offrit la main, comme cela se fait généralement en Suède; son accueil fut des plus affables, et il eut la bonté de me présenter à plusieurs dames et à quelques hauts personnages. M. Wetterstedt portait un costume simple mais élégant : ses bottes à la Souvarow se dessinaient sur un pantalon de drap bleu à bandes d'or, puis, sur un habit boutonné et de même couleur, brillait le large cordon bleu de l'ordre des

Séraphins. Le comte Wetterstedt n'appartient pas à une ancienne famille; son père, homme distingué, était gouverneur d'Upsal et directeur général du cadastre du royaume. Gustave Wetterstedt fut élevé à l'académie d'Upsal, où il se distingua dès son plus jeune âge par de brillants succès. Il entra ensuite dans la carrière diplomatique, où il a joué un rôle important lors des événements de 1814. Il était à cette époque chancelier de cour et suivait le quartier-général du prince royal de Suède (le maréchal Bernadotte). M. Wetterstedt était chargé de la partie des affaires étrangères, et fut, en cette qualité, envoyé aux conférences de Châtillon comme plénipotentiaire de la Suède. Nommé plus tard au poste de secrétaire d'État, il ne tarda pas à devenir ministre des affaires étrangères. Une fois revêtu de cette haute fonction, il fut créé comte, chevalier de l'ordre des Séraphins, et le roi le combla des faveurs dont il était si digne, mais l'on peut dire que cet homme éminent était encore moins recommandable par l'éclat de tous ses titres que par les rares vertus privées qui le distinguaient. Tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher se rappellent sa bienveillance, la noblesse de ses sentiments et la courtoisie de ses manières.

Le premier ministre faisait les honneurs de sa

maison avec une grâce toute particulière; il s'approchait de chacun, adressant la parole en français, en allemand, en anglais ou en suédois, suivant la personne à laquelle il parlait, et cela avec une telle facilité que l'on eût dit qu'il appartenait à chacune des nations dont il employait le langage.

Bientôt, venant à moi : « Ne voulez-vous donc pas, me dit-il, prendre le *sup?* Sans doute, vous devez déjà savoir dîner à la suédoise. » Il me conduisit dans un salon voisin où une partie des convives entouraient une table chargée de viandes et de poissons salés, de hors d'œuvres de toute sorte, et au milieu de laquelle étaient groupés des flacons de liqueurs. M. Wetterstedt me fit verser un verre d'eau-de-vie de grain, et ajouta en souriant : « On n'en fait pas d'autre dans notre pauvre Suède. — Monsieur le comte, repris-je, vous parlez de votre pauvre Suède.... Permettez-moi de vous rappeler le mot du grand Frédéric : *Si la Suède n'était pas le plus riche pays du monde, il y a longtemps qu'elle serait épuisée d'hommes et d'argent.* » Le ministre me serra affectueusement la main et rentra dans le grand salon.

Autour de cette table, chacun se servait à sa guise, choisissant liqueurs, poissons et viandes; pour moi, je pris, sans savoir ce que j'allais manger, une tranche de saumon fumé, fort dé-

licatement préparé entre du pain beurré. Tel est le sup, auquel les femmes n'assistent pas, et qui a pour but d'exciter l'appétit avant le repas, et de préparer l'estomac à la digestion par des mets salés et des boissons spiritueuses. Cet usage, fort ancien, se pratique en Suède dans toutes les maisons. Bientôt on annonça le dîner; les excellences passèrent les premières, suivant les règles de l'étiquette, et l'on entra dans une vaste salle à manger où était dressée une table richement servie. Le ministre désigna les personnes qui devaient occuper les places d'honneur et chacun des autres convives se rangea au hasard. Je fus assez heureux pour me trouver à côté du comte Gyldenstolpe, beau-fils du comte Wetterstedt, et major d'un des régiments de la garde; je profitai de son obligeance pour connaître les principaux personnages réunis à cette table de quarante couverts.

La diplomatie était représentée par le comte de Mornay, le comte Potocki, ministre de Russie, et le comte Moltke, ministre du Danemark, qui fut longtemps gouverneur de l'Islande. Parmi les seigneurs suédois, on distinguait, aux nombreux ordres dont il était décoré, le comte Magnus Brahé, chef actuel de la famille des Brahé, qui a donné à la Suède des souverains et des reines. Cette illustre maison, qui descend de Stenkill, roi de Suède

en 1056, est alliée aux Wasa par le second mariage de Gustave I[er]. Gustave-Adolphe voulait, on se le rappelle, épouser Ebba Brahé qu'il aimait passionnément, mais la mère du guerrier, profitant de son absence, donna cette noble jeune fille en mariage à Jacques de la Gardie, l'un des généraux les plus célèbres de son temps. A la bataille de Leipsick, un Brahé fut tué à côté de Gustave-Adolphe, et le grand-père du comte actuel paya de la tête son dévouement au roi Adolphe-Frédéric. On a remarqué comme une chose singulière que jamais cinq membres mâles de cette famille n'ont vécu en même temps, et que si un cinquième Brahé venait à naître, un autre mourait aussitôt. L'on m'a parlé à Stockholm d'un chêne merveilleux qui existerait à la terre de Rydboholm, l'un des principaux fiefs des Brahé; cet arbre, selon la tradition, aurait été planté par Gustave-Wasa, et chaque fois qu'un membre de la noble maison des Brahé doit mourir, ce chêne, appelé l'arbre des Brahé, perd une de ses branches.

Le comte Brahé, alors âgé de quarante-cinq ans, était grand-maréchal, grand-écuyer, premier aide-de-camp du roi et chef de son état-major, général de l'armée et lieutenant-colonel [1] com-

[1] Le prince royal est colonel de chacun des régiments de la garde, qui sont ainsi commandés par un lieutenant-colonel.

mandant la garde à cheval. Outre ces dignités, il était revêtu de celle d'excellence.

Le titre d'excellence remonte au temps de Gustave-Adolphe qui, à la suite des longues guerres de son règne, créa les excellences pour récompenser les services éclatants de ses généraux et le dévouement de quelques grands du royaume. A cette époque, le titre d'excellence conférait les plus hautes prérogatives : ceux qui en étaient revêtus prenaient même le pas sur les électeurs de l'empire. Originairement le nombre des excellences (*Rikets-herrar, seigneurs du royaume*), était fixé à douze; aujourd'hui leur nombre est illimité; les rikets-herrar marchent immédiatement après le roi, et se trouvent ainsi les premiers dignitaires de l'État; leurs femmes ont un tabouret chez la reine. Ils sont nommés par le roi, mais les ministres d'État, en entrant en fonctions, prennent de droit ce titre qui est irrévocable.

De tous les seigneurs de la cour, aucun n'était plus avant que le comte Brahé dans la confiance du roi Charles XIV Jean, confiance qu'il a su gagner par son mérite et ses qualités personnelles, bien plus que par sa naissance et ses dignités. Près du comte Brahé se trouvait à table M. Grip, secrétaire d'État au département de la guerre, homme fort distingué et qui, par ses qualités émi-

nentes, est arrivé aux premières fonctions de l'État. Il n'existe en Suède que deux ministres, celui des affaires étrangères et celui de la justice. Les chefs des autres départements ne prennent pas le titre de ministre, mais celui de secrétaire d'État. M. Grip partage le département de la guerre avec le comte Brahé, qui est à la tête du personnel, tandis que M. Grip est chargé de diriger l'administration. M. Grip portait le ruban noir de l'ordre de l'Étoile polaire, accordé au mérite civil. M. le comte Gyldenstolpe, qui lui-même était décoré de l'ordre de l'Épée, destiné à récompenser les services militaires, et dont le ruban est jaune, liséré de bleu, me fit aussi remarquer l'ordre de Wasa, créé par Gustave III lors de son avénement au trône, et réservé à ceux qui se distinguent dans les sciences, les lettres, les arts et le commerce; la décoration est suspendue à un ruban vert moiré; enfin, le cinquième ordre de la Suède, celui de Charles XIII, institué en 1811, ne peut être accordé qu'à des personnes appartenant à la franc-maçonnerie; le nombre des membres de cet ordre, dont le ruban rouge se porte au cou comme la croix des commandeurs de la Légion-d'Honneur, est limité et fort restreint. Les ordres de la Suède ne sont accordés qu'avec une excessive réserve et pour prix de services éminents. Il y a,

dans ces divers ordres, des grands-croix, des commandeurs et des chevaliers, mais l'Ordre de Charles XIII n'a que des chevaliers. Les seuls Français décorés de l'ordre des Séraphins sont les maréchaux Soult et Gérard, et l'illustre général Reille, gendre du maréchal Masséna.

Le dîner, servi à la française ou plutôt à l'anglaise, était fort beau; les mets étaient recherchés, les vins choisis. On avait déployé un grand luxe de cristaux, de porcelaines et d'argenterie; de nombreux domestiques, en habit noir, circulaient autour de la table pour faire le service qui était vraiment remarquable. Outre un grand nombre de verres de toutes grandeurs, chaque convive avait devant lui une coupe de cristal, pleine d'eau glacée, pour y plonger ses verres et les rafraîchir avant de les faire remplir. On servit du pain de plusieurs espèces, entre autres le knäckerbrod (*galette du peuple*), dont les Suédois de toutes les classes ne sauraient se passer. Les mets étaient variés et préparés avec un soin qui attestait que l'art culinaire n'est pas resté en arrière dans ce pays, où les longues soirées d'hiver demandent des repas friands, des femmes aimables et les distractions du jeu. Tout cela, je puis l'assurer, se trouve en Suède, ou au moins à Stockholm.

Avec le second service, qui se distinguait par de

belles pièces de poissons et de gibier, et une quantité d'entremets sucrés, commencèrent les toasts. Le ministre, voulant faire, en véritable Suédois, les honneurs de sa table, porta, malgré l'état de sa santé, des toasts à plusieurs des convives; je crus m'appercevoir qu'il se servait à cet effet d'un verre disposé de telle sorte qu'avec une cuillerée de vin il paraissait rempli. Ces toasts, dont j'ai déjà parlé dans un des chapitres précédents, sont des marques de déférence et d'honneur données par le maître de la maison à ses convives. Ils se font avec beaucoup de grâce; lorsqu'on porte une santé, on élève le verre en signe de salut, en regardant la personne à laquelle on veut faire honneur, puis les deux convives, sans s'adresser la parole, boivent d'un trait le vin versé et se saluent de nouveau par le même geste, pour bien montrer que le verre est entièrement vidé, ainsi que l'exigent, en Suède, les règles de la politesse. Lorsqu'un convive porte de lui-même un toast au maître de la maison, ce qui ne peut du reste se faire que dans les repas où l'intimité proscrit l'étiquette, il doit vider sept fois son verre avant que l'on réponde à son toast.

La conversation resta peu animée pendant tout le repas, chacun causant à demi voix avec ses voisins. Le dessert parut enfin, et l'on vit alors la

table se couvrir des fruits les plus recherchés et les plus rares. On se leva pour aller prendre le café dans les salons de réception, et quelques instants après chacun des convives s'approcha du ministre, lui donna la main et se retira.

M. Wetterstedt paraissait fatigué; une sorte de langueur répandue sur ses traits décelait la maladie de cœur qui devait le conduire au tombeau dans un âge encore peu avancé. Appuyé sur une canne à pomme d'or, il s'efforçait cependant de sourire à chacun. Je pressai la main de cet homme éminent, qu'il ne me fut malheureusement plus donné de revoir! A mon retour de Laponie, M. Wetterstedt était parti pour la France, où il était allé chercher un climat plus doux et consulter sur ses souffrances, mais rien ne put arrêter les progrès du mal, et, quelques mois après, le roi de Suède avait un nouveau ministre à nommer.

M. le comte de Mornay m'avait proposé une promenade à Djurgärden, et j'étais à peine monté dans sa voiture qu'il m'apprit la réponse à notre demande d'une audience royale. Le ministre des affaires étrangères venait de l'informer que S. M. Charles XIV Jean nous recevrait avec plaisir, mais que, conformément à l'étiquette, nous ne pourrions nous dispenser d'être en uniforme pour paraître à la cour.

Partis de France avec le projet de visiter la Laponie et la Norvége, et de nous arrêter le moins possible dans les grandes villes, il n'était venu à la pensée d'aucun de nous de se charger d'uniformes ou de costumes de cour que nous regardions pour le moins comme inutiles. Lorsqu'on se prépare à entreprendre un long voyage, on a déjà trop de peine à disposer pour les emporter avec soi, toutes les choses indispensables, sans songer à s'embarrasser de ce que l'on croit superflu. J'avais fait part de cette circonstance au ministre des affaires étrangères, en réclamant l'honneur d'être présenté au roi sans uniforme, et j'avais espéré que nous pourrions être reçus, mais il ne fut pas possible de nous accorder cette faveur. On se rend compte d'une telle sévérité, lorsqu'on sait qu'en Suède presque tout le monde porte un uniforme; et il est bien rare qu'on puisse paraître devant le roi sans en être revêtu. Cette règle d'étiquette, qui ne souffre que très-peu d'exceptions, nous priva, mes amis et moi, de l'honneur de paraître devant S. M. Charles XIV Jean. Quelques jours avant de quitter la capitale, j'étais allé prendre congé de M. Edholm, médecin de la famille royale, et le prier de faire connaître à la reine la peine bien amère que j'éprouvais de n'avoir pas déposé mon hommage aux pieds de Leurs Majestés. Le

lendemain, M. Edholm vint me dire de la part de la reine qu'elle regrettait de ne pas m'avoir vu pendant mon séjour en Suède, et qu'elle m'aurait reçu, même en frac, si je lui avais demandé une audience particulière. Je quittais Stockholm le lendemain et ne pus que faire exprimer de nouveau tous mes regrets à Sa Majesté.

Après avoir parcouru les belles allées de Djurgärden, nous rentrâmes en ville; j'avais manifesté à M. le comte de Mornay le désir d'entrer quelques instants au théâtre, où il eut la bonté de me déposer. La salle, petite mais très-élégante, est décorée avec goût. On donnait ce jour-là l'opéra de *Robin des Bois*, qui fut joué en suédois. La musique était bien exécutée; l'orchestre paraissait composé avec choix, mais, les musiciens n'étant pas en assez grand nombre, l'ensemble produisait peu d'effet. Les chœurs, surtout celui des femmes, furent bien chantés; quant aux premiers sujets, si on excepte une cantatrice passable, ils me semblèrent tous d'une extrême faiblesse. La toile était déjà levée depuis quelque temps lorsque la reine, le prince Oscar et la princesse royale entrèrent dans la salle; les aides-de-camp et officiers d'ordonnance se rangèrent dans une vaste loge découverte disposée pour eux au-dessous et en avant de la loge royale. Le spectacle fut inter-

rompu, le public se leva en masse et salua avec respect la famille royale. La reine était mise avec une grande richesse; la princesse Joséphine Beauharnais, princesse royale, belle et jeune encore, a dû être charmante; sa toilette était des plus simples. Le prince Oscar revêtu d'un uniforme militaire ne portait aucune marque de distinction, mais il eût été facile de le reconnaître dans la foule la plus nombreuse à la beauté et à la noblesse de ses traits. Ce prince est certainement un des hommes les plus accomplis que l'on puisse rencontrer; il est brun, d'une taille avantageuse; sa figure, qui ne manque pas de caractère, est remarquablement belle, et toute sa personne se distingue par un air d'élégance et de bonté qui frappe au premier abord. J'ai parcouru dans toutes leurs parties les deux royaumes de Suède et de Norvége, et partout je n'ai trouvé qu'une voix, qu'une opinion sur le prince royal de Suède, qui est respecté et chéri de toutes les classes des deux peuples. Je ne saurais mieux comparer la popularité du prince Oscar qu'à celle dont jouissait cet autre prince royal qu'un funeste accident a enlevé si jeune encore à l'amour de la France, et que regretteront toute leur vie ceux qui, comme moi, ont été assez heureux pour approcher de sa personne.

La famille royale ne se retira qu'à la fin du spectacle qui fut terminé à dix heures; il avait commencé à six heures et demie. La salle était du reste bien garnie; le parterre y est disposé en stalles où peuvent se placer les femmes, dont quelques-unes me parurent se distinguer par leurs grâces et leur élégance. Le peuple occupe les galeries supérieures et ne sort jamais des bornes de la plus stricte politesse, de sorte que l'on pourrait ne pas se croire dans un lieu public. J'ai eu depuis occasion d'aller plusieurs fois au théâtre, et je dois dire qu'en général j'ai été peu satisfait, non pas des œuvres dramatiques, que mon ignorance de la langue suédoise ne me permettait pas de juger, mais des acteurs dont le jeu m'a toujours paru guindé et peu naturel.

CHAPITRE VII.

Forme du gouvernement de la Suède. — Ordres qui composent la diète. — La noblesse. — Le clergé. — La bourgeoisie. — Les paysans. — Réunion et durée de la diète. — Présidents des différents ordres. — Constitution de 1809. — Préparatifs de départ. — Manque de documents sur la Laponie. — Impossibilité de s'en procurer. — Causes qui éloignent les voyageurs de la Laponie. — Dispositions indispensables. — Objets nécessaires à un voyage en Laponie. — Provisions. — Argent.

Depuis mon arrivée à Stockholm, je désirais trouver l'occasion de recueillir quelques documents précis sur la forme du gouvernement, sur la diète et sur la constitution actuelle de la Suède; je regrettais vivement que le temps de mon séjour dans la capitale ne fût pas l'époque de la réunion de la diète, ce qui m'eut permis d'étudier de plus près le système représentatif de ce royaume. Le comte Loven, avec lequel je m'étais lié d'amitié, m'avait présenté à un membre de cette assemblée, connu par ses lumières non moins que par sa haute position; cet homme remarquable voulut bien me procurer les renseignements les plus exacts et les

plus détaillés. Je ne puis en donner ici qu'un extrait bien abrégé, mais qui cependant suffira, je l'espère, pour présenter une idée de la forme du gouvernement en Suède.

Les Suédois sont un des premiers peuples de l'Europe qui aient joui des avantages d'une représentation nationale ; cette forme de gouvernement remonte chez eux à une époque déjà fort reculée. La couronne, élective dans l'origine, devint par la suite des temps héréditaire, et au seizième siècle, Gustave Wasa fit consacrer d'une manière définitive et irrévocable le principe de l'hérédité.

En remontant aux premiers temps de la monarchie suédoise, on trouve les traces d'assemblées nationales composées de deux ordres, l'ordre des guerriers et celui des ministres du culte ; aujourd'hui l'assemblée législative, la diète, est partagée en quatre ordres, la noblesse, le clergé, la bourgeoisie et les paysans.

La noblesse, qui représente l'ancienne classe des guerriers, comprend, ainsi que j'ai eu occasion de le dire, environ deux mille cinq cents familles, et l'aîné de chaque famille a le droit de faire partie de la représentation nationale ; mais beaucoup de nobles négligent d'exercer cette prérogative, et le nombre de ceux qui assistent à la diète s'élève rarement au-dessus de quatre cents. Un registre, sur

lequel sont inscrits les noms de toutes les familles nobles du royaume, classées au moyen de numéros d'ordre invariables et perpétuels, est déposé au palais de Riddarhuset, et alors même que les familles viennent à s'éteindre, leurs noms et leurs numéros d'ordre restent à tout jamais sur le livre d'or de l'aristocratie suédoise.

L'ordre du clergé, composé de l'archevêque d'Upsal, des onze évêques du royaume, et des députés élus par les ecclésiastiques de chaque diocèse, réunis à cet effet, comprend soixante et quelques membres.

La bourgeoisie envoie à la diète près de cent députés; chacune des quatre-vingt-quatre villes du royaume nomme un représentant, à l'exception de Stockholm, qui en nomme dix, Gotheborg trois et Norrköping deux.

Les paysans qui ne furent admis d'une manière formelle dans les assemblées législatives qu'à la fin du seizième siècle, sous l'administration de Steen Sture *l'ancien*, ont à la diète cent cinquante membres environ de leur ordre; ils se réunissent par arrondissements pour les élections et forment, comme en France, des espèces de colléges électoraux. La principale condition d'éligibilité est, pour l'ordre des paysans, d'être propriétaire d'immeubles; pour l'ordre de la bourgeoisie, il faut

être domicilié dans la ville qu'on aspire à représenter et faire partie de la bourgeoisie de cette ville. Il n'est pas nécessaire pour cela d'y posséder des immeubles.

La diète doit, d'après la constitution du royaume, se réunir tous les trois ans, et la session durer au plus quatre mois ; mais le roi a la faculté d'assembler la diète extraordinairement toutes les fois que l'intérêt des affaires l'exige, comme aussi de proroger la durée légale de la session. La réunion de la diète a lieu de droit à Stockholm, à moins que pour des motifs graves le roi, lorsqu'il le croit nécessaire, ne désigne toute autre ville ; il doit, dans ce cas, remplir certaines formalités indispensables. Les quatre ordres se réunissent ou séparément ou en assemblée générale. Aussitôt que la diète est constituée, chacun d'eux se divise en différents comités pour préparer les affaires. La noblesse délibère dans son palais de Riddarhuset; le clergé dans une des salles du consistoire, attenant à l'église Saint-Nicolas ; la bourgeoisie à la Bourse, et l'ordre des paysans à l'Hôtel-de-Ville. Le roi désigne, pour présider les assemblées générales de la diète, l'un des grands dignitaires de l'État, qui prend le titre de maréchal de la diète, et préside la noblesse lors des réunions particulières de cet ordre. L'archevêque d'Upsal est de droit prési-

dent de son ordre, et le roi choisit pour diriger les délibérations de la bourgeoisie et des paysans un membre de chacun de ces ordres.

Les députés du clergé, de la bourgeoisie et des paysans reçoivent une indemnité pendant la durée des sessions, indemnité payée par leurs commettants, qui en fixent volontairement la quotité.

Les membres de la diète, soumis à l'élection, ne conservent leurs mandats que pour une seule session, et doivent être renouvelés à la réunion de chaque diète ordinaire ou extraordinaire ; ils sont inviolables, et ne peuvent être poursuivis en justice qu'avec l'autorisation de l'ordre dont ils font partie, autorisation qui doit être donnée à la majorité des cinq sixièmes des voix.

Tout fonctionnaire qui par l'autorité de sa place exerce une influence sur les élections, est frappé de destitution.

La constitution qui régit aujourd'hui la Suède a été établie en 1809, à la suite de la révolution qui précipita du trône, sans qu'une goutte de sang ait été répandue, le dernier des Wasa, Gustave IV. Ce prince, par un aveugle entêtement, avait mis son royaume en guerre avec trois puissances à la fois, la Russie, la France et le Danemark ; la Suède était perdue si le roi n'eût pas été renversé.

Cette constitution, faite en quelques jours, se

ressent de la précipitation avec laquelle elle a été rédigée; cette charte est compliquée, minutieuse à l'excès; elle ne s'attache pas assez aux grands principes fondamentaux, mais elle a le mérite d'établir une distinction nette et précise entre les pouvoirs de l'État.

Le jour de notre départ pour Torneä était fixé, nous nous étions inscrits chez son excellence le comte Wetterstedt qui, plus souffrant depuis quelques jours, n'avait pu nous recevoir, et il ne nous restait que les derniers préparatifs à terminer avant de quitter Stockholm. Depuis mon arrivée dans cette ville, je recherchais tous les documents possibles sur l'intéressant et mystérieux pays dans lequel j'avais la ferme volonté de pénétrer, sur la Laponie. Mais, dois-je l'avouer, tous les renseignements que je pus recueillir n'avaient rien de précis, et, en résultat, se bornaient à bien peu de chose. Un petit nombre de voyageurs étaient allés jusqu'à Torneä, aucun n'avait dépassé Ofver Torneä, c'est-à-dire le cercle polaire. J'avais en ma possession les rares ouvrages qui ont été publiés sur la Laponie, et je dus me contenter de ceux que j'avais apportés de France: c'est-à-dire, du voyage de l'italien Acerbi, de la narration simple mais exacte de son compagnon le colonel suédois Skjöldebrand, qui tous deux

ont visité la Laponie dans les dernières années du dix-huitième siècle, et enfin de l'ouvrage remarquable publié par le savant Léopold de Buch et traduit de l'allemand par M. Eyriés. Léopold de Buch a parcouru la Laponie et la Norvége en 1808. Il me fut impossible de trouver à Stockholm d'autres livres écrits en français sur la Laponie. Il n'existe dans cette ville que fort peu de libraires qui tous sont généralement assez mal approvisionnés. J'avais éprouvé tout autant de difficultés pour me procurer des cartes de la partie septentrionale de la presqu'île Scandinave; les meilleures ont été faites à Copenhague, et les meilleures, il faut l'avouer, sont peu exactes.

Les doutes que chacun élevait sur la réussite de nos projets nous firent prendre toutes les précautions possibles pour ne pas être forcés de les abandonner, nous ne négligeâmes donc rien et profitâmes des derniers moments de notre séjour à Stockholm pour faire les dispositions nécessaires à un voyage de plusieurs mois. J'avais agi sagement en me procurant à Stockholm tout ce qui m'était utile, car les autres villes que j'ai traversées pour arriver à Torneä n'offrent aucunes ressources, et il faut y séjourner plusieurs jours pour s'y procurer les choses les plus ordinaires. Plus je consultais, plus je voyais de monde, plus

les difficultés et les dangers du voyage semblaient augmenter; lorsque je parlais de traverser entièrement la Laponie pour gagner les bords de l'océan Glacial et arriver jusqu'au cap Nord, chacun tout aussitôt avait à nous débiter une longue série de périls et les noms des voyageurs dont le courage et les projets étaient venus échouer à Ofver-Torneä. Ces récits exagérés me rappelaient mon départ de Naples pour les Calabres, où suivant tous ceux que j'avais alors consultés, mes compagnons de voyage et moi devions être assassinés... Mais je me rappelais aussi notre heureuse arrivée à Reggio après quinze jours de fatigue!

Je me demandais comment la Laponie, aujourd'hui encore si peu connue et si intéressante cependant par les mœurs de ses habitants et son histoire naturelle, avait été laissée à l'écart par les nombreux voyageurs qui, depuis un siècle, sillonnent toutes les parties du globe. Deux causes semblent les avoir arrêtés, d'abord les difficultés que présente le sol couvert de neige ou de marais qui engendrent de terribles maladies; ensuite les fatigues d'un long voyage à pied ou dans de mauvaises barques à travers un pays qui ne présente aucune ressource au voyageur, et dans lequel, après des marches forcées, on ne rencontre pas un toit pour se mettre à l'abri des pluies fréquentes

et des myriades de moustiques auxquels on ne saurait échapper.

Je compris tout d'abord que nous ne pouvions nous charger que du strict nécessaire et qu'il était impossible de se procurer dans un tel voyage les commodités habituelles de la vie. Nous nous résignâmes donc à la nourriture la plus simple et à la plus grande sobriété ; c'est à ces deux causes sans doute que mes amis et moi devons de n'avoir éprouvé aucun malaise pendant notre pénible voyage.

Mon premier soin avait été de faire choix d'un interprète courageux et incapable de se laisser rebuter par la fatigue; nous connaissions Flamand, qui était à notre service depuis notre arrivée à Stockholm, et nous savions que l'on pouvait compter sur lui ; il fut donc convenu qu'il nous suivrait en Laponie.

Ce point arrêté, je fis l'achat d'une voiture légère et commode, mais qui n'était pas couverte, ce que nous avons vivement regretté. Je trouvai ensuite, mais avec la plus grande difficulté, une tente nécessaire à nos haltes dans l'intérieur du pays.

La veille du départ, notre appartement présentait un singulier coup-d'œil, et c'était chose plaisante que de voir les marchands arriver avec

nos emplettes ; le tout fut déposé dans le salon, qui devint ainsi un véritable bazar. D'un côté, les provisions de bouche : tablettes de bouillon, riz, chocolat, sucre, viandes salées, thé et pain ; car il faut toujours, quand on voyage en Suède ou en Norvége, porter avec soi du pain si on ne veut être réduit au *knåkerbrod.* Que de fois, en Laponie, nous avons regretté de ne pas avoir pris du biscuit ; au bout de quelque temps, notre pain, exposé à l'humidité, avait fermenté et nous causait de violents maux d'estomac. La partie des liquides était réduite à du rhum et à de l'eau-de-vie. Nous pensions avec raison que le vin n'aurait pas supporté, par la chaleur de l'été, un aussi long voyage.

Un des points qu'il est essentiel de ne pas négliger, ce sont les provisions et les armes de chasse ; on comprendra facilement l'importance que cet article doit avoir dans un pays désert où le gibier est la seule viande qu'on puisse se procurer, en le tuant, bien entendu. A Stockholm seulement on peut s'approvisionner de toutes les munitions nécessaires ; je le savais : aussi m'apportait-on une énorme quantité de poudre et de plomb de tous les calibres, et surtout du gros plomb et des chevrotines indispensables pour tuer les oiseaux de mer. J'avais aussi acheté un attirail de pêche, quelques instruments de physique et les divers ob-

jets nécessaires à trois voyageurs s'occupant de peinture, de botanique, d'ornithologie et de géologie.

Il est prudent de renfermer toutes ces provisions dans des coffres bien clos et doublés de toile cirée, pour pouvoir les confier au *forbud* et les préserver des secousses de la voiture ainsi que de l'humidité des bateaux en Laponie.

J'examinais toutes ces provisions lorsque M. Retzius entra, et, me présentant un paquet artistement ployé : « Voilà, me dit-il, pour les maux à venir. » C'était, en effet, une petite pharmacie qu'il avait pris soin de préparer et d'étiqueter lui-même, et à laquelle, grâce à Dieu, nous n'avons pas eu besoin de recourir. Lorsque M. Retzius eut fait le tour de l'appartement, il se rapprocha de moi : « Mais il vous manque beaucoup de choses encore, ajouta-t-il, je ne vois pas de boîte pour l'enthomologie; vous avez oublié l'ammoniaque et l'huile si nécessaire à vos armes. » Puis, éclatant de rire : « Mais, bon Dieu! que voulez-vous faire de toutes ces provisions si vous n'avez pas de quoi les faire cuire? » S'adressant à notre interprète : « Flamand, dit-il, allez-vous-en tout de suite monter la batterie de cuisine, qui doit se composer de trois pièces essentielles, une casserole, une bouilloire et un gril. » Nous rîmes beaucoup du sang-

froid de l'excellent professeur, et lui promîmes de suivre fidèlement ses avis et aussi de nous faire fabriquer d'après le modèle qu'il nous apportait une espèce de moustiquière en gaze qui devait préserver notre visage de l'attaque des moustiques si redoutables, comme on le verra bientôt.

Un article sur lequel nous avons été complétement trompés dans les renseignements que nous avions recueillis, erreur qui nous a occasionné de grands embarras, est celui de l'argent. Il est nécessaire de s'en procurer de trois sortes : la plus forte somme doit être en papier monnaie de Suède; il faut ensuite une somme presque égale en argent monnayé de Suède, le seul qui ait cours dans l'intérieur de la Laponie; et enfin de l'argent papier de Norvége, pour s'en servir sur les bords de la mer glaciale. On doit se procurer à Stockholm ces différentes espèces de monnaies, car, s'il est dificile de les trouver dans la capitale, partout ailleurs la chose deviendrait impossible.

Après avoir fait l'inspection de notre bagage, nous restâmes persuadés qu'il ne nous manquait plus rien pour entreprendre notre voyage en Laponie; je réglai tous nos comptes et fis partir notre *forbud* avec une partie des objets que nous devions emporter.

CHAPITRE VIII.

Départ de Stockholm. — Cimetières de la ville. — Château royal de Haga. — Aspect de la campagne. — Division territoriale de la Suède. — Organisation de l'administration civile. — Climat de la Suède. — Fonte des neiges. — Retour de la belle saison. — Position d'Upsal. — Sigtuna. — Arrivée à Upsal. — Château. — Progrès de l'agriculture dans l'Upland. — Upsal. — Foire ancienne. — Aspect de la ville. — Souvenirs historiques. — Cathédrale ; monuments qu'elle renferme. — Mort héroïque de Nils-Stur. — La pierre d'Albert de Mecklembourg et le drapeau de la reine Marguerite. — Les étudiants ; leur division par nations. — Université. — Cercles. — Collections. — Bibliothèque. — Codex argenteus. — Sociétés savantes. — Instruction primaire. — eligion. — Clergé suédois. — Son organisation.

Le 5 juin, je devais quitter Stockholm dès six heures du matin, mais à midi seulement mes préparatifs étaient terminés, et je montais en voiture avec mes deux amis et l'interprète que j'avais pris à mon service depuis mon arrivée dans la capitale de la Suède. Notre passage ne pouvait manquer d'éveiller la curiosité des habitants de la rue de la Reine, que nous devions suivre dans toute sa longueur pour sortir de la ville. A la légèreté, à l'élégance de notre voiture, on aurait pu penser que nous allions faire aux environs de la capitale une prome-

nade de quelques milles, si l'on n'avait aperçu bon nombre de paquets et des provisions de toutes sortes qui annonçaient notre départ pour un lointain voyage. Mes compagnons et moi, nous étions tous trois entièrement habillés de velours bleu-clair; de grandes bottes molles, une ceinture rouge avec poignard et pistolets, un fusil et un carnier fourni de tous ces petits riens essentiels pour un long voyage complétaient notre singulier accoutrement. Les habitants de l'extrémité du faubourg du nord couraient à leurs portes ou à leurs fenêtres et nous souhaitaient un heureux résultat dans notre entreprise, jugée téméraire par le plus grand nombre, et même impraticable par quelques-uns. Flamand, notre interprète, semblait fier de ce départ pompeux et s'empressait de rendre tous les saluts qui nous étaient adressés.

Nous traversâmes Stockholm et ses faubourgs, fermés de ce côté par une grille élégante, au pas de nos chevaux : le pavé était trop mauvais pour permettre une autre allure ; mais au delà des portes le pavé cesse, et nous partîmes au galop. De la hauteur où se termine le faubourg du nord, je donnai un dernier regard à la ville. Stockholm, son palais et ses édifices nombreux se détachaient avec une grâce infinie du milieu des sombres forêts qui les environnent, et le bassin du Mälar

se déroulait au loin en contours sinueux comme une ceinture d'azur abandonnée au caprice du vent ; le ciel était pur, et un soleil brillant éclairait ce magnifique tableau, que je n'abandonnai qu'à regret.

La route venait d'entrer dans une forêt profonde où des arbres séculaires se dressaient en colonnes comme pour supporter la voûte céleste ; leurs rameaux se croisaient au-dessus de nos têtes, et nous courions sous un immense toit de verdure à travers un pays *témoin de mille faits merveilleux* que *racontent dans leur langage mystique les poètes du Nord.*

Des mamelons formés de rochers noirs et humides donnent à ces lieux quelque chose de sombre et de mystérieux qui pénètre l'âme et commande le recueillement. Bientôt notre attention fut attirée par la vue d'une multitude de tertres de gazon surmontés de croix de bois ou de fer. Nous longions l'un des nombreux cimetières de Stockholm, vastes nécropoles où, dans moins d'un siècle, viendra s'engloutir toute cette population qui aujourd'hui se meut et s'agite dans la capitale. Le calme profond, l'obscurité sévère de la forêt prêtent à ce dernier asile de l'homme un aspect imposant et mélancolique. Stockholm renferme aussi quelques cimetières dans son enceinte ; car,

en Suède, on n'a pas encore tout à fait renoncé à l'habitude d'enterrer autour des églises et souvent même dans leur intérieur; mais le nombre de ces cimetières privilégiés diminue chaque jour.

Au sortir de la forêt, la lumière reparaît et éclaire de ses brillantes clartés les plus gracieux paysages, les sites les plus ravissants. Depuis mon entrée en Suède, je ne pouvais me lasser d'admirer les contrastes toujours nouveaux que cette merveilleuse contrée offre à chaque pas. On a peine à s'expliquer comment des voyageurs ont pu écrire que la Suède était un pays triste et monotone; sans doute la vue générale du pays présente dans son ensemble un aspect sévère qui peut affecter péniblement l'organisation de certaines personnes, mais il en est d'autres dont l'imagination plus ardente s'émeut délicieusement au magnifique spectacle de cette nature grandiose, et, Dieu merci, j'étais de ce nombre.

A un quart de mille de Stockholm, nous vîmes un parc élégant se dessiner à droite de la route; sur la grille dorée, un globe d'azur aux trois couronnes d'or annonçait une résidence royale : c'était le château de Haga, dont la masse blanche est à demi cachée sous le feuillage, au milieu duquel le regard cherche à saisir ses contours gracieux. Des bosquets d'arbres de toute espèce, de vertes pe-

louses, des pièces d'eau, des ponts pittoresques et tout ce que l'art peut ajouter de charme à la nature font de ce château un séjour délicieux : aussi le roi et la famille royale affectionnent-ils particulièrement cette résidence d'été, qui d'ailleurs, par sa proximité de la capitale, permet de suivre les affaires de l'État. Gustave III s'y rendait souvent, et, comme il travaillait d'ordinaire dans un cabinet situé au rez-de-chaussée, ceux qui tramaient un complot contre sa vie résolurent de profiter de cette circonstance pour mettre leur projet à exécution; le complot fut déjoué; mais la vie de ce malheureux prince ne devait être prolongée que de quelque temps, car, bientôt après, il tombait, frappé à mort dans un bal masqué, pendant la nuit du 16 au 17 mars 1792.

Après une course de quelques milles, ma voiture s'arrêta; j'étais à Rotebro, premier relais de poste. Malgré le passage de mon forbud, parti la veille de Stockholm, les chevaux n'étaient pas préparés, ou plutôt on avait disposé de ceux qui m'étaient destinés. J'avais six heures de retard sur l'ordre de ma route indiqué par les billets de mon courrier; aussi je dus, d'après les dispositions du tarif de la poste, payer le double du prix ordinaire, inconvénient auquel est exposé le voyageur toutes les fois qu'il met plus de deux heures de dif-

férence entre l'heure de son passage et celle pour laquelle son forbud ou courrier a commandé les chevaux. On conçoit facilement que cette disposition de la loi donne lieu à une foule de difficultés, et que souvent le voyageur est obligé de payer la paresse ou la négligence du maître de poste ou du forbud.

La route qui conduit de Stockholm à Upsal serpente sans cesse au milieu de forêts, de prairies, de champs, de lacs et de rochers : le voyageur reste étonné, en traversant ces campagnes, de la variété et de la richesse qu'elles présentent; les arbres commençaient à fleurir : des groupes de bouleaux et de merisiers à grappes, des aubépines jetaient dans l'air des parfums que nous apportait la brise. Le pays paraissait partagé en petites métairies séparées par des haies en perches de sapin, espèce de barricades dont nous avons déjà parlé et qui forment la clôture simple mais solide généralement adoptée dans toute la presqu'île scandinave. Je ne dois pas non plus oublier le singulier aspect que présentaient la plupart des maisons de paysans. La toiture est faite en écorce d'arbre recouverte de terre pour l'assurer contre la violence du vent et en même temps pour mieux garantir du froid. De beaux gazons poussent sur la plupart de ces toits, et je vis, à mon grand étonnement, une chèvre et ses deux chevreaux brouter tranquillement à côté

de la cheminée d'où sortait une épaisse fumée.

La plus grande partie de la Suède n'a qu'une population peu considérable et qui, comme nous l'avons dit, n'est nullement en rapport avec l'étendue du sol qu'elle occupe [1]; souvent on parcourt de grandes distances sans rencontrer d'autre habitation que la maison de poste. On ne trouve de villages que de loin en loin, encore ne sont-ils composés que de maisons dispersées dans une vallée et qui ont pour centre l'église, élevée d'ordinaire sur une hauteur ombragée par de beaux arbres : le presbytère est rarement séparé de l'église, et presque toujours il est construit dans d'heureuses positions. Par suite de cette dispersion des habitations, l'étendue des paroisses est nécessairement très-vaste et leur administration deviendrait difficile si le caractère calme, religieux et naturellement juste du peuple suédois ne venait en aide à son gouvernement. Il manque à la Suède cette centralisation, cette rapi-

[1] D'après les relevés officiels, la population totale de la Suède était, en 1835, de 3,025,439 âmes. Or, la superficie totale de ce royaume est de 3,920 milles carrés suédois, dont 341 milles carrés en eau. Il reste donc en terre 3,579 milles carrés. Chaque mille carré renferme en moyenne 845 habitants; mais cette moyenne n'est pas applicable à six préfectures sur les vingt-quatre qui composent la Suède; ce sont celles de Gefleborg, Kopparberg, Waster-Norrland, Jamtland, Wästerbotten, Norrbotten, dont la population est bien inférieure. — Ces éléments de statistique sont extraits d'un travail que M. de La Roquette, ancien consul en Norvège, a bien voulu me communiquer.

dité de communication qui est le moyen d'action le plus puissant pour un gouvernement, et qui, en France, par exemple, permet de transmettre un ordre d'un bout du royaume à l'autre en un moment et comme par une chaîne électrique. Il est vrai néanmoins que ces moyens perdent beaucoup de leur importance et de leur nécessité dans un pays dont la population est si peu nombreuse et surtout si paisible. Le gouvernement de la Suède est tout paternel; la presse, animée du meilleur esprit, lui prête son appui, et le peuple suédois, étranger aux intrigues de la politique, montre la plus entière confiance dans les sincères et bonnes intentions du prince qui est chargé de diriger ses destinées.

Charles XI, qui a établi, comme nous l'avons vu, le système militaire de la Suède, a aussi créé son organisation administrative, et depuis plus d'un siècle et demi que l'œuvre de ce grand roi existe, elle a été à peine modifiée. La Suède est divisée, pour l'administration civile, en vingt-quatre préfectures, provinces ou gouvernements appelés *län*. Le gouverneur (*landshöfding*) a les pouvoirs administratifs d'un préfet, mais ses attributions sont plus étendues; ainsi il est chargé d'une partie de l'administration militaire, des recettes de l'impôt et de certaines fonctions judiciaires qui, en France, ne regardent nullement les préfets.

Les län se divisent en *härad,* qui sont à peu près ce qu'on appelle en France un canton ; des sous-préfets nommés *kronofogde* administrent un ou plusieurs härad réunis en nombre proportionnel à leur importance et qui forment des espèces de districts ou de sous-préfectures. Dans chaque härad se trouve un *lansman* chargé de la police, de la perception de l'impôt et de faire exécuter les ordres du landshöfding qu'il reçoit directement. On ne saurait assimiler les lansman aux maires de nos communes ; en effet, si leurs attributions ont entre elles quelques rapports, elles en diffèrent sur des points capitaux. Ainsi les lansman sont nommés par le landshöfding sans être soumis à l'élection, comme les maires le sont en France ; de plus, ils reçoivent un traitement comme les landshöfding et les kronofogde. Les härad sont formés de plusieurs paroisses ; les paroisses se composent d'habitations, de fermes et de maisons dispersées quelquefois sur une étendue considérable. A vrai dire, dans le nord de la Suède, il n'existe pas de villages ; l'église est le centre de la paroisse, et, le plus souvent, de ce point, on découvre à peine trois ou quatre habitations groupées çà et là. Les paysans ont ainsi plusieurs milles à parcourir pour venir assister aux offices divins, ce qui ne les empêche pas d'être très-assidus à remplir leurs devoirs religieux.

Comme les officiers de l'armée, les employés de l'administration civile ont la jouissance de certains domaines qui appartiennent à l'État et qui sont aussi appelés bostelle ; les revenus de ces domaines, ajoutés aux appointements que reçoivent ces employés, portent le maximum du traitement pour les landshöfding à 15,000 francs, pour les kronofogde à 4,000, et enfin à 1,000 pour les lansman.

D'après le court exposé que je viens de faire de l'organisation administrative de la Suède, on voit qu'il n'existe pas entre les pouvoirs judiciaires et administratifs cette ligne de démarcation qui les sépare d'une manière si distincte en France. C'est, suivant moi, un vice capital et qui, dans tout autre pays, produirait les résultats les plus fâcheux ; mais en Suède tout est permis, tout est possible en administration avec un peuple d'un caractère aussi parfait, d'une nature aussi excellente, avec un peuple qui s'administre par lui-même, ainsi que me le disait un Suédois à qui je manifestais mon étonnement de ne voir aucun développement de forces militaires dans les campagnes et même dans les villes les plus populeuses.

Une route superbe se déroulait devant moi ; la campagne offrait les contrastes les plus frappants. à côté des champs de blé se montraient en lisières

ou en masses épaisses des bois d'arbres verts aux teintes les plus sombres ; l'eau venait souvent embellir les derniers plans du paysage, auquel les gracieux contours et les combinaisons heureuses du sol donnaient un charme toujours nouveau. Les environs de la capitale offrent de nombreuses maisons de campagne, et il me faudrait bien des pages pour décrire l'aspect charmant de toutes les villa près desquelles passe la route ; cependant une entre autres m'a surtout frappé, c'est le château du comte Brahé, *descendant de la première famille noble de la Suède, conseiller intime du feu roi Charles XIV Jean, et que ce prince honorait d'une affection toute particulière.*

A un détour de la route, la forêt s'ouvre tout à coup pour laisser voir cette belle habitation entourée d'eau et qui a d'importantes dépendances cultivées avec le plus grand soin.

J'eus occasion, en les visitant, de faire une remarque qui avait *quelque chose d'étrange* pour nous autres habitants de l'Europe méridionale. Nous étions au milieu de juin, et les blés commençaient seulement à couvrir la terre, tandis qu'en France et dans d'autres pays, à pareille époque de l'année, ils sont dans toute leur vigueur et prêts à tomber sous la faucille. On aurait peine à s'expliquer comment, en quelques semaines, les céréales peu-

vent pousser et mûrir, si l'on ne songeait que, dans les régions du Nord, le soleil, qui, vers le solstice d'été, reste presque sans cesse sur l'horizon, échauffe et féconde nuit et jour le sol, qui n'a pas à redouter la fraîcheur des nuits.

La Suède est un pays froid, mais remarquable par la pureté de son atmosphère, qui le rend généralement sain et favorable à la prolongation de la vie humaine ; les forêts immenses qui couvrent ce pays, la configuration du sol et la direction des chaînes de montagnes le garantissent de l'extrême rigueur du froid : aussi son climat est-il moins rigoureux que celui de toutes les autres contrées qui se trouvent sous la même latitude. Les beaux jours y sont cependant peu nombreux ; la formation et la nature du sol, autant que le climat, empêchent les cultivateurs d'obtenir les abondantes récoltes et les fruits des contrées tempérées ; mais la nature ne s'est pas montrée pour cela ingrate envers la Suède ; en effet, les forêts, les lacs, les cours d'eau et les mines surtout font vivre ses habitants plus heureux peut-être que ceux des pays plus fertiles et plus riches en apparence. Le Nord a sans doute ses glaces et ses frimats, mais le Midi n'a-t-il pas ses volcans, ses tremblements de terre ?

La fonte des neiges et des glaces commence à la fin d'avril, et le spectacle que présente alors la

presqu'île scandinave est vraiment admirable. Il faut voir ces masses incalculables disparaître sous l'influence des rayons du soleil ; il faut voir ces mille torrents mugir, descendre des montagnes et courir à travers les vallées ; puis ces fleuves s'avancer vers la mer et souvent briser des rochers pour ouvrir à leurs flots de nouveaux passages. La terre, délivrée de cette étreinte de glace, fume, exhale les vapeurs qu'elle renferme dans son sein pour se réchauffer aux rayons vivifiants du soleil, puis bientôt elle se couvre de verdure et de fleurs.

Dans ces contrées il n'existe, à vrai dire, que deux saisons, l'hiver et l'été ; le printemps et l'automne sont inconnus. En effet, le passage de l'hiver à l'été est brusque, inaperçu. Aussitôt que la terre est délivrée de la neige, elle produit ; la marche de la nature n'est pas alors lente et progressive, comme partout ailleurs : tout croît et pousse au contraire avec rapidité. La terre semble se hâter de donner ses fruits et craindre le retour des frimats. En juin, pendant le solstice d'été, les nuits, qui, au delà du cercle polaire, n'existent plus, sont très-courtes dans le reste de la Suède ; la terre n'a pas alors le temps de se refroidir et de perdre l'influence des rayons du soleil : aussi la végétation profite-t-elle sans relâche la nuit aussi bien que le jour.

On peut se rendre de Stockholm à Upsal par le lac Mälar; des bateaux à vapeur font un service régulier entre ces deux villes. Upsal est bâti à petite distance de l'extrémité d'un golfe profond du Mälar, qui, de ce côté, s'avance au nord et vient se terminer à travers les plaines de l'Upland; sans l'épaisseur des forêts qui garnissent les bords de ce lac, j'aurais pu apercevoir pendant une partie de la journée les contours de ces rives, que la route suit à l'orient. A moitié chemin à peu près de Stockholm à Upsal, sur les bords du Mälar, à l'extrémité d'une presqu'île qui s'avance sur ses eaux, se trouvent les ruines [1] qui rappellent la place où s'élevait autrefois Sigtuna. Cette ancienne ville, capitale de la Suède à l'époque héroïque de son histoire, fut, dit-on, la résidence d'Odin, qui portait aussi le nom de Sigge. Détruite en 1188 par des pirates qui en firent le sac, elle a été remplacée par un bourg petit et misérable construit avec ses débris, et qui, en raison de son origine, a conservé le titre et le droit de cité : il porte encore aujourd'hui, ainsi que la baie voisine qu'il domine, le nom de Sigtuna.

[1] Ces ruines s'élèvent sur trois points différents : au nord, les ruines de l'église Saint-Pierre et la tour de l'église Saint-Laurent; au sud, les ruines de l'église Saint-Oelf, qui, placées près d'une église moderne et entourées d'arbres, sont les plus pittoresques.

Après avoir changé de chevaux pour la troisième fois depuis mon départ de la capitale, je quittai la préfecture de Stockholm pour entrer dans celle d'Upsal et je m'enfonçai bientôt dans une forêt de pins silvestres plus étendue que celles que j'avais déjà traversées.

J'avais couru depuis une heure environ, abrité sous des arcades de verdure formées par des arbres magnifiques et foulant une allée sablée adoucie par les débris des feuilles de sapin, lorsque j'aperçus, à l'extrémité de la forêt et comme fermant la route, le château d'Upsal. La brique rouge dont il est bâti, éclairée par le soleil, produisait sur le bleu du ciel un délicieux effet au milieu de l'ombre épaisse des bois que nous allions quitter. La forêt s'avance, pour ainsi dire jusqu'à l'entrée de la ville et forme pendant les soirées d'été un rendez-vous délicieux où viennent s'égarer de nombreux promeneurs. Une foule d'habitants d'Upsal y étaient en ce moment, et j'y remarquai aussi quelques équipages attirés sans doute par le camp militaire du régiment de l'Upland, que je laissai derrière moi pour descendre rapidement dans la plaine. Là repose Upsal, dominée au sud par une colline sur laquelle s'élève le château, jadis résidence des archevêques, et qui aujourd'hui sert d'habitation au gouverneur de la province.

Le château d'Upsal, d'une construction lourde et sans caractère, n'offre d'autre intérêt que les souvenirs qui s'y rattachent. Il occupe la place de l'ancien palais des archevêques, dont il ne reste que des pans de murailles et une porte en briques, respectés jusqu'à ce jour et armés encore aujourd'hui de quelques pièces d'artillerie qui remontent, m'a-t-on assuré, au temps de Gustave Vasa. L'ancien château était une véritable forteresse, d'où les archevêques répondaient souvent à coups de canon aux injonctions qu'ils recevaient de leurs souverains : aussi un historien a-t-il dit avec raison qu'il s'y donnait plus de mots d'ordre que d'absolutions. Un incendie le détruisit presque entièrement en 1702, et il fut alors rebâti tel qu'il existe aujourd'hui. Du haut de ses murailles on jouit d'une vue étendue sur toute la ville d'Upsal et la plaine de Fyrisvall, célèbre dans la mythologie scandinave.

Pendant que l'on préparait notre dîner à l'hôtel de la poste, où le voyageur peut trouver un gîte convenable, je voulus faire connaissance avec la ville. Upsal est situé à sept milles un quart de Stockholm, dans une vaste plaine, au pied d'une colline qui offre de beau granit. Upsal est séparé en deux parties par la petite rivière de Fyris; la ville proprement dite *Sjelfva staden,* et le quartier

Fjerding. La plaine au milieu de laquelle s'élève Upsal, arrosée par le cours sinueux de la rivière, forme la partie la plus fertile et la mieux cultivée de l'Upland, qui est l'une des plus riches provinces de la Suède. C'est là surtout que l'on peut apprécier les résultats obtenus par l'agriculture, science qui fait chaque jour, en Suède, de nouveaux progrès. Le roi Charles XIV Jean ne négligeait rien pour encourager les propriétaires et mettre en honneur les travaux agricoles, et c'est à ce prince éclairé que la Suède doit l'état prospère de son agriculture. Ce monarque s'était rendu acquéreur de plusieurs domaines ruraux, répartis sur divers points du royaume, dans le but d'y faire chaque année de nombreux essais; là on soumit à l'épreuve de l'expérience les procédés nouveaux et les méthodes les mieux appropriées au sol et au climat de la Suède. Grâce à ces puissants encouragements, ce pays, qui, avant le règne du roi Charles XIV Jean, ne produisait pas assez de céréales pour la consommation de ses habitants, commence aujourd'hui à en exporter, malgré la quantité de blé que dévore chaque année la fabrication de l'eau-de-vie. Dans l'Upland les villages sont plus nombreux que partout ailleurs; les cultivateurs passent pour être généralement aisés; les fermes et presque toutes les habitations grandes et bien bâties sont

entourées de jardins cultivés avec le plus grand soin; tout, en un mot, annonce ici le bien-être et la prospérité.

Upsal n'est pas une ville commerçante. La présence des étudiants y répand seule un peu de mouvement; cependant une foire annuelle, qui s'y tient dans les premiers jours de février, est très-suivie, et les habitants du nord de la Suède y accourent en foule; on y trouve beaucoup de bétail, des toiles, des fourrures, du lin, des ustensiles de toute sorte et quantité de gibier et de poisson gelé. L'origine de cette foire remonte à une époque très-reculée. Dans les temps anciens les Scandinaves tenaient de grandes assemblées à Upsal au renouvellement de l'année, qui était annoncé par la pleine lune après la seconde nouvelle lune du solstice d'hiver; c'est encore ainsi que l'on calcule l'époque de cette foire, connue sous le nom de foire de *Disting*.

Upsal rappelle de nombreux souvenirs de l'histoire scandinave et offre encore aujourd'hui un grand intérêt par son château, sa cathédrale et son université. Les rues sont larges et tirées au cordeau; les maisons, construites en bois ou en briques et peintes extérieurement, ont, pour la plupart, des cours et des jardins qui les séparent les unes des autres, précaution nécessaire et sans

laquelle, en cas d'incendie, les villes de la Suède pourraient être complétement détruites en quelques heures. Ces cours et ces jardins font paraître l'étendue de la ville très-considérable, surtout si on la compare à sa population, qui s'élève à peine à cinq mille âmes, sans compter, il est vrai, les étudiants, dont le nombre varie annuellement. La ville est moderne; ravagée par de fréquents incendies, notamment par celui de 1702, qui causa des dommages inappréciables, elle a été rebâtie plusieurs fois; le genre de construction de ses maisons est d'ailleurs peu durable et permet, en raison des frais modiques qu'il entraîne, de les réédifier souvent.

Upsal est situé au centre de la contrée qui a servi de berceau à la monarchie suédoise. Les souverains de l'Upland, dont relevaient tous les princes qui se partageaient la Suède, alors divisée en un grand nombre de petits états, réunirent successivement à leurs domaines toutes les autres parties du pays et créèrent ainsi la monarchie suédoise. Ce fut un roi d'Upsal, Olaüs III, surnommé *Sköt-konung* (roi au berceau), né en 984, couronné en 994 et mort en 1026, qui, le premier, prit le titre de roi de Suède. Sigtuna, cette antique résidence d'Odin, céda dès lors à Upsal le titre de capitale. Il eût été difficile de trouver une situation plus

belle pour y fixer le siége d'un empire. Entourée des plaines fertiles de l'Upland, placée dans le voisinage de la Baltique et du Mälar, dont les eaux pénètrent au loin et de toutes parts dans l'intérieur des terres, cette ville réunissait toutes les conditions de la position la plus avantageuse. Aussi ne fut-elle abandonnée comme capitale qu'à l'époque où la situation maritime de Stockholm et ses accroissements successifs y firent transférer le siége de la monarchie.

Mais si Upsal a cessé d'être la capitale de la Suède, le siége du gouvernement politique, il est resté la métropole de ce royaume, et sa cathédrale est aussi remarquable par la beauté de son architecture que par ses vastes dimensions.

Ce fut un Français nommé Étienne de Bonneuil qu'on appela exprès de Paris, en 1287, pour élever cette église. Il se mit à l'œuvre avec les ressources immenses du clergé suédois, assisté de la population tout entière, car le pape promit des indulgences à tous ceux qui contribueraient aux travaux. Néanmoins il fallut plus de deux cents ans pour terminer l'édifice, et sa consécration n'eut lieu qu'à la fin du quinzième siècle. Depuis, ravagé par plusieurs incendies, surtout en 1702, le monument a été restauré et réédifié à différentes reprises; tel qu'il existe aujourd'hui, il paraît d'une

construction froide et lourde, mais qui cependant ne manque pas de noblesse. Au premier abord, il forme comme une sorte de mosaïque où contraste l'œuvre de différentes époques. Son vaisseau de brique, construit en retrait sur un vaste massif de pierres de taille, s'y rattache par des arceaux qui ont autant de hardiesse que d'élégance. L'édifice est surmonté de deux tours carrées terminées par des colonnes chargées de clochetons en cuivre. Les restaurations qu'il a subies nuisent à son ensemble, et cependant, en l'examinant en détail, on y retrouve, au milieu de sculptures grossières et exécutées sans goût, les traces d'une belle architecture; des trèfles brisés, des contours gracieux à demi remplacés aujourd'hui par des lignes droites, attestent les ravages qu'il a dû subir et dénotent l'époque de sa construction. Les fenêtres, qui sont très-nombreuses, et surtout celle du grand portail, sont travaillées avec un art remarquable. Le style de cette église est le gothique primitif, pur, simple, mais élégant comme il l'était alors. On n'y voit pas ces figurines, ces charges grotesques enfantées plus tard par l'imagination des architectes et qui, à mes yeux, sont loin d'embellir les façades de nos édifices gothiques.

L'intérieur présente la plus grande simplicité

les ogives sont dénuées d'ornements, les colonnes s'élèvent en faisceaux qui s'écartent et se courbent gracieusement pour soutenir la voûte, remarquable par sa hardiesse. On a prétendu que la cathédrale d'Upsal avait été bâtie sur le modèle de Notre-Dame de Paris; des historiens se sont évertués à le prouver, des voyageurs disent l'avoir reconnu; pour moi, j'avoue que, sauf l'aspect des tours, j'ai vainement recherché quelques traces de ressemblance entre les deux édifices.

Si la cathédrale d'Upsal, aujourd'hui consacrée au culte réformé, manque de ces pompes intérieures, de ces vitraux surtout dont les couleurs brillantes parlent si bien à l'âme, et qui, dans nos églises catholiques, sont d'un effet si puissant, en revanche, elle abonde en souvenirs historiques.

Engagez-vous sous cette voûte si calme, au bout de quelques pas vous trouvez une châsse d'argent, d'un travail remarquable, qui renferme les restes du roi Éric IX, le saint, celui qui, au douzième siècle, imposa à la Finlande la foi catholique, et qui, trahi par ses sujets, périt dans un combat contre les Danois, après avoir fait des prodiges de valeur. Ce prince est encore célèbre à un autre titre : ce fut lui qui, le premier, réunit et coordonna toutes les anciennes lois de la Suède pour en former le code qui porte son nom.

Dans une chapelle, sur un tombeau de marbre, reposent trois statues ; ce sont celles de Gustave Vasa et de deux de ses trois femmes. Les murs sont ornés de peintures à fresque, œuvres du peintre Sandberg, qui représentent les principaux traits de la vie si agitée, si pleine d'événements romanesques de ce grand roi. Plus loin, dans une autre chapelle sans ornement et d'un aspect triste et sombre, une tombe en porphyre rouge semble une pierre tachée de sang : elle recouvre les restes d'un homme assassiné et dont l'histoire raconte la fin tragique. Nils-Sture, descendant de la noble famille des Sture, qui, pendant un demi-siècle, avait gouverné la Suède sous le titre d'administrateur et sauvé le pays du joug de Christian de Danemark, jouissait lui-même, sous le règne d'Éric XIV, de la plus grande influence. Éric en conçut une violente jalousie : il le fit arrêter, et l'accusant d'avoir voulu faire passer la couronne de Suède sur la tête de son jeune frère, il ordonna qu'il fût promené par toute la ville de Stockholm, monté sur un cheval étique, une couronne de paille sur la tête ; puis il le fit traduire devant les États ; mais, malgré les efforts de Göran Pehrsson et de Denis Beurré, les deux agents, ou plutôt les deux complices du roi, on ne put réunir contre l'accusé des charges suffisantes, et les États refusèrent de prononcer

sa condamnation. Furieux d'une résistance à laquelle il ne s'attendait pas, le roi descendit le même jour dans la prison de Sture, qui était enfermé dans le château d'Upsal, et là, après l'avoir accablé d'outrages, il se précipita sur lui, et, le frappant de son poignard, il le lui enfonça tout entier dans le bras. Nils-Sture, qui était resté impassible, retira froidement la lame toute sanglante, et, l'ayant baisée, il la présenta respectueusement au roi, qui, transporté d'une rage aveugle, la reprit pour la lui plonger dans le cœur. Ainsi périt le dernier des Sture de la main du fils du grand Gustave, pour lequel cette famille avait relevé le trône de Suède. Mais Éric porta la peine de son forfait; car, après avoir été chassé, puis être remonté sur le trône, il finit par être jeté dans une prison, où il attendit la mort pendant vingt ans. Son frère Jean, qui avait pris sa place sur le trône, fatigué de voir la vie d'Éric se prolonger aussi longtemps, lui envoya, dit-on, une soupe de pois empoisonnés. On montre encore dans la forteresse de Orebyhus, le grabat sur lequel Éric est mort et la trace de ses pas sur le plancher de son cachot.

Autour de l'église sont rangés de simples tombes de pierre, qui recouvrent les restes mortels de plusieurs archevêques d'Upsal, dont quelques-uns sont célèbres dans l'histoire; on m'indiqua près

de l'autel la place où reposent les cendres d'Olaiis Petri, le réformateur de la Suède; puis on me conduisit au tombeau de Linnée, qui mourut à Upsal le 10 janvier 1778. Ce monument fort simple, élevé en 1798 par les amis de ce grand homme, forme contraste avec le mausolée en marbre consacré, non loin de là, à la mémoire du baron Charles de Grener, historien et naturaliste.

C'est dans la nef de la cathédrale d'Upsal que se fait le couronnement des rois de Suède. Le chapelain eut soin de me faire remarquer la place où Charles XII, à peine âgé de quinze ans, prenant la couronne des mains de l'archevêque d'Upsal, se la posa lui-même sur la tête, puis se tourna vers le peuple en disant d'une voix ferme et haute : « Dieu me l'a donnée, gare à qui la touche! » Ce fait, on le sait, s'est renouvelé depuis dans la cathédrale de Milan.

L'église d'Upsal possédait autrefois des reliques et de riches trésors; entre autres, les couronnes de Jean III et de la reine Catherine Jagellon, son épouse; mais les modèles en cuivre de ces objets précieux restent seuls aujourd'hui. Je vis aussi, parmi mille autres choses, une parcelle de la vraie croix renfermée dans une croix d'argent, et une châsse vermoulue d'où les reliques ont été enlevées. Ce qui me frappa davantage, au milieu de ces

pauvres débris, plus ou moins authentiques, ce fut une idole du dieu Thor, le Vulcain scandinave, qui consiste en un simple torse grossièrement sculpté dans un bloc de bois.

En quittant l'endroit où l'on conserve tous les objets que je viens de signaler, mon pied heurta une pierre qui faillit me faire tomber ; je manifestai ma mauvaise humeur et engageai mon guide à faire enlever cette pierre, qui n'avait pas moins de trois pieds de long et que je croyais laissée là par négligence.

— Enlever cette pierre! me répondit le Suédois. Y pensez-vous, monsieur! cette pierre est un trésor.

A ce mot de trésor, je me baissai pensant avoir devant les yeux quelque aérolithe, ou pour le moins un précieux échantillon de géologie, mais je reconnus, à ma grande surprise, un simple grès: ma gravité n'y put tenir, et je renouvelai, en riant aux éclats, ma première observation.

— Cette pierre peut vous faire rire, monsieur, reprit gravement mon guide; elle n'en a pas moins fait verser des larmes bien amères à un roi.

— A un roi, ajoutai-je, mais qu'est-ce donc?

— Oui, monsieur, à un roi. Cette pierre est la même qui fut envoyée par Albert de Mecklem-

bourg à Marguerite, fille de Waldemar, pour répondre à une déclaration de guerre de cette princesse. Le roi de Suède engageait cette femme héroïque, en lui adressant ce présent, à songer à repasser ses aiguilles plutôt qu'à guerroyer, mais cette raillerie coûta au roi Albert la couronne et la liberté.

Comme on le sait, en effet, Marguerite ne tint pas compte de cet avis, et le présent d'Albert servit non pas aux aiguilles de la reine, mais aux fers des lances de ses soldats. Peu de temps après Marguerite entra en campagne, et ses troupes rencontrèrent celles d'Albert près de Falköping, où fut livrée la bataille. Au milieu de cette journée un drapeau fut enlevé par l'ennemi sous les yeux de Marguerite ; cette femme habile, craignant sans doute l'effet moral que cet échec devait produire sur ses troupes et les conséquences graves qu'il pouvait entraîner, déchira aussitôt un pan de sa robe, d'autres disent de sa chemise, l'attacha au bout d'une lance, et donnant ce drapeau improvisé à l'un de ses officiers, lui enjoignit de rallier ses troupes et de charger l'ennemi. Ce fut le signal de la victoire qui resta à Marguerite ; Albert, vaincu à la bataille de Falköping, perdit bientôt après la couronne. Voilà, ajouta le chapelain, en me montrant un lambeau d'étoffe qu'il tira d'une

boîte vermoulue, voilà le fameux drapeau improvisé par la grande Marguerite à Falköping.

On passerait des journées entières dans la cathédrale d'Upsal, et toujours avec le même intérêt, si l'on voulait visiter tous les monuments qu'elle renferme et évoquer tous les souvenirs qu'ils rappellent; mais j'étais pressé par le temps, et je quittai à regret cette belle église.

A côté se trouve une autre église beaucoup plus petite, mais bâtie avec une élégante simplicité; elle est connue sous le nom d'église des paysans, et ornée de vitraux assez remarquables.

Je traversai, pour me rendre à l'Université, une place dont le centre est occupé par une aiguille de granit, élevée en forme d'obélisque, à la mémoire de Gustave-Adolphe, par Charles XIV Jean, ainsi que l'indique l'inscription suivante que l'on peut y lire :

GUSTAVO ADOLPHO MAGNO NOMINE POPULI
SUECANI CAROLUS XIV JOHANNES. D. VI
NOVEMBRIS MDCCCXXXII.

Les grands et beaux arbres groupés à l'entour du monument font de cette place une délicieuse promenade où les étudiants se trouvaient rassemblés au moment de mon passage; chacun d'eux,

armé d'un sabre et d'un fusil, portait sur un habit bourgeois des épaulettes de laine avec giberne et buffleterie. Au centre de cette milice nationale un pasteur entonnait des cantiques sacrés que tout le bataillon répétait en chœur. Chaque jour les étudiants se réunissent ainsi pour adresser à l'Être suprême la prière du matin, et faire ensuite l'exercice militaire. Ce spectacle avait quelque chose d'imposant, de grave, de solennel, et je ne doute pas que ces nobles et antiques usages ne contribuent puissamment à conserver dans le cœur des Suédois les idées patriotiques et religieuses qui sont un des caractères distinctifs de cette nation.

L'Université d'Upsal, fondée en 1477, par Sten-Sture, dit le vieux, administrateur du royaume, devint plus tard le foyer d'où se répandit dans le Nord le goût des lettres et des sciences. Mais pendant longtemps les guerres intestines qui troublaient le pays opposèrent d'invincibles obstacles à son développement. Gustave Vasa, qui avait étudié cinq ans à cette Université, fit d'inutiles efforts pour en accroître la prospérité, et ce ne fut que sous le règne de Gustave-Adolphe, petit-fils de ce prince, et grâce à la protection de ce grand roi, que cet établissement, prenant de vastes et rapides développements, s'éleva au rang des premières

écoles de l'Europe. Ce succès doit être principalement attribué au chancelier Jean Skytte, ancien précepteur de Gustave-Adolphe. Jean Skytte dirigea pendant trente ans l'Université d'Upsal, lui fit donner par le roi tous les biens héréditaires de la famille de Vasa, et obtint qu'après la mort de Gustave-Adolphe, la plus grande partie des trésors littéraires recueillis en Allemagne, pendant la guerre de trente ans, y seraient déposés. L'Université d'Upsal a produit un grand nombre d'hommes illustres dans les sciences et dans les lettres, parmi lesquels on distingue au premier rang, Olaüs Rudbeck, Linnée, Celsius, Bergman, Wallerius et Berzelius. Ce grand établissement jouit d'un revenu annuel d'environ 180,000 fr., provenant des biens qui lui ont été donnés par différents monarques, de legs faits par des particuliers, et enfin d'économies. A l'aide de ce revenu, l'Université pourvoit à toutes ses dépenses, et les supporte sans avoir besoin d'aucune subvention.

Pour être reçu étudiant il faut passer un examen qui est assez semblable à celui que subissent nos bacheliers ès lettres; les étudiants jurent fidélité au roi, et jouissent de certains priviléges. Ainsi, ils ne peuvent être jugés, dans un rayon de dix lieues de l'Université, que par le tribunal de l'Université, mais ils sont tenus, comme je venais

de le voir, de s'exercer au maniement des armes; ils sont du reste exempts de tout autre service militaire et de payer l'impôt. Ils peuvent quitter pendant deux ans l'Université, sans perdre ces priviléges. Les vacances sont l'hiver de six semaines, vers le premier de l'an, et, l'été, les cours sont fermés du mois de juin au 1[er] octobre. On compte à l'Université d'Upsal environ 900 étudiants, que l'on peut diviser de la manière suivante : 120 à la noblesse, 300 au clergé, 200 à la classe bourgeoise, et 100 environ à celle des paysans; 150 sont fils de fonctionnaires civils, 30 de militaires. Les étudiants logent et vivent librement en ville : tous ceux de la même province se réunissent entre eux pour former ce qu'on appelle une nation. Il existe à Upsal autant de nations qu'il y a de provinces, et de plus il en est une pour les étrangers, ce qui porte le nombre de ces nations ou corporations d'étudiants à quinze. Les étudiants de la noblesse forment en outre un corps à part. Les membres de chaque nation nomment un inspecteur choisi parmi les professeurs; pour être admis dans une nation il faut subir des examens et certaines épreuves assez pénibles, et qui autrefois se rapprochaient, m'a-t-on dit, de celles de la franc-maçonnerie. Les professeurs et les savants restent membres honoraires des nations auxquelles ils

appartenaient durant leurs études, et servent d'appui et de protecteurs en cas de besoin à leurs jeunes successeurs. Ces corporations d'étudiants qui établissent une camaraderie utile, non-seulement pour le présent mais pour l'avenir, ont des propriétés et des revenus, des bibliothèques et des salles de réunion pour l'étude et le plaisir; il existe aussi des cercles établis par les professeurs eux-mêmes où l'on ne s'occupe que de sciences et de questions utiles; enfin on a encore formé à Upsal une autre sorte de réunion appellée *Gille;* cette association est composée de cent membres ordinaires, au nombre desquels sont de droit l'archevêque, le recteur de l'Université et le gouverneur de la province; elle renferme en outre vingt-cinq membres extraordinaires choisis parmi les étudiants. Chaque membre paye une cotisation annuelle qui sert à donner pendant l'hiver des repas, des concerts et quelquefois des bals; toute personne peut y être admise sur la présentation d'un membre ordinaire. On comprend facilement l'heureuse influence que de pareilles relations doivent avoir sur les mœurs et les habitudes des étudiants, et, si sous ce rapport il fallait établir une comparaison entre les étudiants de nos Universités et ceux d'Upsal, elle ne serait certainement pas à l'avantage de la France.

L'Université d'Upsal renferme quatre facultés : de théologie, de droit, de médecine et de philosophie ; tous les cours se font en suédois. En 1836, les professeurs étaient au nombre de vingt-six, parmi lesquels plus de la moitié, quatorze, enseignaient la philosophie. Ces professeurs sont nommés par le roi sur une liste de trois candidats, dressée après concours par le chancelier et le corps des professeurs. Le chancelier est l'autorité suprême de l'Université : il est nommé par le roi. Lors de mon voyage, le prince Oscar, aujourd'hui roi de Suède et de Norvège, était, depuis 1819, investi de cette dignité ; l'archevêque d'Upsal est de droit prochancelier de l'Université.

Le traitement des professeurs est fort modique ; il ne s'élève guère au-dessus de 5,000 francs.

Au commencement de chaque année scolaire on publie le programme des cours de l'Université.

Les docteurs en droit et en théologie sont assez rares, le nombre en est même limité. Lorsqu'il y a une réception de docteurs à Upsal, la ville est pendant plusieurs jours en fête, et l'on procède à cette cérémonie en présence de l'archevêque, avec pompe et apparat.

L'Université d'Upsal possède un riche cabinet de médailles et d'objets d'arts, de belles collections d'histoire naturelle et un jardin botanique

fort remarquable, créé en 1787 par Gustave III. Mais sa magnifique bibliothèque fait surtout l'admiration des étrangers : elle renferme plus de 100,000 volumes et un nombre considérable de manuscrits fort précieux. M. Afzelius, sous-bibliothécaire, voulut bien nous en faire les honneurs avec une grâce parfaite : ce savant distingué nous indiqua des documents uniques sur l'histoire, les mœurs et la religion des Scandinaves, et nous fit voir deux manuscrits de l'Edda, tous deux en caractères runiques, l'un en vers et l'autre en prose. Enfin il n'oublia pas, comme on peut le penser, de nous montrer le fameux *Codex argenteus*, qui renferme la traduction des quatre Évangiles en langue mésogothique, faite, dit-on, au quatrième siècle par Ulphilas, évêque des Goths. Ce manuscrit, de format in-4°, est composé de feuilles de vélin pourpre, sur lesquelles se détachent en relief des caractères d'un aspect ordinairement argenté ; les initiales des chapitres et certains passages sont en or. Du reste, le *Codex argenteus* ressemble beaucoup à la Bible de Charles-le-Chauve, conservée à la bibliothèque du Roi, à Paris ; aussi, on pourrait être tenté de croire qu'on assigne au manuscrit d'Upsal une date trop reculée, et que, si réellement on doit reporter au quatrième siècle le texte de la traduction d'Ulphilas, qui n'en reste pas

moins le plus ancien monument des langues du Nord, le *Codex argenteus* en est une copie beaucoup plus moderne.

Il n'est pas sans intérêt de connaître l'histoire de ce manuscrit. Voilà ce qu'on raconte à ce sujet: Découvert en 1597 dans une abbaye de Westphalie, il fut alors transporté à Prague. Lorsque les Suédois s'emparèrent de cette ville en 1648, il tomba entre les mains d'un soldat qui le vendit moyennant une somme modique, et il fut acheté à cette époque pour la bibliothèque de la reine Christine, de laquelle il disparut plus tard. Vossius fut accusé de s'en être emparé; ce qu'il y a de positif, c'est qu'à la mort de ce savant, le manuscrit fut racheté de ses héritiers par un grand seigneur suédois, Magnus de La Gardie, qui en fit don à la bibliothèque d'Upsal, où il est resté depuis.

Cette bibliothèque possède un autre genre de manuscrits qui, pour être beaucoup plus modernes, n'en sont pas moins extrêmement précieux : ce sont les manuscrits autographes de plusieurs savants, dont les ouvrages ont illustré la Suède. Nous pensions naturellement y trouver tous ceux du célèbre Linnée; mais M. Afzelius, à qui nous en fîmes la demande, nous raconta qu'à la mort de ce grand homme, tandis que le gouvernement suédois était en marché avec les héritiers pour ache-

ter ses manuscrits et toutes ses collections, un agent anglais, venu exprès à Upsal, en offrit secrètement un prix supérieur, s'en empara, les fit embarquer à la hâte et mit à la voile avant que l'ordre d'arrêter le navire, donné immédiatement par le gouvernement suédois, pût arriver à Upsal. Ainsi la Suède fut dépouillée à jamais de ce trésor national, fruit des études et de la vie entière de l'un de ses plus illustres savants et du plus grand naturaliste que le monde ait produit.

Les bâtiments qui, lors de mon passage à Upsal, renfermaient la bibliothèque et les collections de l'Université me semblèrent assez bien entendus; cependant on avait déjà le projet de les placer ailleurs, et on nous montra un vaste édifice, décoré d'un beau péristyle en granit, que l'on construisait pour y renfermer toutes ces richesses.

L'Université d'Upsal est, comme celle de Lund, consacrée à l'instruction supérieure; les jeunes gens s'y rendent de toutes les parties de la Suède pour y perfectionner leurs études. Mais les établissements d'instruction primaire sont abondamment répandus dans tout le royaume : les villages les plus reculés possèdent des écoles où les parents sont tenus d'envoyer leurs enfants; enfin, dans un grand nombre de villes on trouve des gymnases, parmi lesquels on me cita particulièrement celui

de la petite ville de Strengnœs, où Gustave Wasa fit ses premières études. L'instruction, l'instruction primaire surtout, est très-avancée non-seulement en Suède, mais dans toute la presqu'île scandinave, où il est fort rare de trouver un homme ne sachant pas lire, et même la plupart des paysans savent écrire et calculer. En Suède et en Norvège on ne saurait se marier sans savoir lire, car, pour se marier, il faut avoir fait sa première communion, et il est nécessaire de connaître la lecture pour subir les examens que l'on exige dans cette circonstance. Une loi de 1827 prescrit, en Norvège, à tout père de famille d'envoyer, sous peine d'amende, ses enfants âgés de plus de sept ans aux écoles communales pour y suivre les cours élémentaires. Il existe dans chaque paroisse une ou plusieurs écoles primaires, suivant son importance et son étendue; le traitement des instituteurs est à la charge des paroisses. Une ancienne loi ordonne, en outre, que tout individu d'un certain âge n'ayant pas fait sa première communion et, par conséquent, ne sachant pas lire, soit enfermé dans une maison de correction jusqu'à ce qu'un ministre déclare qu'on l'a reconnu assez instruit pour remplir ce devoir sacré; mais cette loi est, pour ainsi dire, inutile, on ne trouve que fort rarement à en faire l'application, et encore

ce n'est presque toujours que sur des vagabonds et des repris de justice. On peut, d'après cela, juger de l'état de l'instruction dans la presqu'île scandinave.

Outre l'Université, dont je visitai en détail tous les accessoires, les salles d'armes et de danse, le magnifique manége et l'emplacement situé près de l'Archevêché, où les étudiants se livrent aux exercices gymnastiques, Upsal renferme encore d'autres établissements utiles. Tels sont l'Académie de Charles ou le Consistoire académique; la société des sciences, fondée en 1712 par Éric Berzélius; l'école cathédrale, espèce d'école secondaire où l'on enseigne la littérature et les sciences; les écoles du dimanche, qui se tiennent dans une des salles de la sacristie de la cathédrale; une école pour les pauvres; une maison de travaux volontaires pour la classe indigente; une institution particulière pour le soulagement des personnes de distinction victimes des vicissitudes de la fortune; un hôtel des invalides, dont une partie sert de maison de correction; et enfin une société biblique.

Malheureusement le temps me manquait pour prendre une connaissance approfondie de tous ces établissements importants que j'aurais désiré pouvoir étudier avec le plus grand soin. Mais je voulus au moins profiter de mon séjour dans la métropole de la Suède pour me faire une

idée exacte de l'organisation du clergé suédois.

La Suède tout entière est luthérienne; on s'y conforme strictement à la confession d'Augsbourg, qui est regardée comme la règle de la religion de l'État depuis qu'elle a été reçue par le décret du synode d'Upsal à la fin du seizième siècle. Il n'y a pour tout le royaume qu'un seul catéchisme.

L'archevêque d'Upsal est le chef du clergé suédois: il jouit de la prérogative de sacrer le roi, et, à la diète, il est de droit le président de son ordre. Sa nomination appartient au roi, qui doit la faire sur la présentation de trois candidats désignés par le clergé du royaume.

Les évêques, au nombre de onze, sont également au choix du roi, mais il ne peut s'écarter d'une liste dressée par les pasteurs du diocèse. Quoique placés hiérarchiquement au-dessous de l'archevêque, les évêques ne dépendent de lui en aucune manière. Le roi nomme sans présentation aux cures royales, c'est-à-dire aux cures des villes et des bourgs; quant aux autres, appelées cures consistoriales, elles sont électives, et lors d'une vacance il y est pourvu par les paroissiens, qui se réunissent à cet effet. Les ministres ne peuvent être destitués sans jugement. Le clergé suédois est fort nombreux et ses membres, sauf quelques rares exceptions, sont tous mariés.

Le revenu de l'archevêché d'Upsal n'est que de 20,000 fr. ; celui du plus riche évêché, Linköping, est de 14,000 fr., tandis que le plus pauvre, Hernösand, ne rapporte au titulaire qu'environ 6,000 fr. Ces revenus consistent en domaines ruraux appelés bostelle, comme pour l'armée, et qui avoisinent ordinairement le lieu de la résidence des évêques aux traitements desquels ils sont affectés. Les pasteurs des villes ne reçoivent de l'État qu'un traitement fort modique, mais la générosité des fidèles y supplée d'une manière convenable et forme un casuel assez considérable. Au commencement de l'année le chantre de chaque église parcourt la paroisse et présente un livre sur lequel chacun inscrit la somme qu'il a l'intention de donner au desservant. On conçoit tout ce qu'une quête de cette nature aurait de désagréable, si le clergé suédois n'était entouré d'une juste considération. Le traitement des pasteurs de la capitale s'élève de cette manière au delà de 10,000 fr. A Stockholm, le pasteur de la grande église de Saint-Nicolas jouit des prérogatives épiscopales, et son revenu atteint dans certaines années le chiffre de 20,000 fr. La chapelle du château a son clergé particulier.

Dans les campagnes les revenus des pasteurs se trouvent à peu près en rapport avec la population

et la richesse de la paroisse; mais outre le casuel composé des dons volontaires que font, ainsi que nous venons de le dire, les paroissiens, soit en argent, soit en nature, des bostelle ou domaines ruraux sont affectés à chaque presbytère pour remplacer le traitement que perçoivent de l'État les pasteurs des villes; les desservants jouissent de ces domaines de même que les officiers de l'armée *indelta* et les employés de l'administration jouissent des bostelle correspondants aux grades ou aux emplois qu'ils occupent. Le pasteur vit avec sa famille sur son bostelle, qu'il exploite par lui-même ou qu'il fait exploiter. Après sa mort sa veuve et ses enfants conservent le revenu du bostelle pendant deux années; ainsi donc, en résumé, pour les cures royales, les revenus sont le casuel et le traitement accordé par l'État; et pour les cures consistoriales, le casuel et la jouissance du bostelle, qui remplace le traitement de l'État.

Le clergé suédois a gardé beaucoup des formes extérieures du culte catholique; les ministres, pendant l'office divin, sont revêtus d'une aube et d'une chasuble; les évêques portent la mitre et la crosse. En dehors de leurs fonctions les ecclésiastiques conservent tous le rabat blanc; ils sont revêtus d'une redingote noire plissée par-devant, et portent le chapeau rond.

Les jeunes gens qui se destinent aux fonctions de ministres vont aux Universités de Lund ou d'Upsal suivre les cours de théologie; après avoir subi divers examens et soutenu leurs thèses, ils reçoivent l'ordination de la main d'un évêque. Le clergé suédois mérite sous tous les rapports l'immense considération dont il est entouré; ses membres, généralement remplis de lumières et de connaissances profondes, animés du plus pur patriotisme, offrent à leurs paroissiens l'exemple de toutes les vertus domestiques. On cite en Suède un grand nombre de ministres qui, profitant de la manière la plus louable de leur influence sur une population laborieuse, ont dans leurs cantons puissamment contribué aux progrès de l'agriculture et donné naissance à une foule d'entreprises utiles.

L'exercice de la religion catholique n'est toléré en Suède que depuis 1781, et à Stockholm il n'existe qu'une seule chapelle pour les catholiques, dont le nombre monte à peine à 2,000 dans tout le royaume; presque tous sont d'ailleurs étrangers, attendu que, pour remplir le moindre emploi, il faut en Suède professer la religion luthérienne. En montant sur le trône, le feu roi avait été obligé d'embrasser cette religion, mais la reine cependant était restée catholique.

CHAPITRE IX.

Mora-Stenar. — Départ d'Upsal. — Vieil-Upsal (*Gamla-Upsala*). — Ruines du Vieil-Upsal. — Aspect du pays. — Tumulus. — Défaut des routes. — Barrières. — Leur inconvénient. — Paysages. — Osterby. — Arrivée à Dannemora. — Aspect de la mine. — Intérieur et exploitation. — Produits. — Détails minéralogiques. — Retour à Upsal. — Richesse métallurgique de la Suède. — Fer de Suède. — Route d'Upsal à Sala. — Sala. — Sa mine d'argent. — Préfecture de Kopparberg. — Dalécarlie. — Le Dal-Elf. — Bétail. — Hedemora. — Lac Runn. — Arrivée à Fahlun. — Vallée et ville de Fahlun. — Collége des mines. — Rochers de Kopparberg. — Mine de cuivre. — Intérieur de la mine. — Anecdote rapportée par l'abbé Outhier. — Exploitation et produits des mines de Fahlun. — Mine éboulée. — Ornäs-Leksand. — Lac Siljan. — Moutons. — Mora. — Souvenirs de Gustave Wasa. — Colonie de Finlandais. — Vallée d'Elfdalen. — Carrières et établissement des porphyres. — Émigrations. — Caractère des Dalécarliens. — Influence du climat sur leurs mœurs. — Bâtons runiques.

Après avoir mis à profit le temps de mon séjour à Upsal pour visiter en détail tout ce que cette ville renferme d'intéressant, je résolus de faire quelques excursions dans les alentours.

Je commençai par aller voir Mora-Stenar (les pierres de Mora). A un mille d'Upsal, dans une prairie appelée encore aujourd'hui la Prairie du Roi, on remarque une maison de pierre bâtie à l'en-

droit même où se faisaient autrefois l'élection et le sacre des rois de Suède lorsque la couronne était élective ; jusqu'en 1521, c'est-à-dire jusqu'à Gustave Wasa, les rois de Suède reçurent en ce lieu célèbre le premier hommage du peuple. Dans l'intérieur de ce petit édifice sont rangées à terre des pierres de différentes grandeurs sur lesquelles on distingue encore un globe surmonté d'une croix, et au-dessous quelques caractères devenus indéchiffrables. Ces pierres portaient sans doute le nom et la date de l'avénement des rois qui furent couronnés en ce lieu. Les murs intérieurs sont couverts d'inscriptions relatives à l'histoire scandinave, et au-dessus de la porte, à l'extérieur, on lit : *Mora-Stenar anno* 1770. Sauf les souvenirs historiques qui se rattachent à ces rustiques monuments et les inscriptions en caractères runiques à demi effacés que l'on peut encore y distinguer, Mora-Stenar n'offre à vrai dire rien de remarquable ; mais, comme on traverse pour s'y rendre une contrée riche et assez pittoresque, le voyageur ne regrette jamais d'avoir fait cette agréable promenade.

Mes préparatifs étaient faits pour une excursion plus importante, et dès le lendemain je quittai de nouveau Upsal pour aller visiter les mines de Dannemora. Ces mines célèbres sont situées à

trois milles environ au nord-est d'Upsal, dans la direction de la mer et près de la route qui conduit à Torneä. Au sortir de la capitale de l'Upland je remarquai à la gauche de la route un hôpital qui me parut vaste et bien situé ; comme j'étais parti de très-grand matin, le soleil se levait à peine que déjà j'arrivais au vieil Upsal (*gamla Upsala*). Je fis arrêter ma voiture et voulus descendre pour visiter en passant les ruines de cette ancienne ville qui devint la capitale de la Suède lorsque Sigtuna perdit ce titre. Au temps de sa splendeur, Upsal portait le nom d'Östra-Aros ; mais, hélas ! que reste-t-il aujourd'hui de cette antique cité ? quelques pierres cachées sous les bruyères, de vieilles masures, quelques pans de murailles à demi renversés. Une pauvre chapelle a remplacé les temples somptueux où l'or et l'argent s'unissaient jadis aux bois les plus rares et aux pierres précieuses pour orner les statues des divinités du Wahalla. Les yeux attristés ne rencontrent de tous côtés que des débris informes, à demi ensevelis sous un sol fouillé et tourmenté en tous sens. Au loin, la campagne a un aspect sombre et désolé, on dirait que cette terre, tant de fois souillée par des sacrifices humains, est vouée à une stérilité éternelle et que la fécondité de la plaine arrosée par le Fyris, de cette plaine si souvent chantée par les poètes

scandinaves, a disparu pour toujours avec les dieux qui la protégeaient. A la vue du Fyris, aujourd'hui ruisseau bourbeux, à la vue de ses rives nues et désertes, je me rappelai involontairement le Tibre de Virgile et le Tibre tel qu'il est de nos jours; je me rappelai ce fleuve fameux de Sybaris que je cherchais dans les Calabres et qui n'est plus, comme le Fyris, qu'un ruisseau fangeux. Au milieu des ruines du vieil Upsal, qui par elles-mêmes présenteraient, je dois le dire, si peu d'intérêt, si elles n'évoquaient pas de précieux souvenirs historiques, je remarquai cependant trois monticules assez élevés qui portent encore les noms de Thor, Odin et Fraya : ces tertres, aujourd'hui en partie couverts de gazon, après avoir servi jadis d'autels à ces divinités du Nord, leur servent maintenant de tombeaux. C'est là en effet, si l'on en croit la tradition, que furent enterrées ou brûlées les idoles des dieux païens lors de l'établissement définitif du christianisme en Suède. A côté de ces trois monticules le voyageur en distingue un autre d'une élévation plus considérable, il est appelé Monticule Royal; c'est, dit-on, sur cette hauteur que se plaçaient autrefois les rois de Suède pour présider les assemblées générales de la nation; c'est de là que Gustave Wasa harangua le peuple d'Upsal pour l'entraîner au siége de Stockholm. Les

plaines de l'Upland, cette terre classique de l'histoire de Suède, renferment une multitude d'autres monticules en tout semblables à ceux dont nous venons de parler, si ce n'est qu'ils sont généralement moins élevés. Rudbek, qui a écrit l'histoire d'Upsal, prétend en avoir compté jusqu'à douze cents dans les environs de cette ville. On trouve aussi dans le nord de l'Allemagne un grand nombre de ces tumulus, désignés dans le pays sous le nom de tombeaux des géants, et qui, sans aucun doute, sont des monuments funéraires.

A peu de distance des ruines de l'ancienne capitale de la Suède on quitte la route de Torneä pour se diriger à l'est; la campagne reprend alors toute sa fertilité : le pays, généralement plat, est cependant d'un aspect agréable et l'on chemine au milieu des vastes plaines de l'Upland, qui de ce côté s'étendent jusqu'à la mer.

Mais cette fertilité du sol est de courte durée; les champs de blé disparaissent bientôt pour faire place à des rochers d'un aspect triste et sauvage, qui, éparpillés dans la campagne, me faisaient l'effet de ruines immenses.

On arrive ensuite à Husby, par un chemin qui, sans être mauvais, présente des difficultés à cause de son peu de largeur.

Les routes de la Suède sont d'une beauté vraiment remarquable, mais généralement très-étroites ; c'est le seul défaut qu'elles présentent, défaut moins sensible, il est vrai, en ce pays que partout ailleurs, à cause du petit nombre de voitures que l'on y rencontre, surtout dans la partie du royaume où je me trouvais alors. Dans l'Upland, comme dans les provinces méridionales que j'avais traversées pour me rendre d'Helsingborg à Stockholm, les champs sont presque tous divisés et clos par des treillages grossiers de sapin ; souvent aussi les routes sont coupées par des barrières à claire-voie fermées par un simple loqueteau de fer ou de bois que le choc du timon de la voiture fait sauter facilement, ce qui permet ainsi à la barrière, comme nous l'avons déjà dit, de s'ouvrir d'elle-même. On rencontre principalement ces sortes de barrières lorsque les deux côtés de la route appartiennent à un seul propriétaire ; il est alors plus facile et moins coûteux, comme on peut le comprendre, de fermer ainsi, pour se clore, les deux extrémités de la route plutôt que d'avoir à la garnir dans toute son étendue ; de cette manière, les bestiaux en pâturage, pouvant traverser la route, se trouvent libres sur toute la propriété. Ceci du reste n'est pas sans danger pour le voyageur ; car il m'est parfois arrivé d'être poursuivi par des bêtes à cornes ou par

des chevaux à demi sauvages, qui se jetaient sur notre équipage; la rapidité de notre course, la barrière qui s'ouvrait vivement au choc du timon de notre voiture, pour se refermer aussitôt d'elle-même, nous faisaient échapper au péril, mais le plus souvent nos chevaux s'emportaient au triple galop, au risque de tout briser. Aux alentours des habitations, de jeunes enfants, chargés de la garde des bestiaux, s'empressaient, à notre approche, d'ouvrir les barrières, se découvraient respectueusement en implorant notre générosité, et nous les voyions se rouler dans la poussière pour se disputer quelques schilling que nous leur jetions en passant.

A un demi-mille de Husby sont situés la forge et le château de Vatholma, qui appartiennent au comte Brahé. Ce château, d'une belle apparence, est remarquable, m'a-t-on dit, par les jardins et les serres qui y ont été établis à grands frais; plus loin, le paysage est égayé par les bruyères et les pâturages d'Andersby, petit hameau qui se trouve à deux milles et quart d'Upsal : la route fuit ensuite sous des haies d'aubépines en fleurs, ou sous le feuillage des bouleaux; elle monte, descend et va se perdre enfin dans une sombre et mystérieuse forêt. On ne saurait se faire une idée de la tranquillité, du morne silence

des contrées du Nord ; lorsque le vent ne siffle pas à travers les arbres des forêts, un calme profond qui pénètre l'âme règne sur cette nature sauvage, et l'on parcourt souvent des milles entiers sans trouver un être animé. Mais au centre des bois que je traversais alors se déroulaient de temps en temps des prairies animées par de nombreux troupeaux, ou bien encore des lacs à demi cachés sous le feuillage et couverts d'oiseaux de toutes sortes. Le voyageur ne rencontre dans cette partie de la Suède que de pauvres bûcherons vêtus de haillons et quelques chaumières de l'apparence la plus misérable. La campagne n'offre généralement que de vastes plaines, coupées çà et là par de petites collines qui, vers la mer, semblent prendre plus d'élévation et viennent alors rompre la monotonie du paysage.

Depuis quelque temps le bruit de l'eau qui tombait sur les rochers se faisait entendre au loin : c'était la rivière d'Österby avec ses cataractes et ses écluses. Le château d'Österby, ainsi que la terre qui en dépend, ont appartenu à Gustave-Adolphe, et ont été donnés plus tard à la famille de Geer, qui vendit ce domaine en 1757. Le château, construit en pierres et en briques, forme, au milieu des prairies et des bosquets qui l'entourent, un gracieux tableau dont le contraste tranche

singulièrement avec l'aspect triste et pour ainsi dire désert des campagnes voisines. Il renferme, si j'en crois les renseignements qui m'ont été fournis sur les lieux, de nombreuses et belles peintures, parmi lesquelles on remarque les œuvres de quelques maîtres célèbres; mais je ne pris pas le temps, je l'avoue, de le visiter intérieurement. Quant au village d'Österby, placé dans un site assez pittoresque, il est surtout connu par les forges nombreuses que l'on trouve dans les environs; là se travaillent les riches produits de Dannemora. Toutes ces forges marchent au bois, et le voyageur peut y suivre les diverses opérations de cette branche si importante de l'industrie métallurgique. Österby n'est habité que par les ouvriers des forges et par ceux de Dannemora et leurs familles, qui la plupart sont logés aux frais des propriétaires des mines. On voit à Österby et dans les environs de Dannemora une quantité de petites maisons entourées de jardins, qui sont destinées à cet usage. La vie des mineurs, généralement si dure, semble moins pénible à Dannemora que partout ailleurs; en effet, comme on exploite à ciel ouvert, l'air y est plus salubre que dans toutes les autres mines. Le sol ferrugineux sur lequel on marche annonce depuis longtemps les trésors qu'il renferme; bientôt, en effet, après

avoir quitté Österby, on arrive à la mine de fer la plus riche de la Suède.

Souvent des contrées, sans être célèbres, sans être pour ainsi dire connues, produisent sur l'esprit de ceux qui les visitent une impression profonde: cela vient sans doute de ce que le voyageur est surtout frappé des choses auxquelles il s'attend le moins; parfois au contraire les lieux les plus renommés ne causent pas l'émotion, la surprise que l'on en espérait, parce que le plus souvent l'imagination, dans ce qu'elle crée à l'avance, dépasse de beaucoup la réalité. Bien des fois pendant mes voyages j'ai pu me convaincre de cette vérité, et je me suis ainsi expliqué la diversité des jugements portés par les voyageurs sur les mêmes lieux et sur les mêmes choses, suivant qu'ils avaient été plus ou moins prévenus de ce qu'ils devaient voir. Dannemora est une des localités qui peuvent produire les effets contraires que je signale ici. Au premier abord, on ne saurait comprendre ce qui a valu à cette mine la réputation dont elle jouit; on cherche en quelque sorte ce qui attire en ce lieu la plupart des voyageurs qui visitent la capitale de la Suède. Que trouvent-ils là en effet? quelques pauvres cabanes, des bâtiments de bois d'où s'échappent une épaisse fumée, puis une fosse profonde... Pour moi, je vais raconter ce que j'ai

vu, je vais rendre compte des impressions que j'ai éprouvées.

A l'extrémité d'une allée d'arbres qui côtoie un gracieux vallon, où sont groupés des maisons et des bâtiments entièrement construits en bois, se trouve située la mine de Dannemora : d'abord ce sont des amas de scories, de petits aqueducs en bois, des corps de pompe, tous les appareils de l'exploitation qui s'offrent au voyageur ; puis un bruit général, confus, étourdissant de coups de marteau, de machines qui crient sous leurs fardeaux, d'explosions de rochers ; tout à coup enfin le sol manque brusquement et l'on est au bord de l'abîme béant, gouffre immense où le fer est exploité à ciel ouvert. Au loin la terre est déchirée, les rochers sont brisés ; la fumée des mines s'échappe et monte lentement de ces cavernes profondes, au-dessus desquelles jamais on ne voit passer un oiseau, voltiger un papillon ; les vapeurs humides qui s'exhalent de ces lieux souterrains en éloignent tout être animé. En ce moment mon illusion fut complète : à la vue de ce précipice qui semblait sans fond, à la vue des vapeurs et de la fumée qui s'en échappaient au milieu d'un bruit indéfinissable, je crus avoir devant les yeux un volcan ouvert. Lorsqu'après avoir gravi la région des cendres, je me traînais péniblement sur les

scories brûlantes de l'Etna, pour me pencher vers son cratère et jeter un regard sur cette fournaise immense, où se fait un travail qu'il n'est pas donné à l'homme d'apprécier, je ne fus ni plus étonné ni plus effrayé de la grandeur du spectacle. Je ne sais même pas si à Dannemora mon émotion ne fut pas plus grande encore. Je songeais en effet, en voyant ce gouffre immense, et à côté ces montagnes de scories, je songeais aux siècles qu'il avait fallu pour déchirer ainsi la terre, aux prodigieux efforts des hommes qui avaient usé volontairement leurs existences à ce long et pénible travail, tandis qu'en Sicile une heure avait suffi peut-être à la nature pour creuser le cratère de l'Etna.

Trois machines en charpente surplombent ce vaste entonnoir, et servent à l'exploitation de la mine qui se présente comme une carrière immense ouverte par le haut ; des cordes qui s'enroulent et se déroulent autour d'un cylindre mis en mouvement par un manége, conduit par des chevaux, forment, avec une sorte de tonneau nommé benne par les mineurs, tout l'appareil qui sert à descendre les travailleurs au fond de ce puits de fer. Les personnes qui désirent le visiter n'ont pas d'autre route pour y pénétrer ; il existe cependant contre les parois des rochers de la mine un escalier, mais il est tellement dange-

reux qu'il est tout à fait impraticable pour d'autres que pour des mineurs qui en ont une habitude toute particulière. Déjà mes deux compagnons de voyage avaient successivement accompli le périlleux trajet. La benne venait de remonter à vide, je dus m'exécuter à mon tour, et ce ne fut pas sans émotion, je l'avoue, que je mis le pied dans ce tonneau, dont les planches mal jointes laissaient voir le jour et faisaient, en tremblotant, un bruit peu rassurant pour celui qu'elles allaient porter dans un autre monde, pour ainsi dire, à travers cette plaie incurable faite à la vieille terre par la main des hommes. J'étais accroupi de mon mieux au fond de ce char aérien, tandis que mon guide, debout sur le tranchant des douves, se tenait à peine d'une main au câble qui nous supportait, et semblait se faire un jeu de ce voyage qui fait reculer bien des voyageurs, et qui produit sur tous, j'en ai l'assurance, une impression profonde.

Lorsque je fus suspendu au milieu de ces rochers noirâtres, dans un vide de plus de trois cents mètres, je levai la tête : mon œil avait peine à se tourner vers les ténèbres, et mon regard recherchait sans cesse malgré moi la lumière qui disparaissait d'une manière insensible et naturelle comme par l'effet d'un crépuscule. La fumée et les

vapeurs s'élevaient lentement du fond de la mine; et au-dessus de moi, une faible corde, mon seul soutien, se courbait sous le vent comme si rien n'eût été attaché à son extrémité; on eût dit une décoration de théâtre, en ce moment le spectacle était vraiment magique. Cependant déjà les rayons du soleil n'arrivaient plus jusqu'à moi; je les voyais s'éteindre bien haut contre la paroi humide. Le ciel apparaissait, à travers la fumée des explosions, pâle et sillonné de légers nuages qui, traversant au-dessus de l'ouverture de la mine, formaient comme le plafond de cette salle immense; devant moi passaient et se développaient de magnifiques décorations qui se renouvelaient sans cesse: c'étaient des voûtes chargées de neige, des ponts immenses, puis des arceaux et des pointes de rochers, espèces de campanilles, fantastiques monuments dont les formes et les détails auraient étonné l'imagination la plus hardie et la plus capricieuse.

Notre benne recevait de la corde des mouvements circulaires et menaçait à chaque instant de nous verser au fond du gouffre en s'accrochant contre les saillies des rochers, où la poudre, en quelques endroits, avait laissé de noirs sillons; mais le mineur, debout sur les douves de la benne, évitait ces obstacles à l'aide du pied et nous garantissait

du danger avec une incroyable adresse. Une fois l'émotion du départ passée, je trouvai cette manière de voyager douce et agréable ; elle offrait quelque chose de surnaturel, d'enivrant, qui allait à l'âme, et causait de douces émotions ; je serais resté des heures entières à examiner le spectacle que j'avais devant les yeux, dont l'ensemble est terrible et les détails impossibles à rendre.

Il n'y a pas d'exemple que la corde qui sert à descendre au fond de la mine se soit jamais rompue, et, s'il est survenu à Dannemora des accidents, ils ont presque toujours été amenés par l'imprudence des ouvriers qui en ont été victimes. Il arrive cependant parfois, surtout au moment du dégel, que des pierres se détachent des parois de la mine, et causent alors des malheurs imprévus. Il y a quelques années, une jeune fille faillit périr d'une manière horrible : elle descendait seule dans la mine, occupée à tricoter ; le tonneau, ayant rencontré la saillie d'un rocher, précipita la pauvre enfant dans l'abîme ; mais, par un singulier hasard, elle fut sauvée par le rocher même qui devait causer sa mort : en effet sa robe, s'étant accrochée à une saillie, elle resta suspendue au-dessus du gouffre. Que l'on juge de l'affreuse position, des terribles émotions de la jeune fille et des témoins de cette scène effroyable, pendant le

temps nécessaire pour opérer sa délivrance, qui s'effectua avec le plus grand bonheur.

A mesure que l'on descend, le bruit augmente, les marteaux et les outils de toutes sortes, les chants et les cris des mineurs, l'explosion des mines, le choc des pierres, forment un assemblage de sons divers qui, répétés par les échos des cavernes, produisent un tel vacarme que l'on croirait entendre, comme dans l'enfer du Dante, les éclats de joie des démons, se livrant entre eux, pour oublier leurs maux, à d'horribles ébats.

La température baissait considérablement et il régnait au fond du gouffre, où je ne tardai pas à arriver une humidité froide et un jour incertain, auquel les yeux avaient peine à s'habituer. J'étais au cœur de la mine, dont je pouvais alors découvrir les innombrables sinuosités qui se développaient au loin comme autant d'artères. Je parcourus des voûtes immenses, où la neige ne fond jamais entièrement; l'on me fit aussi visiter un vaste réservoir où se réunissent toutes les eaux et qui, pendant la plus grande partie de l'année, reste couvert d'une épaisse couche de glace. Les murs de fer dont on est entouré, le terrain de neige et de glace sur lequel on marche, la forme bizarre de ces grottes à jour, de ces rochers en pyramides qui s'élèvent de toutes parts, les bruits immenses

qui courent de caverne en caverne, tout est ici imposant, extraordinaire, et laisse dans l'âme du voyageur des impressions ineffaçables.

Le froid et l'humidité me firent quitter ces lieux plus tôt que je ne l'aurais désiré; au retour le spectacle était plus remarquable encore, et je pus mieux en saisir toutes les beautés. J'étais en effet beaucoup plus à mon aise, j'avais pris de l'assurance; d'ailleurs je remontais vers la lumière. En partant du fond de la mine, je m'éloignais peu à peu du sol, mon œil s'habituait à braver l'abîme, qui grandissait insensiblement, tandis que, au départ, jeté brusquement au-dessus d'un gouffre dont je ne connaissais pas les profondeurs, j'avais éprouvé, je l'avoue, un moment d'émotion pénible. Chaque instant me rapprochait de la terre, et je cherchais à saisir tous les détails de ce grand spectacle, de cette œuvre gigantesque, l'une des plus hardies que l'homme ait accomplies, et qui constatent le mieux la puissance de son bras sur la nature. Comment s'imaginer que ces mineurs, cramponnés sur les pentes de ces rochers, où ils sont pour ainsi dire imperceptibles, aient pu agir aussi énergiquement sur ces masses énormes? comment ont-ils dompté ces prodigieuses résistances? C'est qu'ils ont eu, ces mineurs, deux puissants auxiliaires : la pensée et la persévérance!

Depuis fort peu de temps on se sert à Dannemora de poudre pour exploiter le minerai; auparavant l'extraction s'y faisait au marteau, seulement on employait le feu pour entamer le rocher, ce qui rendait le travail plus facile et moins coûteux.

Les eaux ont causé des inondations et nécessité des travaux très-dispendieux qui, aujourd'hui même, ne mettent pas encore complétement la mine de Dannemora à l'abri de leurs ravages. En effet, Dannemora se trouve situé près d'un lac assez étendu, dont les eaux pénètrent parfois jusque dans la mine et qui, à plusieurs époques, ont forcé de suspendre l'exploitation. Des travaux d'art, entre autres une digue de pierre d'une élévation étendu, ont été exécutés dans le but de parer à cet inconvénient; mais, comme, malheureusement, la mine est plus profonde que le lac, il sera difficile, pour ne pas dire impossible, d'empêcher entièrement les inondations. Diverses pompes, dont l'une à vapeur, ont été établies pour extraire les eaux et maintenir les travaux à sec; mais il est facile de comprendre que tous ces ouvrages ont causé par leur établissement, souvent par leur entretien, des frais considérables qui diminuent d'autant les produits de Dannemora.

Dix minutes avaient suffi pour descendre au fond de la mine, à plus de trois cents mètres de

profondeur au-dessous du niveau du sol; mon ascension ne dura que quelques minutes de plus.

Les mines de Dannemora paraissent inépuisables; le fer que l'on en tire est le plus estimé des fers de la Suède, il passe pour le meilleur des fers connus. Le minerai se présente la plupart du temps en blocs métalliques et en filons d'une grande richesse et quelquefois d'une puissance extraordinaire; leur direction est généralement du nord-est au sud-est. Mais les divers gisements sont plus ou moins riches, comme cela arrive toujours; en moyenne cependant, le minerai rend près de 40 pour 100. Je remarquai dans la mine de l'amiante, de la chlorite, de l'amphibole, de l'anthracite et de nombreuses cristallisations, parmi lesquelles se distinguaient de belles améthystes, des quartz blancs et enfumés et aussi des pyrites de fer. Toutes ces substances sont plus ou moins mélangées au minerai, et je pus en recueillir de nombreux et beaux échantillons. Le fer de Dannemora renferme peu de soufre et de phosphore, il contient en revanche de la manganèse et du carbone en assez grande quantité pour rendre sa fusion facile et sa qualité excellente. Ce fer est surtout propre à être converti en acier, et, dans ce but, il est fort recherché par les Anglais[1].

[1] Voir pour plus de détails sur la mine de Dannemora et ses produits, les *Annales des Mines*, t. IV, 1843.

Le produit annuel de Dannemora s'élève, dit-on, à 1,600,000 francs. Cette mine donne à elle seule la dixième partie au moins de ce que fournit en fer le royaume entier. Cependant, bien qu'elle soit encore l'une des plus riches de la Suède, ses produits tendent aujourd'hui à décroître, l'extraction du minerai devenant chaque jour plus difficile. Cette mine entretient de minerai et par suite de fer un grand nombre de hauts-fourneaux et de forges situés dans les environs. Elle appartient à divers actionnaires, dont le principal est le comte Charles de Geer, l'un des plus illustres et des plus riches seigneurs de la Suède, qui, l'été, séjourne quelquefois à son château d'Österby.

Je repris la route d'Upsal, chargé de précieux échantillons et émerveillé de la richesse minéralogique du pays que je venais de parcourir et qui, m'a-t-on assuré, renferme plus de 70 mines, dont dix-sept en exploitation se trouvent dans les environs de Dannemora. La nature, qui semble avoir établi un équilibre parfait entre toutes ses œuvres, a donné aux pays qu'elle n'a pas dotés d'un sol fertile d'autres richesses non moins précieuses. C'est ainsi que la terre de Suède, peu productive à cause des neiges et des glaces qui la couvrent pendant une si grande partie de l'année, reçut dans son sein ces mines de toute espèce répandues avec une si large

profusion sur toute la presqu'île scandinave, trésors inépuisables que rien ne peut enlever à ses habitants. Il est à remarquer que cette source de richesses se trouve principalement en Wästmanland, en Néricie, en Warmeland et en Dalécarlie, provinces qui occupent le centre de la Suède et qui forment la partie la moins fertile du royaume. 361 mines, sur 586 que compte la Suède, sont groupées autour de ce plateau minéralogique qui se termine brusquement au midi et se prolonge au contraire vers le nord jusqu'en Laponie, où existent seize mines. Celle de Gellivara est la plus riche de cette contrée, mais elle n'a jamais été réellement exploitée, tant en raison de son éloignement que de la difficulté des transports. Cependant elle pourrait, dit-on, fournir de fer le monde entier.

Les mines de la Suède restèrent pendant plusieurs siècles entre les mains du clergé, qui alors en dirigeait fort mal l'exploitation. Plus tard le gouvernement suédois se les appropria, mais sans pouvoir changer la direction des travaux; obligé par suite de renoncer à faire valoir lui-même ses droits, il dut les céder à des particuliers moyennant une redevance; l'ignorance était telle dans ces temps, que les produits des mines étaient expédiés tout bruts, pour ainsi dire, à l'étranger.

Les mines forment réellement la principale richesse de la Suède ; leurs produits sont très-variés: elles donnent de l'or, de l'argent, du fer, du plomb, de l'étain, du cuivre, du soufre, du cobalt, de l'alun, du zinc, du vitriol et du salpêtre. Les mines de fer et celles de cuivre ont surtout une grande importance; on en extrait chaque année douze à quinze millions de kilogrammes de fer et dix à douze millions de kilogrammes de cuivre. Les mines les plus productives après celles de fer et de cuivre sont les mines d'étain, de cobalt, de vitriol et d'alun. Il existe aussi de riches carrières de marbre, de granit, de porphyre, de pierre de touche, de craie noire, de pierre à chaux et de pierres meulières. La terre à poterie est commune dans la plupart des localités; mais la houille est rare, il n'en existe en Suède que quelques mines. La principale est située à Höganäs, près d'Helsingborg, en Scanie, encore son produit est-il peu important.

Pendant longtemps les maîtres de forges de la Suède ne voulurent pas consentir à quitter les anciennes méthodes employées pour la fabrication: aussi les fers, quoique préparés au charbon de bois et avec du minerai de première qualité, semblèrent-ils un moment soutenir avec peine la concurrence anglaise. Mais depuis quelque temps

les procédés ont été perfectionnés, et les fers de Suède ont repris aujourd'hui le premier rang parmi les fers de l'Europe, et, on peut le dire, du monde entier.

Avant que la science de l'exploitation des mines eût pénétré jusqu'en Suède, ce pays, ignorant les richesses qu'il possédait, était livré à la misère. Ses habitants, souvent trompés dans leurs espérances de récolte, privés en un seul jour des fruits du travail de toute une année, restaient sans ressources au milieu de leurs forêts. Ce ne fut qu'au quatorzième siècle qu'on en vint à apprécier l'importance de ces trésors souterrains, et le Suédois échangea bientôt ses métaux contre les productions étrangères : dès lors l'aisance commença à se répandre, et les relations commerciales, se multipliant, amenèrent à leur suite la civilisation, qui, des Scandinaves sauvages et turbulents, fit plus tard un peuple paisible et laborieux.

De tous les métaux de la Suède, le fer est à la fois le plus estimé et le plus abondant. On le trouve à fleur de terre dans certaines parties de ce royaume, et chaque année 1,500,000 quintaux sont livrés au commerce. L'emploi du bois au lieu de charbon de terre dans les différentes préparations que l'on fait subir au métal ajoute à ses qualités naturelles et le rend le plus malléable et le plus

recherché de tous les fers connus. Les Anglais emploient presque exclusivement pour la fabrication de leurs aciers des fers de Suède, mais entre tous ils préfèrent celui qui est exploité dans la grande fosse où je suis descendu; ce fer passe en effet pour bien supérieur à tous les fers qui proviennent des autres ouvertures, dont le nombre, m'a-t-on assuré, est de 73; en comptant, il est vrai, les ouvertures bouchées ou envahies par les eaux.

L'annuaire de Stockholm porte à 50,000 le nombre des ouvriers employés en Suède aux différents travaux des mines, chiffre fort élevé relativement à la population de ce pays.

Mon excursion était terminée; je revins dans la nuit à Upsal, et dès le lendemain je partis pour la Dalécarlie. Le soir même j'arrivai à Sala, jolie ville de 3,400 âmes située dans une vaste plaine cultivée avec soin et bornée à l'horizon par quelques éminences. La contrée que je venais de parcourir depuis Upsal me parut assez bien peuplée; j'y remarquai des chaumières et de nombreuses métairies; toutes sont placées au milieu de vergers et de jardins, tenus, comme les habitations elles-mêmes, avec un ordre et une propreté remarquables. L'agriculture cherche ici à s'améliorer, la culture à s'étendre. Mais les forêts, malgré les

nombreux défrichements qui ont été exécutés, occupent encore une trop vaste étendue. La campagne, coupée de temps à autre par de petits lacs qui entremêlent l'azur de leurs eaux limpides au vert foncé des sapins, offre assez de charme pour faire oublier la longueur du trajet que j'avais parcouru, il est vrai, par un temps superbe. Les rues de Sala sont fort mal pavées ; ses maisons construites en bois, couvertes en tuiles, sont basses, à un seul étage, et peintes extérieurement comme le sont en général toutes les habitations de la Suède. Sala n'offre par elle-même rien de remarquable, si on excepte un petit hôpital et une église assez vaste, dont le clocher est curieux par sa forme. Cette ville fait un commerce considérable d'objets de mercerie que l'on fabrique dans le pays.

Sala, situé à environ sept milles d'Upsal, n'est célèbre que par ses mines d'argent connues sous le nom de Salberget ; la mine principale est placée à un demi-mille de Sala. Dans les environs se trouve aussi la fonderie de Sala-Hutta. L'exploitation de la mine de Salberget remonte, dit-on, à l'an 1188 ; elle donnait autrefois les résultats les plus avantageux, et, sous la reine Christine, son produit annuel était encore de près de 20,000 marcs d'argent ; mais aujourd'hui les galeries les

plus riches en minerai se sont écroulées, et chaque année les revenus décroissent. Cependant des travaux fort habiles, exécutés pour faciliter l'extraction du minerai, excitent encore par leur hardiesse et leur importance l'admiration des voyageurs.

Deux routes venant de Stockholm se réunissent à Sala pour conduire à Fahlun, où se trouvent les plus importantes mines de cuivre de toute la Suède ; je tenais à les visiter etj e voulais en même temps parcourir la Dalécarlie, cette ancienne province, qui offre un si grand intérêt au voyageur. La plus directe de ces routes va passer près de Nyköping, traverse le lac Mälar, pour entrer dans la province de Stockholm, et bientôt après gagne cette ville ; l'autre que je venais de parcourir prend plus à l'est et conduit d'abord à Upsal, d'où l'on peut se rendre à Stockholm par la route que j'ai déjà décrite.

Au sortir de Sala, la route de Fahlun que je suivais passe entre deux petits lacs situés au nord-ouest de cette ville, et après avoir couru quelques milles encore dans la préfecture de Wästmanland on entre dans celle de Kopparberg, pour gagner les bords du Dal-elf, que l'on traverse plusieurs fois.

La préfecture de Kopparberg (montagne de cuivre), dans laquelle je me trouvais, a pour li-

mites les préfectures de Jämtland au nord, d'Örebro au sud, et à l'ouest les montagnes qui séparent la Suède de la Norvège. Les villes principales de cette préfecture, qui formait autrefois la province de Dalécarlie, sont Fahlun et Hedemora.

La Dalécarlie, en Suédois *Dalarne* (les vallées), ainsi nommée à cause des nombreuses vallées qu'elle renferme, a une étendue considérable; elle est arrosée dans toute sa longueur, du sud-est au nord-ouest, par le Dalf-elf, grand et beau fleuve formé par la réunion de deux rivières, l'Öster-Dal-elf et le Vester-Dal-elf, qui toutes les deux ont leurs sources dans les montagnes de la Norvège, et partagent la province en Dalécarlie orientale et occidentale. Cette vaste et célèbre contrée, remarquable par la grandeur sauvage de ses paysages, offre un intérêt tout particulier par ses souvenirs historiques et par les mœurs de ses habitants, qui ont conservé dans toute leur pureté le patriotisme et les antiques coutumes des Scandinaves leurs pères.

Je suivis une partie du jour les bords du Dal-elf, et traversai plusieurs fois sur de mauvais bacs ou sur des ponts de bois ce fleuve qui semble décrire un arc dont la route serait la corde. Après avoir mélangé ses eaux à celles de plusieurs lacs, le Dal-elf prend toute sa force à l'ouest de Sala,

et devient rapide et bruyant, mais souvent aussi il se repose au milieu de profondes vallées, où il arrose de fertiles prairies. Dans ces lieux on rencontre une grande quantité de chevaux et de bêtes à cornes. L'éducation des bestiaux a pour l'agriculture en Dalécarlie, et généralement dans toute la Suède, une plus grande importance qu'en aucun autre pays. En effet, le sol qui est ici froid et naturellement peu productif, demande à être fertilisé par de nombreux et puissants engrais. Aussi a-t-on compris ce besoin, et dans toutes les parties du royaume s'est-on appliqué à multiplier et à améliorer les races, ce qui n'empêche pas que, sous ce rapport, il reste encore beaucoup à faire en Suède. La Dalécarlie est une des provinces les plus avancées pour l'éducation des bestiaux; on rencontre dans ses riches pâturages des chevaux et des bêtes à cornes d'une taille presque aussi belle qu'en Scanie, où se trouve le bétail le plus fort de tout le royaume. Les races sont généralement très-petites en Suède, et à mesure que l'on avance vers le nord, elles semblent dégénérer et décroître, comme cela arrive à la végétation. Les vaches et les chèvres de la Dalécarlie sont très-renommées pour l'abondance et la supériorité de leur lait; les chèvres surtout réussissent parfaitement dans cette contrée mon-

tueuse et boisée ; aussi y sont-elles en très-grand nombre. Pendant les fortes chaleurs de l'été, le Dalécarlien conduit ses troupeaux dans les montagnes qui séparent la Suède de la Norvège, et habite alors des châlets semblables à ceux de la Suisse. On pourra se faire une idée de la totalité des bestiaux élevés en Suède et consacrés à l'agriculture, en apprenant que les terres cultivées en prairies présentent une étendue deux fois plus considérable que celles destinées aux autres cultures. On porte à cinq millions le nombre total des têtes de bétail en Suède. Voilà, d'après les renseignements que j'ai pu me procurer, comment on les divise : 2,000,000 de bœufs, vaches ou veaux ; 1,500,000 moutons ; 400,000 chèvres environ ; 650,000 porcs, et enfin 450,000 chevaux.

Le pays que traverse la route est riche en usines et en mines ; et, si le voyageur peut disposer de quelques jours, il fera bien de visiter les cataractes du Dal, les forges et l'affinage de cuivre d'Afvesta ainsi que les environs de Norberg, où se trouvent plusieurs mines de fer et de cuivre.

J'arrivai dans la nuit à Hedemora, cette ville, l'une des villes principales de la préfecture de Kopparberg, est située sur la rive droite du Dal-elf, qui, en cet endroit même, s'élargit comme pour former

un petit lac où il semble vouloir reposer ses eaux avant de reprendre son cours impétueux. Hedemora compte 1,050 habitants ; cette ville occupe une position assez agréable ; ses maisons, dominées par une jolie église, se trouvent groupées sur une colline couverte d'une belle verdure et de bouquets d'arbres disposés de la manière la plus pittoresque. Au delà on ne rencontre plus que fort peu d'arbres fruitiers ; déjà les chênes avaient disparu près de Sala. La route, laissant à gauche Säther, petite ville de 600 âmes, placée dans une délicieuse position et connue par sa mine de fer, conduit ensuite au village de Uppbo à travers une plaine qui me parut cultivée avec soin et assez fertile en certains endroits. J'y remarquai quelques beaux champs de pommes de terre, de l'orge, du seigle et des navets d'une pousse vigoureuse. Plus loin la campagne, semée de petits lacs et de flaques d'eau, présente quelquefois un aspect triste et monotone ; le sol est peu accidenté et le plus souvent couvert de bois touffus. Après avoir traversé Strand, la route gagne presque aussitôt les bords du lac Runn, qu'elle côtoie jusqu'à Fahlun, éloigné d'environ deux milles. Les rives du lac, découpées en langues de terre de formes différentes, sont, ainsi que les nombreux îlots que l'on y remarque, couvertes de pins et de bouleaux ; et ces

rives sont si basses qu'à quelque distance on dirait que les arbres ont poussé dans le lac même. Les scènes variées et les vues gracieuses que présente le lac Runn me firent oublier un instant les secousses d'une détestable charrette prise au relai de poste de Strand ; j'avais en effet jugé prudent, à cause de l'état des chemins que je devais parcourir en Dalécarlie, de laisser ma voiture à Sala et d'avoir recours de nouveau aux carrioles de paysans.

Une heure après j'arrivais à Fahlun, placé dans une étroite vallée remplie de vapeurs épaisses qui stationnaient au-dessus de la ville et l'enveloppaient de toutes parts ; au premier aspect, j'aurais pu croire que j'avançais sur les bords d'un lac, qui semblait occuper toute la vallée, plutôt que vers le chef-lieu de la préfecture de Kopparberg, si les clochers de la ville s'élevant au-dessus de ces brumes condensées n'étaient venus détruire ce mirage d'une nouvelle espèce. A mesure que nous approchions, l'air sembla s'éclaircir, les maisons se dessinèrent insensiblement, puis enfin apparut Fahlun, étendu longuement dans une campagne stérile où l'on découvre dispersés çà et là de vastes bâtiments et de nombreuses usines.

Fahlun est bâti sur une rivière qui met en com-

munication les lacs Runn et Varpan. Ces deux lacs, qui semblent n'en faire qu'un seul, tant ils sont rapprochés, ont un aspect bien différent : le premier, presque arrondi dans sa forme, n'a qu'une longueur de quelques milles, tandis que l'autre, fort étroit dans toutes ses parties, s'allonge sur une étendue de près de dix milles; en jetant les yeux sur la carte de Suède, on dirait, à voir ces deux lacs, une barque attachée par une longue chaîne au pied d'une falaise. Le lac Runn, en effet, a la forme d'une de ces grosses barques hollandaises qui servent au cabotage, et les nombreux bassins du lac Varpan ressemblent assez aux anneaux d'une chaîne qui rattacherait le lac Runn aux montagnes situées au nord de la préfecture de Kopparberg. Fahlun, ville principale de la Dalécarlie, chef-lieu de la préfecture de Kopparberg, occupe une grande étendue de terrain; les rues y sont assez régulières, et les maisons, la plupart construites en bois, ont rarement plus d'un étage. Deux églises, l'hôtel-de-ville, deux hôpitaux et quelques autres établissements publics me parurent seuls remarquables. La ville a un aspect sombre et triste difficile à rendre ; la cathédrale, son clocher et quelques autres bâtiments sont couverts de lames de cuivre ; l'oxidation du métal donne à ces toitures une teinte d'un vert clair qui

produit un étrange effet. La population s'élève à près de 4,000 âmes. Il existe à Fahlun des fabriques de rubans et des filatures de laine et de coton. Plusieurs foires très - fréquentées s'y tiennent annuellement : et l'on y fait beaucoup d'affaires en blé, viandes salées et fumées pour l'approvisionnement des navires. Mais le principal commerce, celui qui occupe le plus de bras, est le commerce du cuivre, qui est fort considérable.

Fahlun possède une bibliothèque, un musée d'antiquités et un riche cabinet de minéralogie ; cette ville est le siége d'une administration des mines. En Suède, un conseil supérieur appelé collége des mines est chargé de la direction générale de toutes les affaires relatives à la concession, à l'exploitation des mines et à la fabrication des métaux. Toutes les contestations qui se rattachent à ces diverses industries sont soumises au collége des mines, qui se compose d'un président, d'un vice-président, de sept conseillers et de trois conseillers suppléants.

Le lendemain de mon arrivée à Fahlun, j'allai visiter les mines de cuivre, dont la principale est située au sud-ouest, à petite distance de la ville, sur la rive occidentale de la rivière. Cette mine se trouve au milieu des rochers stériles de Kop-

parberg, qui ont donné leur nom à la préfecture. Je traversai, pour m'y rendre, une campagne où l'on découvre de tous côtés des amas de minerai, des débris de mines et des scories de forge; ces arides monticules semblent de loin tout resplendissants de verdure et de mousses, dont la fraîcheur et la teinte délicate réjouissent l'œil du voyageur; mais à mesure que l'on approche l'illusion disparaît, car ces gazons n'existent pas, et toute cette délicieuse verdure est tout simplement produite par l'oxidation et la cristallisation des matières sulfureuses qui prennent à leur surface cette belle couleur verte. Tout est lugubre et désolé dans cette vallée; la végétation y paraît triste et maladive, l'herbe jaunit sur le sol en sortant, pour ainsi dire, de terre, et les arbres flétris, par les vapeurs sulfureuses, semblent soumis à une lente agonie.

Dans un rayon peu étendu sont groupées autour de Fahlun un nombre considérable d'usines qui servent à la fabrication du cuivre; une fumée épaisse et sulfureuse s'en échappe sans cesse, vient se mêler à celle des monceaux de minerai en combustion répandus dans la vallée, et, poussée par le vent, s'abat le plus souvent sur la ville. Pendant tout le trajet je fus incommodé par les miasmes délétères qui remplissaient l'air au point de

le rendre nuisible, je n'en doute pas, à la santé des habitants; aussi j'avais hâte de quitter ce pays enfumé et malsain.

Au premier aperçu, les mines de Fahlun ne paraissent pas au voyageur aussi intéressantes que celles de Dannemora; mais il reconnaît bientôt qu'elles méritent de fixer son attention; les différentes méthodes que l'on y emploie pour l'extraction et la fonte du minerai valent la peine d'être observées.

Une fosse large de plusieurs centaines de pieds, creusée en entonnoir renversé ou plutôt en forme de quille, se présente d'abord; des escaliers taillés dans le roc et des rampes en bois, soutenues par des poutres et des échafaudages, servent à y pénétrer. Au fond de cette fosse a été pratiquée une galerie assez vaste pour permettre de la traverser sans baisser la tête; cette galerie conduit à des puits dans lesquels on descend avec des échelles reliées les unes aux autres ou avec des bennes comme à Dannemora. Pour visiter les mines, j'ai toujours préféré ce dernier moyen, moins fatigant et moins dangereux, et je renouvelai ainsi à Fahlun mon voyage de Dannemora, mais avec cette différence qu'ici j'arrivaï au fond de la mine sans avoir rien vu, car on descend au milieu de la plus profonde obscurité. Dans ces lieux règne

une nuit éternelle; l'humidité qui s'échappe des fissures de la voûte se condense en une pluie froide et colorée par le minerai, qui me fit apprécier toute l'utilité des vêtements de mineur dont on avait pris soin de me couvrir.

Après avoir parcouru pendant plusieurs heures les nombreuses galeries de la mine où se trouvent des forges, des écuries garnies de chevaux et tout un petit monde qui vit à 325 mètres au-dessous du sol, je songeai à quitter ce lieu souterrain et lorsque je revins sur la terre j'étais exténué de fatigue.

L'abbé Outhier, l'un des compagnons de Maupertuis dans son voyage au cercle polaire, rapporte, dans le récit de l'excursion qu'il fit aux mines de Fahlun, un fait assez curieux: «On nous » fit voir, dit-il, un homme qui passe pour pétrifié, » après avoir été étouffé sous des quartiers de » pierres écroulées au fond de la mine; son » corps, qui n'en fut retiré que longtemps après, » était si peu défiguré, qu'il fut reconnu par une » femme du même âge. On le conservait depuis » seize ans dans un fauteuil de fer; nous ne vîmes » qu'un corps noir, fort desséché, qui exhalait une » odeur cadavéreuse.»

Ce corps, qui était celui d'un mineur, avait été probablement préservé de la décomposition par

les alcalis que la mine renferme en abondance; il a été enterré quelque temps après le voyage de l'abbé Outhier, qui eut lieu en 1737.

Cette mine est la plus productive des mines de cuivre de la Suède; elle fournit la moitié du cuivre extrait dans tout le royaume; son exploitation est fort ancienne, mais on ne sait à quelle époque elle remonte; mon guide me raconta à ce sujet, avec le plus grand sang-froid, que le roi Salomon avait envoyé chercher à Fahlun le cuivre nécessaire à la construction de son fameux temple de Jérusalem. Cette tradition s'est du reste conservée, et le peuple en Dalécarlie y ajoute la plus grande foi; mais, si on s'attache à des faits certains, on ne retrouvera pas de traces de l'exploitation des mines de Fahlun au delà de 1347, époque à laquelle fut rendu par le roi Magnus un règlement sur cette exploitation. Cette pièce historique est conservée précieusement, et elle renferme, m'a-t-on dit, les faits les plus curieux sur l'histoire des mines de Fahlun; je ne l'ai pas vue, mais je doute fort qu'il y soit question du roi Salomon et de son temple. Le pays de Fahlun, appelé pays des mines, offre un plateau minéralogique de cinq lieues de longueur sur deux et demie de largeur; la masse métallique se trouve dans une vallée dirigée du nord-ouest au sud-est, et à la base méridionale

d'une colline qui s'abaisse doucement jusqu'au bord du lac près duquel est située, comme nous l'avons dit, la ville de Fahlun. La mine de Fahlun renferme une assez grande quantité de cristallisations, dont les plus remarquables sont des grenats d'une grosseur souvent peu commune ; on y trouve aussi des minerais pyriteux, du soufre, du sulfate de fer et du sulfate de cuivre. Le produit annuel de cette mine était autrefois de 100,000 quintaux; aujourd'hui il est bien loin d'approcher de ce chiffre. Longtemps on a exploité sans s'occuper de l'avenir; on cherchait surtout alors à faire produire la mine; on prenait le minerai là où il était le plus facile à extraire, sans songer à établir des travaux de soutènement : aussi en 1687 eut lieu un éboulement épouvantable. Lybecker, alors inspecteur de la mine, avait prévu cette catastrophe et fait interrompre l'exploitation. Le jour même où les ouvriers révoltés se rendaient à la mine contre ses ordres, l'événement justifia ses prévisions, et un grand nombre de mineurs trouvèrent la mort sous les décombres. Cet éboulement forme aujourd'hui l'ouverture la plus considérable des mines de cuivre, qui sont très-nombreuses et communiquent entre elles, m'a-t-on dit, par des puits et des galeries superposées les unes au-dessus des autres en divers étages.

Avant de quitter Falhun, le voyageur visitera encore avec intérêt la célèbre maison d'Örnäs, située sur le territoire de Thorsäng, au bord du lac Runn, à un mille et quart environ de Fahlun. Le temps semble respecter cette rustique habitation, que la sollicitude patriotique des Dalécarliens entretient avec grand soin. A Örnäs, tout parle encore du libérateur de la Suède; échappé de sa prison dans le Jutland méridional, fuyant les poursuites des oppresseurs de sa patrie, Gustave Wasa vint se réfugier en Dalécarlie, et ce fut à un gentilhomme nommé Arendt Persson, auquel appartenait cette maison d'Örnäs, qu'il alla demander un asile. Mais cet homme, trahissant honteusement les devoirs de l'hospitalité, prit la résolution de livrer le fugitif aux autorités danoises; déjà il s'était mis en route pour aller faire la dénonciation, lorsque sa femme, Barbro Stigsdotter, entraînée par un sentiment patriotique, fit échapper le jeune prince par un passage secret que les voyageurs peuvent voir encore aujourd'hui. Les Dalécarliens, fiers de la part glorieuse qu'ils ont prise à la délivrance de leur patrie, ont recueilli précieusement tout ce qui rappelle leur dévouement à cette noble cause : aussi conserve-t-on religieusement à Örnäs l'armure du grand Gustave et celles des principaux Dalécarliens qui combat-

tirent à ses côtés; ces armures sont placées sur des mannequins, de telle sorte que les anciens compagnons d'armes de Gustave semblent encore former aujourd'hui à Örnäs sa garde d'honneur.

La maison d'Örnäs est située sur une langue de terre qui s'avance dans le lac Runn; elle est bâtie en bois, peinte en rouge et n'a rien qui la distingue; ce qui ne l'empêche pas, malgré son extrême simplicité, d'attirer plus de visiteurs que si c'était un riche palais. Pour s'y rendre de Fahlun on traverse une campagne boisée et qui offre de ravissants paysages. L'intérieur de la maison d'Ornäs est aussi simple que l'extérieur; les murs sont couverts d'inscriptions tracées par les voyageurs, et dans la grande salle, appelée salle de Gustave, se trouvent réunis les portraits de tous les rois qui ont régné en Suède depuis Gustave Wasa. Ces peintures, au point de vue de l'art, n'offrent rien de remarquable, mais elles passent pour très-ressemblantes. Les portraits de Charles XII et de la reine Christine ont surtout attiré mon attention. Une chose assez bizarre et qui a frappé certains esprits en Suède, c'est que le portrait de Gustave IV, le dernier roi de la famille des Wasa, a achevé de couvrir les murs de cette salle, et après qu'on y eut placé, lors de son avé-

nement, le portrait de ce malheureux prince, la collection se trouva complète; Gustave IV devait mourir en exil.

Il existe aussi dans les environs de Fahlun des mines d'or et d'argent, mais elles sont peu importantes et n'offraient pas assez d'intérêt pour me détourner de ma route. Je continuai donc mon voyage en Dalécarlie, et, après avoir traversé un pays montueux et couvert de forêts qu'on s'efforce de défricher, je retrouvai un sol cultivé et fertile; j'apercevais de toutes parts de vastes et bons pâturages, des champs d'orge, de seigle et même de froment; et je remarquai dans les jardins attenants aux habitations des pommes de terre, des choux et des fèves de marais.

A Amsberg, la route se divise en deux branches, dont l'une côtoie le Vester-Dal, pour aller se perdre dans les gorges des montagnes de la Norvège, tandis que l'autre gagne les bords du lac Siljan pour conduire à Leksand. Avant d'arriver à ce village, que la bizarrerie de son église construite en bois signale à l'attention du voyageur, il me fallut traverser deux fois l'Öster-Dal sur des ponts flottants dont le plancher mobile était en partie submergé. Leksand, bâti entre deux bassins du lac, présente un des paysages les plus agréables de la Dalécarlie; ses maisons sont rangées en une

longue file sur un plateau escarpé au pied duquel coule le Dal-elf.

Je passai la nuit à Leksand, et le lendemain matin je me remis en route; il me fallut une journée entière pour gagner l'extrémité nord-ouest du lac Siljan, où est situé Noret.

Les bords du lac Siljan, placé au centre même de la Dalécarlie, sont fort remarquables; et comme ses rives, peu élevées au-dessus des eaux, sont séparées, par une plaine assez considérable, des montagnes qui bornent la vallée, le lac semble avoir plus d'étendue qu'il n'en a réellement; mais, s'il n'est pas un des plus grands lacs de la Suède, le Siljan en est sans contredit l'un des plus gracieux par ses formes et par les paysages qui l'entourent.

Un hameau dont la petite église, entièrement blanche et d'une forme élégante, se détachait sur des maisons de couleurs variées, dominait une baie du lac au milieu des sites les plus agréables. Sur les pentes des collines de la vallée couvertes de gazon, de bouquets de bois et de broussailles, se trouvaient dispersés quelques troupeaux de moutons qui me parurent maigres et d'une apparence assez chétive. Cependant, comme je l'ai dit, le roi et tous les riches propriétaires de la Suède apportent les plus grands soins à la multiplication et à l'amélio-

ration du bétail; mais le spectacle que j'avais sous les yeux était bien propre à me faire croire que tant de sacrifices n'ont pas encore produit en Dalécarlie tous les fruits que l'on pouvait en attendre. Les troupeaux de moutons que j'ai pu remarquer dans cette province m'ont paru d'une race bien inférieure à ceux que j'avais rencontrés dans les autres parties de la Suède. Cependant le mouton est de tous les animaux domestiques celui dont la multiplication est la plus importante et la plus avantageuse pour les pays du Nord. Cet utile animal offre à l'agriculture une triple source de richesse par sa chair, sa laine et surtout par son fumier. Ce fumier, plus chaud que celui du bœuf et du cheval, est le meilleur de tous les engrais pour un sol aussi froid que celui de la Suède. Le mouton peut vivre dans les parties les plus reculées du nord, et on ne saurait trop en multiplier l'espèce. Aussi le gouvernement suédois a senti cette nécessité, et pour arriver au but qu'il se propose, il a établi de nombreuses bergeries, dont les deux principales sont situées l'une à Nœes en Smoland, l'autre à Mellingeholm ; on y trouve les espèces les plus propres au sol et au climat de la Suède.

Pendant longtemps la route suit au nord les rives contournées et couvertes de taillis du lac Siljan, et après plusieurs heures de marche à travers

une campagne agréable, on arrive à Mora, situé sur une presqu'île formée par l'Öster-Dal, à 7 milles environ de Fahlun. Mora n'a pas l'aspect d'une ville; ses maisons sont éloignées les unes des autres et dispersées çà et là dans une petite vallée, dont le centre est occupé par l'église. Cette église, remarquable par sa forme, ses dimensions et surtout par l'élévation de sa flèche effilée, appartient, comme toutes celles de la Suède, non-seulement au groupe d'habitations qui l'environne, mais encore à une quantité de hameaux et de fermes assez éloignés les uns des autres. La réunion de ces habitations forme la paroisse de Mora, dont la population est très-considérable et s'élèverait, m'a-t-on dit, à près de 15,000 âmes.

Les costumes des Dalécarliens et surtout des habitants de la vallée de Mora se distinguent par leurs couleurs éclatantes et par leurs formes bizarres. Les femmes, qui, en général sont d'une rare beauté, se surchargent de rubans et d'ornements de tout genre; il est à regretter que le vaste et lourd bonnet blanc qui leur sert de coiffure cache une partie de leur visage. Les hommes portent un tablier de cuir court et très-large appelé *förskinn*; les enfants eux-mêmes ont ce vêtement, que le Dalécarlien semble ne jamais quitter; ce tablier et une espèce de guêtre qui couvre la jambe à partir

du genou jusqu'à la cheville forment la partie la plus remarquable du costume des hommes. Dans certaines paroisses les hommes portent le deuil en bleu de ciel et les femmes en jaune. La physionomie du Dalécarlien a une expression de finesse et de vivacité qui le distingue de celle des autres Suédois. Un air fier et martial, dû sans doute à l'esprit guerrier qui de tout temps a animé les habitants de cette province, est le caractère distinctif des Dalécarliens.

Mora joue un rôle important dans l'histoire de la Suède et rappelle les efforts généreux de Gustave Wasa pour délivrer sa patrie du joug de l'étranger. Ce fut en effet à Mora que ce prince forma le premier noyau de l'armée qui devait bientôt faire le siége de la capitale ; ce fut de Mora que partit Gustave à la tête de trois cents Dalécarliens pour venger sa patrie, lui rendre la liberté et arracher la couronne de Suède au tyran du Danemark.

Mon voyage en Dalécarlie devait se terminer par une excursion à Elfdalen, situé à 4 milles au nord de Mora ; quoique la route fût assez bonne et praticable pour les voitures, j'avais renoncé depuis Mora aux charrettes de paysans pour prendre des chevaux de selle, dans l'espérance de gagner du temps.

Presque au sortir de Mora l'Öster-Dal se jette dans le lac Siljan et fait de si brusques détours qu'on doit le traverser deux fois en quelques instants, sur des ponts flottants d'un aspect bizarre autant que pittoresque. On parcourt, pour se rendre à Elfdalen, un pays habité par des Finnois ou plutôt par des Finlandais, venus, dit-on, de la Norvège, où ils s'étaient établis longtemps avant cette dernière émigration. Par suite de leur mélange avec les Dalécarliens, la plupart n'ont conservé de leur origine que le nom. Cependant on retrouve à l'extrémité nord-est du lac Siljan, dans la paroisse montueuse d'Orsa, centre de cette colonie, les usages, les costumes et même le langage de la Finlande; c'est du moins ce qui m'a été certifié par plusieurs personnes dignes de confiance. Parmi les historiens qui parlent de cette colonie étrangère au pays, les uns en font remonter l'arrivée en Dalécarlie au règne du roi Jean III, en 1577; d'autres prétendent qu'elle a été appelée par Charles IX pour peupler ces cantons alors déserts et incultes. Ces Finnois, sortis primitivement de la Finlande, ont été confondus par quelques historiens et par un grand nombre de voyageurs avec les Lapons, habitants du Finmark, qui sont aussi nommés Finnois par les Norvégiens; mais ces deux peuples, les Finnois de la Finlande ou Finlandais et

les Finnois du Finmark ou Lapons, ont entre eux si peu de rapports, par leurs habitudes et leurs mœurs, que cette confusion ne devrait pas être possible : les Finlandais sont attachés au sol et cultivateurs ; les Lapons, au contraire, divisés en peuplades nomades, ne vivent que de chasse et de pêche. Pour éviter cette confusion, il suffirait d'appeler les habitants de la Finlande, non pas Finnois, comme le font beaucoup de personnes, mais Finlandais.

La route suit presque continuellement l'Öster-Dal, dont elle semble remonter parallèlement le cours. Les rives de ce torrent sont parfois cultivées avec soin et avec succès, mais le plus ordinairement les forêts qui couronnent les hauteurs descendent jusque dans la campagne et la couvrent entièrement de leur sombre verdure. L'église d'Elfdalen (*Elfdal-kyrka*) est située au pied des montagnes qui séparent la Suède de la Norvège, à 14 milles de Fahlun, sur la rive gauche de l'Öster-Dal, dans une vallée assez pauvre, où l'on trouve cependant quelques champs d'orge, mais surtout de belles prairies et des bouquets d'arbres épars çà et là qui donnent à ces campagnes un aspect agréable. La paroisse d'Elfdalen est composée de plusieurs petits hameaux répandus dans toute la vallée, dont le centre est occupé par l'église ; la plupart de ces hameaux sont habités par les ouvriers

des carrières de porphyre et du vaste établissement où se travaille cette roche précieuse. Dans cette vallée, toutes les maisons et même les cabanes sont surmontées par des cheminées très-hautes, construites en briques et enduites de mortier; le faîte du tuyau est couronné par une sorte de bourrelet en maçonnerie; ces cheminées produisent dans le paysage un singulier effet.

L'établissement des porphyres est à près de deux heures de marche de l'église d'Elfdalen; c'est un vaste bâtiment entouré de beaux arbres et placé dans une situation agréable. Les carrières d'Elfdalen, concentrées dans un rayon de deux milles suédois, et dont la plus considérable est Blydberg, présentent un grand intérêt pour le voyageur qui désire s'occuper de minéralogie ou de géologie, ce qui lui est d'autant plus facile que ces mines sont presque toutes exploitées à ciel ouvert. Les porphyres les plus rares que l'on en tire sont verts ou noirs; les plus durs et les plus communs sont à grains de feldspath rose, dans une pâte couleur de brique qui rappelle assez le fameux porphyre antique.

On a mis à profit pour la préparation des porphyres des courants d'eau qui font mouvoir des moulins à scie et plusieurs machines variées par leurs forces et leurs dimensions. La roche se débite en tablettes au moyen de scies hydrauliques,

comme cela se fait pour les marbres ; le poli se donne à l'émeri et se termine avec le rouge anglais. C'est un spectacle vraiment curieux que de voir avec quelle adresse, avec quelle habileté les ouvriers travaillent le porphyre et dirigent les différentes opérations au moyen desquelles ils savent transformer des blocs informes en colonnes, en entablements, corniches, vases, coupes et en mille autres objets remarquables par la grâce de leurs contours non moins que par la perfection du poli que l'on donne à cette roche, dont la texture est aussi riche que les nuances en sont variées. On fabrique dans la vallée d'Elfdalen toute espèce de choses, et le voyageur peut commander ce qu'il désire en s'adressant, sur les lieux, au chef de l'établissement ou à la direction générale qui a son siége à Stockholm ; il y avait même à Paris, en 1823, un dépôt des porphyres de Suède. Le transport des objets fabriqués se fait en hiver ; on peut alors, au moyen du traînage, traverser les lacs et les rivières et conduire sans grands frais loin d'Elfdalen les blocs les plus considérables. On serait surpris, si on ne connaissait l'extrême cherté du porphyre, à cause de la main-d'œuvre, de voir l'emploi de cette roche précieuse si peu répandu à l'étranger, surtout en pensant que les porphyres peuvent être transportés par eau de la

carrière d'où ils sont tirés jusque dans la plupart des capitales de l'Europe.

Pour moi, je ne rapportai d'autres souvenirs d'Elfdalen qu'une boîte contenant les échantillons polis des porphyres les plus rares, et encore cette fantaisie me coûta-t-elle fort cher.

Narman, pasteur d'Elfdalen, découvrit, dit-on, en 1715, ces précieuses carrières, mais leur exploitation n'a réellement commencé qu'en 1788; elles appartiennent aujourd'hui au roi. Des blocs d'une grosseur remarquable ont été extraits d'Elfdalen; ainsi le piédestal de la statue de Gustave III à Stockholm est un morceau d'une dimension peu commune, mais la coupe de Rosendhal, dont nous avons déjà parlé, est le produit le plus merveilleux sorti des ateliers d'Elfdalen.

On retrouve dans toute la Dalécarlie les usages des anciens Scandinaves religieusement conservés, toutefois la coutume des émigrations, auxquelles sont forcés les habitants du pays, à cause de l'insuffisance des produits de leur sol, a porté atteinte à la pureté des mœurs, et introduit des germes de corruption. Ainsi on m'a parlé d'un village dont tous les habitants, hommes, femmes et enfants, sont atteints d'une lèpre hideuse, particulière aux cantons maritimes de l'ouest de la Norvège et rapportée par des Dalécarliens nomades.

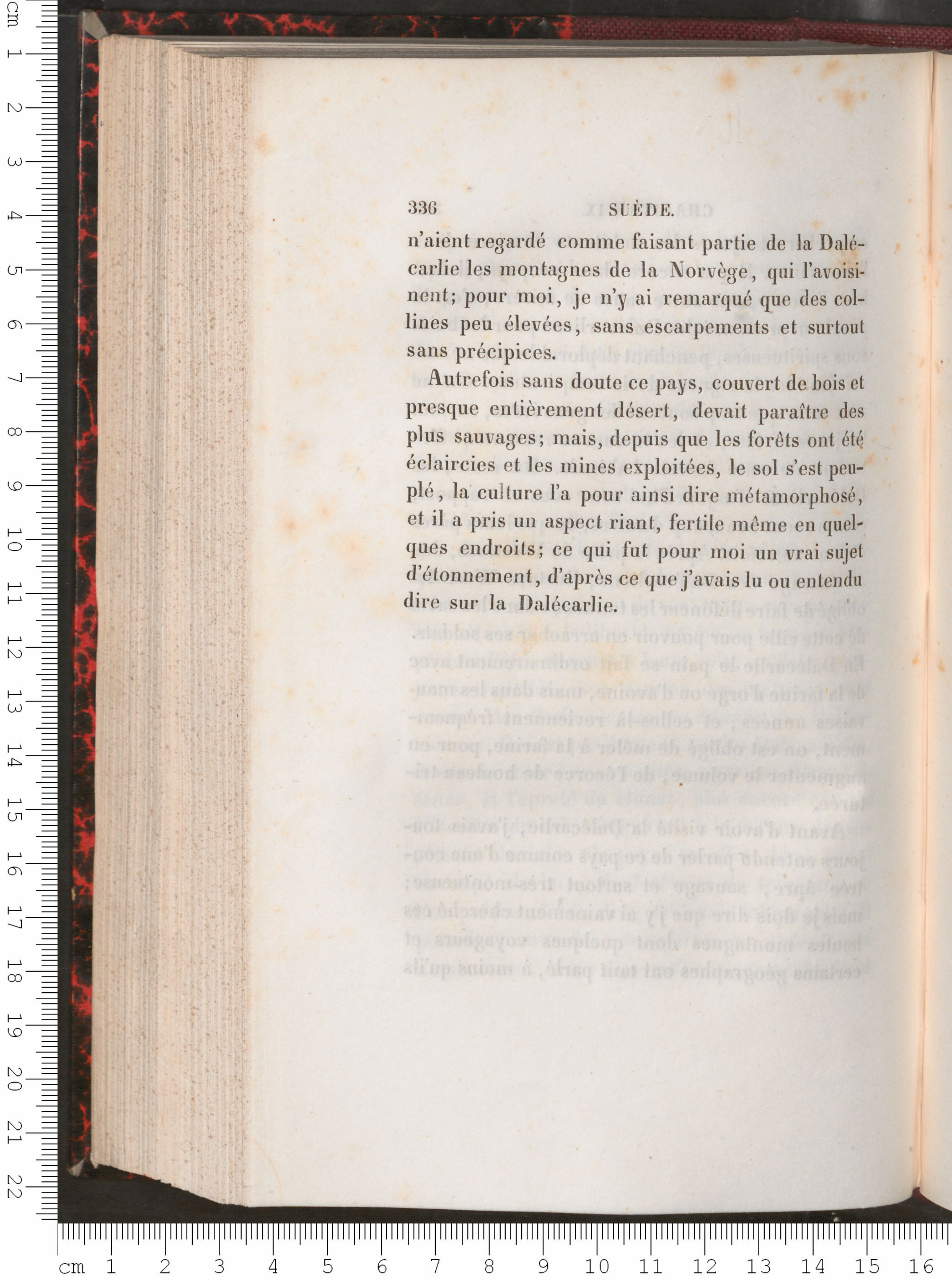
C'est ordinairement au printemps que les émigrations commencent ; les femmes et les enfants restent alors seuls avec les vieillards au pays natal pour cultiver la terre, et les hommes ne reviennent qu'aux approches de l'hiver, rapportant le fruit de leurs épargnes destinées à faire vivre leurs familles pendant la saison rigoureuse.

On rencontre encore aujourd'hui en Dalécarlie des bâtons runiques qui servaient autrefois de calendriers aux peuples du Nord. Ces bâtons, de formes différentes, ressemblent quelquefois aux glaives des gladiateurs romains, mais le plus souvent aux mètres de bois dont on fait usage en France ; leur longueur est généralement de 60 à 80 centimètres. Les jours, les semaines et les mois y sont désignés par des divisions et des marques particulières ; d'un côté se trouvent les six mois d'été, de l'autre les six mois d'hiver. Des figures symboliques et souvent des espèces d'inscriptions en caractères runiques sont gravés plus ou moins finement sur ces bâtons, qui font l'office de calendriers perpétuels. J'en ai vu un grand nombre en Suède, mais surtout en Norvège, où ils sont appelés *Primstav*. Sur quelques-uns juin, le mois du solstice, est représenté par un soleil, janvier par cinq chandelles, avril par une pioche, mai par un arbre feuillu ou un oiseau faisant son nid.

Après quelques jours d'absence je revins à Upsal, plein d'admiration pour le pays que je venais de parcourir et d'estime pour ses habitants. Les Dalécarliens sont actifs, pleins d'intelligence et d'industrie; ainsi dans chaque famille on sait faire tout ce qui est nécessaire à la vie, maisons, meubles et vêtements. Outre cela, on fabrique dans cette province une quantité d'objets de toute sorte, faits en bois avec goût et assez d'art; on y trouve aussi des montres et de petites horloges en bois, semblables à celles de la Suisse et de l'Allemagne. Les Dalécarliens, dont le caractère a quelque rudesse, comme celui de tous les montagnards, sont braves, loyaux, et de tout temps se sont montrés attachés à la liberté, ce qui ne les a pas empêchés d'être dévoués à leurs rois, qu'ils ont toujours regardés, non comme des maîtres, mais comme des chefs nécessaires donnés par la Providence. Il n'est pas douteux que les Dalécarliens, doués de toutes ces qualités, vivraient dans l'aisance, si l'apreté du climat, plus encore que les difficultés du sol, n'apportait à la culture de perpétuels obstacles : le pays, en effet, bien qu'entrecoupé de lacs, de forêts et de torrents, ne manque pas, à vrai dire, de terres labourables. Il possède en outre des mines fort riches et des forges nombreuses, mais l'excessive rigueur du froid

empêchera toujours les habitants de vivre dans l'abondance. Il y a encore dans ce pays, il faut bien l'avouer, une autre cause de misère, c'est le penchant prononcé des Dalécarliens pour les boissons spiritueuses, penchant déplorable que ne saurait justifier la rigueur de la température. On ne rencontre que trop souvent des gens ivres, surtout les jours de fête, et les mœurs se ressentent fortement de cette funeste habitude. Du reste, les Dalécarliens d'aujourd'hui sont sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, ce que leurs pères étaient autrefois. Après la prise de Westeräs, due au courage des Dalécarliens, Gustave Wasa fut obligé de faire défoncer les tonneaux dans les caves de cette ville pour pouvoir en arracher ses soldats. En Dalécarlie le pain se fait ordinairement avec de la farine d'orge ou d'avoine, mais dans les mauvaises années, et celles-là reviennent fréquemment, on est obligé de mêler à la farine, pour en augmenter le volume, de l'écorce de bouleau triturée.

Avant d'avoir visité la Dalécarlie, j'avais toujours entendu parler de ce pays comme d'une contrée âpre, sauvage et surtout très-montueuse; mais je dois dire que j'y ai vainement cherché ces hautes montagnes dont quelques voyageurs et certains géographes ont tant parlé, à moins qu'ils



n'aient regardé comme faisant partie de la Dalécarlie les montagnes de la Norvège, qui l'avoisinent; pour moi, je n'y ai remarqué que des collines peu élevées, sans escarpements et surtout sans précipices.

Autrefois sans doute ce pays, couvert de bois et presque entièrement désert, devait paraître des plus sauvages; mais, depuis que les forêts ont été éclaircies et les mines exploitées, le sol s'est peuplé, la culture l'a pour ainsi dire métamorphosé, et il a pris un aspect riant, fertile même en quelques endroits; ce qui fut pour moi un vrai sujet d'étonnement, d'après ce que j'avais lu ou entendu dire sur la Dalécarlie.

CHAPITRE X.

Départ définitif d'Upsal. — Vues et paysages aux environs de cette ville. — Söderfors. — Elfkarleby. — Cataracte du Dal-elf. — Pont d'Elfkarleby. Gefle. — Forêts. — Aspect du pays. — Le Ljusne-elf. — Söderhamn. — Bro. — Chasse au coq de bruyère. — Jggesund. — Hudiksvall. — Gneiss. — Le Norrland. — Sundsvall. — Position et commerce de cette ville. — Passage de l'Indal-elf. — Bacs. — Cataracte de l'Indal-elf. — Hernösand. — L'An-german-elf. — Brusque variation de la température. — Maisons et mœurs des Norrlandais. — Pays montueux. — Le mont Skulaberg. — Poste de Spiute. — Ponts. — Blocs erratiques. — Fabriques de toile. — Gideä-elf. — Un élan. — Chasses à l'élan. — Forêt embrasée. — Cause des incendies dans les forêts.

Après une journée de repos à Upsal, je quittai de nouveau cette ville, pour n'y plus revenir, et je continuai mon voyage vers le cercle polaire, où je désirais arriver au moment du solstice d'été. Suivant l'expression consacrée en Suède, j'allais, comme tout le monde, voir le soleil à Torneä ou du haut du mont Avasaxa. Mais j'avais réellement un autre désir que celui de faire cette excursion banale; je voulais visiter la Laponie, et la visiter comme personne ne l'avait encore fait. Un grand nombre de voyageurs avaient avant moi formé ce projet; mais, après en avoir beaucoup parlé, peu

l'avaient exécuté : aussi la plupart des gens qui entendaient dire que j'allais en Laponie répondaient par un sourire d'incrédulité.

De la route de Torneä que je suivais le voyageur peut découvrir parfaitement Upsal, et juger mieux que de tout autre point la position de cette ville. Les maisons éparses au milieu des arbres, le vaste vaisseau de la cathédrale avec ses deux tours, enfin, à gauche, la masse carrée du château sur sa colline couverte de gazons, forment un grand et beau spectacle. Du côté opposé à la ville, c'est-à dire à l'est, dans la direction de la mer, le pays plat et uni permet à la vue de s'étendre de toutes parts sur des champs de seigle, d'avoine, d'orge et de blé. Ces vastes campagnes, aujourd'hui dégagées de forêts, ne sont devenues fertiles qu'à grands frais, et à la suite de travaux de culture dirigés avec autant d'habileté que de persévérance. Déjà j'étais loin d'Upsal, et cependant les deux tours du château m'apparaissaient encore au-dessus des arbres, montrant leurs toitures arrondies et couvertes de cuivre qui brillaient au soleil.

Les trois relais de Högsta, de Läby et d'Yfre, que je franchis rapidement, sont situés dans un pays d'un aspect uniforme, mais remarquable par sa fertilité et sa belle culture. A Yfre on découvre la majeure partie de l'Upland, la plaine la plus

étendue de toute la Suède. Au delà je traversai deux rivières de peu d'importance, dont les eaux roulent avec fracas et forment de jolies cascades. La route prend ensuite une côte assez roide, monte et descend plusieurs fois pour fuir enfin à travers un pays des plus accidentés, au milieu duquel se trouve Mehede. A une petite distance de ce relais, placé à sept milles environ d'Upsal, sur le bord du Dal-elf, on rencontre Söderfors, l'une des forges les plus considérables et les plus intéressantes de la Suède; c'est dans cette usine, établie sur une île du Dal-elf appelée Jatsæ, que se fabriquent toutes les ancres de la marine suédoise. Le minerai de Dannemora est préféré à tout autre pour ce genre de travail, et ici on l'y emploie exclusivement. Malheureusement la cataracte d'Elfkarleby oblige de transporter par terre jusqu'au village de ce nom les produits de Söderfors; cette difficulté et les frais qui en résultent augmentent considérablement le prix de revient des objets fabriqués, et nuisent à la prospérité de cet établissement.

Au delà de Mehede, la route suit les bords du Dal-elf et traverse une vaste forêt de pins et de sapins qui se déroulant au loin comme une sombre tapisserie encadre tout le paysage. Depuis plusieurs heures, je courais de toute la vitesse

de mes chevaux sous de frais et délicieux ombrages entrecoupés de petits lacs et arrosés par de nombreux ruisseaux, sans avoir rencontré aucune habitation, aucun être animé, lorsque tout à coup à un détour de la route j'aperçus Elfkarleby. Ce village, placé près du golfe de Bothnie, aux confins de l'Upland et sur les bords du Dal-elf, me parut assez considérable au sortir des vastes solitudes que je venais de quitter, et cependant il n'est composé que de pauvres cabanes en sapin et de scieries à bois placées sur le fleuve. Le Dal-elf, désigné dans ce pays sous le nom de Stor-elf (la grande rivière), et formé, comme nous l'avons dit, par l'écoulement des neiges et des glaces des montagnes de la Norvège, ressemble, depuis son entrée dans la préfecture de Gefle, qu'il sépare de celle de Westeras et d'Upsal, à un grand lac plutôt qu'à un fleuve; aux approches d'Elfkarleby, il s'avance majestueusement à travers la forêt, s'arrête quelques instants dans de vastes bassins, comme s'il redoutait les écueils qu'il doit bientôt franchir; puis tout à coup, reprenant son cours impétueux, il roule en mugissant sur un lit de granit étroit et resserré que ses flots rongent sans cesse. Parvenues au bout du défilé, ses eaux s'élancent, comme à travers une écluse, dans un abîme qu'elles comblent de leur écume en se

brisant contre l'arête aiguë d'une île couverte de sapins qui partage en deux le lit du fleuve. Le bras principal du Dal-elf forme en cet endroit une superbe cataracte de 25 à 30 mètres ; ses eaux, qui reçoivent du minerai une teinte ferrugineuse, tombent, éclairées par les rayons du soleil, en nappes d'or et d'azur divisées par des sillons d'écume d'une blancheur éblouissante.

La cataracte d'Elfkarleby appelle l'attention du voyageur par le paysage agreste qu'elle anime, par les sites sauvages qui l'entourent et par la masse imposante de ses eaux. Un moulin à scie est établi au-dessous de la chute; de là, comme d'une sorte d'observatoire, on peut parfaitement saisir tous les détails de la cataracte et la contempler dans son ensemble. L'autre bras du fleuve n'est pas moins remarquable ; il se précipite à la gauche de l'île, au milieu de blocs de pierre à demi cachés sous les eaux, et qui roulent souvent avec elles. Les deux bras du Dal-elf se réunissent bientôt, le fleuve recouvre toute sa puissance et fuit rapidement pour aller se perdre tout près de là, dans le golfe de Bothnie. Pour visiter cette cataracte j'avais quitté la route; je dus suivre en allant la rejoindre, les bords du fleuve qu'elle traverse sur un pont de sapin peint en noir et d'un aspect fort singulier. Ce pont, d'une coupe har-

die, est placé au-dessous de la cataracte, dans un endroit où le Dal roule avec un bruit épouvantable; la plus grande des trois arches, celle du milieu, repose sur deux piles de pierre qui s'élèvent dans le lit du fleuve, un peu au-dessus du niveau des eaux; les deux autres s'appuient à leur extrémité sur de fortes culées en maçonnerie; le reste du pont, composé de planches et de poutres disposées avec art, est entièrement en bois. Des maisons peintes en rouge et groupées alentour, viennent ajouter à l'originalité du tableau. Du milieu du pont on découvre l'ensemble de la cataracte, qui, de là, présente un coup d'œil non moins admirable; mais il est difficile d'en jouir longtemps à cause du bruit, des vapeurs humides et du vent qui chassent le voyageur loin de ces lieux.

Au sortir d'Elfkarleby, je remarquai une longue rangée de maisonnettes en bois, désertes, toutes fermées et qui semblaient former comme un quartier inhabité. Je fis interroger le gosse [1] à ce sujet par Flamand, notre interprète, et j'appris que ces cabanes sont destinées à la foire annuelle d'Elfkarleby, l'une des plus considérables et des plus suivies de la province. Il est en effet d'usage

[1] Le gosse est, on se le rappelle, le paysan chargé de conduire les chevaux.

dans toute la Suède de laisser sur place les baraques des champs-de-foire qui ne servent qu'à certaines époques de l'année. La route, après avoir traversé le pont, quitte brusquement les bords du Dal-elf. Ce fleuve, dont les affluents sont très-nombreux, cause souvent d'affreux ravages. Au moment des crues, ses eaux s'élèvent quelquefois en un seul jour de plusieurs mètres; elles entraînent alors des forêts entières et roulent d'énormes blocs de pierre arrachés aux montagnes d'où elles se précipitent; le terme moyen de la crue du Dal-elf, au moment de la fonte des glaces et des neiges, est de plus de sept mètres au-dessus de son niveau ordinaire.

Les chevaux de la poste d'Elfkarleby m'entraînèrent rapidement, et j'arrivai bientôt à Gefle éloigné de 2 milles et demi. Gefle, chef-lieu de la préfecture de ce nom, est placé à 17 milles 5/8 de Stockholm, dans une situation des plus agréables, près d'une baie du golfe de Bothnie. La ville, quoique peu considérable en apparence, a un commerce important et un vaste chantier pour la construction des navires : aussi est-èlle rangée au nombre des principales villes du royaume. Ses maisons, entourées de jardins, comme celles d'Upsal, sont peintes de couleurs diverses, mais le rouge y domine toujours, comme dans le reste de

la Suède, de sorte que la couleur blanche des portes et des fenêtres se détache vivement et produit un singulier effet. Les rues sont larges, mais moins régulières que celles de la plupart des autres villes; la place du grand marché, décorée de belles maisons et de plusieurs édifices, parmi lesquels on distingue surtout l'hôtel-de-ville, forme le plus beau quartier de Gefle; cette place est d'ailleurs vaste et régulière. Le reste de la ville, composé de maisons en bois à un seul étage, me parut fort triste et sans intérêt. Gefle possède un gymnase assez renommé, un hôpital, une imprimerie, une maison de refuge pour les orphelins, des tanneries et des fabriques de tabac. Le port, formé par une petite rivière qui se jette dans le golfe de Bothnie, offre un bon mouillage, mais les navires d'un fort tonnage ne peuvent y pénétrer et sont obligés d'alléger sur la rade, qui a généralement 18 pieds d'eau. Les environs de cette rade sont malheureusement embarrassés d'écueils ou d'îlots qui en rendent les abords très-dangereux. Quant à la rivière de Gefle, elle est assez abondamment pourvue d'eau pour être navigable dans la plus grande partie de son cours; mais on m'a assuré que son lit était hérissé en quelques endroits de rochers qui nuisent à la navigation. Cette rivière divise la ville en plusieurs

quartiers, que des ponts de pierre réunissent entre eux. Un môle ombragé par des frênes, des sorbiers et de beaux sycomores, présente une délicieuse promenade sur les bords de la mer : de l'extrémité de ce môle on jouit d'une vue magnifique et l'on découvre toute la rade qui, presque toujours, est animée par des navires marchands.

Le port de Gefle est, après celui de Stockholm, le plus important de la Suède sur la Baltique; il a près de 80 navires au long cours et une quantité de petits bâtiments pour la navigation de cette mer et le cabotage. On y exporte principalement des planches, du goudron et une quantité prodigieuse de fer; l'importation ne consiste guère qu'en sel et en grains. La population de Gefle est de 8,200 âmes.

J'avais proposé à mes compagnons de voyage de passer une journée de plus à Gefle pour examiner en détail ce que cette ville pouvait présenter d'intéressant ; je désirais aussi faire visite au préfet de la province, qui était l'une des nombreuses personnes pour lesquelles M. le comte de Wetterstedt avait bien voulu me remettre des lettres de recommandation ; mais nous étions pressés d'arriver en Laponie, et il fut arrêté que nous partirions le lendemain de notre arrivée dans l'après-midi. Le temps que je passai à Gefle fut largement

employé à parcourir la ville, et je revins à l'hôtel exténué de fatigue. Un déjeuner assez confortable, composé de viandes froides, de laitage et de thé, m'attendait et me dédommagea quelque peu d'un détestable souper servi la veille. C'était mon jour de tenir la caisse, je demandai donc la carte à payer. Déjà je venais de donner l'ordre à Flamand de la solder quoiqu'elle me parut exorbitante, lorsqu'en descendant l'escalier j'aperçus à terre un papier que je ramassai ; c'était une autre carte de notre dépense, dont le total était d'un tiers moins élevé. Je rappelai notre interprète et fis venir le maître de l'hôtel, dont les explications furent peu satisfaisantes ; aussi, je refusai de solder la carte qui m'avait été remise, offrant de m'en rapporter à celle que le hasard avait fait tomber entre mes mains. Le gästgifvare n'y consentit qu'après de longues difficultés, et pour se venger de sa déconvenue, il chercha du moins à retarder notre départ ; à cet effet il exigea, au moment où nous montions en voiture, nos passe-ports, qu'il n'avait pas encore demandés depuis plus de vingt-quatre heures que nous étions dans son auberge, et il les porta à la police ; j'y envoyai aussitôt mon interprète pour expliquer l'affaire : notre homme fut, à ce qu'il paraît, vertement réprimandé ; car il revint, l'oreille basse, faire très-humblement ses excu-

ses, et jusqu'à notre départ, il fut pour nous d'une honnêteté et d'un empressement remarquables.

L'aubergiste de Gefle est peut-être le seul dont nous ayons eu à nous plaindre pendant notre long voyage en Suède, car dans ce pays le voyageur est habitué à trouver chez les habitants les plus grands égards et la plus scrupuleuse probité.

Au sortir de Gefle, la route suit les bords de la mer et pénètre presque aussitôt dans une vaste forêt trop rapprochée pour ne pas nuire à la vue générale de la ville, qui de ce côté, c'est-à-dire au nord, offre peu d'attrait; la campagne est en effet plate, monotone et triste. La forêt où nous venions d'entrer était principalement formée de pins et de sapins; les aulnes, les bouleaux et les autres arbres qui perdent leur feuillage en hiver ne se montraient que rarement et de loin en loin sur le bord de quelques ruisseaux dont la fraîcheur était favorable à leur végétation délicate. Le silence des bois était profond; de temps en temps seulement on entendait le chant éclatant et sauvage des coqs de bruyère, fort communs dans cette partie de la Suède.

Toute la contrée dont Gefle est lè chef-lieu s'éloigne peu des bords de la mer; elle est, comme les environs de cette ville, le plus souvent couverte de forêts et arrosée par une quantité de cours

d'eau et par des lacs plus nombreux qu'étendus qui communiquent entre eux au moyen de canaux naturels. Les eaux stagnantes ou courantes qui coupent ce pays rendent les communications difficiles durant la belle saison. Quelques parties de terrain sont cultivées çà et là, mais l'âpreté du climat diminue encore les chances de la récolte qu'on a tant de peine à arracher de cette terre maigre et marécageuse. Les arbres fruitiers deviennent rares au delà de Gefle; j'avais cependant remarqué dans les jardins de cette ville des cerisiers et quelques groseilliers d'une belle apparence; mais les fruits sont loin d'avoir la beauté et la saveur qu'ils ont dans les pays méridionaux; petits et généralement acides, ils ne mûrissent qu'en août, encore lorsqu'ils mûrissent. On cultive ici l'avoine, le seigle et l'orge avec succès. Les jardins potagers sont travaillés avec le plus grand soin et semés de grosses fèves, de pois et de pommes de terre qui y réussissent assez bien.

Les forêts et les lacs sont peuplés d'oiseaux de toutes sortes, variés par leurs mœurs autant que par leurs plumages. Des nuées de becs-croisés venaient à chaque instant s'abattre aux alentours de la route sur quelque sapin; ces oiseaux criards, dont le plumage est couleur de brique foncée,

se détachaient sur la verdure des arbres, et la cime de ceux sur lesquels ils se réunissaient semblait avoir été brûlée par le soleil ou par la gelée. Aussitôt que j'étais arrivé à distance, j'arrêtais ma voiture, et, sans descendre, je portais d'un coup de fusil le ravage parmi ces pauvres innocents qui s'envolaient tout effarés, et l'arbre semblait à l'instant changer de couleur. J'étais allé ramasser au milieu des touffes de bruyère quelques-unes des nombreuses victimes que je venais de faire, lorsqu'un lagopède se leva tout à coup sous mes pieds. Mon arme n'était pas rechargée, je ne pus tirer; mais ce bel oiseau, au plumage argenté, ne vola qu'à petite distance et je me mis à le poursuivre. J'éprouvais un véritable plaisir à le voir sauter gaiement sur la bruyère et fuir devant moi, sans, pour ainsi dire, jamais s'envoler. Mais bientôt mes compagnons de voyage me rappelèrent à grands cris, je pensais d'ailleurs au souper, où devait figurer le lagopède, et je terminai la scène par un coup de fusil. Le lagopède (*Tetrao-Lagopus*), connu sous le nom de perdrix blanche, est un peu plus gros que la perdrix ordinaire; son plumage de noce est entièrement blanc. Ses pattes, jusqu'à la naissance de l'ongle, sont recouvertes de plumes et de duvet comme celles de certains pigeons; parfois le miroir ou

seulement quelques pennes des ailes du lagopède sont couleur marron; c'est du reste un excellent manger.

Une chose qui me frappait singulièrement dans les forêts de la Suède que j'avais parcourues jusqu'alors, c'était la petite quantité de bois de construction pour la marine que l'on y rencontre. Cela en effet paraît étrange et difficile à expliquer. Le sol serait-il incapable, à cause de son manque de fertilité, de produire de grands et beaux arbres? je ne le pense pas, et je serais plutôt porté à croire que dans ces contrées les paysans qui coupent sans discernement au milieu des forêts, abattent trop souvent des arbres qui devraient être réservés et auxquels on ne laisse pas le temps de prendre toute leur croissance. Quelle que soit la cause du fait que je signale, il n'en n'est pas moins certain qu'en Suède on est obligé de faire venir des autres pays riverains de la Baltique la plupart des bois de construction nécessaires à la marine.

Nous allions sortir de la forêt lorsque j'entendis tout à coup un bruit aigu, éclatant, mais sans harmonie, ressemblant au son d'un mauvais cornet de chasse. J'aperçus au même moment un pâtre qui rassemblait un troupeau dispersé sur les pentes voisines de la route. Il soufflait à cet effet dans un long tube en écorce de bouleau élargi à

son extrémité inférieure, et assez semblable aux trompettes qui servent aux enfants dans leurs jeux. Cet instrument champêtre, commun en Dalécartie et en Upland, donne des sons désagréables, mais qui de loin produisent un effet singulier au milieu de ces campagnes désertes.

Pendant un assez long espace, la route court sur le haut d'une colline et fuit entre des ravins profonds et boisés; à droite, les flots de la mer soulevés par le vent venaient se briser contre les falaises, tandis que du côté opposé se déroulaient, au fond de la vallée, les eaux d'un lac uni comme un miroir. Plus loin on retrouve quelques parties de terrains cultivés, mais presque aussitôt les forêts et les lacs reparaissent encore pour former ici, comme dans presque toute la Suède, les deux principaux éléments du paysage. Cette contrée d'un aspect mélancolique, triste même pour quelques-uns, frappe singulièrement le voyageur, et produit parfois une sensation pénible. Pour moi, je puis le dire, aucun pays ne m'a plus vivement impressionné : mon esprit, naturellement porté à la rêverie, se laissait entraîner avec un charme indicible au recueillement et à la méditation qu'inspirent ces vastes solitudes où la nature est restée vierge, pour ainsi dire, et a conservé toutes les empreintes de la création.

La route, après avoir laissé Trödje, où je pris de nouveaux chevaux, s'avance jusque sur le rivage, comme pour se perdre dans la mer, mais par un brusque détour elle s'en éloigne presque aussitôt. On traverse ensuite une plaine déserte, de l'aspect le plus sauvage, et entièrement occupée par des marais ; puis, après avoir changé nos chevaux aux deux relais de Berg et Sträkärra, nous passâmes le Ljusne-elf, pour arriver à Momyskie. Ce fleuve, l'un des grands fleuves de la Suède, prend sa source à quelques milles des célèbres mines de cuivre de Röraas, dans les montagnes qui séparent de la Norvège la préfecture d'Östersund. Après avoir arrosé dans sa largeur, de l'ouest à l'est, la préfecture d'Östersund, le Ljusne entre dans celle de Gelfe, tourne un moment au nord, puis revient brusquement vers le sud ; on dirait qu'au centre du pays de Gelfe, il veut se reposer au milieu de larges bassins creusés par ses flots souvent rapides. Là il s'étend à l'aise et forme pendant plusieurs milles une suite de lacs. Après avoir reçu la rivière de Woxna, son plus puissant affluent, le Ljusne va se jeter à la mer entre Sträkärra et Momyskie. A l'endroit même où la route traverse le Ljusne-elf, ce fleuve roule avec un bruit épouvantable au milieu des rochers, et fuit sous un pont qui, par sa longueur et la hardiesse de sa construction,

est un des plus remarquables que l'on trouve pendant le long voyage de Stockholm à Torneä. Momyskie est situé vis-à-vis Söderhamn; cette ville, assise au fond de la baie de Söderfjärden, à 9 milles de Gefle, à 1 mille de Momyskie, est bâtie au pied de deux montagnes de forme pittoresque; elle semble construite avec régularité. Söderhamn possède plusieurs fabriques de toile et une manufacture d'armes qui lui donnent quelque importance. Le chanvre et le lin réussissent parfaitement dans les environs, et sont, avec le fer, les principaux objets du commerce assez étendu de cette ville. Malheureusement Söderhamn n'a pas de port; les navires sont obligés de s'arrêter au mouillage dans une baie assez éloignée, qui n'offre pas un abri bien sûr contre les gros temps. Le commerce de Söderhamn, dont la population est de 1,600 âmes environ, se ressent de cet inconvénient qui empêche la ville de tirer tout le parti possible de son excellente position.

Au delà de Momyskie, où je ne m'arrêtai que quelques instants, le pays est coupé de vallées profondes, qui pour la plupart descendent jusqu'à la mer, et les montagnes qui les dominent, parfois nues et stériles, offrent épars çà et là sur le sol des rochers de gneiss; mais le plus souvent plaines, vallées et collines sont couvertes de vastes forêts

d'arbres résineux, qui étendent de toutes parts sur le pays leurs ombres épaisses et sévères.

A 1 mille et demi est situé Kongsgärden; aussitôt après avoir franchi ce relais, nous pénétrâmes dans une autre forêt parsemée de rochers de gneiss de dimension assez considérable, et dont la disposition pittoresque rappelle les sites sauvages de la forêt de Fontainebleau. Après quelques heures de marche, on trouve la maison de poste de Bro, placée au milieu des bois et entièrement isolée. Il n'était que sept heures du soir, mais nous étions excédés de fatigue : il fut donc décidé que nous passerions la nuit à Bro.

Le soir, tout en fumant ma pipe et en prenant une tasse de thé dans la salle commune du Gästgifvaregärd, je liai conversation, au moyen de mon interprète, avec le fils de l'hôtelier. Le jeune Albrech était l'un des chasseurs les plus intrépides de la contrée; qui dit chasseur dit conteur; or, sur ce point, mon homme excellait, aussi ne manqua-t-il pas de me faire le long récit de ses nombreux exploits. Que d'histoires sur les malheureuses victimes de son adresse! Chaque ours, chaque loup, chaque renard abattu, avait la sienne, et il n'était pas jusqu'à la mort d'un pauvre lièvre qui, par ses circonstances merveilleuses, ne devînt pour le narrateur le sujet d'un véritable

triomphe. Jugeant, à l'attention que je prêtais à ses récits, que je devais être amateur de chasse, il me proposa pour le lendemain une partie que j'acceptai, malgré le peu de confiance que m'inspirait intérieurement la pompeuse énumération de ses prouesses.

Il était à peine deux heures du matin, que déjà Albrech frappait à coups redoublés à la porte de ma chambre. Je fus bientôt levé et disposé à suivre mon chasseur, pour aller, suivant ce qui avait été arrêté la veille entre nous, faire une chasse au coq de bruyère. Mon guide me conduisit d'abord au cœur d'une immense forêt où les sites les plus sauvages se présentaient à ma vue. Là, il s'élançait de rochers en rochers et courait sur la mousse glissante avec une rapidité incroyable; de mon côté, habitué aux montagnes du Bugey et des Alpes, je le suivais hardiment. De temps en temps Albrech s'arrêtait, jetait un cri aigu et prolongé, prêtait un instant l'oreille, s'élançait de nouveau au milieu des rochers ou à travers les sapins brisés, puis s'arrêtait encore pour recommencer ses cris, écouter et poursuivre bientôt sa course au plus épais des bois. Ce manége durait depuis près de trois heures, je commençais à perdre patience, pensant que je pouvais être mystifié, et que mon guide n'avait eu peut-être d'autre but que d'é-

prouver la vigueur de mes jarrets. Je lui fis donc comprendre avec grand'peine, car je n'avais que mes gestes pour m'exprimer, mon désir de regagner le Gästgifvaregärd ; mais je ne pouvais l'arracher de la forêt, où il continuait ses cris et sa course rapide. Chemin faisant, je vis se lever du milieu de hautes herbes, dans une clairière entourée de beaux frênes, un coq de bruyère que je reconnus tout d'abord pour le tétras à queue fourchue (*tetrao tetrix*). L'endroit n'était pas favorable, j'étais embarrassé au milieu de bruyères et de pierres convertes de mousse, et ma marche n'était pas assez assurée pour me permettre de tirer ce bel oiseau qui disparut sous le feuillage.

A sept heures seulement je fus de retour à Bro, fort mécontent de mon excursion, et d'humeur qu'on peut comprendre; j'attendais avec impatience le secours de notre interprète pour avoir une explication avec mon fameux chasseur, mais en entrant dans la maison de poste, je fus désarmé par la vue d'un bon déjeuner qui m'attendait, et dont j'avais grand besoin. Flamand tenait en ce moment la poêle à frire, et une énorme omelette criait dans le beurre ; je me gardai bien de compromettre mon déjeuner par une discussion, pensant que c'était assez pour la journée d'avoir fait mauvaise chasse. J'étais à demi mort de

faim et il me semblait que j'allais à moi seul absorber tout le déjeuner, mais la première chose sur laquelle je mis la dent était bien propre à rebuter l'appétit le plus féroce : c'était le pain du pays, le *knekebrod;* cette espèce de galette sèche, croquante et insipide, qui n'est rien moins qu'agréable, et de laquelle on n'obtient, à grands efforts de mâchoire, qu'une poussière fade et qui gêne parfois la respiration en s'attachant au gosier.

Informés du triste résultat de mon expédition, mes compagnons de voyage ne m'épargnèrent pas les plaisanteries sur la manière dont j'avais chassé le coq de bruyère. Aussi, avant de quitter Bro, je fis venir le chasseur et lui demandai quelques explications sur notre promenade du matin. Le pauvre Albrech fut désespéré, lorsqu'il apprit de mon interprète que j'étais mécontent; je fus obligé de le consoler, c'est le mot; j'eus recours pour cela à un remède souverain en Suède, à ma gourde d'eau-de-vie. Nous avions chassé au rappel; souvent Albrech avait tué de la sorte en quelques heures cinq à six tétras; ce jour-là nous avions joué de malheur. Je me rappelai alors les histoires de la veille... «En cette saison, me dit le jeune paysan, saison des amours des tétras, on peut, en imitant le cri des femelles, faire venir les

mâles jusque sur l'arbre au pied duquel se place le chasseur.» Malheureusement nous avions été moins bien favorisés que cela n'arrive d'ordinaire, et aucun mâle n'avait daigné répondre à notre appel.

J'étais horriblement fatigué, et pour ne pas m'endormir au mouvement de la voiture, je me plaçai sur le siége et m'amusai à conduire moi-même les chevaux. En Suède, il n'y a pas de postillons, et les paysans qui, d'après la loi, doivent fournir aux besoins de la poste, accompagnent seuls, comme nous l'avons dit, les chevaux; ils conduisent généralement avec assez d'adresse; cependant il est prudent, lorsqu'on prend un interprète, d'en choisir un qui sache s'acquitter de cet office.

Iggesund, relais de poste où l'on arrive bientôt après avoir quitter Bro, est un gros village placé au fond d'une vallée dont toutes les hauteurs sont couvertes de forêts. Il n'a qu'une rue ombragée par de beaux arbres; une forge, l'une des plus considérables du royaume, occupe le plus grand nombre des habitants d'Iggesund et anime seule le pays. Les rochers qu'on rencontre aux environs renferment une grande quantité de mica, dont les paillettes scintillaient aux rayons du soleil. La route traverse bientôt les deux bras d'un torrent

qui roule avec fracas au milieu d'un petit hameau dont les maisons rouges, penchées sur les rives, produisent un singulier effet à côté de l'écume éblouissante des eaux. Ce torrent, qui, non loin de là, se jette à la mer après un cours fort peu étendu, sert d'écoulement à plusieurs lacs voisins de la route.

A moitié chemin à peu près d'Iggesund à Sanna, nous passâmes à une très-petite distance d'Hudiksvall. Cette ville est assise au fond d'une baie profonde, parsemée de rochers et d'une multitude d'îlots. Hudiksvall, dont la population est d'environ 2,000 âmes, sert d'entrepôt à la partie septentrionale de la préfecture de Gefleborg. Le commerce y est important et varié; l'exportation est surtout considérable; l'exploitation des vastes forêts qui environnent Hudiksvall, et qui fournissent quantité de planches et de bois de charpente, forme, avec la fabrication de la toile, la principale industrie de ses habitants. Le port, quoique petit, est sûr et commode pour les navires, qui peuvent d'ailleurs trouver un abri dans la baie profonde de près d'un mille sur un demi de largeur. Une allée de sycomores, bordée de vergers et de jardins, conduit à Hudiksvall, qui, de la hauteur où je me trouvais, se développe gracieusement à la vue du voyageur; le feuillage des arbres, qui

s'élèvent du milieu de la ville et dominent les maisons, lui donne un aspect frais et riant. Elle est divisée en vieille et en nouvelle ville : l'une est mal bâtie, avec des rues étroites et tortueuses; l'autre au contraire est régulière et bien percée.

Le gneiss, qui forme ici la roche principale, renferme de beaux grenats d'un rouge vif et dont quelques-uns ont un pouce de grosseur. A voir ces cristaux mêlés çà et là au feldspath argenté, on les prendrait pour des taches de sang. Il est à remarquer que cette roche s'étend ici sur un espace considérable, tandis que d'ordinaire on ne la rencontre qu'isolée.

Au delà d'Hudiksvall, le pays est très-accidenté; les collines grandissent, les rochers s'élèvent, la végétation devient plus vigoureuse, les lacs sont plus étendus, les forêts plus vastes et peuplées de plus beaux arbres; les golfes s'avancent hardiment dans les terres; tout enfin revêt un caractère de grandeur sur ce sol qui semble avoir été remanié par quelque grande convulsion de la nature.

A Sanna je descendis de voiture tandis que l'on changeait de chevaux, et je remarquai dans les murs du jardin de la maison de poste le gneiss, cette même roche d'Hudiksvall; mais les grenats sont ici tellement nombreux et si bien entremêlés au feldspath que la masse en paraît entièrement rouge.

Le ciel s'était chargé de nuages épais ; la pluie nous prit à Malsta. Notre voiture n'était pas couverte : nous voulûmes dès lors mettre en usage les ressources que nous nous étions préparées, et nous commençâmes par ouvrir les classiques parapluies ; mais le vent, augmenté encore par la rapidité de notre course, en eut bientôt fait justice, et il fallut nous contenter, comme pour tout le reste du voyage, de nos manteaux et de nos bonnets fourrés.

La pluie continua avec violence et nous accompagna jusqu'à Sundswall, où il fut décidé que nous passerions le reste de la journée. Ce triste temps, qui avait singulièrement refroidi l'atmosphère, m'empêcha d'apprécier, comme je l'aurais désiré, les sites pittoresques, les hautes montagnes et les vallées profondes que la route traverse. Je ne m'arrêtai aux relais de Bringsta, de Gryttje et de Maij que le temps nécessaire pour prendre de nouveaux chevaux. A Maij j'entrais dans la préfecture de Wäster-Norrland, qui fait partie du Norrland. Le Norrland est la vaste province qui forme la partie la plus septentrionale de la Suède. Elle est comprise entre le 61° 31′ et le 69° 4′ de latitude, et ses limites sont au nord la Norvège et la Russie, à l'est le golfe de Bothnie, au sud le Svealand ou la Suède proprement dite, et à l'ouest la Nor-

vège; son étendue est de près de 66 milles de long sur 27 de large. Cette région comprend la Laponie suédoise et se divise aujourd'hui en quatre préfectures qui sont le Norrbotten, le Wäster-botten, le Jämtland et le Wäster-Norrland.

Avant d'arriver à Sundswall, on passe le Njurunda-elf sur un beau pont soumis à un péage comme presque tous les ponts du pays; ce fleuve tire ses eaux de plusieurs petits lacs des préfectures d'Jämtland et de Wäster-Norrland; il vient, après un cours de plus de 15 milles, se jeter dans le golfe de Bothnie, entre Maij et Sundswall. Le premier aspect de Sundswall est assez agréable, mais en ce moment il perdait à nos yeux beaucoup de son charme à cause de la pluie qui nous inondait. La ville est avantageusement située au fond d'un grand golfe. Une île couverte d'arbres résineux, placée en face même de la ville, semble l'abriter contre les gros temps et arrêter les vagues de la mer dont elle dérobe la vue. De hautes collines étagées les unes au-dessus des autres se découpaient en silhouette sur un ciel orageux et fermaient de toutes parts l'horizon. Sundswall, ville principale du härad de Medelpad, dans le sud de la préfecture de Wäster-Norrland, est construite avec assez de régularité et percée de rues larges et bien alignées,

mais dont aucune n'est pavée. Les maisons, presque toutes en bois, sont peintes de cette couleur rouge adoptée par économie en Suède et dont il existe à Fahlun une fabrique considérable. Le port, à la fois sûr et commode, sert à l'écoulement des produits du pays, qui consistent principalement en lin, chanvre, toiles, pelleteries, planches, bois de charpente et de construction, volailles, beurre, poissons secs et gibier de toute espèce. Sundswall est, du reste, peu animé, malgré 2,100 habitants, qui forment une population considérable pour une ville reculée aussi loin vers le nord. Les rues semblent désertes, ce qui tient, m'a-t-on dit, à ce que la plupart des habitants sont occupés dans les fabriques de toile. Les divers quartiers que je parcourus n'offrent d'ailleurs rien de remarquable; et, d'après l'examen extérieur de la ville, on se ferait, sous le point de vue du commerce et de la navigation, une idée peu exacte de Sundswall, qui ne frappe le voyageur que par sa position pittoresque.

La nouvelle route de Stockholm à Trondhiem, que je devais parcourir quelques mois plus tard, à mon retour de Laponie, quitte à Sundswall la direction de Torneä pour se porter à l'ouest par Östersund, vers l'ancienne capitale de la Norvège.

Le lendemain je quittai Sundswall dans la mati-

née et continuai mon voyage vers Torneä. La route s'élève, et, par une rampe assez rapide, conduit sur le haut de l'une des collines qui dominent la ville. De ce point le voyageur découvre un délicieux panorama : à ses pieds, Sundswall s'étend dans une petite plaine, au milieu de champs et de prairies arrosées par une rivière qui baigne les maisons de la ville; le port et la rade remplis de navires, au loin les collines couvertes de sapins ou hérissées de rochers, enfin le golfe dont les bords sinueux vont se perdre entre le ciel et la mer qui se confondent à l'horizon, tout ici s'harmonise pour former un tableau réellement enchanteur.

Aux environs de Sundswall, le sol est très-inégal et la côte est découpée par des baies qui pénètrent très-avant dans les terres. Ces baies, ainsi que les fleuves qui apportent le tribut de leurs eaux à la mer, sont très-poissonneux; aussi la pêche forme-t-elle un des produits les plus considérables du pays. On prend dans tous ces cours d'eau quantité de saumons et des esturgeons d'une très-grande taille. Si l'on quitte la côte pour avancer dans l'intérieur de la préfecture de Wäster-Norrland, on retrouve à peu près partout les mêmes aspects : ce sont d'énormes masses d'eau, des lacs, des fleuves, des rivières et un sol couvert le plus souvent de

vastes forêts qui constituent la richesse du pays. On en tire du goudron, des planches, des poutres et en général de très-bon bois de charpente. Ces forêts sont en outre peuplées d'ours, de loups et surtout de renards, dont les fourrures sont fort estimées et forment une branche de commerce très-productive.

Wifsta, premier relais au sortir de Sundswall, est placé à un mille 1/4 de cette ville, sur le haut d'une colline élevée, dont les flancs, cultivés avec soin, portent de nombreux champs de seigle. De ce point, on domine la vallée occupée par un golfe profond, la route fuit à mi-côte sur une montagne chargée de sapins et contourne en partie ce vaste golfe dont les bords sont très-pittoresques. Le pays que nous suivions offre du reste peu de terres cultivées; cependant les raves, les pommes de terre, mais surtout le chanvre et le lin, réussissent assez bien dans cette contrée. Ici la terre n'est nullement stérile; elle porte au contraire en elle des germes puissants de fertilité; les forêts qui couvrent le sol empêchent seules ces germes de se développer. Une fois défrichée et appropriée à la culture, la terre donnerait de riches produits sans l'âpreté du climat. L'année de mon voyage la végétation était fort en retard (nous étions au mois de juin), et c'est à peine si les

bouleaux avaient leurs feuilles ; les sapins et les autres arbres qui restent toujours verts rendent, il est vrai, moins sensible ce retard de la végétation, dont on s'aperçoit davantage à mesure que l'on avance vers le nord.

Moins d'une heure après avoir quitté Wifsta, j'arrivai sur les bords de l'Indal-elf; nous traversâmes ce fleuve à son embouchure dans le golfe de Bothnie à l'aide d'un bac; il nous fallut effectuer le passage en deux fois à cause d'une île située au milieu même du fleuve et sur laquelle on débarque. Les bacs sont en Suède généralement mal construits, presque toujours en mauvais état, et nullement disposés pour recevoir des voitures; aussi ce fut une affaire longue et difficile que d'y placer la nôtre : il fallut chercher des cordes, des planches, et à leur défaut des pierres pour la faire passer par-dessus les bords de la barque et la descendre dans l'intérieur. Ces bacs ne peuvent pas être maintenus par des câbles à cause de la largeur des fleuves; comme ils ont à lutter contre la rapidité du courant et la violence des vents, et que d'ailleurs ils sont dirigés tantôt avec des voiles, tantôt à l'aide de rames, leur marche est très-lente, et souvent encore il faut attendre des heures entières après les paysans chargés de les conduire. Aussi le passage des rivières occasionne-t-il de longs re-

tards aux voyageurs, surtout dans cette partie de la Suède où l'on rencontre rarement d'autres voitures que les charrettes des paysans. L'Indal-elf est formé par deux torrents, le Ragunda et l'Ama, qui descendent des montagnes de la Norvège, traversent plusieurs lacs dans la préfecture de Jämtland et viennent réunir leurs eaux dans la paroisse de Ragunda, au nord-ouest du village de Forrs, où le fleuve formait autrefois une cataracte. Au delà seulement, l'Indal-elf devient navigable; il entre bientôt après dans la préfecture de Wäster-Norrland, qu'il traverse dans sa partie la plus étroite, pour venir, après un cours d'environ 10 milles, se perdre dans la mer, à l'extrémité même du golfe profond dans lequel se trouve la baie où est bâtie Sundswall. La cataracte de l'Indal-elf au village de Forss était remarquable par la coupe hardie et presque verticale du sol, non moins que par la hauteur de sa chute et l'abondance de ses eaux; voici ce que j'appris sur les causes qui en amenèrent la suppression subite.

Presque aussitôt après avoir reçu les deux torrents qui l'alimentent, l'Indal-elf traverse, dans le Jämtland, un lac assez long, mais fort étroit, dans lequel courent ses eaux, entraînées par une pente rapide et encaissées entre des rochers escarpés; à l'extrémité du lac, le fleuve, de plus en plus res-

serré, se précipitait jadis comme à travers une écluse d'une élévation de plusieurs centaines de mètres. Tout près et au-dessous de cette chute était situé le village de Forss, qui tirait un grand avantage de sa position pour la pêche du saumon. En effet, ce poisson, venu de la mer, remontait l'Indal-elf jusqu'à Forss; mais, ne pouvant franchir que difficilement la cataracte, il séjournait dans les bassins que forme le fleuve en cet endroit et où il était facile de le prendre. Les habitants des villages situés dans la vallée supérieure, jaloux de voir tous les profits de la pêche se concentrer à Forss et dans les autres hameaux voisins, conçurent la pensée de détourner les eaux du fleuve en leur ouvrant une route nouvelle, qui permît aux saumons de remonter bien au-dessus de la cataracte; ils espéraient ainsi participer aux bénéfices de la pêche et pouvoir, en outre, faire flotter leurs bois jusqu'à Sundswall, c'est-à-dire jusqu'à la mer. Ils se mirent donc à l'œuvre, et percèrent près de la cataracte un canal dans une des éminences qui retenaient les eaux du lac. Le sol n'était formé, dans l'endroit choisi pour effectuer ce travail, que de sable et d'argile; les pauvres paysans s'étaient persuadés que le fleuve, trouvant une issue, se creuserait facilement un lit et que le niveau des eaux se rétablirait naturellement, par une pente

douce et facile pour la navigation. Déjà les travaux touchaient à leur fin, lorsque le fleuve gonflé par la fonte des neiges et par des pluies abondantes, brisant la faible digue qui le retenait encore, s'élança brusquement vers la route qui lui était offerte.

L'Indal venait de s'ouvrir un nouveau lit; la cataracte de Forrs était à sec ; les saumons purent dès lors remonter dans les vallées supérieures, et les riverains profiter des produits de la pêche. Mais, hélas! cet avantage fut acheté bien cher : les eaux du lac avaient inondé toute la contrée, ravagé les vallées inférieures, détruit un grand nombre de fermes et enlevé des villages entiers.

La maison de poste de Fjäll, où l'on arrive bientôt, se trouve sur les bords du golfe dont on suit les sinuosités depuis Sundsvall. Un peu plus loin, la route s'écarte de la côte pour pénétrer dans l'intérieur du pays et conduire à Mark où, malgré le passage du forbud qui nous précédait, nous dûmes attendre des chevaux pendant plus d'une heure.

A un mille environ de Mark, troisième relais après Sundsvall, on passe en face de Hernösand, chef-lieu de la préfecture de Wäster-Norrland. Cette ville, fondée par Jean III en 1584, est située à 46 milles de Stockholm et à 5 de Sundsvall; elle est bâtie à un quart de mille de la route,

au delà d'une forêt de sapins, sur une île qui s'étend parallèlement à la côte. Les maisons d'Hernösand, propres et régulières, semblaient pour la plupart avoir été bâties tout récemment; c'est la conséquence des fréquents incendies qui ont dévasté cette ville et notamment des désastres qu'elle a supportés au commencement du dix-huitième siècle, lorsqu'elle fut saccagée et brûlée par les Russes, pendant la guerre à laquelle mit fin le traité de Nystad, qui assura à Pierre-le-Grand la possession d'une partie de la Finlande. Hernösand, siége d'un évêché qui, comme nous l'avons dit, est le plus pauvre de la Suède, possède un collége et une imprimerie où l'on emploie des caractères lapons. Le port, excellent et assez animé, renferme plusieurs chantiers de construction qui livrent au commerce des navires d'un fort tonnage. Des fabriques de toile, d'huile et d'eau-de-vie de grain, sont, indépendamment de la pêche, qui sur cette côte est plus abondante que partout ailleurs, les principales ressources des habitants, dont le nombre s'élève à 2,200. Hernösand, resserré sur un petit espace, en raison du peu d'étendue de l'île sur laquelle il est construit, présente, comme toutes les autres villes de ces provinces septentrionales, un aspect triste et monotone; tout le mouvement et toute l'activité semblent s'être concentrés sur le port.

Aux environs de cette ville, je fis la rencontre du gouverneur de la province pour lequel j'avais des lettres de recommandation; il fut gracieux et empressé pour nous, et m'exprima le plaisir qu'il aurait à nous recevoir si nous séjournions à Hernösand; mais, pressés par le temps, nous ne pûmes nous rendre à son invitation. Je me bornai donc à échanger avec lui quelques politesses et je continuai mon voyage.

La route suit les sinuosités de la côte, s'éloigne rarement de la mer et fait quelquefois des détours qui allongent le chemin, mais on est dédommagé de ces retards par la beauté des points de vue que l'on découvre à chaque instant. Souvent sur les hauteurs un rideau de sapins arrête quelque temps le regard, puis ce rideau s'ouvre tout à coup pour laisser apercevoir au loin la mer qui s'étend à l'horizon; si l'on approche des escarpements de la côte, on voit sous ses pieds les flots se briser contre les rochers du rivage, ou venir se reposer dans des grottes mystérieuses qu'ils se sont creusées à l'abri des vents et des tempêtes. Plus loin c'est une vallée, couverte de forêts, dans laquelle on descend au galop des chevaux pour se perdre sous des ombrages, à travers lesquels les rayons du soleil se jouaient alors de mille façons, en formant des effets indéfinissables.

Après avoir changé de chevaux, aux relais de Äland et de Weda, on ne tarde pas à gagner les bords de l'Ängerman-elf, ou plutôt du golfe allongé et profond dans lequel ce fleuve vient se perdre. Les paysages que l'on découvre en arrivant sur les rives de l'Ängerman-elf sont remarquables; la masse imposante des eaux du golfe et du fleuve, est admirablement encadrée de sapins; des îles couvertes de rochers et de verdure se dressent au-dessus des flots; sur la rive quelques cabanes peintes en rouge, habitées par des pêcheurs et par les paysans chargés du passage du fleuve, animent et embellissent le tableau.

L'Ängerman-elf a un cours fort étendu; il prend sa source vers le 64e de latitude nord sur le versant oriental des monts Kolen, dans l'Äsele-Lappmark. Après avoir formé ou traversé une multitude de lacs, il quitte cette contrée pour entrer dans le Wäster-Norrland; il arrose ensuite dans toute son étendue l'ancienne province d'Ängermanland, qui aujourd'hui fait partie de cette préfecture; puis enfin, après avoir reçu les eaux de nombreux torrents et de plusieurs rivières, il se jette dans le golfe de Bothnie, où il forme lui-même un golfe profond, le plus important de tous ceux que l'on rencontre sur la côte de Stockholm à Torneä. Ce fleuve, l'un des plus considérables de la Suède,

parcourt plus de 33 milles; partout il est remarquable par la largeur et la profondeur de son lit comme par le volume de ses eaux.

Après avoir franchi l'Ängerman-elf, la route va se perdre au milieu d'un pays très-accidenté: les montées et les descentes se succédaient sans interruption, et notre marche se trouvait ralentie à chaque instant par les difficultés qu'offrait sans cesse la conformation du sol. Les chevaux étaient épuisés de fatigue, et le paysan chargé de les conduire, implorant notre pitié, demandait grâce pour les pauvres bêtes; notre voiture, très-légère par elle-même, était encombrée de provisions et de bagages; nous étions quatre, sans compter le gosse, de sorte que la charge finissait par être fort pesante. Il n'y avait pas un nuage au ciel et le soleil brillait avec une telle force que nous souffrions horriblement de la chaleur. La température est du reste très-variable dans ces contrées, et c'est un inconvénient non-seulement désagréable, mais fort dangereux; les variations de l'atmosphère sont si brusques, que souvent à une chaleur étouffante succède tout à coup, en moins d'une heure, un froid pénétrant. Il suffit, pour opérer ce changement, d'une pluie ou d'un coup de vent du nord.

Après avoir pris de nouveaux chevaux à Herrskog, joli hameau, placé agréablement sur les bord

d'un lac de peu d'étendue, mais gracieux, la route pénètre au cœur d'une forêt qui nous offrit un délicieux abri contre l'ardeur du soleil, et un air frais tout chargé d'émanations résineuses que je respirais avec délices. Dans ces bois, le paysage changeait sans cesse : tantôt c'était un lac à demi caché derrière un rideau de feuillage ; plus loin la forêt s'ouvrait brusquement pour faire place à une belle prairie entourée de palissades et animée par des troupeaux de chèvres, de moutons et de vaches qui agitaient joyeusement leurs sonnettes, ou venaient se reposer sur la mousse à quelques pas de la route ; au delà, la campagne prenant tout à coup un aspect sauvage, était parsemée de bancs de rochers, la plupart en gneiss, et qui formaient comme des espèces de gradins sur lesquels se cramponnaient quelques arbres chétifs. Nous arrivâmes ensuite dans une plaine abritée par des montagnes dont les cimes dentelées fermaient l'horizon. Ici le sol est cultivé avec grand soin ; des habitations sont groupées sur le flanc des coteaux, et, dans la vallée, quelques petits villages attirent le regard par les formes bizarres de leurs clochers de bois. Dans les campagnes, la plupart des maisons, placées sur des massifs de maçonnerie, sont élevées d'un mètre au-dessus du sol pour les garantir de l'humidité et de la neige ; elles sont du reste en-

tièrement construites en bois ; la toiture se compose d'écorces d'arbres résineux qui préservent très-bien de la pluie. L'intérieur de ces habitations est tenu avec une grande propreté, et souvent meublé avec une sorte de luxe ; on y trouve des meubles de bois sculptés avec assez de goût, quelquefois des gobelets d'argent, de fabrique allemande, fort anciens et bien ciselés ; ces gobelets auxquels les possesseurs attachent un grand prix, se conservent précieusement dans les familles ; tout, en un mot, dans ce pays, respire l'aisance et le bonheur. Les costumes des habitants sont également remarquables par leur extrême propreté. Ils sont, pour les hommes, faits en drap grossier, et pour les femmes en étoffes de laine qui se fabriquent dans le pays. Les Norrlandais sont laborieux, pleins d'industrie, et l'on trouve chez eux autant d'aisance que dans les plus riches contrées de la Suède. Et cependant ils sont bien loin d'être favorisés par la nature sous le rapport du sol et du climat ; car, pendant huit mois de l'année, le pays qu'ils habitent est couvert de neige, et ils sont alors exposés à un froid excessif, mais l'habitude les a endurcis contre la rigueur des éléments. Vivant de privations, obligés de se contenter d'un pain détestable, de laitage et de poissons, les Norrlandais n'en sont pas moins forts et vigoureux. Un des caractères distinctifs des habitants de

ces contrées est la probité. Jamais en ce pays on n'entend parler de crimes ou même de vols ; les maisons restent ouvertes la nuit comme le jour, et l'étranger peut voyager seul et sans armes à travers les contrées les plus désertes, les forêts les plus sauvages, sans avoir rien à redouter. Une chose non moins remarquable, c'est qu'on ne rencontre aucun mendiant sur les routes, dans les villages ni dans les villes. Partout, dans le Norrland, les paysans sont extrêmement polis ; sont-ils en voiture, ils arrêtent ou se détournent avec empressement pour laisser passer le voyageur ; sont-ils à pied, ils saluent courtoisement et paraissent toujours disposés à offrir leurs services. Sur leurs physionomies nobles et franches se peint à la fois un caractère de bonhomie et de dignité. C'est qu'ici tout le monde travaille, tout le monde est occupé de culture ou d'industrie, et que le privilége du travail est d'ennoblir le moral de l'homme.

Je rencontrai pendant cette journée plusieurs voitures à un cheval, espèces de cabriolets assez semblables à ceux des environs de Naples et fort légers, qui roulent avec une incroyable rapidité sur ces routes si douces et si belles ; ce sont les voitures de voyage du pays.

A Askja, où je changeai de chevaux, nous nous rapprochâmes de la côte que nous avions quittée

depuis quelques milles. Au delà de ce relais les collines s'élèvent et l'on rencontre des montagnes considérables, dont quelques-unes ont plus de 300 mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous remarquâmes surtout le Skulaberg, dont les flancs escarpés se dressent presque verticalement sur la gauche de la route et présentent un aspect âpre et sauvage. La forme pittoresque de cette montagne est bien connue des navigateurs et sert souvent à les guider à travers ces parages semés d'écueils.

Une pente douce conduit ensuite à la maison de poste de Docksta, située sur une colline élevée d'où l'on jouit d'une vue superbe. Plus loin, le sol est excessivement accidenté, et les montagnes se multiplient; la route les contourne et serpente au milieu d'étroites vallées en cotoyant des lacs ou des bois marécageux.

Mon courrier avait perdu son avance et je l'avais rejoint depuis longtemps; les chevaux n'étant plus commandés par le forbud, se faisaient attendre à presque tous les relais. Nous avions en outre été retardés durant la journée par le passage de plusieurs rivières, qu'il fallut encore traverser dans des bacs, si bien qu'il était plus de minuit lorsque notre voiture s'arrêta devant la poste de Spjute, où nous devions passer la nuit.

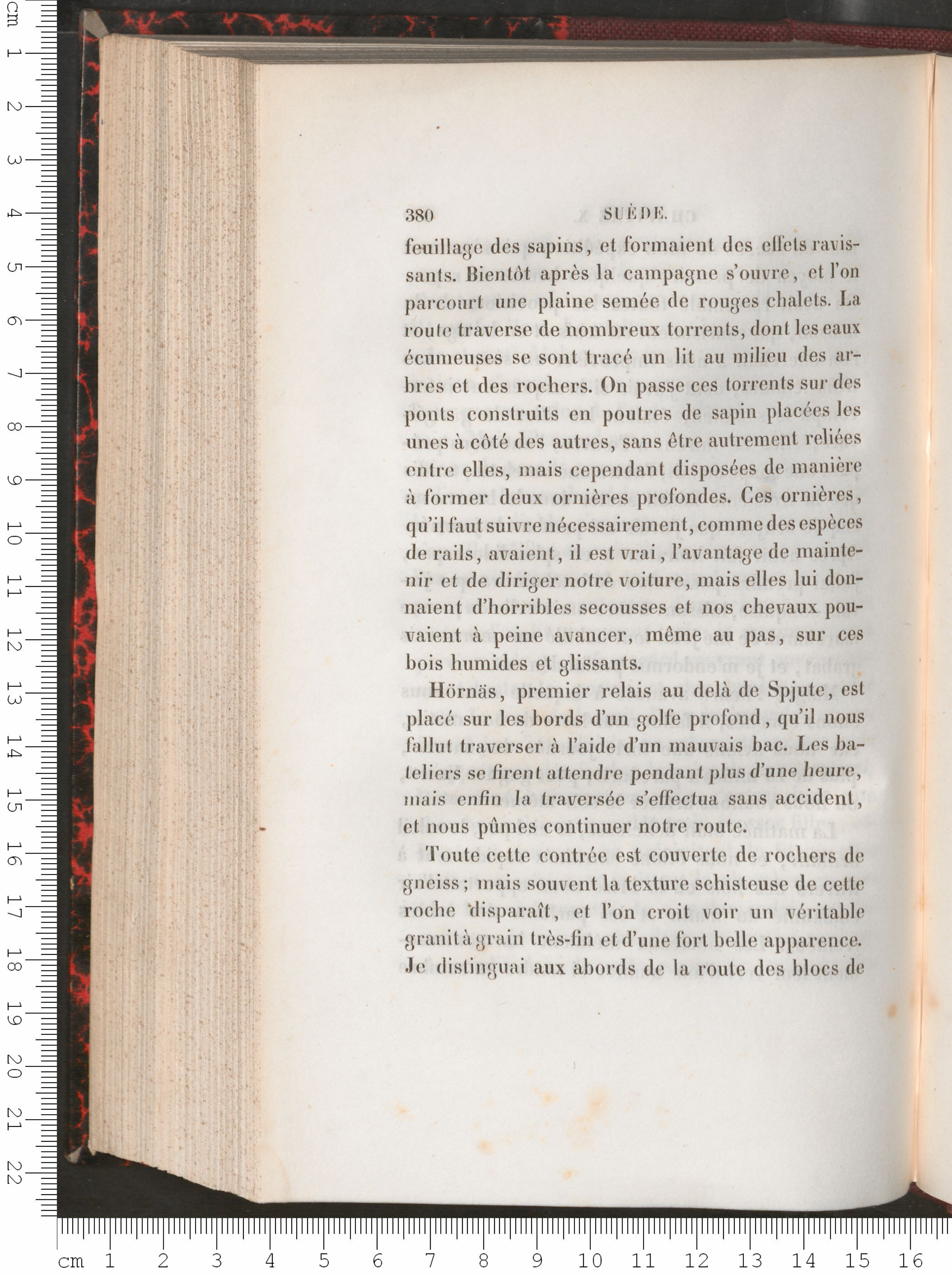
Nous fûmes obligés de faire grand bruit pour que

l'on nous ouvrît, car, contrairement à l'usage du pays, la maison était fermée; nous nous annonçâmes par un tel tapage que tout le monde fut bientôt aux fenêtres. Le maître de poste vint nous recevoir et nous déclara que les deux chambres de sa maison réservées aux voyageurs étaient occupées, l'une par un colonel, l'autre par un marchand forain. Mais Flamand ayant fait entendre que nous étions de grands personnages, le gästgifvare pria poliment le marchand de nous céder sa chambre; et le pauvre diable, s'exécutant d'assez bonne grâce, s'en alla bâiller au coin du feu dans la cuisine, où l'on avait transporté tout son bagage. Nous ne pouvions nous contenter d'une chambre, mais surtout d'un lit pour nous trois; je me mis donc à parcourir le gästgifvaregärd, ouvrant successivement toutes les portes, et cherchant à me caser pour le reste de la nuit. Dans la première chambre où je m'introduisis, un sabre jeté sur une table m'apprit que j'étais chez le colonel; je me retirai. Déterminé à trouver un gîte, j'entrai dans une chambre voisine; aussitôt trois grosses filles, effrayées à ma vue, se précipitent du lit où elles étaient couchées, et quittent la chambre emportant leurs vêtements. Je n'en demandais pas davantage; je mis la clef dans ma poche et je redescendis dans la salle commune, m'applaudis-

sant du succès de mon expédition qui m'assurait le moyen de prendre quelques heures de repos. On avait rassemblé toutes les provisions de la maison, qui consistaient en œufs et en laitage, et l'on cherchait à nous improviser un souper. Les trois femmes, dont j'avais si brusquement interrompu le sommeil, étaient les filles du gästgifvare, elles se mirent à l'œuvre; l'une nous prépara une soupe au lait, l'autre une omelette, tandis que la troisième faisait sauter dans le beurre un coq de bruyère que j'avais tué pendant la journée. Après avoir fait honneur à ce splendide repas, j'allai prendre possession de la chambre que j'avais conquise, laissant à mes amis celle du pauvre marchand. Je me jetai tout habillé sur un mauvais grabat, et je m'endormis profondément.

Malgré l'heure avancée à laquelle nous nous étions couchés, il fallut nous lever de bon matin, car nous avions une forte journée de marche, plus de 15 milles à parcourir, pour gagner Umeä, où nous voulions arriver le soir même.

La matinée était délicieuse, le ciel pur, le soleil brillant, et nous étions entraînés rapidement à travers des bois où la brise nous apportait l'air embaumé du matin et les parfums des arbres résineux. Les bouleaux mêlaient harmonieusement leur vert d'une nuance si tendre au sombre



feuillage des sapins, et formaient des effets ravissants. Bientôt après la campagne s'ouvre, et l'on parcourt une plaine semée de rouges chalets. La route traverse de nombreux torrents, dont les eaux écumeuses se sont tracé un lit au milieu des arbres et des rochers. On passe ces torrents sur des ponts construits en poutres de sapin placées les unes à côté des autres, sans être autrement reliées entre elles, mais cependant disposées de manière à former deux ornières profondes. Ces ornières, qu'il faut suivre nécessairement, comme des espèces de rails, avaient, il est vrai, l'avantage de maintenir et de diriger notre voiture, mais elles lui donnaient d'horribles secousses et nos chevaux pouvaient à peine avancer, même au pas, sur ces bois humides et glissants.

Hörnäs, premier relais au delà de Spjute, est placé sur les bords d'un golfe profond, qu'il nous fallut traverser à l'aide d'un mauvais bac. Les bateliers se firent attendre pendant plus d'une heure, mais enfin la traversée s'effectua sans accident, et nous pûmes continuer notre route.

Toute cette contrée est couverte de rochers de gneiss ; mais souvent la texture schisteuse de cette roche disparaît, et l'on croit voir un véritable granit à grain très-fin et d'une fort belle apparence. Je distinguai aux abords de la route des blocs de

quartz blanc de grande dimension, et des masses de mica dont les paillettes couvraient la terre comme d'une poussière d'argent. Parmi ces rochers, je remarquai un grand nombre de ces blocs erratiques dont j'ai déjà parlé.

Les blocs erratiques sont, on le sait, des masses irrégulières de roches étrangères au lieu où on les trouve. La Scandinavie est couverte de blocs erratiques ; ils proviennent presque tous de la chaîne de montagnes qui sépare la Suède de la Norvège. Quel est l'agent qui a transporté ces masses souvent énormes à une distance considérable de leur origine? Les savants ne sont pas d'accord sur ce point : les uns attribuaient d'abord ce phénomène à un grand courant venant du Nord et dont les dernières traces se retrouveraient en Allemagne. D'autres ont admis plusieurs courants qui de la chaîne séparant la Suède de la Norvège, se seraient écoulés vers la vallée. D'autres enfin, et c'est le plus grand nombre, soutiennent que le transport des blocs erratiques est dû à l'action des vagues de la mer lors de l'immersion de la péninsule. Cependant une nouvelle théorie a été établie depuis par MM. Charpentier, Agassiez, Desor et Martins. Ces naturalistes pensent que les blocs anguleux de la Norvège et de la Suède ont été transportés, comme le sont en-

core aujourd'hui en Suisse les mêmes rochers, par les glaciers; les glaciers en effet sont doués d'un mouvement de progression que l'on a mesuré exactement sur les glaciers de l'Aar et de la mer de glace à Chamounix[1]. En avançant ainsi, ces glaciers polissent et strient les rochers sur lesquels ils passent. Or en Scandinavie les rochers sont polis, striés et arrondis précisément comme ceux qu'on observe aujourd'hui dans le voisinage des glaciers actuels. Les traces laissées par les glaciers ne ressemblent en rien à celles que les courants les plus violents laissent après eux, et d'après ce court exposé il paraît logique de penser, disent les partisans de ce système, que c'est la glace et non pas l'eau qui a transporté ces blocs erratiques, d'autant plus que cette ancienne extension des glaciers de la Scandinavie n'est pas un fait isolé dans l'histoire de la terre. En effet, on démontre que ceux des Alpes et des Pyrénées étaient autrefois beaucoup plus étendus qu'ils ne le sont aujourd'hui; et à cette époque il en existait aussi dans les Vosges, dans la forêt Noire, dans le nord des îles Britanniques et dans toute l'Amérique du nord, d'où ils ont disparu depuis la fin de la période de refroidissement qui leur avait donné naissance.

[1] Voir sur ce sujet l'article remarquable de M. Martins, *Revue des Deux-Mondes*, tom. XVII, 1er mars 1847.

Nous nous arrêtâmes pour déjeuner au relais de Brösta, où se trouve une assez bonne auberge. Ce village est un des principaux entrepôts des nombreuses fabriques de toiles de lin et de chanvre répandues dans toute la province. On me fit voir plusieurs pièces de toile, qui me parurent également remarquables par la qualité de la matière première et par la finesse du travail. C'est du reste dans la préfecture de Wäster-Norrland que l'on fabrique les plus belles toiles de tout le royaume ; cette industrie, ici fort importante, donne de l'activité à cette contrée et y répand quelque aisance.

Au delà de Brösta, les chaînes de montagnes commencent à s'abaisser; et ce ne sont bientôt plus que des collines, qui s'effacent elles-mêmes progressivement. Après avoir contourné les sinuosités d'un nouveau golfe et pris des chevaux frais à Täfra, nous arrivâmes sur les bords du Gideä-elf, que l'on traverse sur un bac. Ce fleuve, qui a un cours de 15 milles environ, prend, comme l'Ängerman-elf, sa source dans l'Äsele-Lappmark. Il est formé de deux torrents impétueux qui se réunissent presque aussitôt après leur entrée dans la préfecture de Wäster-Norrland. Le Gideä-elf est le moins considérable des fleuves que j'avais rencontrés depuis Sundsvall. Son embouchure a peu

de largeur, mais ses eaux sont très-rapides, et il fallut pour les traverser toute la force et toute l'habileté des bateliers.

A un demi-mille au delà nous gagnâmes la poste de Afwa, placée tout près de la mer. Depuis longtemps la route suivait les contours d'une côte sinueuse, et il nous arriva souvent de rencontrer des cours d'eau qui retardèrent notre marche; les principaux se trouvent aux environs de Lefwar. A ce relais je rejoignis mon forbud, qui avait eu cependant plus de six heures d'avance sur nous. La route s'éloigne ensuite de la côte pour pénétrer dans l'intérieur du pays et conduire à Angersjö.

La journée avait été orageuse; quelques coups de tonnerre s'étaient fait entendre, mais vers le soir le vent dissipa les nuages et le ciel reprit toute sa pureté. Nous courions au milieu d'une vaste forêt, lorsque j'aperçus sur la route un animal qui, au premier abord, me parut monstrueux. Il venait droit sur nous, sans s'inquiéter le moins du monde du bruit de notre voiture. A la forme de sa tête, au bois magnifique dont elle était ornée, et qui avait plus d'un mètre d'écartement, je n'eus pas de peine à reconnaître un élan. Je saisis vivement mon fusil; et, laissant l'animal approcher à une distance convenable, je

lui envoyai mes deux coups en pleine poitrine. Par malheur, quelques instants auparavant, voulant tirer dans un marais des gorges-bleues (*Silvia Suecica*), j'avais ôté de mon fusil le fort plomb à canard dont il était ordinairement chargé, je n'avais que de la cendrée, et il eût fallu quelque bon lingot de plomb ou de fer pour traverser le cuir épais d'un pareil gibier. L'animal, sans trop s'effrayer de mes coups de fusil, se détourna et prit à travers bois. Il ne fit aucun bond, ne changea nullement son allure et descendit doucement la berge de la route qu'il venait de traverser; cette allure était une espèce de trot d'une extrême rapidité. L'élan est aussi vite que le cerf et il a sur cet animal l'avantage de ne jamais se fatiguer; il pourrait, m'a-t-on assuré, courir pendant 15 milles tout d'une haleine. Il est donc pour ainsi dire impossible de le forcer. A l'endroit où nous nous trouvions, la forêt, peuplée d'arbres de haute futaie, offrait de larges clairières, et je pus suivre des yeux pendant quelque temps le beau quadrupède sur lequel je venais de faire feu. Toutes les fois que les sapins se resserraient et que leurs rameaux s'abaissaient, le bois de l'élan semblait fort l'embarrasser. Mais ce qui me surprit surtout dans la marche de cet animal, c'était une espèce de craquement très-prononcé qui se faisait entendre à

chacun de ses mouvements ; j'appris ensuite que ce bruit vraiment extraordinaire était produit par les cornes des pieds de l'animal, qu'il frappe l'un contre l'autre en courant, comme un cheval qui forge. Les loups avertis par ce bruit, qui s'entend de fort loin, se mettent sur la trace de la bête, l'attaquent, et en viennent souvent à bout lorsqu'ils sont en nombre. L'élan, du reste, se défend vaillamment, non avec sa ramure, qui, loin de servir à le protéger, ne fait que le gêner dans ses mouvements, mais avec ses pieds de devant, dont un seul coup suffit pour assommer un loup.

L'élan habite les forêts basses et humides de la Suède et de la Norvège, mais il est particulièrement commun dans la Scanie et dans la préfecture de Gefle; il vit en troupes comme les cerfs et les rennes. On le chasse à force d'hommes en battue ou souvent avec un seul chien. Ce genre de chasse est surtout fort agréable. Le chien une fois sur la piste joint facilement la bête; mais l'élan, n'ayant affaire qu'à un seul adversaire, qui souvent n'est qu'un pauvre basset, fait bravement fort. Averti par la voix du chien, le chasseur avance, se rapproche avec précaution et ne tarde pas à découvrir l'élan occupé à poursuivre à coups de pied ou de bois son agile adversaire. Le chasseur peut alors ajuster la bête tout à son aise;

mais il est assez difficile de tuer ce quadrupède au fusil, à cause de l'épaisseur de son cuir impénétrable à la balle à une certaine distance : aussi le prend-on plus ordinairement au piége. C'est surtout pendant l'hiver que les Lapons se livrent à la chasse de l'élan : les chasseurs, glissant sur les neiges nouvelles avec la plus grande facilité au moyen de longs patins de bois, poursuivent et atteignent ainsi l'élan, qui marche difficilement et enfonce à chaque pas. Arrivés à portée, ils lui envoient une balle dans la tête et quelquefois même s'en approchent assez près pour le tuer avec leurs couteaux poignards. C'est aussi par les temps de neige que les loups se réunissent en troupes pour attaquer les élans, qui, embarrassés dans leur marche, périssent alors en grand nombre. Les Allemands appellent ce quadrupède *elend* (misérable); les Lapons lui donnent aussi le même nom de *misérable*, parce que, dit-on, l'élan est souvent frappé d'attaques d'épilepsie. On prétend, dans certaines parties de la Suède et de la Norvège, que la corne des pieds de cet animal est un remède efficace contre cette affreuse maladie. Ce qu'il y a de certain et ce qui a été constaté de la manière la plus authentique, c'est que cette corne brûlée a une action puissante sur le système nerveux de l'homme. La race des élans, qui aujourd'hui n'existent plus que dans

la presqu'île scandinave, menaça un moment de disparaître tout-à-fait. Depuis plusieurs années on en tuait un nombre considérable, et ils étaient devenus fort rares, lorsqu'en 1826 la diète du royaume décréta que, pendant dix années, la chasse de l'élan serait interdite en Suède pour tout le monde, sans même excepter les membres de la famille royale. Durant cette période il fallait, pour faire une chasse à l'élan, une permission spéciale qui n'était délivrée que sur la preuve fournie par un propriétaire que les élans dévastaient habituellement ses récoltes. Le comte Ugglas obtint, en 1833, l'autorisation de chasser l'élan sur une de ses terres de l'Upland; ce fut un véritable jour de fête : la noblesse de Stockholm et le corps diplomatique furent invités. La chasse se fit à l'aide de traqueurs. Quatre élans furent abattus.

En 1836 le prince Oscar fit l'ouverture de la chasse à l'élan ; il avait réuni à cet effet aux environs de Stockholm une nombreuse société. On chassa en battue ; mais les pauvres bêtes, habituées depuis dix années à ne plus être tourmentées, venaient sans méfiance se placer d'elles-mêmes au bout des fusils. Trois de ces quadrupèdes s'étaient arrêtés à 120 pas du prince royal, qui blessa l'un d'eux. Le malheureux animal vint alors se présenter à un jeune diplomate placé près du

prince et qui fut obligé, avant de l'abattre, de bourrer la bête du canon de son fusil. Plusieurs élans furent tués; mais cette chasse perdit beaucoup de son charme à cause de la facilité avec laquelle on atteignit le gibier. Il arrive, mais rarement, que l'élan blessé devienne furieux ; il est alors dangereux, non-seulement pour les chiens, mais même pour les chasseurs. Un fait assez singulier se passa à la chasse dont je viens de parler : au moment où le prince royal venait d'abattre un élan, un paysan se précipita sur l'animal et lui arracha une dent qu'il vint offrir au prince. Ce fait, qui m'a été rapporté par un témoin oculaire, n'a pu m'être expliqué ; il semblerait se rattacher à cette croyance du peuple qui attribue à l'élan certaines vertus médicinales.

A une petite distance de l'endroit où j'avais rencontré cet élan, j'aperçus tout à coup devant moi une immense colonne de fumée qui s'élevait en tourbillonnant au-dessus de la forêt; des rafales apportaient jusqu'à nous d'épaisses bouffées qui nous étaient extrêmement incommodes. Au premier moment nous ne savions que penser de cet incident, mais nous ne fûmes pas longtemps sans en connaître la cause : la forêt était en feu; bientôt je me trouvai au centre de l'incendie; c'était un spectacle à la fois terrible et merveilleux. La flamme

s'élançait en pétillant d'arbre en arbre, voltigeait de branche en branche et grillait avec une rapidité prodigieuse le feuillage résineux des pins et des sapins au milieu desquels elle semblait se jouer; elle attaquait un sapin, l'entourait et en un instant l'enveloppait du pied jusqu'à la cime; puis bientôt elle abandonnait l'arbre carbonisé, et, portée par le vent, choisissait une autre proie, ne laissant à sa suite que des espaces hérissés d'arbres et de souches à demi consumés. Cet embrasement général était d'un effet vraiment prodigieux et portait dans l'âme une sorte d'extase dont on se ferait difficilement une idée. Les chevaux, effrayés par la fumée, par les flammes et par le pétillement du feu, nous entraînaient au galop et ne connaissaient plus le frein; parfois les débris du feuillage embrasé formaient une pluie de feu qui s'abattait sur la route; des étincelles arrivaient jusqu'à notre voiture, ce qui n'était pas sans danger, car nous avions avec nous une assez grande quantité de poudre de chasse.

Pendant l'espace d'un demi-mille, le feu continuait ainsi, attisé par un vent terrible, et le ravage était immense. Les arbres grillés restaient presque tous debout, car ordinairement la grande épaisseur des troncs empêchait leur chute; quelques-uns cependant étaient presque entièrement

consumés, et d'autres, brûlés du pied, se brisaient, et en tombant propageaient au loin l'incendie. Les oiseaux fuyaient en jetant des cris plaintifs; mais ceux d'entre eux qui avaient leurs nids dans la forêt, ne pouvant se résoudre à abandonner leurs couvées, tournoyaient au-dessus des arbres, et plusieurs, étourdis par la fumée, tombaient dans ce vaste brasier; les chouettes, expulsées de leurs sombres demeures, poussaient surtout d'affreux gémissements. Sans aucun doute, l'élan que nous venions de voir avait quitté le cœur de la forêt, chassé et effrayé par l'incendie. Nous suivîmes pendant quelque temps encore les traces du feu, qui de ce côté avait été heureusement arrêté par un torrent que traverse la route. Ces incendies sont très-fréquents dans le nord de la Suède, et y durent quelquefois des semaines entières. Qui peut produire ces sinistres, dont j'ai trouvé tant de traces pendant mon voyage de Stockholm à Torneä? Quelques personnes les attribuent au feu du ciel qui, pendant l'été, tombe très-fréquemment dans ces contrées, d'autres pensent que ces embrasements ont surtout pour cause l'imprudence des chasseurs et des voyageurs, qui allument parfois des feux au moment de leurs haltes pour se préserver du froid pendant l'hiver, et de la piqûre des moustiques durant la belle saison. Du reste, la

moindre étincelle, le feu d'une pipe, peut allumer, pendant les fortes chaleurs, un incendie sur ce sol de granit recouvert du feuillage brisé des arbres résineux; souvent même, en glissant sur les rochers, les paysans produisent avec les clous de leurs souliers une étincelle qui suffit pour mettre le feu à cette poussière brûlante des sapins, aussi inflammable que l'amadou.

Le passage de plusieurs mauvais ponts en bois du genre de ceux que nous avons décrits, la traversée en bateau de baies et de cours d'eau, la rencontre des nombreuses barrières qui ferment la route, apportèrent, comme la veille, un retard considérable à notre marche, ralentie d'ailleurs par la paresse de notre forbud, que nous avions rejoint. Dans toute cette partie de la Suède le service de la poste se fait avec une négligence que la rareté des voyageurs ne saurait excuser.

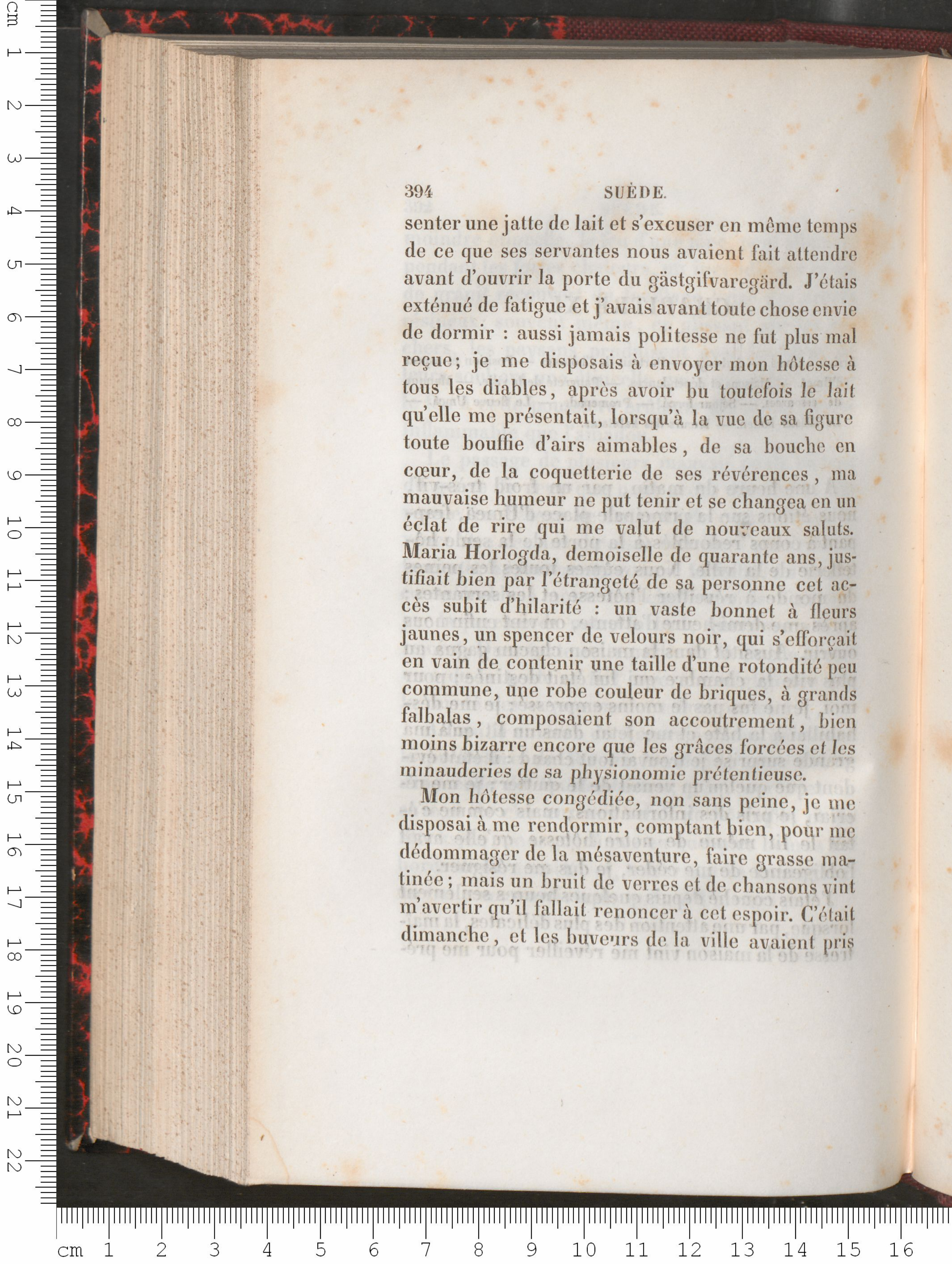
A 1 mille environ de Angersjö, nous quittâmes la préfecture de Wäster-Norrland, pour entrer dans celle de Wäster-botten; puis, après avoir changé de chevaux aux relais de Sörmjöla et de Stocksjön, nous gagnâmes en quelques heures les bords de l'Umeä-elf, et, traversant ce fleuve dans un bac, nous arrivâmes enfin à Umeä.

CHAPITRE XI.

Arrivée à Umeä. — Auberge. — Portrait de l'hôtesse. — Position et aspect d'Umeä. — Maisons et dépendances. — Pauvreté de la ville. — Manque de ressources. — Séjour forcé. — Promenade. — Le fleuve Umeä. — Le Wäster-botten. — Mœurs des habitants.

A une heure du matin, par un froid très-vif, nous étions sur la principale place d'Umeä, frappant à coups redoublés à la porte de la seule hôtellerie de la ville. Nous eûmes toutes les peines du monde à réveiller l'hôtesse et les servantes ; après une demi-heure d'attente, on vint enfin nous ouvrir. Aussitôt dans la maison chacun gagna au plus vite la chambre qui lui était destinée ; pour moi, je ne fus pas le moins empressé ; je me déshabillai à la hâte et me jetai dans un lit qu'à ma grande surprise je trouvai tout chaud : il était évident que quelqu'un venait de le quitter ; je me récriai, je pris des informations, mais comme c'était le lit même de notre hôtesse qu'elle avait l'obligeance de me céder, je dus me résigner.

J'étais couché depuis quelques heures seulement lorsque, par une attention des plus délicates, la maîtresse de la maison vint me réveiller pour me pré-



senter une jatte de lait et s'excuser en même temps de ce que ses servantes nous avaient fait attendre avant d'ouvrir la porte du gästgifvaregärd. J'étais exténué de fatigue et j'avais avant toute chose envie de dormir : aussi jamais politesse ne fut plus mal reçue; je me disposais à envoyer mon hôtesse à tous les diables, après avoir bu toutefois le lait qu'elle me présentait, lorsqu'à la vue de sa figure toute bouffie d'airs aimables, de sa bouche en cœur, de la coquetterie de ses révérences, ma mauvaise humeur ne put tenir et se changea en un éclat de rire qui me valut de nouveaux saluts. Maria Horlogda, demoiselle de quarante ans, justifiait bien par l'étrangeté de sa personne cet accès subit d'hilarité : un vaste bonnet à fleurs jaunes, un spencer de velours noir, qui s'efforçait en vain de contenir une taille d'une rotondité peu commune, une robe couleur de briques, à grands falbalas, composaient son accoutrement, bien moins bizarre encore que les grâces forcées et les minauderies de sa physionomie prétentieuse.

Mon hôtesse congédiée, non sans peine, je me disposai à me rendormir, comptant bien, pour me dédommager de la mésaventure, faire grasse matinée; mais un bruit de verres et de chansons vint m'avertir qu'il fallait renoncer à cet espoir. C'était dimanche, et les buveurs de la ville avaient pris

rendez-vous dès le matin au cabaret, c'est-à-dire dans la salle voisine de ma chambre. Jugeant bien qu'au milieu d'un tel tapage je chercherais en vain le sommeil, je pris le parti de me lever et me disposai à visiter la ville.

Umeä est situé à 67 milles et demi de Stockholm et à un mille environ de la mer, sur le plateau et le versant d'une colline au pied de laquelle coule le fleuve qui lui a donné son nom. La ville est petite; les rues, sablées et alignées avec soin, aboutissent toutes à une place d'où l'on peut embrasser d'un seul coup d'œil l'ensemble et la triste perspective de ses chétives baraques de bois, les unes peintes en rouge, les autres conservant la couleur grise du vieux sapin employé à leur construction. Ici, comme à peu près partout en Suède, on voit en face ou à côté de chaque habitation une cabane également construite en bois, élevée à quelques pieds du sol sur des poutres ou sur des blocs de pierre; c'est le magasin, le garde-manger où la maîtresse du logis serre ses provisions : le poisson salé, les viandes fumées, le fromage, les langues de rennes, la farine d'orge et d'avoine et jusqu'aux vêtements de fourrures. La plus grande propreté et un ordre extrême règnent dans l'intérieur de toutes les habitations.

Umeä n'a aucune importance comme ville et ne

compte guère d'autres souvenirs historiques que celui d'avoir été deux fois brûlé par les Russes; la ville, bâtie en 1622 par les ordres de Gustave-Adolphe, est entièrement construite en bois. Son commerce, favorisé par le grand fleuve sur lequel elle est située, a quelque extension; cependant je ne trouvai dans le port que deux bâtiments venus de Stockholm pour charger du bois et des poissons secs. Le chantier me parut peu animé : un seul navire y était en construction au moment où je le visitai. Il est du reste difficile d'imaginer quelque chose de plus triste qu'Umeä, qui, à bien dire, ressemble moins à une ville qu'à un pauvre village; c'est à peine si on aperçoit dans ses rues désertes un être vivant passer d'une maison à l'autre. Cependant c'était dimanche, jour de repos, jour de fête respecté dans ce pays plus que partout ailleurs. Umeä n'offre aucunes ressources, et pour s'en faire une idée il suffira de savoir qu'on ne saurait y trouver de pain sans le commander à l'avance; je ne puis en effet regarder comme du pain les espèces de galettes minces et croquantes, faites de farine d'avoine, dont les Norrlandais se nourrissent, après les avoir fait dessécher pendant un mois à la poussière de leurs cuisines, où elles sont suspendues comme on suspend en France les jambons.

Cette ville d'un aspect si pauvre était cependant une des plus considérables de celles qui me restaient à rencontrer vers le Nord ; sa population est en effet de 1,300 âmes. Je dus y faire quelques provisions nécessaires pour notre voyage en Laponie. Mais comment peindre les misérables boutiques où j'avais peine à trouver les choses les plus indispensables ? Je pris du sucre, de l'eau-de-vie, du riz, du pain et quelques autres denrées, et je regagnai mon auberge, qui peut certainement être citée comme le plus beau, le plus vaste monument de la ville ; c'est du reste le seul qui soit construit à deux étages ; le premier est réservé aux voyageurs, le second sert d'hôtel-de-ville. Mes compagnons de voyage m'apprirent à mon retour que les ressorts de notre voiture avaient plusieurs feuilles brisées, qu'il était impossible de trouver des ouvriers à cause de la fête du dimanche et qu'on demandait la journée du lendemain pour faire les réparations nécessaires. Il fallut bien dès lors nous résigner à séjourner à Umeä.

Dans la soirée je fis une nouvelle promenade en ville et visitai l'église, construite aussi en bois, à l'extrémité de la ville, sur une vaste place où est bâtie la maison du gouverneur ; quelques groupes d'hommes et de femmes, dans la tenue et les manières desquels régnaient certaines libertés, me

donnèrent, je l'avoue, une assez pauvre idée des mœurs du pays. On est du reste à Umeä, comme dans toute la Suède, d'une extrême civilité, et l'on y blesserait grandement les convenances si, en entrant dans un lieu public quelconque, on négligeait de se découvrir.

En considérant cet assemblage de petites cahutes de bois, ces rues presque désertes et ce clocher d'église qu'une pierre lancée par la main d'un enfant dépasserait facilement, je ne pouvais me défendre d'un sentiment de commisération pour la triste destinée de ces hommes condamnés à végéter sur ce coin de terre ignoré et à mourir là où ils sont nés, sans avoir jamais vu d'autres pays. Combien cette existence monotone me paraissait intolérable, à moi qui ne peux me passer des émotions d'une vie agitée, à moi pour qui le calme n'a d'attrait qu'après l'orage. Et cependant j'oubliais que ces hommes dont je plaignais le sort étaient loin peut-être d'envier le mien, et que la Providence, dans sa sagesse infinie, a coordonné les besoins et les désirs de tous les êtres d'après la position qu'elle leur a assignée dans l'ordre social aussi bien que dans l'ordre de la création.

Le lendemain le temps était magnifique, les rayons du soleil, en se jouant au milieu de ma

chambre, me chassèrent du lit, et je voulus profiter de cette belle matinée pour visiter le fleuve Umeä et les environs de la ville. Je me mis donc en route, chargé de mon herbier et de ma ligne anglaise; accompagné d'un guide que j'avais retenu dès la veille, je descendis sur les rives de l'Umeä, fleuve profond, rapide et large de plus de 300 mètres aux approches de la ville. Cette masse d'eau est formée par deux grandes rivières, l'Umeä et le Windela, qui descendent des Alpes scandinaves et s'avancent presque parallèlement pendant près de 30 milles. Ces deux fleuves coulent, tantôt transparents et limpides, à travers des prairies verdoyantes, tantôt ils se précipitent au milieu de déserts immenses et de terres incultes pour venir ensuite se reposer dans des lacs vastes et profonds; mais bientôt ils reprennent leur course, et, comme pour chercher à se devancer, ils se dérobent l'un à l'autre en s'élançant au cœur de gigantesques forêts; plus loin le sol venant tout à coup à leur manquer, ils se jettent dans l'abîme, se brisent en gerbes d'écume sur d'énormes rochers et forment, avant de trouver le repos, de nombreuses cataractes; enfin, près de terminer leurs carrières et de se perdre dans le golfe de Bothnie, ils se réunissent à quelques milles au-dessus d'Umeä et semblent alors confondre avec orgueil leurs flots rivaux; tels que deux

lutteurs, égaux de force et de vitesse, après une longue course, désespérant de se vaincre, se précipitent l'un sur l'autre, s'étreignent et tombent étroitement entrelacés, comme s'ils ne formaient plus qu'un seul corps.

La ville d'Umeä est le chef-lieu du Wäster-botten (Bothnie occidentale), l'une des quatre préfectures dont se compose le Norrland. Le Wäster-botten, généralement peu fertile, couvert de forêts, de lacs et de marais, renferme quelques bons pâturages et plusieurs mines de fer et de cuivre. Les côtes présentent de hautes falaises dont les abords sont parsemés d'îlots et de rochers qui rendent difficile la navigation de ces parages. Le climat est rude ; la température, soumise à de brusques variations, nuisibles aux récoltes et à la santé des habitants, est aussi brûlante l'été qu'elle est glacée durant l'hiver.

Les habitants de cette province, braves et robustes, cultivent avec persévérance cette terre ingrate; mais l'éducation des bestiaux et surtout la chasse et la pêche forment leurs principales ressources. On a ici, comme dans plusieurs parties de la Suède, l'habitude de mêler, même dans les années abondantes, de l'écorce d'arbre moulue à la farine de seigle et d'avoine dont on fabrique les galettes détestables qui sont le pain du pays.

CHAPITRE XII.

Environs d'Umeä. — Produits du sol. — Manière de garantir les récoltes de la gelée. — Tristesse de la campagne. — Sunnana. — Le général Peyron. — Fleuve et église de Skellefteä. — Mauvais état de la route. — Forêts et pays désert. — Industrie et caractère des Norrlandais. — Poste de Jäfre. — Histoire d'un sabre. — Arrivée à Piteä. — Position et aspect de cette ville. — Souper. — Port et commerce. — Le Piteä-elf. — Les Tomter. — Vieux Piteä. — Changement de niveau des eaux de la Baltique. — Opinion des savants sur ce phénomène. — Fleuve et ville de Luleä. — Le Norrbotten. — Les loups. — Les Lappmark. — Côtes septentrionales de la Baltique. — Poste de Grönäs. — Route suspendue. — Arrivée à Haparanda.

Le 20 juin, dans la matinée, nous quittâmes Umeä, pour continuer notre voyage vers la Laponie. Il avait plu pendant une partie de la nuit; le ciel était resté couvert, le vent du nord soufflait avec violence, et il nous fallut avoir recours à nos fourrures. La route, au sortir de la ville, s'éloigne rarement de la mer, et la contrée qu'elle parcourt est d'un aspect monotone; les bords du golfe de Bothnie sont généralement plats dans le Wäster-botten, l'intérieur du pays présente au contraire d'assez hautes montagnes. Cependant

au delà d'Innertafle, premier relais de poste, à un mille environ d'Umeä, la campagne devient plus agréable; de nombreux accidents de terrain, des échappées de vue sur la mer offrent ce charme et cette diversité qui sont le caractère particulier des côtes septentrionales de la Baltique.

Sous cette latitude élevée, la végétation perd une partie de sa force, elle n'apparaît plus que chétive et languissante; toutes les productions naturelles semblent décroître progressivement à mesure que l'on avance vers le pôle; mais telle est la puissance d'un travail opiniâtre, que le froment se cultive aujourd'hui jusque dans les environs d'Umeä, tandis qu'il y a moins d'un siècle la Scanie était la seule province de Suède où l'on pouvait en récolter; il est facile, d'après ce fait, d'apprécier les progrès de l'agriculture. Dans le Norrland on rencontre fréquemment des champs de seigle et d'orge, mais presque toujours ils sont maigres et peu fournis en grains; ces deux espèces de céréales et les pommes de terre sont cependant les seules ressources sur lesquelles les habitants puissent véritablement compter; encore, pendant les nuits froides de la belle saison, sont-ils obligés, surtout au moment de la récolte, d'entourer leurs champs de fagots de menu bois auxquels ils mettent le feu; il paraît que ces haies enflammées préservent les cé-

réales de la gelée. Mais ce n'est pas seulement l'intensité du froid qui est funeste aux épis; ils ont encore plus à souffrir des brusques variations de la température auxquelles ils sont plus sensibles qu'en aucune autre contrée; comme, sous cette latitude, ils se forment avec une rapidité vraiment merveilleuse, l'épiderme du grain vert et tendre se contracte à la moindre gelée et crève bientôt sous l'influence du soleil : les cultivateurs sont alors obligés de couper les céréales en herbe, et c'est ce qui n'arrive que trop souvent. Cependant, malgré toutes ces chances que courent les récoltes, la préfecture de Wäster-botten, dont la population était en 1836 de 53,150 âmes, produisait, à cette époque, si je dois m'en rapporter à ce qui m'a été dit, les céréales nécessaires à la consommation de ses habitants. Je ne puis m'empêcher d'ajouter qu'après avoir visité cette contrée, dont l'apparence est loin d'être fertile, je me suis pris à douter de cette assertion.

Durant une partie de la journée, la route, sablonneuse et souvent dégradée, nous causa de fréquents retards; nous traversâmes péniblement une forêt, où nos chevaux enfonçaient dans les sables jusqu'aux genoux; la végétation paraissait languissante, le pays avait un aspect lugubre, et les pauvres cabanes que l'on rencontre ici ne sont pas

même peintes comme dans le reste de la Suède : elles ont conservé la teinte grise du sapin ; et je regrettai plus d'une fois les rouges châlets des environs d'Upsal et de Gefle, qui, au milieu de la verdure, produisent un si délicieux effet. De larges espaces incendiés vinrent encore augmenter la mélancolie dont cette contrée remplissait mon âme. Rien ne saurait donner une idée de l'aspect de ces terrains ravagés par le feu, un sol noirâtre, parsemé çà et là de quelques troncs d'arbres à demi calcinés, présente un véritable spectacle de désolation.

Plus loin le paysage reprend quelque charme, et l'on arrive à travers une campagne qui n'est pas dépourvue d'agrément à Säfvar, deuxième relais de poste situé à près de trois milles d'Umeä. Säfvar possède une forge dont les vastes et nombreuses dépendances reposent agréablement la vue fatiguée par le pays désert que l'on vient de parcourir. Je pris de nouveaux chevaux à Djäkneboda ; ceux que nous quittions n'avaient fait que un mille trois quarts, et cependant la route était tellement dégradée qu'ils n'avançaient plus qu'au pas et avec de grands efforts. Les maisons de Djäkneboda sont groupées sur les bords d'un lac, dans un site agréable, au milieu de trembles et d'aulnes d'une grosseur peu commune sous cette latitude.

La route va se perdre ensuite dans une forêt où

les arbres verts me parurent assez rares; j'y remarquai au contraire quantité de bouleaux, de trembles, d'aulnes et d'autres arbres qui, durant l'hiver, perdent leurs feuillages. Quelquefois l'horizon se déroulait au loin pour présenter de jolis paysages; malheureusement le ciel était resté couvert, et le soleil, voilé par des nuages lourds et épais, s'efforçait en vain de pénétrer ces masses mouvantes.

Je parcourus rapidement les relais de Ricklä, Gumboda, Grimomark, Selet, Daglösten et de Bure. Pendant un espace de plusieurs milles, l'aspect du pays reste à peu près le même : souvent il était triste et monotone; mais parfois aussi il était animé par de fraîches vallées, à travers lesquelles on apercevait de temps en temps la mer, dont la route n'est séparée que par un rideau de collines boisées.

Les environs de Bure offrent de belles forêts d'arbres résineux, au milieu desquelles se développent des sites pittoresques. A un mille et demi de ce dernier relais on trouve Innerwik, où je pris des chevaux frais; au delà la route traverse un bras de mer entièrement desséché, qui, suivant les traditions du pays, était encore navigable il y a moins d'un siècle.

A huit heures du soir nous descendîmes par une

pente rapide dans une large vallée couverte de prairies et de champs cultivés; des métairies et de nombreuses habitations répandues dans la campagne animaient le paysage. Vers le soir le vent avait balayé les nuages; et le soleil, dans tout son éclat, embrasait l'horizon comme l'eût fait un immense incendie, tandis qu'au fond de la vallée le fleuve Skellefteä roulait avec fracas, sur un lit parsemé de rochers, des eaux toutes blanches d'écume. La maison de poste de Sunnanä, où nous nous arrêtâmes pour passer la nuit, est bâtie au centre des habitations, sur la rive du fleuve qui en cet endroit forme de bruyantes cataractes.

Le général Peyron, commandant la province du Norrland, et alors en inspection, se trouvait à Sunnanä le jour même de notre passage; comme nous, il était venu loger dans le gätsgivaregärd, qui toujours en Suède sert en même temps d'hôtel et de maison de poste. J'avais pour cet officier supérieur des lettres du premier ministre, et je me disposai à remettre en ordre ma toilette, afin d'aller lui faire ma visite. Le général, averti de notre arrivée, me fit exprimer avec beaucoup de courtoisie tout le plaisir qu'il aurait à me recevoir immédiatement. Je me rendis donc à son invitation, et passai près de lui, de la manière la plus agréable, une

partie de la soirée. Non-seulement je reçus un accueil gracieux et cordial, mais le général y ajouta d'excellents avis sur les pays que j'allais parcourir; et il eut encore l'obligeance de me remettre des lettres de recommandation, dont j'ai pu apprécier plus tard toute l'utilité.

Le lendemain, en quittant Sunnanä, où nous avions été fort bien traités, nous trouvâmes le Skellefteä. Ce fleuve est ici tout près de son embouchure; et le voisinage de la mer s'y fait vivement sentir : aussi le passage présente-t-il des difficultés qui, ce jour là, étaient encore augmentées par la violence du vent. Le Skellefteä, formé par l'écoulement des lacs du Piteä-Lappmark, n'a pas un cours très-étendu, mais ses affluents sont nombreux, et il vient verser dans le golfe de Bothnie une masse d'eau considérable. Sur la rive opposée, où nous abordâmes après les longs et pénibles efforts de nos bateliers, s'élève fièrement au milieu des prairies l'église de Skellefteä. Ce temple, construit en pierre, fort remarquable par sa forme et ses dimensions, présente un vaste parallélogramme, décoré sur chacune de ses façades de huit colonnes doriques, et surmonté d'une coupole posée sur des colonnes ioniques. Je restai stupéfait, je l'avoue, en considérant ce monument de style grec, dont les détails sont aussi beaux que l'ensemble! Le voyageur

pourrait-il jamais avoir la pensée de trouver un pareil temple au 65e degré de latitude nord, sur les confins de la Laponie, au centre d'une pauvre bourgade composée de cabanes en bois? J'ai vainement cherché dans le pays à me rendre compte du motif qui a fait élever cette église. Comment et par qui a-t-elle été bâtie? C'est ce que je n'ai pu savoir. Toujours est-il que le luxe et la richesse de cette construction contrastent singulièrement avec la pauvreté et l'aspect général du pays. Cette église, entourée de trembles et d'aulnes d'une grosseur peu commune, est, avec quelques misérables maisons de sapin, tout ce qui reste de Skellefteä. Cette ville a été entièrement détruite par un incendie, que la clameur publique accuse les paysans et les Lapons d'avoir allumé pour se venger des négociants, dont ils avaient à se plaindre.

Après avoir traversé les ruines de la ville de Skellefteä qui couvrent encore le sol, la route se jette brusquement dans une forêt profonde, au sortir de laquelle se déroule un pays coupé de collines boisées, et plus loin une vaste plaine. Des paysans étaient occupés en grand nombre à réparer la route dégradée et devenue impraticable en certains endroits. Nous éprouvâmes de nouveaux retards, et nous eûmes toutes les peines du monde à sortir des sables et des fondrières qui se pré-

sentaient à chaque instant ; plusieurs fois nous dûmes pousser à la roue et même dételer les chevaux pour porter notre voiture.

Presque tous les cours d'eau que l'on rencontre dans cette partie du Norrland ont une couleur et un goût ferrugineux qui révèlent la richesse minérale du sol ; je remarquai des forges et plusieurs usines qui occupent une grande partie de la population. La route suit du reste un pays généralement plat et couvert de vastes forêts assez monotones. Nous étions entraînés, au galop de nos chevaux, avec une incroyable rapidité, au milieu de ces campagnes désertes et la plupart stériles, où l'on ne rencontre d'autres habitations que les maisons de poste. J'éprouvais un plaisir inexprimable à plonger, pour ainsi dire, sous ces arceaux de verdure ; il me semblait, en dévorant l'espace, que j'allais saisir quelque chose, atteindre un but, et plus ma course était rapide, plus je désirais en augmenter la vitesse. Ma pensée était toujours en avant, toujours portée vers *l'inconnu* qui élève l'âme, agrandit le cœur, et transporte dans un autre monde dont on semble pénétrer les mystères. Dans ces forêts, de vastes champs de lichens, de mousses blanches et de bruyères à tiges roses formaient d'immenses et délicieux tapis qui se déroulaient à l'œil sous les mille colonnes de ces

merveilleux temples de la nature. J'étais parfois tiré de l'espèce d'extase qui enivrait mes sens par le vol bruyant de longues bandes d'oiseaux; sans arrêter ma course je faisais feu, et les pauvres victimes venaient souvent tomber jusque dans notre voiture.

Je franchis de cette manière près de cinq milles suédois, laissant derrière moi les postes de Frotkägä, Byke, Abyn et de Kinbäck sans aucun incident capable d'arrêter ma course. La population de la contrée que je parcourais me parut peu nombreuse; elle est principalement occupée à l'exploitation des forêts, d'où l'on tire une grande quantité de goudron et de potasse. Les mines, les forges, l'éducation des bestiaux, mais surtout la pêche et la chasse, sont les principales ressources de cette partie du Norrland. Les habitants sont du reste propres, économes, honnêtes, mais d'une timidité incroyable qui tient de la sauvagerie. Si nous apercevions un paysan sur la route, et qu'il nous arrivât d'arrêter notre voiture pour lui adresser la parole, il s'enfuyait aussitôt à toutes jambes sans que rien pût l'arrêter et le faire revenir de sa frayeur. Les gosse qui nous accompagnaient pleuraient à la moindre observation, et chaque coup de fouet administré à leurs chevaux, qui, en raison de l'état de la route, avaient cepen-

dant besoin de stimulant, les faisait fondre en larmes. Dans chaque famille on fabrique à peu près tout ce qui est nécessaire à la vie, et l'on ne peut guère faire autrement, à cause de la difficulté que l'on éprouve à se procurer, même à prix d'argent, les choses les plus usuelles; car chacun ici ne travaille que pour sa consommation et celle de sa famille.

Nos chevaux, harassés par la chaleur et par les sables au milieu desquels la route était tracée, s'arrêtèrent bientôt hors d'haleine, et nous dûmes continuer au pas pour gagner Jäfre, dernier relais avant Piteå. Là nous ne trouvâmes pas un seul cheval dans l'écurie de la poste ; le hallkarl courut en chercher, et il nous fallut prendre patience.

J'étais entré de fort mauvaise humeur dans le gästgifvaregärd ; et après avoir, suivant mon habitude, fait l'inspection de toute la maison, je revins m'asseoir près de mes amis, autour du foyer placé dans la chambre commune et où des branches d'arbres résineux jetaient une flamme vive et pétillante. Mes yeux s'étant portés machinalement sur un sabre et un fusil attachés à la cheminée au-dessous d'un bois d'élan, je me levai pour examiner ces armes; je pris le sabre, mais la lame, rouillée dans le fourreau, ne put en sortir malgré tous mes efforts ; le fusil, au contraire, était tenu avec une minu-

tieuse propreté. « On voit bien, dis-je en riant à mes compagnons de voyage, que les Norrlandais font plus souvent aujourd'hui la chasse que la guerre.» A ces mots, le gästgifvare, assis au fond de la pièce, fit un mouvement, et interrogea mon interprète pour savoir ce que je venais de dire.

« Répétez-lui, dis-je à Flamand, que je suis étonné de voir un Suédois, un soldat du Norrland, laisser rouiller son sabre dans le fourreau. »

Un mouvement nerveux s'empara tout à coup du visage du gästgifvare; deux grosses larmes échappées de ses paupières tombèrent lentement sur ses joues pâles et contractées par une douleur subite.

«Nous savons, me dit-il quelques instants après, en me montrant des objets de ménage appendus à la muraille, nous savons trouver le temps et le moyen de faire reluire tout cela, et nous savons aussi faire briller quand il le faut les lames de nos sabres. Mais celle-ci, continua-t-il en désignant le sabre que je venais de remettre à sa place, celle-ci ne doit plus voir le jour, car, au moment du besoin, elle a refusé son service à celui qui savait en faire bon usage, et, tant que je vivrai, elle ne sortira plus du fourreau. »

Je ne savais que penser de ces paroles, prononcées avec un ton solennel et une inflexion de voix

vraiment extraordinaire. Je crus que cet homme était fou, ou que peut-être il s'imaginait que j'avais voulu l'insulter.

Au même instant le Norrlandais reprit en ces termes : « Vous paraissez surpris de mes paroles, mais je vais vous en donner la triste explication :

» J'avais un frère... Pauvre Henrik ! Jeune, il était la joie de notre famille, comme il en fût devenu plus tard le soutien ! Mon frère, monsieur, avait été élevé à Piteä, chez un officier retraité, ancien compagnon d'armes de notre père. Là il était aimé et traité comme le fils de la maison ; car le vieux Soustag n'avait qu'une fille, la belle Ebba. Henrik venait de terminer sa vingtième année lorsqu'il fut appelé sous les drapeaux ; mon frère aimait Ebba ; mais il fallait se séparer. Je ne vous dirai pas les larmes, les serments, les adieux des deux fiancés. Henrik était un homme de cœur, il se résigna, et, au jour fixé, il se rendit à Stockholm ; en brave Suédois il paya sa dette à la patrie ; mais, chaque année, deux lettres, l'une en juin, le jour de la fête de notre mère, l'autre en décembre, à la Noël, époque de la naissance d'Ebba, nous apportaient de ses nouvelles. Cinq ans s'étaient écoulés : Henrik était devenu sous-officier ; et, son temps de service se trouvant accompli, il allait enfin nous être rendu. Une lettre nous apprit que déjà il avait

quitté la capitale, et qu'il serait au milieu de nous le jour de Noël. Le mariage fut disposé pour cette époque, et toute notre famille quitta Jäfre pour se rendre à Piteä, où nous devions attendre le voyageur.

La saison était rigoureuse, une couche épaisse de neige couvrait la terre, le golfe de Bothnie était entièrement pris par les glaces; le froid fut excessif cette année : c'était pendant l'hiver de 1829 à 1830. Henrik voyageait seul, à pied; il n'avait d'autre bagage que son sac et son sabre; en traversant les vastes forêts qui couvrent les environs de Bure, il fut assailli par une bande de loups. Mais Henrik était aussi adroit que brave, il avait son sabre et il sut s'en servir avec courage et sang-froid. Aussi ses redoutables ennemis furent-ils bientôt en fuite. Deux loups avaient été frappés à mort; Henrik leur trancha la tête, qu'il plaça sur son sac et continua sa route. La veille de Noël, en arrivant à Jäfre, il trouva notre maison déserte; mais il apprit des voisins que nous l'attendions à Piteä. Alors il voulut continuer sa route : un mille le séparait à peine de tous ceux qu'il aimait; aussi rien ne put l'arrêter, ni l'approche de la nuit, ni les prières de nos amis. Il partit; mais, hélas! il ne devait pas arriver...

Le lendemain, jour de Noël, nous attendions

mon frère. Un grand nombre de nos amis de Jäfre étaient invités à venir à Piteä. Cependant personne ne paraissait; enfin, vers midi, nous vîmes arriver un de nos voisins, la figure toute bouleversée, et qui, sans dire une parole, me fit monter près de lui dans sa charrette. Nous partîmes au galop, et nous arrivâmes bientôt au milieu de la forêt, que traverse la route entre Jäfre et Piteä. Là, dans un carrefour, j'aperçus tous nos amis en habits de fête, mais, en approchant, leurs figures me parurent sinistres. Je me précipitai à terre... Quel spectacle, grand Dieu! mon pauvre frère avait été dévoré par les loups.

Comment vous dépeindre cet affreux tableau? La neige piétinée au loin, maculée de sang, puis... rien... quelques os rongés, des lambeaux de vêtements... voilà ce qui restait de mon malheureux frère. Ce sabre, ce sabre maudit, ajouta-t-il en désignant l'arme que j'avais touchée, était à terre, la lame dans le fourreau, comme elle l'est encore aujourd'hui. Henrik avait voulu l'en faire sortir pour se défendre; mais, rouillée par le sang des loups de Bure, elle résista à tous ses efforts.

Je revins à Piteä, la fiancée d'Henrik écouta cet horrible récit sans proférer une parole : puis tout à coup elle se leva par un mouvement convulsif; ses bras se dressèrent vers le ciel, où elle sem-

blait vouloir s'élever; tous ses membres se roidirent; ses veines se gonflèrent; sa pâleur devint livide, *elle* poussa un cri, et tomba... Elle était morte... Le sang lui avait brisé le cœur.»

Je quittai à regret le bon Norrlandais dont le récit m'avait profondément ému; mais les chevaux nous attendaient depuis longtemps, ils nous entraînèrent avec rapidité, et en moins d'une heure nous découvrions Piteä. Le gosse eut soin de nous montrer, au milieu de la forêt, une croix de fer qui rappelle la triste fin d'Henrik.

Avant d'arriver à Piteä, on traverse en bac un golfe profond, dans lequel le fleuve Piteä vient verser ses eaux rapides; puis, après un court trajet sur l'île de Pitholm, la route parcourt un pont de bois qui réunit cette île à la terre ferme. La ville apparaît alors sur les bords sinueux du golfe, étendue assez agréablement entre deux collines couvertes de rochers stériles; le pays plat et uni laisse se développer au loin un vaste horizon, qui ne présente de toutes parts que des forêts d'arbres résineux et d'immenses nappes d'eau, au milieu desquelles Piteä semble s'élever. Malgré sa position beaucoup plus remarquable que celle d'Umeä, Piteä produit sur le voyageur une impression triste et pénible; les maisons, en effet, petites et basses, n'offrent la plupart qu'un rez-de-chaussée; toutes

sont construites en bois, et, comme on ne s'est pas donné la peine de les peindre, quoique cet usage soit général en Suède, leur apparence triste et monotone impressionne péniblement le voyageur. Il n'existe pas de boutiques à Piteä; les rues ne sont nullement pavées, et souvent il est difficile, pendant la mauvaise saison, de sortir des boues qui s'y accumulent. Cependant l'auberge dans laquelle nous devions coucher était assez bien approvisionnée pour le pays, et je fus surpris d'y trouver un confortable dont j'avais depuis longtemps perdu l'habitude. On nous servit d'assez bon pain de seigle, une espèce de fromage appelé *ölost* (*öl* bière, *öst* fromage), composé de bière et de lait, et enfin du saumon pris le jour même. On mange ce poisson cru, à l'huile et au vinaigre, coupé en tranches minces saupoudrées de sucre. Ce mets, auquel je ne pus m'habituer, est fort recherché en Suède.

Parmi les personnes qui nous firent l'honneur de souper à notre table se trouvait un capitaine retraité, grand politique et ennemi implacable de tout ce qui porte le nom russe. Échauffé par de fréquentes rasades, il m'expliqua ce qu'il appelait les fautes du gouvernement; à l'entendre, le roi Charles XIV Jean n'avait été appelé au trône que pour reconquérir la Finlande, et il lui eût suffi de tirer sa puissante épée du fourreau

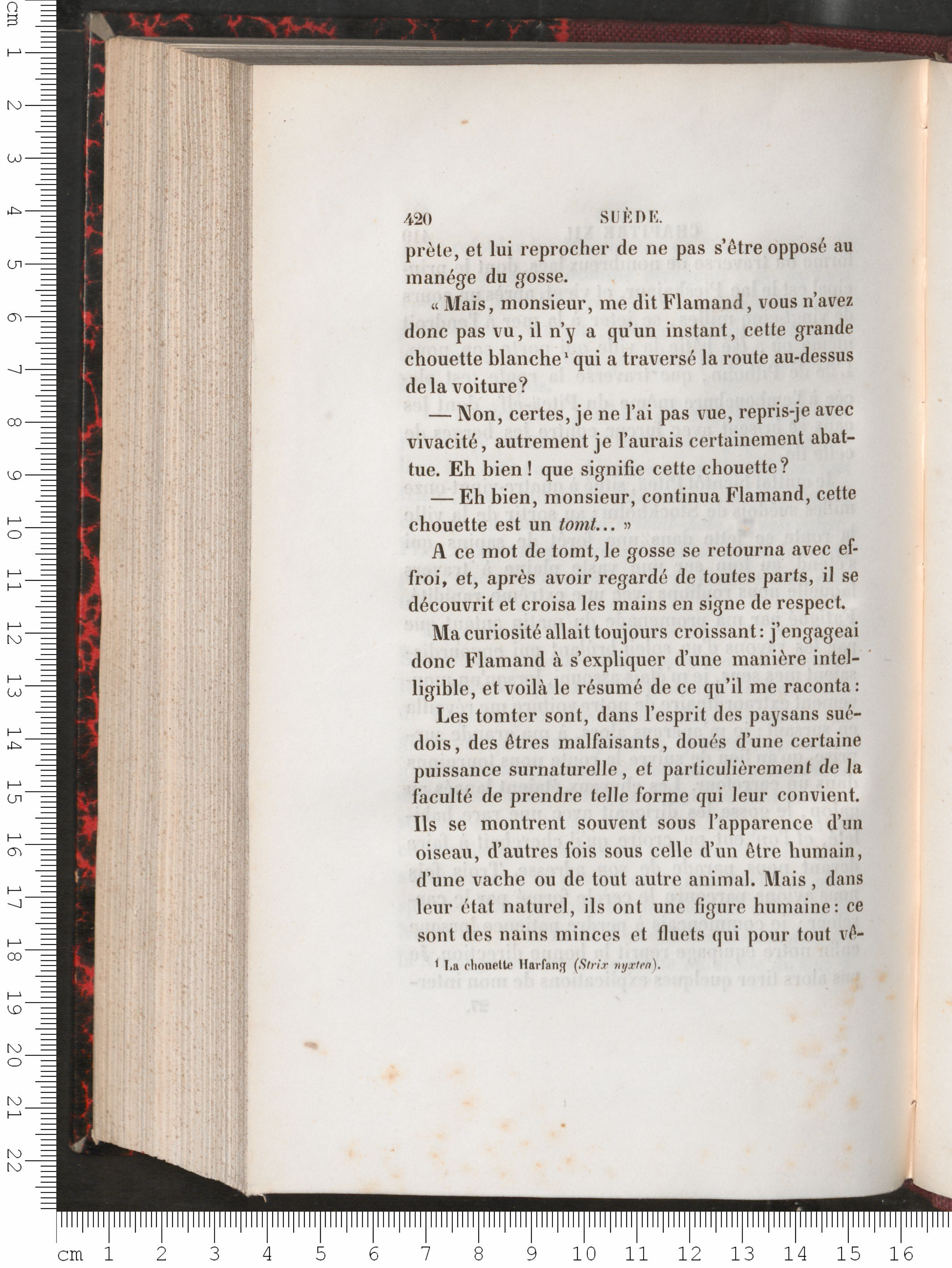
pour refouler les Moscovites de l'autre côté de la Neva. Le pauvre homme divaguait : ne sachant comment me débarrasser de ses longs discours, je redoublai les toasts ; le bon capitaine roula bientôt sous la table, et je pus aller prendre quelques heures de repos.

Le lendemain, pendant qu'on préparait à déjeuner, je parcourus Piteä, dont la population s'élève à 1,800 âmes. L'intérieur de la ville est fort triste ; sauf une école élémentaire assez estimée, connue sous le nom de *Trivial-skola*, et son église, Piteä n'offre rien de remarquable ; cependant son port, qui est commode et sûr, présente une certaine activité.

Le principal commerce de Piteä se fait avec Stockholm et Gefle, mais ses bâtiments fréquentent aussi les ports de Götheborg, de Lubeck et de Copenhague. Ses exportations consistent en goudron, planches, poutres, potasse, poissons, gibier, viande, peaux de rennes et en fourrures de toutes sortes. Ses importations se font en blé, sel, eau-de-vie, tabac et épiceries. La position de cette ville sur la mer et sur le fleuve Piteä est très-avantageuse à la navigation et concourt à sa prospérité. Comme tous les fleuves qui arrosent le Norrland, le Piteä-elf descend des montagnes de la Norvège en suivant la pente naturelle du sol ; il

forme ou traverse de nombreux lacs, dont le principal est le lac Pjeskajaur, et vient, après un cours de vingt-cinq milles, se jeter à la mer à l'endroit même où a été bâtie la ville qui porte son nom. L'île de Pitholm, que traverse la route, est placée à l'embouchure même du Piteä-elf, dont les eaux se brisent avec fureur contre les berges de cette île.

Je quittai bientôt Piteä, situé à quatre-vingt-onze milles suédois de Stockholm : au sortir de la ville la route se jette dans une forêt de sapins qui s'étend au loin sur une vaste plaine à travers laquelle nous roulions avec une extrême rapidité. Fatigué par ma promenade du matin autant que par les rayons d'un soleil brûlant qui engourdissaient mes sens, je m'étais assoupi, lorsqu'un mouvement extraordinaire de notre voiture me réveilla en sursaut ; je m'aperçus alors, à ma grande surprise, qu'au lieu de suivre la route nous tournions dans un carrefour. Les chevaux étaient lancés au galop, le gosse les dirigeait avec une rare habileté, et l'on eut pu croire qu'il cherchait à faire devant nous parade de son adresse. Trois fois nous avions parcouru le cercle formé par le carrefour ; je commençais à perdre patience lorsque enfin notre équipage reprit la bonne direction. Je pus alors tirer quelques explications de mon inter-



prète, et lui reprocher de ne pas s'être opposé au manége du gosse.

« Mais, monsieur, me dit Flamand, vous n'avez donc pas vu, il n'y a qu'un instant, cette grande chouette blanche[1] qui a traversé la route au-dessus de la voiture?

— Non, certes, je ne l'ai pas vue, repris-je avec vivacité, autrement je l'aurais certainement abattue. Eh bien! que signifie cette chouette?

— Eh bien, monsieur, continua Flamand, cette chouette est un *tomt*... »

A ce mot de tomt, le gosse se retourna avec effroi, et, après avoir regardé de toutes parts, il se découvrit et croisa les mains en signe de respect.

Ma curiosité allait toujours croissant: j'engageai donc Flamand à s'expliquer d'une manière intelligible, et voilà le résumé de ce qu'il me raconta:

Les tomter sont, dans l'esprit des paysans suédois, des êtres malfaisants, doués d'une certaine puissance surnaturelle, et particulièrement de la faculté de prendre telle forme qui leur convient. Ils se montrent souvent sous l'apparence d'un oiseau, d'autres fois sous celle d'un être humain, d'une vache ou de tout autre animal. Mais, dans leur état naturel, ils ont une figure humaine: ce sont des nains minces et fluets qui pour tout vê-

[1] La chouette Harfang (*Strix nyxtea*).

tement portent un caleçon et un grand bonnet rouge. Les tomter sont véritablement les dieux lares des peuples du Nord; dans les maisons des croyants il existe un endroit qui leur est consacré, souvent une armoire, quelquefois même une chambre entière. Ces êtres aiment et recherchent avant tout le calme et le repos et ne sortent qu'à regret des lieux où ils habitent; mais il ne faut pas les déranger, car il suffit, pour les faire partir, d'une porte ouverte mal à propos. Ils restent errants jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un nouvel asile à leur convenance; mais en attendant, malheur à celui qui les rencontre sur sa route; le tomt lui jettera inévitablement un sort. La victime, après avoir vu périr tous ses troupeaux, après avoir perdu ses parents les plus chers, mourra bientôt elle-même dans d'horribles douleurs. Pour calmer les tomter errants, il faut faire vœu de construire une maison et de leur y donner un refuge; souvent il suffit d'adresser à Dieu une invocation ou même de tourner trois fois dans un carrefour, lorsque, comme nous, on est assez heureux pour être à même de le faire. Les tomter[1] sont des êtres qui président aux constructions : le sort de toute bâtisse dépend d'eux, et l'on doit toujours les invoquer avant de poser

[1] Ce mot *tomt*, pluriel *tomter*, signifie en suédois un emplacement, un terrain, c'est le sol sur lequel est construite la maison.

la première pierre ou la première poutre; telle est du moins la tradition populaire.

Au moment même où mon interprète finissait son explication, nous arrivions au vieux Piteä, c'est-à-dire sur l'emplacement où cette ville avait été construite dans le principe et près de laquelle existait alors un excellent port de mer. Par un effet du déplacement ou de la diminution des eaux du golfe, ou plutôt par suite de l'exhaussement du sol, ce port de mer est devenu un marais au milieu de la terre ferme, de telle sorte que, pour conserver à Piteä les avantages de la navigation, les habitants ont été obligés de se rapprocher de la mer et de transporter leur ville là où elle est actuellement. Tout singulier et inexplicable que semble ce fait, on ne saurait cependant en douter d'après le témoignage des habitants des côtes du golfe de Bothnie et d'après l'inspection des anciens rivages que l'on rencontre ici; d'ailleurs des marques ayant été faites par des savants et par Linnée lui-même sur des rochers que baigne la mer, on a pu déterminer ce phénomène d'une manière précise. Mais si les observations ne laissent plus de doute sur le fait, elles n'en expliquent pas les causes; voici du reste l'opinion généralement admise par les savants sur cette grave question.

Le niveau relatif de la terre et de la mer ne

reste pas le même dans la presqu'île Scandinave : nous allons exposer le résultat des études faites à cet égard. Toute la côte occidentale de la péninsule, depuis le cap Nord jusqu'à Götheborg, s'est soulevée. Tout le long de cette côte on trouve d'anciens rivages sous forme de berges et de terrasses élevées quelquefois de 70 mètres au-dessus du rivage actuel de la mer. MM. Bravais et Martins les ont signalées dans le Finmark en montrant que leur élévation n'était pas la même sur toute leur longueur, ainsi la terrasse élevée de 68 mètres au-dessus de la mer au fond du golfe d'Alten n'a plus qu'une hauteur de 28 mètres à Hammerfest. Cette disposition particulière des anciens rivages prouve mathématiquement que ce n'est pas la mer qui baisse mais la côte qui s'élève, car la surface des eaux, étant parfaitement horizontale, ne peut laisser sur le rivage qu'une trace horizontale elle-même, tandis que le soulèvement de la côte est nécessairement inégal. MM. de Buch, Keilhau et Alexandre Brongniart ont constaté que l'on trouvait des coquilles au milieu d'un dépôt argilleux jusqu'à des hauteurs de 240 mètres et à 10 myriamètres dans l'intérieur du pays. Ces coquilles sont en général les mêmes que celles qui vivent actuellement dans la mer du Nord. Le soulèvement de la Norvège ne s'est pas continué depuis la période

historique; M. Keilhau, qui l'a prouvé en s'appuyant sur d'anciens documents, montre que des ports, des églises, des villages sont à la même distance de la mer qu'à l'époque de leur fondation. Ainsi l'île de Munkholm, en face Drontheim, était déjà un lieu de supplice en 993, actuellement le sommet de cette île n'est qu'à 7 mètres au-dessus de la mer. Or, si l'on admettait que la côte de la Norvège s'élève depuis les temps historiques de 2 mètres par siècle, comme la côte suédoise, il en résulterait que l'île eût été au-dessous du niveau de la mer en 993, ce qui est formellement contredit par le document historique dont nous venons de parler. La côte orientale de la presqu'île, celle qui correspond au golfe de Bothnie et au golfe de Finlande, s'est aussi élevée et continue à s'élever sous nos yeux. Une marque faite à Röregrund sur un rocher au niveau de la mer en 1820 était élevée de $0^{m},12$ en 1834. M. Lyell s'est assuré qu'à l'île de Loefgrund, près de Gefle, une marque faite au niveau de la mer en 1731 était en 1834 à deux mètres au-dessus. Le pied d'une ancienne tour, bâtie dans l'eau à Calmar, s'est élevé en quatre siècles de $1^{m},2$. Ainsi comme on le voit, le mouvement, qui s'est arrêté sur la côte occidentale, continue sur le rivage oriental depuis la période historique.

Au contraire, l'extrémité méridionale de la presqu'île, la côte de Scanie, paraît s'enfoncer dans la mer. Tous les ports de cette province ont des rues au-dessous du niveau des plus basses marées; tels sont Trelleborg, Ystad, Malmö. Dans cette dernière ville on a même découvert un ancien pavé à 1^{m},5 au-dessous du pavé actuel qui est souvent inondé lorsque le vent souffle du large dans une direction perpendiculaire à la côte. En 1749, Linnée avait mesuré la distance d'une grosse pierre à la mer; en 1836, M. Lyell trouva que la pierre était de 30 mètres plus près du bord que 87 ans auparavant. Ainsi la Suède tout entière est soumise à un mouvement de bascule qui agit des côtes orientales aux côtes méridionales et qui se continue encore aujourd'hui.

Ce soulèvement des côtes de la Scandinavie n'est point un fait extraordinaire et anormal, on en trouve des exemples en Amérique, au Groenland, en Angleterre, en France, et surtout en Italie. L'exemple le plus célèbre est celui de la côte de Pouzzole, près de Naples, où se trouve le temple de Jupiter Sérapis qui depuis les temps historiques a déjà été plusieurs fois envahi et laissé à sec par la mer.

Les paysans finois, qui ne se piquent pas de faire de la science, donnent une autre explication

de ces variations du niveau de la mer Baltique : suivant eux, les premiers habitants qui s'établirent à l'endroit où s'élevait l'ancienne ville de Piteä, ayant commencé à construire, sans invoquer les tomter, éprouvèrent toutes sortes de malheurs : tantôt le fleuve Piteä débordait dans la plaine et détruisait les travaux, tantôt un incendie consumait en quelques heures toutes les constructions. A la fin on parvint à apaiser les tomter, et la ville s'acheva. Mais les eaux de la mer se retirèrent à leur tour insensiblement, et Piteä fut privé des avantages de sa position maritime. Les habitants se virent donc contraints d'abandonner leur ville et de choisir un autre emplacement ; l'on pense bien que cette fois les invocations aux tomter ne furent pas oubliées : aussi depuis lors la nouvelle ville a-t-elle toujours prospéré.

Piteä a été d'abord fondé sur le continent, en 1621, par les ordres de Gustave-Adolphe, à l'endroit appelé vieux Piteä ; en 1666, la ville entière ayant été consumée par un incendie, elle fut rebâtie sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui. En 1721, la ville nouvelle a été brûlée par les Russes, qui, peu de temps auparavant, l'avaient déjà prise d'assaut.

Au delà du vieux Piteä, on ne rencontre plus de grandes forêts ; le sol, couvert de sables ou de

marais, ne porte que des broussailles, des arbres nains et quelques bois taillis de bouleaux, dont les feuilles, qui n'étaient pas encore complétement développées au moment de notre passage, commençaient déjà à tomber lors de notre retour de Laponie.

Après avoir laissé derrière nous le relais de Ojeby, nous changeâmes successivement de chevaux aux postes de Parsnäs, de Rossvik et d'Ersnäs; nous traversâmes ensuite, dans de mauvais bacs, pour arriver à Gäddvick, plusieurs golfes qui s'avancent dans les terres. Comme le pays n'offrait que de vastes plaines, monotones et sans intérêt, nous nous hâtions de fuir avec la plus grande rapidité à travers ces pauvres et tristes campagnes. Une heure environ après avoir quitté Gäddvick, nous étions sur les bords du Luleä-elf, qui, à l'endroit où nous dûmes le franchir à l'aide d'un grand bateau plat, est large de 700 mètres. Ce fleuve, l'un des plus considérables de la Suède, est formé par les deux rivières de Stora-Luleä et Lilla-Luleä, qui descendent des montagnes de la Norvège; il est alimenté par plus de quarante lacs dont quelques-uns sont très-étendus, et, après un cours de trente milles à travers un pays montagneux et riche en produits minéraux, il vient se jeter à la mer dans le golfe de Bothnie près de la ville de Luleä.

La ville de Luleä, qui se trouve sur la rive gauche du fleuve, a été obligée, comme Piteä, pour conserver sa position maritime, de s'avancer vers la mer, dont les flots se sont insensiblement retirés. La route passe sur l'emplacement du vieux Luleä, où l'église seule est restée debout; la ville nouvelle est à une assez grande distance de ce point. Près de l'église on voit des champs et des prairies qui autrefois étaient entièrement couverts par les eaux.

Luleä a été bâti sur une presqu'île du golfe de Bothnie, à l'embouchure du fleuve Luleä la même année que Piteä, et par les ordres du même souverain. Brûlée par les Russes en 1716, cette ville fut alors reconstruite sur l'emplacement où elle se trouve aujourd'hui. Son commerce consiste dans les mêmes objets que celui de Piteä, mais il a peut-être plus d'importance, parce que c'est à Luleä que les Lapons viennent faire toutes leurs provisions et leurs échanges. Luleä, qui cependant possède une école appelée *Apologist-skola*, présente un aspect des plus misérables, et on ne comprend pas que cette réunion de baraques en bois soit décorée du nom de ville. La teinte grise des maisons, dont aucune n'est peinte, produit un effet désagréable : aussi le regard du voyageur s'arrête-t-il avec plaisir sur l'église, parée d'une belle couleur rouge et près

de laquelle s'élève, comme d'habitude, son clocher construit en bois, mais qui est ici fort remarquable par ses formes bizarres. La population de Luleä, qui s'élève à 1,150 âmes, semble languissante; le sang est pauvre dans cette ville, et ses malheureux habitants, errant sans chaussures dans des rues non pavées, offrent un spectacle d'une tristesse profonde. Luleä comme Piteä fait partie de la province de Norrbotten, la plus septentrionale et la plus étendue de la Suède. Cette vaste contrée, la moins peuplée de la Suède[1], renferme, à l'ouest dans la partie qui se rapproche de la Norvège, de hautes montagnes dont les cimes les plus élevées atteignent la zone des neiges éternelles. L'hiver y est d'une rigueur extrême, et la chaleur insupportable de l'été engendre une quantité de moustiques et d'insectes qui, par leur multitude, deviennent un terrible fléau. La végétation s'y développe d'ailleurs avec une telle rapidité, qu'en deux mois l'orge et le seigle arrivent ordinairement à une parfaite maturité. La partie du Norrbotten qui avoisine le golfe de Bothnie est couverte de forêts peuplées d'ours, de loups, de renards, de marthes, d'hermines, de loutres, d'écureuils et de lièvres; on y rencontre aussi quelques lynx. Les loups surtout sont ici très-communs; l'hiver ils s'aventurent sur les lacs glacés

1 Elle ne renfermait en 1835 que 67 habitants par mille carré suédois.

et, lorsque la Baltique est prise, ils la traversent pour venir de Finlande en Suède. Il est rare que ces animaux attaquent l'homme, mais en revanche ils font de grands ravages dans les troupeaux; près de Piteä, j'ai vu sur les bords du fleuve les ossements d'un troupeau de moutons qui avait été entièrement dévoré par les loups. Cependant, lorsque l'hiver est rigoureux, il arrive quelquefois qu'irrités par la faim, ils se réunissent en grandes troupes, et deviennent fort dangereux. On les voit alors suivre obstinément les traîneaux pendant des journées entières et se précipiter avec rage sur les chevaux ou les rennes; s'il arrive par malheur que le traîneau vienne à se renverser, la perte du voyageur est certaine. Le bruit des armes à feu est insuffisant pour les éloigner. On a beau en tuer, les survivants ne lâchent pas prise. Il vaut bien mieux avoir recours, comme le font les habitants du pays, à un expédient qui consiste à attacher après le traîneau une longue corde, munie à son extrémité d'une pierre et de cliquettes de bois ou d'une sonnette, dont le bruit continu suffit pour tenir les loups à distance.

Le Norrland renferme cinq lappmark[1]: l'Äsele Lappmark, l'Umeä Lappmark, le Piteä Lappmark, le Luleä Lappmark et le Torneä Lappmark, les

[1] *Lappmark*, pays des Lapons.

trois derniers font partie de la province de Norrbotten. Ces contrées, habitées par des Lapons, sont toutes situées dans les parties montagneuses qui avoisinent la Norvège ; elles renferment une grande quantité de lacs. La population, fort peu nombreuse, est disséminée çà et là, et l'on n'y rencontre que de pauvres et rares villages.

Au delà de Luleä on trouve une contrée couverte de collines et de forêts, la vue plonge sur des lacs et des golfes profonds; souvent la route se traîne péniblement au milieu de terrains marécageux, sur lesquels on l'a établie à l'aide de fagots et de troncs de sapins, qui donnaient à notre voiture d'horribles secousses. Nous fûmes encore retardés par le passage de plusieurs cours d'eau et de golfes d'une navigation assez pénible, mais heureusement la longueur des relais de Persön, de Ranbyn et de Hvitan était peu considérable, et les chevaux nous tirèrent sans trop de peine des mauvais pas que nous eûmes à franchir. La route jusqu'à Hvitan avait constamment suivi la rive orientale du golfe de Bothnie ; à ce relais la côte change de direction, l'on se trouve à l'extrémité septentrionale de la Baltique, et il ne nous restait plus à parcourir que la moitié de la largeur du golfe de Bothnie pour arriver à Haparanda.

A huit heures du soir, après avoir pris des che-

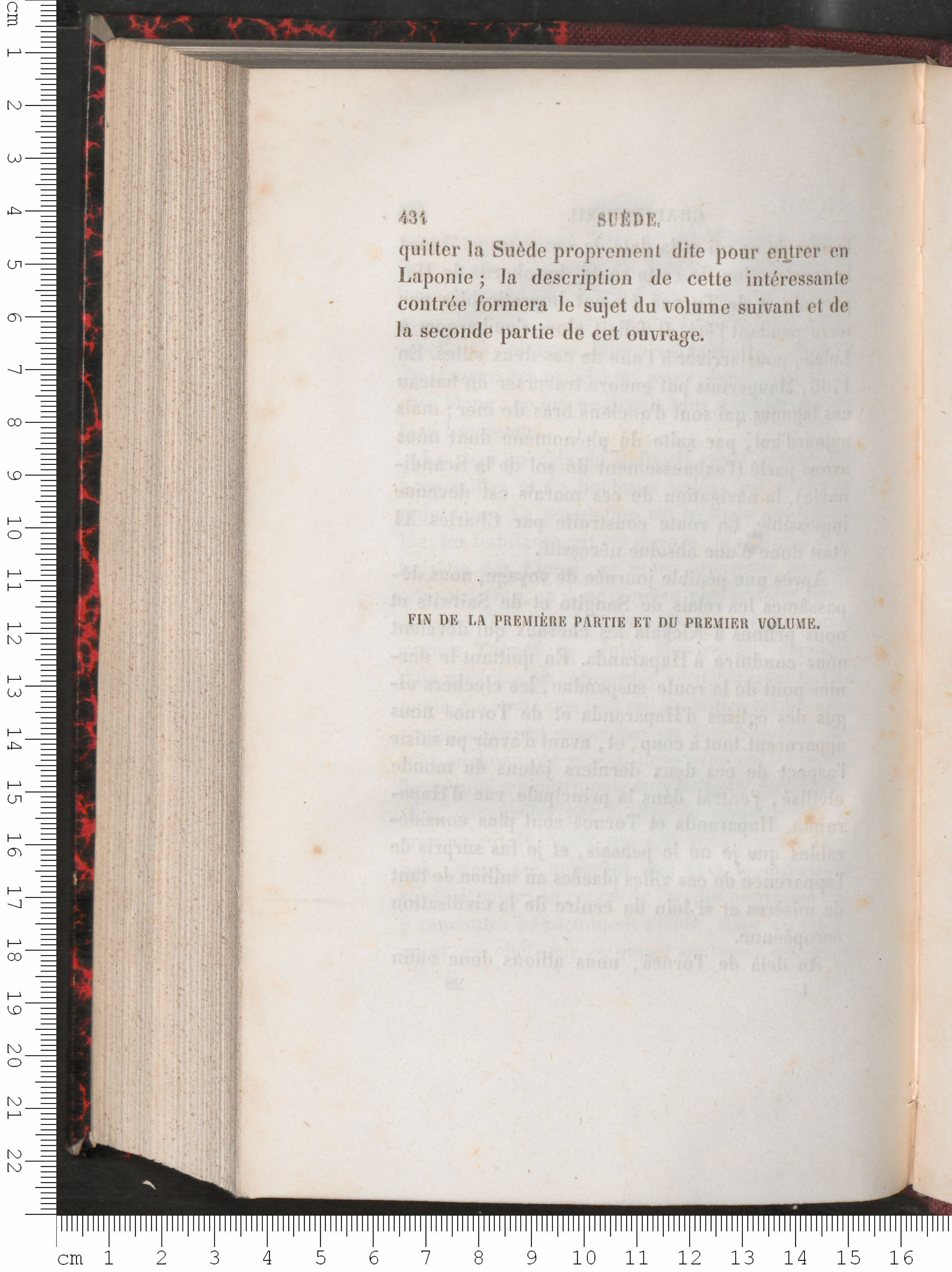
vaux aux relais de Töre et de Mänsbyn, nous fîmes halte à la poste de Grönäs, placée sur le bord du Kalix-elf, grand fleuve que l'on traverse avec difficulté. L'auberge de Grönäs nous parut excellente, et nous fûmes agréablement surpris d'y trouver des provisions assez abondantes et du pain blanc, ce qui ne devait plus nous arriver de bien longtemps.

Le pays au delà du Kalix-elf, tout couvert de broussailles et de bouleaux nains, est stérile et monotone. La population est très-peu considérable; les habitants ont les mœurs, le costume et le langage des Finois, et notre interprète suédois nous annonça qu'il ne pouvait plus se faire comprendre. Il nous restait six milles à parcourir pour gagner Torneä ou plutôt Haparanda, dernière ville suédoise où commence véritablement la Laponie. La route pendant ces six milles est presque continuellement suspendue sur des chaussées élevées au-dessus de marais immenses qui couvrent l'extrémité septentrionale de la Baltique. Ces chaussées, construites par l'ordre de Charles XI, le premier roi de Suède qui soit venu jusqu'à Torneä, n'ont été achevées que vers le milieu du siècle dernier; au centre de l'un des ponts que l'on y rencontre fréquemment s'élève, dans un rond-point, un obélisque en granit sur lequel est gravé

le nom de ce roi et la date de son passage. Avant la construction de cette route, les abords de Haparanda et de Torneä étaient impraticables par terre pendant l'été. Il fallait alors s'embarquer à Luleä, pour arriver à l'une de ces deux villes. En 1736, Maupertuis put encore traverser en bateau ces lagunes qui sont d'anciens bras de mer ; mais aujourd'hui, par suite du phénomène dont nous avons parlé (l'exhaussement du sol de la Scandinavie), la navigation de ces marais est devenue impossible. La route construite par Charles XI était donc d'une absolue nécessité.

Après une pénible journée de voyage, nous dépassâmes les relais de Sangito et de Saitwits et nous prîmes à Nickala les chevaux qui devaient nous conduire à Haparanda. En quittant le dernier pont de la route suspendue, les clochers aigus des églises d'Haparanda et de Torneä nous apparurent tout à coup, et, avant d'avoir pu saisir l'aspect de ces deux derniers jalons du monde civilisé, j'entrai dans la principale rue d'Haparanda. Haparanda et Torneä sont plus considérables que je ne le pensais, et je fus surpris de l'apparence de ces villes placées au milieu de tant de misères et si loin du centre de la civilisation européenne.

Au delà de Torneä, nous allions donc enfin



quitter la Suède proprement dite pour entrer en Laponie ; la description de cette intéressante contrée formera le sujet du volume suivant et de la seconde partie de cet ouvrage.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE ET DU PREMIER VOLUME.

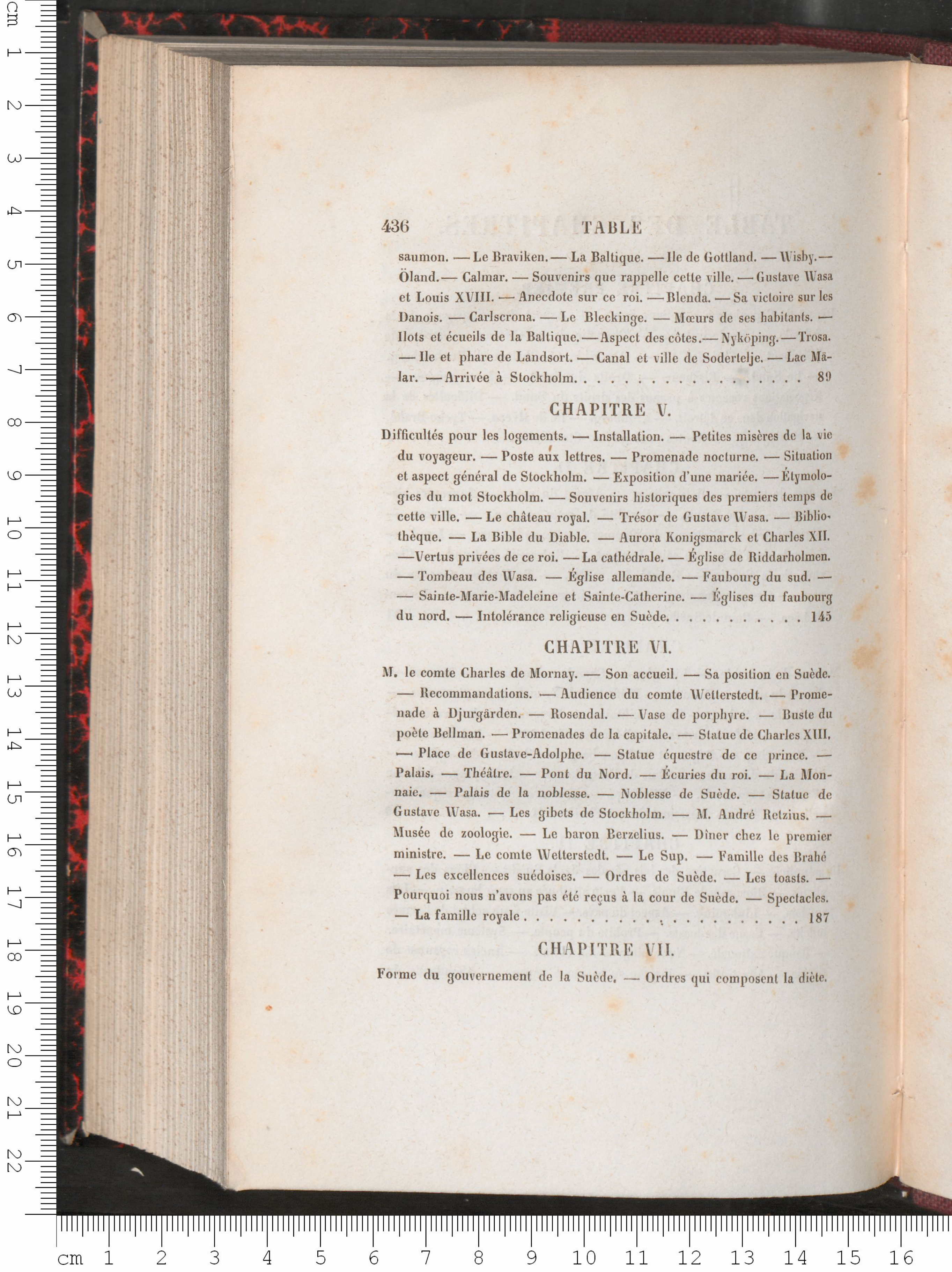
TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.



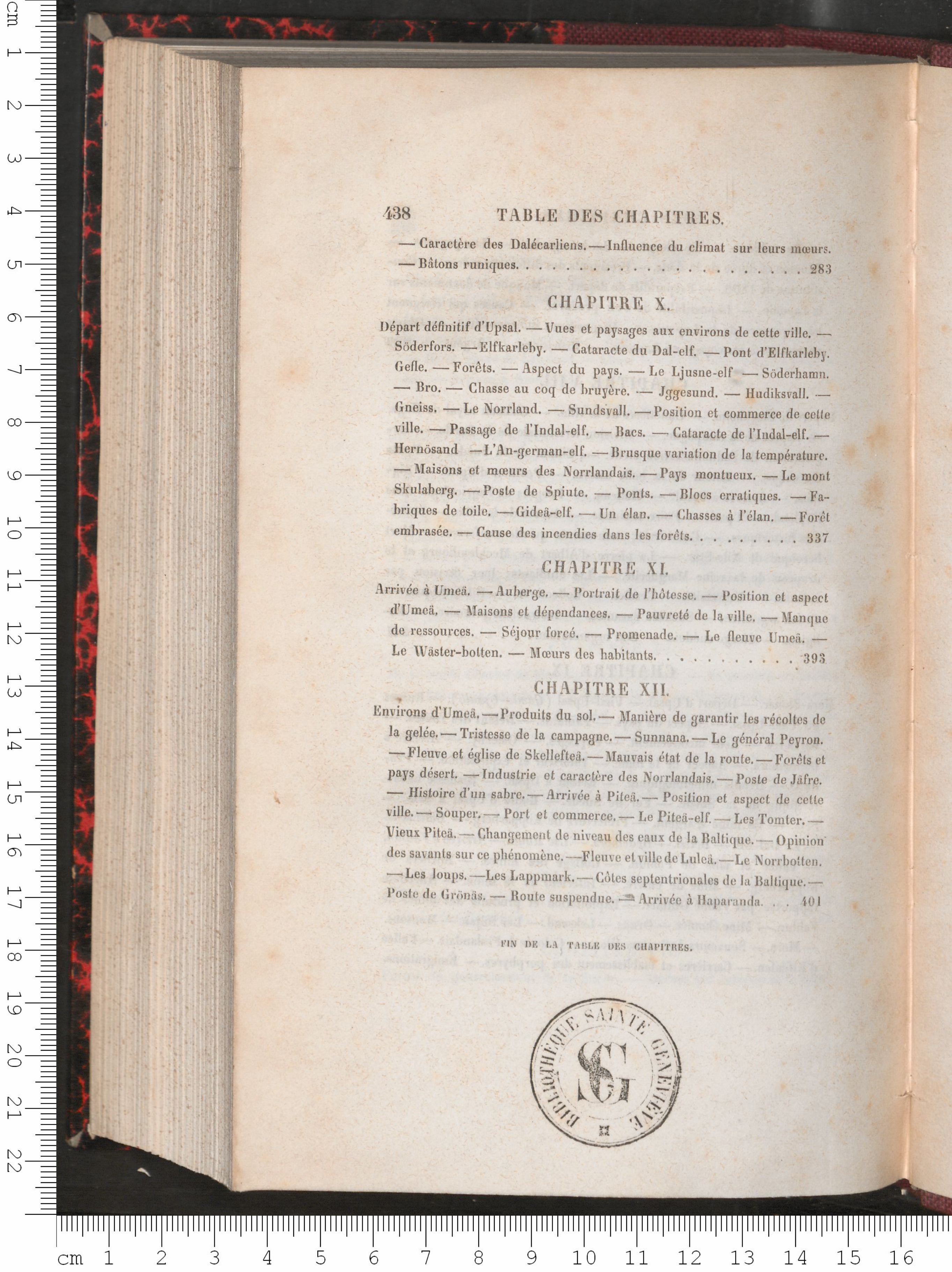
CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.



CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

ERRATA.

Page 29, ligne 18, de douces et pénibles émotions, *lisez :* des émotions à la fois douces et pénibles.
Page 62, ligne 21, exploitant, *lisez :* l'exploitant.
Page 116, ligne 8, bâti en pierre d'une seule arche, *lisez :* et d'une seule arche.
Page 128, ligne 17, revenu, *lisez :* revenue.
Page 265, ligne 10, se fait, *lisez :* se faisait autrefois.
Page 283, ligne 12, Ornas-Leksand, *lisez :* Ornas. — Leksand.
Page 300, ligne 15, d'une élévation étendue, *lisez :* d'une élévation et d'une étendue considérables.
Page 333, ligne 20, gravés, *lisez :* gravées.
Page 351, ligne 3, Dalécartie, *lisez :* Dalécarlie.
Page 358, ligne 18, quitter, *lisez :* quitté.
Page 362, ligne 10, d'Jämtland, *lisez :* du Jämtland.

Nota. Les ä et les ö doivent se prononcer comme *æ* et *œ*. — Le tréma de ces deux voyelles est destiné à remplacer le petit *o* qui se met sur ces lettres en suédois.

